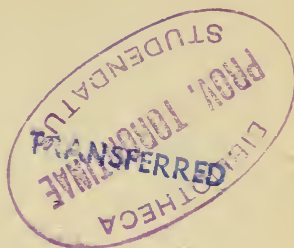
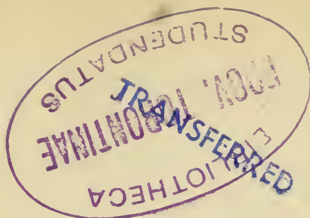

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 1824


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED



LE LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE



RÉVÉLATIONS

DE SAINTE MECHTILDE

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT.



Permis de réimprimer :

Saint-Paul-de-Wisques, le 27 juillet 1920.

† Fr. Paul DELATTE,
Abbé de Solesmes.

Permis d'imprimer :

Tours, le 2 septembre 1920.

H. Pasquier,
vic. gén.

LE

LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE

RÉVÉLATIONS

DE

SAINTE MECHTILDE

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT

TRADUITES SUR L'ÉDITION LATINE DES PÈRES BÉNÉDICTINS DE SOLESMES

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE





MAISON ALFRED MAME ET FILS

TOURS ET PARIS

1921

PRÉFACE

Sainte Mechtilde nous est déjà connue par ce qui en a été dit dans la Préface des Œuvres de sainte Gertrude. Les dons surnaturels de ces deux grandes saintes, leur vie commune dans le cloître d'Helfta, l'amitié spirituelle qui les unit, tout les rapproche et les lie si étroitement que l'on ne peut guère parler de l'une sans mentionner l'autre. Il suffira donc de rappeler ici en quelques mots ce qui concerne sainte Mechtilde et de renvoyer pour plus de détails à son livre lui-même, assez explicite sur les personnes.

Mechtilde de Hackeborn naquit en 1241. Elle avait sept ans quand elle accompagna sa mère dans une visite au monastère de Rodarsdorf, voisin du château des seigneurs de Hackeborn, près d'Halberstadt. Une sœur aînée de Mechtilde, Gertrude, plus âgée qu'elle de neuf ans, était moniale à Rodarsdorf. L'enfant, évidemment inspirée par la grâce, demanda avec larmes et obtint la faveur de rester parmi les épouses du Seigneur. Dix ans plus tard (1258) elle suivait sa sœur à Helfta, en Saxe. Là, Gertrude, qui était devenue

abbesse du monastère en 1251, installa sa communauté dans un domaine de famille que lui avaient cédé ses frères Louis et Albert. Les barons de Hackeborn partagèrent longtemps avec les comtes de Mansfeld, descendants du fondateur de l'abbaye, l'honneur d'assurer par leurs donations l'existence des moniales d'Helfta ; mais la plus grande et la plus pure gloire de cette illustre famille est sans contredit sainte Mechtilde. Celle-ci, élevée avec soin par sa sœur, se distingua bientôt par son humilité, sa ferveur et une extrême amabilité, qui la faisait rechercher de toutes. Elle devint, très jeune encore, un précieux auxiliaire pour l'abbesse Gertrude, qui semble lui avoir confié les écoles de chant et l'alumnat. Mechtilde seconda avec intelligence les desseins de sa sœur en instruisant dans les sciences divines et humaines, et en formant à la pratique de toutes les vertus, les enfants élevées parmi les moniales. C'est à cette maîtresse prudente et sage que Dieu confia en 1261 la petite fille de cinq ans qui devait être sainte Gertrude la grande. Mechtilde avait alors vingt ans. La beauté de sa voix et l'expression de piété intelligente qu'elle savait donner aux mélodies de la prière solennelle, qui est l'œuvre par excellence des enfants de saint Benoît, la désignèrent pour les fonctions de *domna cantrix* (dame chantre) du monastère; plus d'une fois son chant mérita les applaudissements de l'Epoux divin, les seuls qu'elle ambitionnât.

Les dons naturels de Mechtilde et ses grandes vertus ne la signalaient pas seulement aux yeux de ses

sœurs ; sa renommée, appuyée en quelque sorte sur celle de l'abbesse Gertrude, s'étendait au loin et attirait à elle, en grand nombre, les âmes avides de lumières ou de consolations. De savants religieux de l'Ordre de saint Dominique étaient heureux de l'écouter, et nous savons que sainte Gertrude, au début de sa vie surnaturelle, s'adressa à elle pour en recevoir l'assurance que les faveurs dont elle était l'objet procédaient bien de Dieu. Est-ce à cause de cette réputation que Mechtilde, afin de garder sa liberté, cacha si longtemps et avec tant de soin les grâces extraordinaires dont le récit compose le *Livre de la grâce spéciale* ? On peut le supposer. Quoi qu'il en soit, l'humilité de Mechtilde et aussi le mystère dont le Seigneur aime le plus souvent à voiler ses dons, conspirèrent ensemble pour garder dans le secret les communications du ciel jusqu'à la cinquantième année de la Sainte.

A cette époque (1291), une grave maladie que contracta notre Sainte et la mort de l'abbesse Gertrude, que Mechtilde ne put même assister à ses derniers instants, firent autour d'elle une solitude plus grande. Dieu lui ouvrit la bouche, et elle manifesta alors, non seulement aux personnes du monastère, mais à celles du dehors, ce que le Seigneur opérait en elle (2e part., ch. XXVI). Deux moniales reçurent ses confidences (5e partie, ch. XXII, XXIV) et les mirent par écrit, d'abord à l'insu de la Sainte dont elles redoutaient l'humilité. En effet, lorsque celle-ci eut connaissance du travail déjà presque achevé, elle en fut troublée ; puis, sur

l'assurance que Dieu lui donna d'avoir inspiré les deux narratrices, elle consentit à laisser terminer l'ouvrage, pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain. L'une des deux moniales auxquelles nous devons ce travail fut sainte Gertrude elle-même : ce fait ressort clairement de la confrontation des deux livres, ainsi qu'il a été dit dans la préface de celui de sainte Gertrude. Mechtilde est fréquemment nommée dans le *Héraut de l'amour divin*, tandis que Gertrude ne l'est jamais dans le livre de la *Grâce spéciale*, précisément parce que c'est elle qui l'a rédigé.

Notre Sainte ne se rétablit pas de sa maladie et resta dans un état de grande faiblesse ; elle semblait n'avoir plus de force que pour révéler les grâces qu'elle recevait, ou celles qu'elle avait reçues autrefois. Deux ans avant sa mort, les douleurs redoublèrent et vers la fin de l'année ecclésiastique, à l'avant-dernier dimanche après la Pentecôte, la malade comprenant que Dieu allait l'appeler à lui, commença à se préparer, au moyen des exercices composés à cette intention par sainte Gertrude.

Le lendemain lundi, avant les Matines, elle reçut l'extrême-onction, sur l'avis de Gertrude et alors que les supérieurs et Mechtilde elle même ne croyaient pas que ce fût urgent. Des crises fréquentes appelèrent à plusieurs reprises le convent auprès du lit de la mourante, pour y réciter les dernières prières ; et comme elle conservait, avec la connaissance entière, l'affabilité qui l'avait rendue si chère à toutes ses sœurs, chacune lui faisait des recommandations auxquelles elle répon-

dait avec un esprit de foi et de charité incomparable.

Le mercredi suivant se trouvait être le jour de la fête de sainte Elisabeth de Thuringe, mise, depuis quelques années seulement, au canon des saints, et très chère aux fidèles de ces contrées. Gertrude fut l'heureux témoin des faveurs prodiguées par le Seigneur à son épouse aux derniers instants ; elle vit comment les paroles de l'Office étaient appliquées par les anges et par Dieu lui-même à la sainte mourante ; elle vit aussi s'accomplir à l'heure suprême l'engagement contracté autrefois par Mechtilde avec le Seigneur lorsque celui ci lui donna son Cœur en gage. A cette heure donc, l'Epoux divin lui redemanda ce gage ; et Mechtilde le lui ayant fidèlement rendu, fut aussitôt appelée à entrer dans les joies de son Seigneur pour y goûter les délices de l'éternité. C'était le 19 novembre 1298.

Sainte Mechtilde est honorée, par concession du Saint-Siège, dans certaines familles de l'Ordre de saint Benoît, et l'on y célèbre sa fête le 26 février. Sa dépouille mortelle, comme celle des autres grandes moniales d Helfta, repose sans doute dans ce monastère, dévasté quarante ans plus tard par l'évêque intrus d'Halberstadt, Albert de Brunswick, et abandonné alors pour le Neu-Helfta. Nous avons dit ailleurs comment il est maintenant domaine royal, affecté à une grande exploitation agricole, et comment l'église seule est encore reconnaissable.

Tout ce qui a été dit de la doctrine et de la mission de sainte Gertrude s'applique également à sainte

Mechtilde. Le mystère du Verbe incarné tient la première place dans les visions de l'une et de l'autre. L'Homme-Dieu y apparaît, non seulement comme Sauveur, mais comme Médiateur entre Dieu et l'homme. C'est l'amour qui l'a attiré des hauteurs des cieux jusque sur notre terre ; c'est l'amour qui l'a fait petit, pauvre, humble, souffrant, qui l'a cloué à la croix et l'a marqué des plaies, désormais glorieuses qu'il présente sans cesse à son Père afin de l'incliner vers ceux qu'il a acquis par son sang.

Ici encore c'est le Cœur divin qui apparaît comme l'organe principal de l'amour et de ses opérations ; et Mechtilde en fournit peut-être encore plus d'images que Gertrude, dont les visions se présentent généralement sous une forme moins sensible.

Cependant la caractéristique de sainte Mechtilde semble être la *louange divine*. Il convenait que celle qui fut toute sa vie la première chantre du monastère et que le Seigneur salua, à son entrée dans le ciel, du titre de sa *bien-aimée Philomèle* (7e partie, 11), fût établie la prophétesse de la louange divine. Cette louange solennelle, publique, qui demande son expression à Dieu lui-même, qui s'inspire des leçons de la sainte Eglise, cette louange est répétée par Mechtilde avec amour, avec enthousiasme. Non contente de se dévouer à cette très noble tâche et d'y dépenser ses forces, elle en inspire le zèle à ses sœurs par ses révélations et ses écrits ; elle en répand même la pratique et l'amour parmi les fidèles. Mechtilde, en effet, avait à peine quitté la terre que son livre se répandit rapide-

ment. sous le titre de *Louange de la dame Mechtilde*. La ville de Florence fut une des premières à le recevoir. sans doute par l'entremise des Frères Prêcheurs ; et, jusqu'aux jours de la révolution, on vit le peuple de cette ville redire chaque soir, devant les images sacrées, les louanges que lui avait transmises la moniale d'Helfta.

Un autre honneur était réservé à la Sainte, honneur secondaire assurément. si on le compare à ceux dont l'Eglise entoure ses saints : on s'est toujours préoccupé d'un personnage introduit par Dante dans sa *Divine Comédie* (chant du Purgatoire) sous le nom de *Matelda*. Ce ne pouvait être un personnage imaginaire, pas plus que les autres évocations du poète. Longtemps, et de nos jours encore, les commentateurs s'arrêtèrent à la grande comtesse de Toscane : Mathilde, la fille spirituelle et le ferme soutien de saint Grégoire VII. Cependant d'autres se demandaient avec raison quel rapport il pouvait y avoir entre la grande figure belliqueuse et virile de la comtesse Mathilde et le gracieux personnage que Dante se donne comme initiateur à sa régénération spirituelle. Aujourd hui la critique ne dédaigne plus les mystiques ; elle leur donne même, à titre de poètes, une place assez élevée : aussi notre sainte Mechtilde, plus et mieux étudiée, a-t-elle pu être reconnue comme une des meilleures inspirations du poète florentin. Nous savons qu'à l'époque où il composa le chant du Purgatoire, l'œuvre de Mechtilde était connue à Florence. Or, voilà qu'après avoir gravi les sept étages d'une montagne que nous retrouvons

dans notre livre (1re part., 13), Dante entend d'abord une voix mélodieuse qui lui chante : *Venite, benedicti Patris mei* (2e part., 19) ; puis au delà d'un fleuve une forme gracieuse lui apparaît et l'invite en chantant à franchir ce courant qui doit séparer sa vie antérieure d'une autre plus pure. Au chant de l'*Asperges me* (2e partie, 2) le poète est entraîné par la vierge qui, après l'avoir plongé dans le fleuve, le remet à quatre vierges qui la suivent (1re part.). C'est à elle que Béatrix renvoie Dante, car c'est elle qui a reçu la mission de lui expliquer toutes les difficultés spirituelles ; et c'est après ces citations de chants liturgiques, après la purification de son âme dans le fleuve qui coule sur le sommet de la montagne aux sept étages, que Dante prononce le nom du personnage qui prend sur lui une autorité aussi douce que puissante. Il l'appelle *Matelda*, c'est-à-dire Mathilde ou Mechtilde, car ce sont là deux formes du même nom. Tous les commentateurs ont reconnu en *Matelda* le type de la vie active, opposée à la contemplative représentée par *Béatrix*. Il ne faudrait pas accentuer outre mesure cette opposition, car la vie active représentée par Matelda, est une vie éminemment spirituelle, occupée à panser les blessures du prochain plutôt qu'à défendre les armes à la main, les droits même les plus sacrés. Il serait peut-être tout aussi exact de voir en *Béatrix* l'enseignement précis de la théologie qui éclaire l'intelligence de Dante, mais l'effraie aussi en lui montrant combien son cœur et son esprit ont été peu soumis jusqu'alors aux leçons de la Vérité éternelle. *Mechtilde* représenterait la

théologie mystique qui révèle au poète les secrets de l'amour et de la miséricorde divine, lui rend la confiance, lui inspire la soumission à ce que réclament de lui la foi et l'autorité de l Eglise. Cette opinion a soulevé bien des débats dans la patrie de sainte Mechtilde et dans celle de la comtesse de Toscane ; mais nous la croyons fondée sur la justice et la vérité.

Le livre de sainte Mechtilde compta bientôt un grand nombre de copies dont on retrouve des exemplaires dans les bibliothèques allemandes ; les plus anciennes copies sont aussi les plus complètes. Plus tard parut une rédaction de l'ouvrage, dont on supprima malheureusement tout ce qui pouvait avoir un intérêt historique, et où l'on se montra très sobre de détails sur sainte Mechtilde.

C'est sur ce second modèle, qui subit encore d'autres altérations, que furent imprimées les diverses éditions du *Livre de la Grâce spéciale* ; il en résulta, sur la vie et la personne de sainte Mechtilde, une profonde obscurité, source des erreurs qui s'établirent sur son compte comme sur celui de sainte Gertrude. Ces retranchements étaient regrettables, car les manuscrits les plus complets n'étaient déjà que trop succincts en fait de renseignements biographiques.

Néanmoins, c'est en reproduisant ceux-ci dans leur intégrité que les Bénédictins de Solesmes ont pu, en 1875, faire connaître l'œuvre de sainte Mechtilde d'une manière plus sûre et mieux déterminée. Bien qu'il y ait eu plusieurs éditions françaises de sainte Gertrude, il n'en parut qu'une de sainte Mechtilde :

celle de Ferraige, publiée en 1623, édition qui est devenue très rare et dont le style a fort vieilli. Notre édition contient tout ce qui a été trouvé par les Bénédictins, aussi ce recueil complet ne présente-t-il pas les caractères d'un livre convenablement distribué ; nous avons tenu à conserver cette imperfection, car elle garantit à l'œuvre son originalité. Nous aurions craint, en modifiant le texte de ce manuscrit, que le vicaire d'Erfurt vint collationner à Helfta, lors de la translation à Eisleben en 1346, de laisser perdre un fragment précieux, un mot qui pourrait servir à confirmer ou à corroborer tel ou tel fait historique. Ainsi en est-il par exemple des relations des Frères Prêcheurs avec les moniales d'Helfta, relations accusées par le livre complet de sainte Mechtilde Il est bon de les souligner, car elles nous donnent une première garantie sur la valeur et le mérite de ces révélations, soumises, dès le principe, à des juges aussi compétents que les frères et les contemporains des Thomas d'Aquin et des Albert le Grand. D'autres petits traits peuvent également jeter une lumière sur des obscurités historiques, sans charger le volume ou nuire à l'édification des lecteurs. Ce sont enfin pour nous comme de précieuses reliques, dont la moindre parcelle a la même valeur que des membres entiers, et qu'un amour respectueux et filial ne saurait consentir à laisser dans l'oubli.

N. B. — Les chiffres romains indiquent la numération des Chapitres, telle que la donne le manuscrit d'Albert d'Erfurt,

conservé à la bibliothèque de Wolfenbuttel, et sur lequel nous nous sommes réglé pour l'édition latine. Les chiffres arabes indiquent la numération des Chapitres, telle qu'elle a été établie dans les éditions imprimées les plus correctes, comme celles de Ferraige 1623, de Cologne 1662, etc.



TABLE

DES PERSONNES ET DES CHOSES

A

Abbesse, Gertrude, sœur de sainte Mechtilde, 102, 200, 202, 375, 439, 457, 490, 493. — Sophie de Mansfeld, 403.

Adam. Son péché, 179

Agneau, représente le Christ, 26[illegible].

Aigle, image du Seigneur, 290 ; — symbole de la contemplation, 386.

Alouettes symboliques, 251, 331.

Ames du purgatoire, 407, 494. — Ame de Notre Seigneur, 437.

Amour divin Son rôle dans le mystère de l'Incarnation, 20, 21, 22, 53, 85, 179, 213 ; — dans l'âme fidèle, 104.

Anges. Leur mission dans l'Incarnation, 9 ; — leur connaissance, 331 ; — accompagnant les moniales, 15, 125 ; — éveillant les moniales, 24 ; — accusent Mechtilde, 65 ; — la conduisent à Marie, 149 ; — comment ils assistent la Sainte Vierge à sa mort, 106 ; — reçoivent une gloire nouvelle, 108. — Hiérarchie des Anges, 122. — Défendent et assistent l'âme, 144, 192 ; — servent Mechtilde, 182 ; — offrent les prières de la communauté, 331 ; — forment cortège à l'âme, 382, 393 ; — imités par sainte Mechtilde, 432.

Anne (sainte) la Prophétesse, 45.

Anneau de sept pierres précieuses, 261.

Argent, désigne les bonnes œuvres, 291.

Aumônes, 400, 405.

B

Baptême de sainte Mechtilde avancé par Notre Seigneur, 4. — Enfants morts après le baptême, 53.

Benoit (saint) dans le ciel, 51 ; — splendeur et importance de son Ordre dans l'Eglise, 116 ; — conduit l'âme de l'abbesse Gertrude devant le trône de Dieu, 452

Bernard (saint), 116.

Burchard de Mansfeld, fondateur du monastère, 397, 490 ; — (le jeune), 191, 399 ; — (le père de l abbesse Sophie), 403.

C

Champ de froment, 256.

Chant. Singulière parole de Notre-Seigneur sur le chant, 141 ; — de sainte Mechtilde, 6, 478, 488, 489.

Chapitre, tenu par Notre-Seigneur, 15.

Chœur, 347.

Cœur de Notre-Seigneur, organe, instrument, etc., 7, 21, 80, 99, 127, 159, 163, 233, 237, 258, 307, 355, 357, 411. 423, 459, 480, 482. 483, 39, 121, 269 ; — Source, trésor, etc., 10, 15, 63. 68, 73. 84, 91, 95, 104, 112. 121, 158, 159, 163, 167, 177, 179, 188, 192, 193, 196, 202, 206, 246, 217, 225, 228, 255, 272, 279, 284, 299, 302, 306, 323, 329 339 371, 390, 391, 396, 402, 404, 422, 425, 470, 488. -- Uni au cœur fidèle. 74, 99, 185, 212, 235, 256, 272, 277, 336, 356, 366, 368. 370, 407, 433, 467. — Donné en gage. en échange, etc., 88, 159, 184, 214, 372, 418, 480. — Demeure mystique. 31, 73 84, 86, 89, 96. 180, 182, 185, 187. 189, 197, 204, 206, 224, 236, 290, 330. 352, 453, 456, 481, 482. — Supplée à ce qui nous manque, 159, 169, 226, 264, 333, 335. — Ses battements, 21, 162, 186, 437.

Colombes, symbole, 299.

Commodités corporelles, 355.

Communion. (Voir Liturgie.)

Convers, 324.

Corps de l'homme, 298.

Couleurs symboliques. 30, 34, 51, 56, 98, 117, 129, 130, 162, 189, 202, 275, 289, 299, 369, 404, 484, 493.

Croix, 58, 369.

D

Défauts du prochain. 313.

Désirs. (V. Bonne volonté.)

Docteurs, leurs prérogatives, 117, 393.

Doigts du Christ, 344, 360, 368, 369.

Dons de Dieu, 185 ; — gratuits, 206.

E

Ecriture (sainte), 325, 441.

Ecussons, symbole, 349.

Eglise figurée par une vigne, 1(3.

Esprit-Saint. Triple opération, 92 ; — se sert du Cœur divin comme d'une lyre, 482.

Evangile, 431.

F

Face (sainte), 13, 37, 33 ; — rassasie délicieusement les élus, 37, 49, 83, 255 ; — appelle les pécheurs à la pénitence, 36 ; — Face de l'âme, image de la sainte Trinité, 266.

Flambeaux, signifient les œuvres, 387.

Fleurs, symboles, 256, 276, 300, 349, 369, 378, 447.

Foi des parrains sauve les enfants, 401.

G

Gertrude (abbesse et sœur de Mechtilde), 200, 202, 377, 378, 441, 462, 490, 496.

Gertrude (sainte) écrit elle-même une partie de ce livre, 429.

Geste susceptible de scandaliser, 293.

Gloire essentielle comme acquise après la mort, 394.

Gratuité des bienfaits divins, 170.

H

Heures canoniales, 442.

Humilité, ses conséquences, son alliance avec la crainte, 7, 212 ; — ses caractères, 44 ; — nid pour l'âme, 197.

I

Imperfection, suppléée par Notre-Seigneur, 7, 33, 59, 90, 125, 128, 144, 159, 170, 174, 178 ; — et par l'amour qu'il a pour la Sainte, 66.

Incarnation, 18, 19. — Diverses questions, 22.

Inclinations, 125, 167.

Infirmités, 430.

J

Jean-Baptiste (saint), 31, 85 ; — assiste N.-S. à l'autel, 114.

Jean (saint), évangéliste, pourquoi il suivit si facilement le Seigneur, 23 ; — ses privilèges, 26, 96 ; — ses relations avec la sainte Vierge, 28, 107. — Dévotion à —, 25 ; — assiste N.-S., qui chante la messe, 114 ; présente une âme, 381.

Jésus au temple, 34 ; — devenu pour nous victime de la colère céleste, 34 ; — des effets de sa médiation, 122. — Sublime chantre de son Père, 166, 185 ; — harpe dont les cordes sont les élus, 166. — Comment il est père, mère, frère, sœur, 361 ; — offre ses œuvres pour l'âme, 382. — (Voir Visions.)

Joseph d'Arimathie, 365.

Joseph (saint), 85.

Journée sanctifiée par sainte Mechtilde, 258.

Joyaux, divers symboles, 343, 407.

Jugements sur le prochain ; leur gravité, 29.

L

Larmes. Ce qui faisait verser des larmes à Notre-Seigneur, et ce que ces larmes sont devenues, 91. — Larmes des saints, 181. 397.

Lièvre dormant, image du sommeil, 283.

Liturgie. Fêtes du Temps et des Saints. — Avent. 11, 209. — Dim. *Populus Sion*, 12. — Vigile de la Nativité de Notre Seigneur, 209. — Nativité de N.-S., 210. — Circoncision, 28. — Vigile de l'Epiphanie, 30. — Dim. *Omnis terra*. 33 ; — *Esto mihi*, 47. — Carême, 283. — Annonciation, 6. — Dim. des Rameaux, 34 ; — Mardi saint, 57 ; — Vendredi saint 61, 63. 184 ; — Pâques, 71. — IIe férie après Pâques. 81 ; — Pentecôte, 92, 94, 97 ; — Trinité, 100 ; — Dim. *Si iniquitates*, 461. — Assomption de N.-D., 106, 114 ; — Nativité de N.-D., 129 — Saint-Michel, 122. — Toussaint, 125, 130 ; — Féries. *Sabbatum*, 161. 167.
(Heures canoniales.) Matines, 24. 39, 126, 140, 152. 168 ; — Prime, 65, 168, 278 ; — Tierce, 67, 100, 278 ; — Sexte, 67. 278 ; — None, 67, 278 ; — Vêpres, 68. 76, 278. — Complies, 69. 152, 278.
Messe, ses fruits, 36. 128, 188 289 ; — Messe chantée par N. S., 114. — Messe *Veni et ostende*, Q.-T. de l'Avent, 13 ; *Dominus dixit*, 18 (Nuit de Noël), 19. — *Lux fulgebit* (aurore), 20 ; — *In excelso throno*, 33 ; — *In nomine Domini*, 58 ; — *Nos autem*, 57, 59 ; — *Resurrexi*, 75 ; — *Spiritus Domini* 97 ; — *Gaudeamus*, 114 ; — *In medio*, 116 ; — de la Dédicace 138 ; — *Salve sancta Parens*, 142, 144, 146, 151, 154, 210 ; — *Venite benedicti* 184 ; — *Dicit Dominus*, 289 ; — *Benedicta sit*, 422 ; — des Défunts, 377, 482.

(Parties de la Messe) Collectes, 357 ; — Oraison *Infirmitatem*, 89 ; — *Respice quæsumus*, 89 ; — Graduel *Deus cui adstat*, 138 ; — Prose *Ave præclara*, 121 ; — *Mane prima sabbati*, 134 ; — Evangile *Simile est*, 291, 365 ; — *Stabat juxta crucem*, 426 ; — *Missus est*, 9.

(Citation de l'évangile du jour) *Et tertia die resurget*, 402 ; — *Inclinato capite*, 450 ; — Simon fils de Jean, 373 ; — offertoire. 389 ; — offertoire *Offerentur Regi*, 42 ; — *Domine Jesu*, 308. 379. 382 ; oblation de l'Hostie, 366 ; — Secrètes, 309 ; — Préface, 340 ; — *Sanctus*, 22 ; — *Agnus Dei*. 263, 382 ; — Communion. 10, 15. 67, 74 99, 129, 256 ; — Préparation à la Communion, 152, 378 ; — Effet de la communion, 133 ; — Postcommunion, 22 ; — Bénédiction de la Messe, 22. 382. — Citation du *Præconium Paschale* : *O mira circa nos*, 335.

Office. Prière *Aperi, Domine*, 281 ; — *Pater* (récité pour les âmes du Purgatoire), 412, 413 ; — *Ave Maria*, 40 – Antienne *Hæc est quæ nescivit*, 44. 381. — *Ex quo omnia*. 50, 348, 421 ; — *Tibi laus*, 52 ; — *Subvenite*, 479 ; — *Ave Virgo speciosa*, 132 ; — *Asperges me*, 163 ; — *Gratias tibi Deus*, 348 ; — *O Gertrudis, o pia*, 456 ; — *Tibi decus*, 418 ; *Quam pius est gaudere de te*, 456 ; — *Apostolis conserta, Prælatorum gemma*. 456.

Psautier. 331. — Ps. *Beati immaculati*, 409 ; — *Laudate Dominum omnes gentes*. 262, 454. — V. du Ps CL, *Laudate Deum in tympanis benesonantibus*, 455.

Répons. *O lampas*, 474 ; — *Ave Sponsa*, 471 ; — *Confirmatum est cor*, 175 ; — des vêpres de saint Jean, 25. — *Libera me Domine*, 487 ; — *In columbæ specie*, 32 ; — *Surge virgo*. 452, 488 — *Ipsum audite*, 32. — *Amo Christum*. 39. — *Summæ Trinitati*, 50. — *Vinea facta est*, 94. — *Salve Maria*, 110 — *Vidi speciosam*, 114 — *Stirps Jesse*, 120. — *Benedic*, 140. — *Ave Virgo singularis*, 147. — *Regali*, 149. — *Vidi civitatem*, 297 - *Emitte Domine*, 335. — De la sainte Trinité, 375. – id. 378. — *Regnum mundi*, 488. — *Quæ est ista*, 453. — *Redemptor meus*, 457. — Hymne *Benedictio et claritas*, 51. — *Veni Creator*, 100, 428 — *Gloria, laus*, 186 ; — de Complies *omnis pulchritudo Domini*, 89 — *Te Deum* (pour pénitence), 428. — Litanies, 326 ; — id., 385. — Invocation, *Omnes sancti Cherubim*, 465.

Louange divine, de sainte Mechtilde, 274, 276, 293, 323, 340, 366 ; — suppléée par N.-S., 254, 258 ; — unie à celle de N.-S., 258 ; — ses effets au ciel, 193, 457 ; — est désirée par sainte Mechtilde, 82, 208, 323, 485, 486 ; — et la caractérise, 13, 19, 33, 50, 75, 78, 113, 130, 136, 210, 485 ; — en l'honneur de saint Jean l'Évangéliste, 26 ; — en l'honneur des saints, 49, 136, 182 ; — réparatrice, 61, 66.

Luitgarde, jeune sœur de sainte Mechtilde, 102.

M

Manches de la tunique des religieux, leur signification, 351.

Marie (voir Visions). Sa dévotion, 43 et seq. ; — conçut N.-S. par amour, 53 ; — célèbre les louanges de son Fils, 50 ; — augmente la gloire des Anges et des saints, 108. — Ses relations avec la sainte Trinité, 118, 158. — En Marie s'écoule d'abord la louange supérieure des cieux, 341 ; — puissance de sa médiation, 146, 147 ; — ses relations avec les anges et les élus, 155, 160 ; — ses joies, 150 ; — ses vertus, 120, 143,

154 ; — dévotion agréable à Marie, 111. — Explication de l'*Ave Maria*, 151. — Conduit l'âme dans un jardin, 300 ; — prie pour les novices qui font profession, 325 ; — protège l'âme sous son manteau. 347 ; — offrande des grâces qui lui ont été données, 382 379. 387. — Présente l'âme de la recluse Ysentrude 381 ; — se tient auprès d'une mourante, 385. — Comment la prier, 314.

Marie-Madeleine, au pied de la croix, 103 ; — brûlante d'amour divin 104 ; — sous un arbre, dans un jardin de délices, 300.

Mechtilde la sœur), 227, 384, 387, 390.

Mérites du prêtre qui donne la communion, 378. — Part du fondateur aux mérites des religieux, 397.

Messe chantée par N.-S et ses saints, 113 ; — entendue, 260. — Fruits de la messe pour les âmes du purgatoire, 402.

Métaux divers, significations symboliques, 458.

Miroirs sur les membres du Seigneur, 255.

Miséricorde, désaltère les élus 206.

Mort, 88, — de la sainte Vierge, 106. — Préparation à la, 171.

Mortification, sa nécessité, 288.

N

Nombre, symboliquement employé 350 fois, une antienne, 52. - 5.490 est le nombre des plaies de N.-S., 472.

Novices, leur préparation, 324 ; — leur profession, 325.

O

Obéissance, agréable à Dieu, 405 ; — renferme les autres vertus, 140.

Observances, leur importance, 376.

Obstacles dans le service de Dieu, comment les accepter, 252.

Offrande de N.-S. à Dieu son Père, 66. — Fruit des offrandes pour les âmes, 400 ; — par Mechtilde des mérites de N.-S. et de N.-D., 382.

Ovum, explication de ce mot, 292.

Œuvres ennoblies, multipliées, 252, 286 ; — les plus minimes, 378 ; — de N.-S. offertes en supplément des mérites, 387 ; — procédant de son divin Cœur, 255.

Oiseaux, leur signification mystique, 256.

Or, désigne l'amour, 291.

Origène, incertitude sur son salut, 406.

Ornements divers, leurs significations symboliques, 392, 423, 444.

P

Passion de N.-S., 58, 60, 61, 62, 63, 70, 433.

Pater (explication du), 412.

Paroles de N.-S., 398.

Péchés de sainte Mechtilde lui sont remis, 7 ; — par amour plus que par crainte, 13 ; — transformés en joyaux, 36. — Nécessité de pleurer ses péchés, 139.

Pierres précieuses, leur signification symbolique, 36, 39, 116, 126, 161, 181, 213, 291, 484.

Plaies sacrées de N.-S., 58 ; — glorifiées, 67, 68, 69, 70, 73, 84, 91, 169, 203, 351, 363, 384 ; — leur nombre, 364, 472.

Plaine, sa signification mystique, 193.

Prêcheurs (Frères), 354, 355, 391, 393.

Présents symboliques des mages, 32.

Prévôt, comment il peut-être élu, 322 ; — l'âme du prévôt Otto, 395.

Prière. Ardeur de sainte Mechtilde pour la —, 208 ; — pure, 409. — Comment il faut prier la B. V., 314.

Prieure comment elle peut être élue, 322.

Psalmodie, sa valeur devant Dieu, 24, 39 ; — angélique, 44, 46, 48 ; — unie à celle de sainte Mechtilde, 51, 55, 407.

R

Réparation offerte pour la Passion de N.-S., 61.

Résurrection de N.-S. (joie de la), — 78.

Ronde dansée par les vierges avec N.-S., 316, 385, 459.

Rossignols désignent les âmes aimantes, 256.

S

Saints, leurs relations avec N.-S. dans la gloire, 36 ; — avec les fidèles, 101, 126 ; — la gloire accidentelle des saints augmente chaque jour par les actions qu'ils ont faites ici-bas, 40, 181, 205. — Peuvent donner tous leurs biens à qui les aime, 40, 102 ; — reçoivent de la sainte Vierge une gloire particulière, 109 ; - ainsi que de sainte Mechtilde, 178 ; — offrent leurs mérites pour suppléer à nos misères, 126 ; — le dernier des saints, 134 ; — jouissent mutuellement de leur joie personnelle, 132, 136 ; — motifs de louange divine offerts par les saints, 136 ; — sont inférieurs à la sainte Vierge, et comment, 155 ; — leurs apparitions, 389.

Siméon, 45, 85.

Son des cloches, 24.

Souffrances continuelles de sainte Mechtilde, 6 ; — proportionnées aux besoins de l'âme, 199 ; — valeur des souffrances, 199 211.

Soumission au supérieur, sa nécessité, 324.

Soupirs, leurs effets, 342.

T

Tentations, leurs fruits, 174, 175.

Trinité (sainte), 50, 75 ; — s'unit à sainte Mechtilde et féconde l'univers, 100; reçoit la sainte Vierge en son Assomption, 108 ; — réjouie par la Nativité de la sainte Vierge, 118 ; — image de l'action de la sainte Trinité, 131 ; — relations de la sainte Trinité avec la sainte Vierge, 158, 159 ; — louange qu'elle se donne, 100, 323.

U

Union de N.-S. avec l'âme, 8, 81, 84, 99, 182, 212 ; — comparée à l'union de N.-S. avec les espèces sacramentelles, 445.

V

Ver qui ronge les âmes du Purgatoire, 408.

Vertus pratiquées par sainte Mechtilde, 424 : — unies à celles du Christ, 445 ; — en rapport avec l'avidité spirituelle, 474 : — de N.-S. communiquées à sainte Mechtilde, 181, 190, 192.

Vêtements symboliques, 399, 401, 404, 446, 455, 458.

Vie, doit être réglée sur celle du Christ, 252.

Vierges Privilèges qui leur sont conférés dans la gloire, 42, 43, 127, 130, 317.

Violettes, désignent les veuves, 256.

Visage, sa signification dans la sainte Ecriture, 133.

Visions de N.-S. assis sur un trône, 7, 416 ; — suppléant les imperfections de sainte Mechtilde, 7 ; — voulant s'incarner à Marie, 9, 10 ; — de N.-S. comparé au soleil, 13 ; — de N.-S. au chapitre (vision confirmée par sainte Gertrude), 16 ; — de l'Enfant Jésus, 35, 43 ; — sous l'aspect d'un roi magnifique, 15 ; — de la divinité de N.-S., 35 ; — recueillant les désirs et les actes qui lui sont offerts, 19 ; — de N.-S. à l'âge de 12 ans, 33 ; — des relations de N.-S avec les saints, 36 ; — sur son trône 49, 169, 187 ; — de N.-S. assis à table, 54, 112 ; — vêtu en diacre, 76, 171 ; — servant un repas à la congrégation, 76 ; — revêtu d'un manteau d'or, 100 ; — cousant des vêtements, 360 ; — avec un vêtement ensanglanté, 363 ; — les mains étendues et les plaies ouvertes, 364 ; — tenant un cercle de bois desséché, 366, — se préparant à recueillir l'âme 383 ; — assistant aux derniers moments d'une Sœur, 385 ; — suspendu en l'air, pieds et mains liés, 406 ; — sous les traits d'un jeune homme, 14, 168. 173. 357, 407, 448, 451, 458. 464 ; — tenant un livre ouvert, 435 ; — accompagné de N.-D. et de saint Jean l'Evangéliste, 450 ; — de la sainte Vierge, 17, 22, 43 ; — sous la forme d'un arbre, 120 ; — portant son Fils dans ses bras, 435. — De Dieu le Père, 20 ; — assis à une table royale, 458 ; — de la Jérusalem céleste, 138.

Volonté. Bonne volonté, ses effets, 373 ; ses fruits, 33, 64 ; — unie à celle de Dieu, 209, 431 ; — de Dieu représentée par une vierge très belle, 327 ; — propre, 328.

Z

Zachée, adore agenouillé, 300.

LES RÉVÉLATIONS

DE SAINTE MECHTILDE

VIERGE DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT.

LE LIVRE DE LA GRACE SPÉCIALE.

PROLOGUE.

La *bénignité et l'humanité de Dieu notre Sauveur, qui s'est montrée au genre humain si miséricordieusement par son Incarnation, daigne encore, en éclatant chaque jour davantage, s'étendre jusqu'à nous et se manifester en nous dans ces temps derniers, qui sont les nôtres. Aussi tout discours humain est-il impuissant à expliquer les merveilles que Dieu opère en ses élus, et toute langue incapable d'énumérer les dons qu'il répand dans l'âme remplie d'un amour fidèle ; elle seule pourrait heureusement exprimer la bonté, la douceur exquise avec laquelle il se donne.*

Cependant nous voulons avec l'aide de Dieu narrer

ici tout spécialement, dans la mesure de notre faiblesse, les dons qu'il répandit dans une âme qui l'aimait de tout son cœur. Elle vit, avec les yeux de l'âme, un grand nombre de secrets célestes; mais elle avait tant de mépris pour sa petitesse qu'elle n'en voulait point parler, à moins d'y être contrainte par ses amis intimes; et encore laissait-elle une partie de ses visions dans l'ombre, pour ne dire que ce qui était glorieux à Dieu ou ce que l'obéissance l'obligeait à manifester.

C'est donc ce que nous tenons de sa propre bouche que nous allons écrire ici, selon nos faibles moyens, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à l'honneur de la souveraine et toujours adorable Trinité. C'est pourquoi nous vous prions, très chers, qui lirez ce livre, nous vous prions, en Jésus-Christ, de remercier le Seigneur pour toutes les grâces et les dons qui, de la source de tout bien, se sont répandus dans cette âme et dans toute créature. Qu'on nous pardonne en toute charité les fautes de rédaction ou de style qu'on y pourra rencontrer, vu que nous n'avons pas l'habitude d'écrire; d'ailleurs saint Augustin dit très justement : « La note caractéristique des intelligences élevées est d'aimer la vérité dans les discours et non dans les paroles qui les composent[1]. »

Ce livre ne renferme que des visions ou des révélations ; il peut à chaque page édifier et instruire ; cependant, pour l'agrément du lecteur, il a été distribué en cinq parties. On a mis dans la première les révélations sur les fêtes, en suivant l'ordre de l'année ; puis celles qui ont trait aux saints et à la sainte Vierge. Dans la seconde se trouvent certains faits concernant la personne

1. *De doctrina christiana*, lib. IV, cap. II.

qui en eut communication. Ces faits sont très instructifs et très propres à exciter la charité et la dévotion de ceux qui les liront ou les entendront La troisième partie contient des instructions aussi importantes pour la gloire de Dieu que pour le salut des hommes. La quatrième en contient d'analogues, utiles et consolantes pour les chrétiens : on y parle d'abord de la Congrégation en général, puis de plusieurs personnes en particulier. Enfin la dernière partie traite des âmes des fidèles trépassés qu'elle a vues et aidées.

Tous ceux donc en qui Dieu a répandu l'esprit de sa charité, de cette charité, dis-je, qui croit tout, qui espère tout, qui se fait tout à tous ; tous ceux qui aspirent à la grâce de Dieu devront lire ce Livre de la grâce spéciale *s'ils veulent mériter d'obtenir eux-mêmes tous les biens qui s'y trouvent décrits, et que Dieu leur a promis. S'ils y rencontrent quelque passage non appuyé sur le témoignage des Écritures, pourvu que ce passage ne soit pas en contradiction avec l'Évangile ou l'Ancien Testament, que les lecteurs s'en remettent à la grâce de Dieu, qui manifeste aujourd'hui comme autrefois à ceux qui l'aiment, les secrets inconnus et cachés de sa sagesse et de sa bonté. Nous prions aussi ceux qui liront ou entendront lire ce livre, de donner à Jésus Christ quelque louange pour cette âme bienheureuse afin de témoigner au moins à Dieu leur reconnaissance, puisqu'il daigne renouveler ainsi ce monde envieilli, et exciter encore les hommes engourdis et glacés pour le bien.*



PREMIÈRE PARTIE

PRÉAMBULE HISTORIQUE

1. NAISSANCE DE SAINTE MECHTILDE, SON ENTRÉE AU MONASTÈRE ET SES DONS ADMIRABLES.

Il y eut une vierge que Dieu prévint à tel point *des bénédictions de sa douceur* (Ps. xx, 4.) qu'au moment même où elle venait de naître, comme elle semblait prête à expirer, on la porta en grande hâte pour la faire baptiser par un prêtre, homme de sainteté et de vertu, qui se disposait à célébrer la messe. Après le baptême, il prononça ces paroles qui ont été réputées prophétiques : « Que craignez-vous ? Cette enfant ne va pas mourir ; elle deviendra une personne sainte et religieuse, en qui Dieu opérera beaucoup de merveilles, et elle terminera ses jours dans la vieillesse. » Le Christ révéla plus tard à cette vierge pourquoi le baptême lui avait été si tôt conféré : il voulait sans aucun retard consacrer son âme à Dieu comme un temple ; il voulait la posséder totalement, dès le sein de sa mère, en venant habiter en elle par sa grâce.

Elle avait sept ans lorsqu'elle accompagna sa mère

au monastère situé près du château de ses ancêtres. La petite fille y voulut demeurer contre le gré de sa mère ; elle y était heureuse et suppliait elle-même les sœurs, l'une après l'autre, de la recevoir en leur société ; ni les menaces, ni les caresses de ses parents ne purent ensuite l'enlever au cloître. Dès lors, elle se mit à aimer Dieu avec une étonnante ferveur ; son âme tressaillait souvent en lui avec une douceur infinie, et, progressant de jour en jour, elle atteignit bientôt le sommet des vertus. Elle se montrait d'une douceur admirable, d'une humilité profonde, d'une inaltérable patience ; elle aimait la pauvreté et la dévotion fervente. Ses progrès dans l'amour de Dieu et du prochain furent des plus remarquables : condescendante et aimable envers tous, elle exerçait particulièrement son zèle pieux envers les personnes affligées ou éprouvées ; comme une vraie mère, elle leur portait secours et consolation. Quiconque abordait Mechtilde ne se retirait jamais sans avoir été éclairé ou consolé. Tous l'aimaient, tous recherchaient sa douce société, à tel point que cet empressement n'allait pas sans lui donner plus d'un embarras.

Cependant Dieu commença, dès sa tendre enfance, à traiter familièrement avec elle et à lui révéler beaucoup de ses mystères cachés Mais nous ne dirons rien de tout ce que Dieu lui a révélé depuis cet âge jusqu'à sa cinquantième année, imitant en cela la discrétion de l'Évangile qui ne nous a pas manifesté les actions du Seigneur avant qu'il eût atteint l'âge de trente ans.

En résumé, Dieu l'avait comblée de tous les biens avec surabondance. A la grâce spirituelle et gratuite, comme s'il avait voulu ne rien oublier dans ses trésors,

il avait ajouté les dons naturels : la science, l'intelligence, la connaissance des lettres humaines, la sonorité de la voix, tout la rendait apte à servir grandement son monastère en toutes choses. Cependant le très doux Seigneur la tenait aussi sous les coups d'une épreuve continuelle (ce don ne pouvait manquer après tant d'autre) : elle souffrait presque toujours de la tête, ou des douleurs de la pierre, ou d'une inflammation du foie. Elle portait son épreuve de bon cœur et avec joie ; mais c'était pour elle comme un supplice d'enfer de ne pouvoir jouir pleinement, selon les désirs de son cœur, de l'exquise suavité de la grâce divine, ou de cette heureuse union qui fait de l'âme un seul esprit avec Dieu, lui donnant d'adhérer de toutes ses forces à son Bien-Aimé.

CHAPITRE PREMIER.

2. DE L'ANNONCIATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE ; DU CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE SA LOUANGE.

En la fête de l'Annonciation, la vierge du Christ se rappelait ses péchés dans l'amertume de son âme pendant son oraison, lorsqu'elle se vit couverte de cendres comme d'un manteau ; puis cette parole s'offrit à sa pensée : *Et la justice sera la ceinture de ses reins* (Is. XI, 5). Elle se demanda alors ce qu'elle ferait quand le Dieu de majesté, ceint de justice, apparaîtrait dans sa puissance et lui ferait rendre compte de sa grande lâcheté Plus un homme est saint devant

Dieu, plus il se croit vil et inférieur à tous ; plus sa conscience est pure, plus il craint et redoute d'encourir la disgrâce de Dieu. Comme elle demeurait pénétrée de cette contrition, elle vit le Seigneur Jésus assis sur un trône élevé. A son aspect d'ineffable douceur, la cendre qui la recouvrait s'évanouit et elle resta devant son Seigneur, revêtue d'un éclat aussi brillant que l'or. Elle reconnut alors que la très sainte vie et les œuvres parfaites du Christ avaient suppléé à tout le bien négligé par elle ; que toute son imperfection avait été transformée par la très haute perfection du Fils de Dieu, car lorsque Dieu arrête sur une âme son regard de miséricorde, quand il s'incline pour la prendre en pitié, tous ses crimes sont jetés dans un éternel oubli. C'est pourquoi, après avoir reçu un don si précieux, c'est-à-dire la rémission de tous ses péchés et le supplément à tous les mérites qui lui manquaient, la sécurité lui communiqua une sainte audace, et elle se reposa sur le sein de Jésus son Bien-Aimé, multipliant les témoignages de son amour et échangeant avec lui des paroles d'une indicible tendresse.

Alors elle vit sortir du Cœur du Seigneur un instrument de musique dont elle se servit pour célébrer les louanges de Dieu, tout en lui demandant de daigner être lui-même sa propre louange. Aussitôt elle ouït la voix du Christ, chantre suprême, entonner cette antienne : « *Dites les louanges à votre Dieu, vous tous ses saints* » (Apoc. XIX, 5). Et comme elle s'étonnait que le Seigneur pût chanter ces paroles, l'inspiration divine lui montra sous ce mot : *les louanges,* comment Dieu se loue en lui-même d'une parfaite et éternelle louange. Sous cet autre mot : *dites* elle

vit Dieu, dans sa souveraine puissance, donner aux âmes vivantes le pouvoir d'inviter toute créature du ciel et de la terre à louer leur Créateur. Dans cette parole : *à notre Dieu,* elle comprit comment le Fils, en tant qu'il est homme, révère le Père qu'il nomme : *mon Dieu et votre Dieu* (Jean, xx, 19). Enfin le mot : *tous ses saints,* lui donna à comprendre que tous ceux qui sont sanctifiés au ciel et sur la terre, le sont par le Christ, sanctificateur souverain.

Elle vit aussi la bienheureuse Vierge à la droite de son Fils . de sa longue ceinture d'or pendaient des cymbales également en or; la Vierge traversait les chœurs des anges et des saints, et chacun d'entre eux, touchant ces cymbales, en tirait des sons harmonieux. C'est ainsi qu'ils louaient Dieu pour les dons et les grâces répandus à profusion sur celle-ci. Avec eux elle bénissait Dieu de ces faveurs.

Cependant le Seigneur l'ayant appelée auprès de lui, posa ses mains divines sur les mains de son épouse afin de lui donner tout le travail et toutes les œuvres de sa très sainte Humanité. Il mit ensuite ses yeux si doux sur les yeux de sa bien-aimée, et lui communiqua ainsi le mérite de ses saints regards et des abondantes larmes qu'il a versées. Par le contact de ses oreilles, il lui donna toutes les opérations de son ouïe divine, et par celui de ses lèvres vermeilles, toutes ses paroles de louange, d'actions de grâces, de prière, et même celles de ses discours publics, pour suppléer aux négligences qu'elle avait commises. Enfin il unit son très doux Cœur à celui de sa bien-aimée; il lui appliqua le fruit de tout son travail de méditation, de dévotion, d'amour, et l'enrichit de tous ses biens. Alors cette âme tout entière, incorporée au Christ

Jésus, fondue par l'amour, comme la cire par le feu, reçut le sceau de la ressemblance divine. C'est ainsi que cette bienheureuse devint une même chose avec son Bien-Aimé.

DE L'ÉVANGILE *Missus est* ET DE LA BIENHEUREUSE VIERGE.

Comme on lisait l'évangile *Missus est* [1], elle vit l'archange Gabriel, envoyé pour instruire la bienheureuse Vierge. Il portait l'étendard royal chargé d'une inscription en lettres d'or ; la multitude innombrable des anges le suivait. Tous se rangèrent par ordre autour de la maison où résidait la Vierge : après les Anges venaient les Archanges, puis les Vertus, et ainsi tous les chœurs, disposés de telle sorte que chacun formait comme un rempart autour de cette maison bénie. Le Seigneur parut enfin plus beau que tous les fils des hommes, sortant comme l'Époux de la chambre nuptiale, entouré des brûlants Séraphins, ces esprits les plus proches de la divinité. Toute la cour céleste enveloppait le Seigneur et la bienheureuse Vierge comme un mur qui s'élevait de la terre jusqu'aux voûtes des cieux. Cependant le Seigneur, debout auprès de l'étendard de l'archange, semblable au fiancé dans la fleur d'une brillante jeunesse, attendait silencieux que l'ange eût salué révéremment la Vierge Mais quand la bienheureuse Marie, plongée dans l'abîme de son humilité, eut répondu : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre

1. Évangile de la fête de l'Annonciation.

parole », aussitôt l'Esprit-Saint, sous forme de colombe, étendit les douces ailes de sa divinité et entra dans l'âme de la Vierge, la couvrant de son ombre et la rendant féconde pour produire le Fils de Dieu. L'Esprit fit cette merveille : chargée du noble fardeau qui faisait d'elle la *Mère*, Marie gardait intact le trésor qui la fait appeler *Vierge*. Et de son œuvre, l'Esprit est seul le témoin : il sait comment la Vierge est Mère de l'Homme-Dieu.

A l'heure du royal festin, où la sainte devait recevoir le Bien-Aimé de son âme, en communiant au sacrement de son corps et de son sang, elle entendit ces mots : « Toi en moi et moi en toi; je ne t'abandonnerai jamais ». Pour elle, la seule chose qu'elle désirât alors était de louer Dieu ; aussi le Seigneur lui donna-t-il son Cœur divin sous le symbole d'une coupe d'or merveilleusement ciselée [1], en lui disant : « Par mon Cœur divin, tu me loueras toujours ; va, offre à tous les saints le breuvage de vie contenu dans mon Cœur : il les plongera dans une bienheureuse ivresse ». Aussitôt elle s'approche des anges et leur présente le calice du salut; mais les anges, au lieu de s'y abreuver, se contentèrent d'y puiser de la force. Puis elle offre la coupe aux patriarches et aux prophètes. « Recevez, leur dit-elle, celui que vous avez tant désiré et attendu si longtemps ; dirigez vers lui mes aspirations, rendez-les ferventes, et faites-moi soupirer après lui, jour et nuit. » Elle la présente aux apôtres : « Recevez, leur dit-elle, Celui que vous avez si ardemment aimé, et faites que je l'aime par-dessus toutes choses et du plus profond de mon cœur. » Des apôtres, elle va vers

1. Voir le *Hérault*, l. III, c. XLVI.

les martyrs et leur dit : « Voici celui dont l'amour vous a fait verser votre sang et livrer vos corps à la mort; obtenez-moi de dépenser toutes mes forces à son service. » Elle se tourne ensuite vers les confesseurs : « Recevez aussi, dit-elle, celui pour qui vous avez tout quitté, pour qui vous avez méprisé les délices de ce monde ; faites-moi mépriser pour lui les biens terrestres et monter aux sommets de la perfection religieuse. » Elle s'avance enfin, joyeuse, vers les vierges, et leur dit : « Recevez celui à qui vous avez consacré votre virginité ; faites-moi persévérer dans la chasteté de l'âme et du corps, obtenez-moi un triomphe complet en toutes choses. »

Mais elle aperçut dans ce chœur une vierge récemment décédée. Elles se reconnurent, car elles avaient vécu sur terre dans une étroite familiarité. Celle-ci demanda si toutes choses étaient bien là-haut comme elle le lui avait dit pendant sa vie. « En vérité, répondit la vierge défunte, c'était parfaitement exact, maintenant j'ai trouvé le centuple. »

Après avoir fait le tour entier du palais céleste, celle-ci revint vers le Seigneur. Alors il prit en main la coupe d'or qu'elle lui rapportait il la déposa dans le cœur de sa bien-aimée, qui se trouva ainsi dans l'heureuse union avec son Dieu.

CHAPITRE II.

3. COMMENT SALUER LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Au temps de l'Avent, comme elle désirait offrir ses hommages à la bienheureuse Vierge Marie, le

Seigneur lui enseigna ce qui suit : « 1° Salue le cœur virginal de ma mère, à cause de la surabondance de tous les biens qui l'ont rendu si secourable aux hommes ; ce cœur était si pur qu'il a émis le premier le vœu de virginité ; 2° salue ce cœur à qui son humilité a mérité de concevoir du Saint-Esprit ; 3° ce cœur plein de dévotion et de désirs qui m'ont attiré en lui ; 4° ce cœur très brûlant d'amour envers Dieu et envers le prochain ; 5° ce cœur qui a si fidèlement conservé en lui-même toutes les actions de mon enfance et de ma jeunesse ; 6° ce cœur qui a été transpercé dans ma Passion par des stigmates dont il ne put jamais perdre le souvenir ; 7° ce cœur très fidèle, car il consentit à l'immolation de son Fils unique pour la rédemption du monde ; 8° ce cœur sans cesse incliné à intercéder pour le bien de l'Église naissante ; 9° enfin salue ce cœur tout adonné à la contemplation et qui, par ses mérites, obtint la grâce pour les hommes. »

CHAPITRE III.

4. DE LA PAROLE DU SEIGNEUR ET DE SES DIVERS SENS.

Le dimanche *Populus Sion* [1], pendant que le chœur chantait : *le Seigneur fera entendre la voix de sa gloire*, Mechtilde désira savoir ce qu'est cette voix de la gloire divine et le Seigneur lui dit : « La voix de ma gloire se fait entendre quand une âme contrite

1. 2e dimanche de l'Avent, ainsi appelé du premier mot de l'Introït.

pleure ses péchés, par amour plus que par crainte, et mérite ainsi que je lui adresse la parole du pardon : « *Tes péchés te sont remis, va en paix* » (Luc, VII, 48, 50). Dès que l'homme ressent une vraie douleur et peine de ses crimes, je lui remets tous ses péchés et je le reçois dans ma grâce comme s'il n'avait jamais failli. Secondement, la voix de ma gloire résonne encore lorsqu'une âme, qui m'est unie dans l'oraison intime ou contemplation, m'entend murmurer à son oreille : « *Viens, mon amie, montre-moi ton visage* » (Cant. II). Troisièmement, c'est aussi la voix de ma gloire qui invite doucement une âme à sortir de son corps pour entrer dans l'éternel repos ; elle dit alors : « *Viens, mon élue, et je ferai de toi mon trône* [1]. » Enfin au jour du jugement, lorsque je convoquerai mes élus, appelés de toute éternité aux splendeurs et aux honneurs du royaume, la voix de ma gloire dira : « *Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.* » (Matth. XXV, 34.)

CHAPITRE IV.

5. POURQUOI LA FACE DU SEIGNEUR EST COMPARÉE AU SOLEIL.

A LA messe : *Veni et ostende* [2]. Mechtilde priait pour tous ceux qui désirent ardemment voir la face de Dieu, lorsqu'elle vit le Seigneur debout au milieu du chœur ; son visage plus radieux que mille soleils, illu-

1. Antienne de l'office des Vierges.
2. Messe du samedi des Quatre-Temps d'Avent.

minait de ses rayons chacune des personnes présentes. Elle lui demanda pourquoi son visage avait pris l'aspect du soleil. et il lui répondit : « Parce que le soleil a trois propriétés par lesquelles il me ressemble ; il échauffe, il féconde. il éclaire. Le soleil échauffe : ainsi ceux qui m'approchent s'enflamment d'amour, et, comme la cire devant le feu, leurs cœurs se fondent en ma présence. Le soleil donne fécondité à toute plante ; ainsi ma présence rend l âme vigoureuse et féconde en bonnes œuvres. Le soleil éclaire ; de même quiconque vient à moi est illuminé des clartés de la science divine ».

Plus tard, elle se rappela le verset : *Il s'est élancé comme un géant pour courir la voie* (Ps. XVIII 6)[1], et elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur Dieu, qu'avez-vous inspiré au prophète par ces paroles ? » Aussitôt le Seigneur se montra dans le ciel sous la forme d'un jeune homme de haute taille, de vive allure et d'une grande beauté, portant une ceinture tissue de soie rouge, verte et blanche. Celui qui va parcourir un chemin long et ardu, dit-il, doit se ceindre haut et serré pour que ses vêtements ne gênent pas sa marche. La soie rouge est plus solide que les autres : ainsi ma Passion surpasse tout martyre ; c'est elle qui soutient les martyrs jusqu'à la fin des siècles, c'est elle qui leur communique force et persévérance. La soie blanche et la verte ont aussi leur solidité ; ainsi l'innocence de mon Humanité et ma sainte vie ont surpassé toute innocence et tout mérite acquis par les hommes. De la ceinture de mon Humanité passible, je me suis serré haut et fort : la longueur de mon

1. Antienne de la communion à cette même messe.

éternité, je l'ai restreinte et resserrée dans le court espace de ma vie humaine ; je me suis élancé comme le géant dans sa force, lorsque j'ai voulu courir cette voie ardue et difficile où s est accomplie la rédemption du genre humain. Celui qui porte un trésor se ceint aussi de près afin de ne pas le perdre ; de même, moi, lorsque j'ai porté ce noble trésor qui est l'âme de l'homme, j'ai serré de plus près ma ceinture, c'est-à-dire que j'ai porté dans mon propre Cœur toutes les âmes de mes rachetés au milieu des ardeurs de mon ineffable amour. »

Et comme le convent s'approchait pour la sainte communion, elle vit le Seigneur sous l'aspect d'un roi magnifique, prendre la place du prêtre tandis que chacune des sœurs tenait en main une lampe ardente et s'arrêtait devant lui, le visage illuminé par la clarté de sa lampe. Le Saint-Esprit lui fit comprendre que les cœurs étaient symbolisés par ces lampes ; la miséricorde du Cœur divin, par l'huile ; et enfin, l'ardeur de l'amour par la flamme de la lampe, car le Très Saint Sacrement communique à ceux qui le reçoivent la piété utile à tout et, de plus, elle les embrase de l'amour divin.

CHAPITRE V.

6. LE CHAPITRE EN LA VIGILE DE NOËL.

En la vigile de la douce Nativité de Jésus-Christ Fils de Dieu, à l'heure où le convent se rendait au Chapitre, elle vit des anges, chargés de flambeaux, accompagner deux à deux chacune des sœurs. Le

Seigneur parut assis à la place de l'abbesse, sur un trône d'ivoire d'où jaillissait avec impétuosité un fleuve, dont les eaux limpides firent disparaître toute tache du visage des sœurs, lorsqu'elles récitèrent le premier *Miserere mei Deus*. Au second *Miserere*, elles s'avancèrent toutes vers le Seigneur, lui offrant les prières qu'elles faisaient à cette heure pour la sainte Eglise. Au troisième, le Seigneur, de sa propre main, offrit à boire dans un calice d'or aux âmes dont mention était faite alors dans les prières des sœurs, puis il dit : « Ce Chapitre solennel, je le tiens ici moi-même chaque année »[1].

7. DE LA DOUCE NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST

En la très sainte nuit de la Nativité du Christ, il lui sembla qu'elle se trouvait sur une montagne de pierre où s'asseyait la bienheureuse Vierge à l'approche de son enfantement. Quand l'heure fut venue, la très sainte Vierge fut inondée d'une joie, d'une allégresse ineffable ; la lumière divine l'entoura d'un si splendide éclat qu'elle se leva soudain, saisie d'étonnement, puis se prosterna jusqu'à terre pour offrir à Dieu ses actions de grâces, avec l'humilité la plus profonde.

1. Ce Chapitre est l'assemblée où l'on achève les prières de Prime, quand cette heure est dite conventuellement. Dans les monastères, le Chapitre de la vigile de Noël se célèbre avec une solennité spéciale parce que dans le chant du Martyrologe on annonce la Nativité du Seigneur. La vision qu'eut sainte Mechtilde sur le Seigneur présent à ce Chapitre fut connue de toute la Communauté, qui en garda le souvenir et y assista dans la suite avec une grande dévotion, comme nous le lisons dans le livre de sainte Gertrude (Liv. IV, c. II) C'est un de ces passages remarquables où nous voyons les révélations d'un saint confirmées par les visions d'un autre saint.

Elle était si surprise qu'elle ne comprit ce qui lui était advenu qu'au moment où elle posséda le petit Enfant, plus beau que tous les fils des hommes. Alors, avec une indicible joie et le plus brûlant amour, elle le serra entre ses bras, et lui donna les trois premiers baisers de sa tendresse maternelle. Par ces trois baisers, la Vierge fut admise par la bienheureuse Trinité à une union dont l'intimité surpasse tout ce que peut atteindre l'homme, en dehors de l'union de personne.

La vie spirituelle, qui semble dure et âpre en ce monde, était figurée par la montagne abrupte que le Christ et sa sainte Mère ont gravie les premiers, pour donner aux hommes l'exemple de la perfection religieuse.

Cependant Mechtilde se voyait assise auprès de la bienheureuse Vierge et désirait ardemment baiser à son tour l'aimable petit Enfant ; aussi la Vierge Mère, après l'avoir encore serré sur son cœur en lui disant de douces paroles, le livra-t-elle aux embrassements de son âme. Alors Mechtilde, dans un élan d'amour, le prit entre ses bras, et le serra amoureusement pendant que ces paroles jaillissaient soudain de son cœur : « Salut, ô très douce substance du cœur de ton Père, nourriture et force de mon âme languissante. Je t'offre mon cœur et toute la moelle de mon être en louange et gloire éternelle. » Divinement inspirée, elle comprit comment le Fils est pour ainsi dire la moelle du cœur de Dieu le Père. La moelle est une nourriture qui réconforte, guérit et possède un goût agréable : ainsi le Père nous a donné son Fils, qui est sa puissance et l'expression de sa miséricordieuse douceur, pour être notre défenseur, notre médecin et

notre consolateur. La moelle de l'âme est cette joie délicieuse que Dieu seul peut lui donner, par l'infusion de son amour, joie qui rend les choses terrestres sans attrait, joie à laquelle toutes les jouissances du monde réunies dans le cœur d'un seul homme, ne peuvent être comparées.

Du visage du petit Enfant s'échappaient quatre rayons destinés à illuminer les quatre parties du monde ; ces rayons symbolisaient la vie très sainte de Jésus-Christ et sa doctrine qui a éclairé l'univers entier.

8. DE LA NATIVITÉ ET DE L'AMOUR DIVIN.

En cette même fête, pendant la messe *Dominus dixit ad me* [1], qui se célèbre pour rappeler et honorer la mystérieuse et ineffable naissance du Verbe au sein de Dieu le Père, il lui sembla voir le Père éternel comme un roi très puissant assis dans sa tente royale, sur un trône d'ivoire. Il disait à cette âme : « Viens, reçois le Fils coéternel et unique de mon cœur, et communique-le à tous ceux qui, avec une pieuse reconnaissance, révèrent en ce moment son éternelle et sublime génération. » Et elle vit sortir du Cœur de Dieu une lumière qui vint s'unir à son cœur sous la forme d'un petit Enfant très lumineux. Elle le salua par ces paroles : « Salut, splendeur de l'éternelle gloire. » Puis elle porta à toutes les sœurs le petit Enfant, qui se donna à chacune sans cesser pourtant de se faire porter sur le cœur de Mechtilde. Il s'inclina

1 Messe de la nuit en la fête de Noël.

sur le sein de toutes les sœurs et, par trois fois, parut y aspirer en même temps qu'il leur accordait le baiser de ses lèvres. Par le premier baiser, il attira leurs désirs ; par le second, leur bonne volonté ; et par le troisième, il s'empara comme de son propre bien de tout le labeur accompli par elles dans le chant, les inclinations et les exercices de cette sainte veille.

Mechtilde reconnut alors combien il serait agréable à Dieu que les hommes, malgré leur impuissance à comprendre la divine et ineffable génération du Fils au sein du Père, consentissent néanmoins à s'en réjouir dans la foi et à la célébrer par leurs louanges.

A l'évangile *Exiit edictum* [1], Dieu le Père sembla lui dire : « Va vers la Vierge, Mère de *mon* Fils ; demande-lui de te donner *son* Fils avec toute la joie qu'elle ressentit lorsqu'elle l'enfanta, et aussi tous les biens que reçut de moi ce Fils unique, pour être le salut de sa mère et du monde entier. » Elle y alla aussitôt. Elle trouva l'Enfant couché dans la crèche, enveloppé de langes ; il lui dit : « Dès ma naissance, je fus lié de bandes et de bandelettes qui m'enlevaient la liberté de mes mouvements, pour montrer que je me livrais tout entier, avec mes biens apportés du ciel, à la puissance de l'homme et à son service. Celui qui est lié n'a plus aucun pouvoir : il ne peut se défendre, il ne peut empêcher qu'on le dépouille. Et quand je suis sorti de ce monde, j'étais pareillement cloué à la croix et ne pouvais faire le moindre mouvement, en signe de l'abandon fait aux hommes de tous les biens que j'avais acquis pendant ma vie mortelle.

1. Evangile de la Messe de Minuit.

Ainsi ma vie, mes œuvres, les biens que je possède comme Dieu et comme Homme, ma Passion entière, j'ai tout abandonné à l'homme. Il peut dès lors en toute confiance me dépouiller de ce qui m'appartient ; et je désire qu'il m'enlève ces biens, et je désire qu'il en jouisse. »

Il lui parut encore que l'Amour, sous la figure d'une vierge, s'asseyait auprès de la bienheureuse Vierge Marie ; elle lui dit : « O doux Amour, enseigne-moi à rendre mes devoirs à ce très noble Enfant. » L'Amour répondit : « C'est moi qui l'ai d'abord tenu dans mes mains virginales, je l'ai enveloppé de langes ; je l'ai en même temps que sa mère allaité à mon sein très pur ; je l'ai réchauffé sur mon cœur, je l'ai servi avec sa Mère, et je ne cesse de le servir. Celui qui veut le servir dignement peut me prendre pour associé, c'est-à-dire faire toutes ses œuvres en union avec l'amour qui fit prendre à Dieu la nature humaine. Quiconque agira ainsi sera très agréable à Dieu. »

9. QUATRE PULSATIONS DU CŒUR DE JÉSUS-CHRIST.

PENDANT qu'on chantait ensuite la messe : *Lux fulgebit*[1], elle reçut d'ineffables lumières. Elle comprit comment le Fils de Dieu était cette lumière qui avait éclairé l'univers entier et chacun des hommes, par sa lumineuse Nativité. Elle comprit aussi comment, dans un si petit Enfant, habitait la plénitude de la Divinité, et comment la toute-puissante vertu de Dieu enserrait ce petit corps qui, sans elle, se serait pour ainsi

1. Messe de l'aurore.

dire anéanti. Elle comprit ensuite comme s'y cachait l'impénétrable sagesse de Dieu, aussi grande dans le Verbe couché dans sa crèche, que dans ce même Verbe, régnant aux cieux; enfin elle vit comment la douceur et l'amour de l'Esprit-Saint étaient répandus dans ce petit Enfant, à tel point que l'âme en éprouvait des sentiments au-dessus de toute parole et de toute pensée humaine.

Mechtilde alors, ou plutôt son âme, saisit l'Enfant, le serra entre ses bras et le pressa si étroitement contre son cœur qu'elle entendait et comptait les battements du Cœur divin. Or, ce cœur donnait comme d'un seul élan trois vigoureuses pulsations, puis un coup léger [1]. L'âme s'en étonna; mais l'Enfant lui dit : « Mon Cœur ne battait pas comme celui des autres hommes; depuis mon enfance jusqu'à ma mort, il a toujours battu comme tu l'entends : c'est pourquoi je suis mort si vite sur la croix. Le premier battement vient du tout-puissant amour de mon Cœur, amour si grand que j'ai vaincu, dans ma douceur et ma patience, les contradictions du monde et la cruauté des juifs. Le second battement vient de l'amour très sage, par lequel je me suis gouverné moi même et tout ce qui m'appartient d'une manière infiniment digne de louanges, amour qui m'a fait ordonner avec sagesse tout ce qui est au ciel et sur la terre. Le troisième battement vient de ce doux amour qui me pénétrait au point de me faire trouver douces les amertumes de ce monde, et de me rendre aimable et très agréable la mort si amère que

1. Voir 5e partie, chapitre XXXII, et dans le *Héraut* l. III, c. LI et LII; l. IV, c. IV.

j'ai endurée pour le salut des hommes. Le quatrième et faible battement est l'expression de la bonté que j'eus, comme homme, et par laquelle je paraissais aimable, de société facile et imitable en tous mes actes »

Pendant les prières secrètes, le Seigneur lui donna cette instruction : « Quand on entonne le *Sanctus*, que chacun dise un *Pater*, en me demandant de le préparer avec l'amour tout-puissant, sage et doux de mon cœur, afin qu'il soit digne de me recevoir spirituellement en son âme, et afin que j'accomplisse en lui mes éternels desseins, selon mon bon plaisir. Pendant la Postcommunion, qu'on récite ce verset : Je te loue. ô amour très fort ; je te bénis, ô amour très sage ; je te glorifie, ô amour très doux ; je t'exalte, ô amour très bon, en toutes choses et pour tous les biens que ta très glorieuse Divinité et bienheureuse Humanité a daigné opérer en nous par le très noble organe de ton Cœur, et qu'elle y opérera dans les siècles des siècles. Amen. Et moi, à la bénédiction du prêtre, je le bénirai ainsi : Que ma toute-puissance te bénisse, que ma sagesse t'instruise, que ma douceur te remplisse, et que ma bénignité t'attire et t'unisse à moi pour toujours. *Amen.* »

10. SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

En la solennité de Noël, elle vit une autre fois la bienheureuse Vierge assise sur une montagne, tenant sur son sein un Enfant de la plus parfaite beauté : « Ma Dame, demanda-t-elle. où sommes nous donc maintenant ? — Sur la montagne de Bethléem, répondit la Vierge. Cette ville est bâtie sur une hauteur, d'où le

mot de l'Evangile : *Et Joseph monta aussi* (Luc, II, 4). Le gîte où j'ai enfanté le Christ était en haut de la ville, près de l'une des portes : c'est pourquoi on dit que le Seigneur est né en Bethléem. — Mais comment alors, demanda Mechtilde, les bergers ont ils pu venir vers l'Enfant, pendant la nuit même ? — La paix profonde qui régnait en ce temps-là leur donnait sécurité; puis les étrangers arrivaient si nombreux que les portes restaient ouvertes. » Mechtilde dit encore : « Ma Dame, pourquoi n'aviez-vous pas de lit ni rien de ce qui vous eût été si utile? — Rien ne m'était nécessaire, répondit la Vierge, puisque j'ai mis au monde sans douleur cet enfant de parfaite innocence. — Mais quand vos parents et amis venaient vous visiter, que pouviez-vous leur offrir, ô Dame très pauvre, quoique vous fussiez Reine du ciel ? — Ils n'avaient nul besoin de mes cadeaux ; au contraire, ils m'apportaient le nécessaire. » Mechtilde demanda encore à la Vierge comment elle avait nourri son divin Fils après l'avoir sevré : « Je lui ai préparé un mets de vin et de pain blanc, » répondit la mère de Dieu.

Comme elle se demandait si, après son retour d'Egypte à Nazareth, le Seigneur avait entretenu quelques relations avec sa famille, l'Enfant lui-même répondit : « D'où vient, à ton avis, ce mot de l'Evangile : *Ils le cherchaient parmi leurs parents et amis* » (Luc, II, 44), sinon de ce que j'allais quelquefois avec eux ? D'où vient encore que Jean l'Evangéliste, appelé par moi au milieu des noces, fut si prompt à me suivre, sinon parce qu'il aimait mon caractère et ma manière de vivre? Il les connaissait par expérience ; c'est pourquoi il se laissa si facilement persuader de venir à ma suite. »

CHAPITRE VI.

11. DE SAINT JEAN, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

En la fête de saint Jean, apôtre et évangéliste, au premier son des Matines, il lui semblait que le Seigneur Jésus, ayant l'aspect d'un enfant de dix ans, éveillait lui-même très joyeusement les sœurs. Saint Jean apparaissait aussi dans le dortoir, près du lit d'une personne qui l'aimait beaucoup. Un ange d'une grande beauté et majesté, de l'ordre des séraphins, portait un flambeau devant saint Jean, tandis qu'une multitude d'autres anges, venus pour honorer le saint évangéliste, escortaient les sœurs avec des flambeaux jusque dans le sanctuaire. Les sœurs qui, conduites par l'amour, se levaient joyeuses, recevaient beaucoup plus de gloire que certaines autres, guidées par la crainte Cependant le premier ange, qui rendait spécialement hommage à saint Jean, parce que cet apôtre avait aimé le Seigneur ici-bas d'un amour séraphique, cet ange avait de plus le pouvoir d'entretenir l'amour au cœur de tous ceux qui s'attachent au saint évangéliste, en considération de la tendresse particulière du Christ à son égard. Du reste, l'Esprit de Dieu lui-même excite cet amour chez les hommes.

Pendant les Matines, saint Jean parcourut le chœur en portant un calice aux lèvres de toutes les sœurs. Il recueillit dans ce calice la dévotion et l'attention que chacune mettait à la sainte psalmodie, et l'offrit au Christ, comme un vin préparé pour lui. Puis comme Mechtilde désirait beaucoup savoir quelle est la récom-

pense particulière de saint Jean, pour avoir écrit avec plus de profondeur que les autres sur la divinité de Jésus-Christ dans son évangile, Dieu lui fit cette réponse : « Tous ses sens ont reçu une certaine supériorité : ses yeux voient plus clairement la lumière inaccessible de la Divinité ; ses oreilles saisissent mieux le doux murmure de la voix divine ; sa bouche et sa langue goûtent sans cesse une saveur délicieuse, et le parfum qui s'échappe de ses lèvres embaume le ciel, à tel point que tous les saints respirent le doux parfum de Jean le bien-aimé Mais son cœur surtout, enivré de délices, brûle d'amour pour Dieu et s'élance d'un essor plus libre et plus sublime dans les inaccessibles secrets des hauteurs divines.

Il lui sembla voir encore la gloire de Jean, et dans cette gloire, brillaient comme des étoiles toutes les paroles qu'il a écrites lui même sur le Christ et sa Divinité. puis toutes celles que les saints et les docteurs ont prononcées ou écrites à propos de ce texte sacré. On aurait dit un soleil, rayonnant à travers un pur cristal, orné de pierres précieuses.

Elle comprit ensuite ce qu'on chante de saint Jean[1] : « *Lavit in vino stolam suam* : il a lavé sa robe dans le vin », c'est-à-dire que sa robe de gloire porte un signe

1. Voir Gen. xlix, 11. Répons des secondes Vêpres de la fête de saint Jean au bréviaire d'Halberstadt en ce temps là : ℟. *Vox tonitrui tui Deus, in rota ; Joannes est evangelista. mundi per ambitum prædicans lumen cœlicum ; qui triumphans Romæ lavit in vino stolam suam, et in sanguine olivæ pallium suum. Alleluia.* ℣. *Victo senatu cum Cæsare, virgineo corpore tripudiat in igne :* ℟. La voix de ton tonnerre, ô Dieu, résonne dans la roue ; Jean est évangéliste ; dans le monde entier il annonce la lumière céleste, et, triomphant à Rome, il lave dans le vin sa robe et dans le sang de l'olive, son manteau Alleluia. ℣. César et le Sénat sont vaincus, le corps du disciple vierge tressaille de joie dans le feu.

particulier, parce qu'il était auprès du Christ mis en croix, l'âme émue d'une telle compassion qu'elle y a subi le martyre. « *In sanguine olivæ pallium suum* : et son manteau dans le sang de l'olive » ; de même que l'huile éclaire, brûle et adoucit, ainsi brillait en saint Jean le feu de l'amour uni à une singulière mansuétude et douceur.

Enfin elle présenta à saint Jean, comme on l'en avait priée, les oraisons d'une personne qui lui était dévote. Il les accueillit avec plaisir. « De tout ce qu'elle m'a offert, dit il, je préparerai un festin pour tous les élus. — Mais pour elle, demanda Mechtilde, n'avez-vous pas de message ? » Le saint répondit : « Je veux être le gardien de sa virginité ; dans toutes ses peines et tentations, elle trouvera en moi un refuge assuré ; à son trépas, je veux aussi l'assister et présenter son âme sans tache au Christ son Bien-Aimé »[1].

12. DOUZE PRIVILÈGES DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Elle vit encore saint Jean l'Evangéliste reposer sur la poitrine du Seigneur Jésus. La multitude des saints dansait en chœur autour d'eux et chantait au Seigneur, en l'honneur de Jean. Alors elle pria le Seigneur de lui apprendre comment elle pourrait, elle aussi, le louer pour ce disciple si aimé. Le Seigneur daigna répondre : « Tu me loueras : 1° à cause de la haute noblesse de sa famille, car il est de ma race, et il n'y en a pas de plus titrée sous le ciel ; 2° tu me loueras parce que, des noces, je l'ai appelé à l'apos-

1. Cette personne n'est-elle pas sainte Gertrude, l'intime amie de sainte Mechtilde et dont saint Jean protégea la dernière heure?

tolat; 3° parce qu'il a été préféré aux autres, pour contempler sur la montagne la lumière de mon visage ; 4° parce qu'à la dernière cène, il s'est reposé sur mon sein ; 5° tu le loueras de ce que son intelligence a possédé plus de science que les autres, d'où lui est venu le pouvoir d'écrire pour les hommes la prière que j'ai faite en allant au jardin des Oliviers [1] ; 6° de ce que sur la croix, je lui ai confié ma Mère par un amour spécial ; 7° de ce qu'après ma résurrection, je l'ai éclairé si bien qu'il m'a reconnu avant les autres, pendant la pêche faite par les disciples, et qu'il s'est écrié : *C'est le Seigneur* (Jean, xxi, 7) ; 8° de ce qu'en vertu d'une amitié plus intime, je lui ai révélé mes mystères lorsqu'il a écrit l'Apocalypse et que, divinement inspiré, il a dit : *Au commencement était le Verbe* (Jean, i, 1) ; parole ignorée des prophètes et de tous les hommes avant lui. 9° Tu le loueras de ce que, pour me confesser devant les hommes, il a bu le poison, puis : 10° de tant de miracles et de résurrections faites en mon nom ; 11° tu me loueras encore de la douce visite qu'il reçut quand je l'invitai à mon festin avec ses frères ; 12° de ce que je l'ai emmené glorieux de la terre d'exil, libre de toute douleur, pour lui donner les joies de l'éternité.

Une autre fois, pendant l'évangile, elle vit debout près de l'autel ce même disciple qui tenait le livre au prêtre, et toutes les paroles de l'évangile sortaient de sa bouche comme des rayons. Elle vit aussi la bienheureuse Vierge Marie debout de l'autre côté de l'autel ; des yeux de saint Jean s'échappait un rayon d'une éclatante lumière dont les rayons se dirigeaient

1. Allusion au ch. xvii de saint Jean.

vers le visage de la Vierge. Comme Mechtilde, étonnée, désirait connaître ce que cela signifiait, saint Jean lui dit : « Lorsque j'étais sur terre, je tenais la Mère de mon Seigneur en si grand honneur et révérence que je n'ai jamais osé regarder son visage. — Et comment la nommiez-vous ? » dit la Sainte. Saint Jean répondit : *Vrowe mumme*. « Dame Tante ».

CHAPITRE VII.

13. SES PRIÈRES POUR LA COMMUNAUTÉ. — CIRCONCISION SPIRITUELLE.

DANS la sainte nuit de la Circoncision du Seigneur, comme elle offrait à Dieu les prières et les pieux hommages des sœurs et le priait de les bénir en cette nouvelle année, le Seigneur répondit : « Salut et bénédiction soient à vous de la part de Dieu mon Père, de ma part à moi, Jésus-Christ son Fils, et de celle du Saint-Esprit, qui est la sanctification de toutes nos œuvres Je suis celui de qui il est écrit : *Tes années ne finiront point* (Ps CI, 28). *Venez à moi, vous tous qui avez soif de moi* (Eccli. XXIV, 26), et *apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth. XI, 29). Quiconque veut obtenir le repos du cœur et du corps doit être doux et humble ». Le Seigneur ajouta : « Que celui qui souhaite renouveler sa vie fasse comme l'épouse qui aime beaucoup à recevoir les étrennes de son époux. Ainsi que l'âme fidèle désire être ornée par moi de vêtements nouveaux, afin de se

présenter toute l'année aux yeux des hommes avec la magnificence d'une reine Qu'elle me demande d'abord un vêtement de pourpre, c'est-à-dire l'humilité ; et comme, par humilité, je suis descendu du ciel en terre, qu'elle s'abaisse en toute circonstance vers ce qui est vil et bas Qu'elle me demande ensuite une robe d'écarlate, c'est-à-dire la patience, car c'est afin de souffrir les tourments et les opprobres que je me suis fait homme : qu'à son tour elle embrasse donc patiemment ce qui lui paraîtra difficile et pénible Qu'elle recouvre enfin la pourpre et l'écarlate du manteau d'or de la charité. afin que dans cet amour qui m'a rendu, sur terre, aimable et bienveillant pour tous, elle se montre, elle aussi, à ses sœurs et à son prochain, toujours affable et gracieuse. L'année révolue elle demandera de renouveler ces vêtements, c'est-à-dire qu'elle s'exercera de plus en plus à pratiquer ces vertus, comme si elle ne faisait que de commencer. »

Ensuite Mechtilde pria le Seigneur de retrancher en toutes les sœurs ce qui lui déplaisait ; à quoi il répondit : « Retranchez de votre cœur toute pensée de superbe, d'impatience et de vanité mondaine. Retranchez de vos lèvres toute parole de détraction, de vaine complaisance et de jugement propre : retranchez aussi de vos œuvres toute action inutile ou tiède, la transgression des commandements de Dieu et la désobéissance. » Ces paroles du Seigneur lui firent comprendre quelle grande faute on commet en jugeant son prochain. Si l'on porte un jugement injuste, on se rend aussi coupable que si l'on avait commis le mal qu'on impute au prochain. Et si le jugement est juste, mais qu'on le porte selon son propre sens, sans

connaître les intentions de celui qui agit, on se rend aussi coupable par ce jugement que celui qui a fait le mal ; et si l'on ne fait pénitence, on subira la même peine.

CHAPITRE VIII.

14. LES CINQ PORTES DE LA SAINTE HUMANITÉ DE JÉSUS-CHRIST ET LE BAPTÊME DU SEIGNEUR.

En la vigile de l'Epiphanie, elle s'entretenait avec le Seigneur dans l'oraison, selon sa coutume, lorsqu'elle vit une porte immense, et dans cette porte, cinq autres portes merveilleusement sculptées.

La grande porte symbolisait l'Humanité de Jésus-Christ. Les deux portes creusées au bas signifiaient les pieds du Seigneur ; sur la colonne qui les séparait, on lisait ce verset : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans le labeur et courbés sous le fardeau, et je vous soulagerai* (Matth., XI, 28). Devant cette double porte, elle vit une vierge de grande beauté : c'était la Miséricorde, qui la fit entrer. L'âme se trouva alors devant le juste Juge qui, apaisé par la miséricorde, lui donna le pardon de tous ses péchés et la revêtit de la robe d'innocence. Ainsi parée, elle s'approcha avec confiance des portes qui s'ouvraient plus haut et qui signifiaient les mains du Christ. Sur la colonne qui était entre ces deux portes, elle lut ce texte : *Recevez la joie de votre gloire* (Esd. IV, 36). Elle vit là aussi une jeune vierge : c'était la Bénignité, qui introduisit l'âme auprès du Roi et l'enrichit de l'ensemble de

toutes les vertus. Ornée de cette parure, elle s'approcha en toute confiance de la porte la plus élevée qui désignait le très doux Cœur de Jésus-Christ, semblable à un bouclier d'or transpercé, en signe de la victoire qu'il a remportée dans sa Passion. La colonne portait cette inscription : *Approchez de lui, soyez illuminée, et vos visages ne seront pas couverts de confusion* (Ps. XXXIII, 6). Là aussi elle vit une vierge que son incomparable beauté mettait bien au-dessus des autres : C'était la Charité, qui l'introduisit auprès de son doux fiancé, plus beau que tous les fils des hommes. Et l'Epoux combla son épouse des marques de sa tendresse.

Dans la sainte nuit, pendant le répons : « *In columbæ specie* : sous forme de colombe », elle vit le Seigneur Jésus avec un vêtement blanc comme la neige, et elle sut qu'à l'heure où Jean baptisa le Christ, il entendit la voix du Père, aperçut le Saint-Esprit sous forme de colombe et vit le Seigneur tel qu'il apparut plus tard à ses trois disciples, pendant sa transfiguration sur la montagne. Cependant elle désirait savoir si Jean avait reçu le baptême du Christ, puisqu'il avait dit : *C'est moi qui dois être baptisé par vous* (Matth. III, 14). Le Seigneur exauça son désir. « En me touchant pour me plonger dans les eaux, dit-il, Jean reçut de moi le baptême ; car il l'avait désiré, et en avait reconnu la nécessité : je lui ai donc conféré le baptême du chrétien et par là même mon innocence. » Le Seigneur ajouta : « Encore aujourd'hui, à tous ceux qui sont baptisés en mon nom, je donne mon innocence qui les rend fils du Père céleste ; aussi mon Père peut-il dire de chaque baptisé : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé*, mettant en lui ses complaisances comme

en un fils très cher. Et si l'homme vient à perdre cette innocence par le péché, il peut la recouvrer par une sincère pénitence. »

Comme on chantait : « *Ipsum audite :* écoutez-le [1] », elle dit à Dieu : « Mon Seigneur, que devons-nous entendre en écoutant votre Fils bien-aimé ? » Le Seigneur répondit : Ecoutez mon Fils qui vous appelle : *Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine*, (Matth., XI, 28.) Ecoutez ses enseignements : *Bienheureux les cœurs purs*. (Matth. v. 8). Ecoutez ses conseils : *Celui qui mange ma chair, etc*. (Jean, VI, 55.) *Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres* (Jean, VIII, 12.) Ecoutez ses commandements : *Mon précepte est que vous vous aimiez les uns les autres*. (Jean, XV, 12.) Ecoutez ses menaces : *Selon que vous jugerez, vous serez jugés vous-mêmes*. (Matth. VII, 2). Et encore : *Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas après moi ne peut être mon disciple*. (Luc, XIV, 27. De même : *Malheur au monde à cause de ses scandales*. (Matth., XVIII, 7.)

Après la réception de son Corps sacré, le Seigneur lui dit : « Voici que je te donne l'or, c'est-à dire mon divin amour ; l'encens, c'est-à-dire toute ma sainteté et ma dévotion ; enfin la myrrhe, qui est l'amertume de ma Passion tout entière. Je te les donne en propriété, à tel point que tu pourras me les offrir en présent, comme un bien qui t'appartient. Si une âme agit ainsi, je lui rends son cadeau deux fois ; et chaque fois qu'elle renouvelle son offrande, je la lui rends encore doublée. » Et voilà bien le centuple que reçoit l'homme

1. Du répons : *In columbæ specie*. On le chantait ainsi à Helfta et ailleurs ; en général, ces paroles ne se trouvent pas dans le répons.

en ce monde, en attendant la vie éternelle promise pour l'autre. On pourrait tous les ans en ce jour faire à Dieu cette triple offrande, savoir : son divin amour, sa très pure sainteté et le fruit de sa Passion.

CHAPITRE IX.

15. COMMENT LE CHRIST SUPPLÉE AUX IMPUISSANCES SPIRITUELLES.

PENDANT la messe *In excelso throno* [1], elle vit le Seigneur Jésus comme un bel enfant de douze ans ; l'autel lui servait de trône royal, et il disait : « Me voici avec ma vertu divine, prêt à guérir toutes vos blessures. » Mais pendant ce temps, Mechtilde pensait en son cœur : « Oh ! s'il offrait pour toi une louange parfaite à Dieu le Père, j'en serais bien plus heureuse. » Le Seigneur lui répondit : « Qu'y a-t-il dans l'amour de la louange divine, sinon un certain gémissement de l'âme, qui souffre de ne pouvoir jamais louer Dieu autant qu'elle le désire ? Eh bien ! les désirs, la dévotion, la prière, la bonne volonté qu'une âme a de faire le bien, sont également un gémissement douloureux ; et quand je viens suppléer par moi-même aux impuissances de cette âme, je la guéris de toutes ses blessures. »

16. COMMENT LE CHRIST APAISE LA COLÈRE DE SON PÈRE.

LE Seigneur lui apparut encore comme un enfant de douze ans et revêtu d'une tunique verte et

1. Dimanche dans l'octave de l'Epiphanie.

blanche; elle lui dit : « Pourquoi, Seigneur, avez-vous attendu vos douze ans pour vous manifester, vous asseoir dans le temple parmi les docteurs, les écouter et les interroger, car je suppose que vous étiez déjà venu souvent dans le temple, selon la coutume ? » Le Seigneur répondit : « C'est parce que, suivant le cours naturel des choses, je commençai alors à m'exercer dans la sagesse, y progressant de jour en jour, quoique je fusse égal à Dieu le Père en sagesse éternelle. Vous aussi, lorsque les enfants ont douze ans, vous devriez les instruire dans le bien et les corriger sérieusement de leurs fautes ; si vous le faisiez, il n'y en aurait pas tant qui se perdraient, dans la Religion et dans les voies spirituelles. » Mechtilde reprit : « Que signifient les deux couleurs de votre tunique? » Le Seigneur répondit : « Le blanc signifie la pureté virginale de ma très sainte vie, et le vert symbolise l'éternelle fraîcheur de la sève qui est en moi. » Alors elle dit au Seigneur : « Mon très aimant Seigneur et Frère priez pour moi votre Père céleste. » Il étendit aussitôt les mains et adressa au Père cette prière : *« Vos colères ont passé sur moi, vos terreurs m'ont troublé, etc. »* (Ps LXXXVII, 17.) A ces mots, Mechtilde craignit une illusion diabolique ; mais le Seigneur la rassura : « C'est moi, dit-il, c'est bien moi qui ai apaisé la colère du Père céleste et réconcilié l homme avec Dieu, dans mon sang ; mais ses colères ont passé sur moi, puisqu'il ne m'a pas épargné, moi son Fils unique, et qu'il m'a livré aux mains des impies. J'ai tellement apaisé sa colère que si l'homme le veut, jamais il n'en ressentira les coups. »

Une autre fois, pendant la messe, il lui sembla

qu'un arbre de merveilleuse grandeur avait poussé sur l'autel. Sa tête touchait le ciel, ses branches ombrageaient l'univers entier, ses feuilles et ses fruits étaient innombrables La hauteur de cet arbre signifiait la divinité du Christ, et sa largeur représentait sa vie infiniment parfaite ; les fruits désignaient tout le bien produit par sa vie et par ses actions ; et les feuilles portaient des inscriptions en lettres d'or : « Le Christ incarné ; le Christ né ; le Christ circoncis ; le Christ adoré par les mages ; le Christ présenté au temple ; le Christ baptisé », enfin toute la suite de sa vie se lisait sur cet arbre merveilleux.

Après l'Evangile apparut une échelle d'or dont le sommet touchait le ciel et par laquelle descendait la Reine de gloire. Elle portait entre ses bras le petit Enfant qu'elle déposa sur l'autel. Les vêtements de la Mère étaient tissus d'un argent très brillant, parsemé de roses d'or, tandis que ceux de l'Enfant étaient de couleur verte et rouge. A l'élévation de l'hostie, le prêtre éleva l'Enfant, et il accomplit ensuite sur l'Enfant lui-même tout ce que les rites sacrés lui prescrivaient d'accomplir sur l'Hostie sainte.

CHAPITRE X.

17. DE LA VÉNÉRATION DE L'IMAGE DU CHRIST ET DE SON BANQUET.

Pour exciter la dévotion des fidèles à vénérer la très sainte Image de Notre-Seigneur Jésus-Christ le dimanche *Omnis terra* [1], où l'on célèbre à Rome

1. IIe dimanche après l'Epiphanie.

l'ostension de cette Image, Mechtilde eut la vision qui va suivre: elle aperçut le Seigneur sur une montagne couverte de fleurs, assis sur un trône de jaspe orné d'or et de rubis. Le jaspe représentait l'éternelle jeunesse de sa Divinité ; l'or, son amour ; les rubis, sa Passion soufferte par amour pour nous. La montagne était entourée d'arbres magnifiques et couverts de fruits ; les âmes des saints se reposaient à l'ombre de ces arbres, sous des tentes dorées, et se nourrissaient de leurs fruits, dans la joie et les délices.

Cette montagne figurait la vie de Jésus-Christ ; les arbres, ses vertus : la charité, la miséricorde et toutes les autres. Selon que chaque saint avait imité le Seigneur en telle ou telle vertu, il se reposait sous tel ou tel arbre. Ainsi celui qui avait imité le Seigneur dans sa charité mangeait du fruit de l'arbre de la charité ; celui qui avait pratiqué les œuvres de miséricorde se nourrissait des fruits de l'arbre de la miséricorde, et ainsi des autres, selon leurs vertus spéciales.

Ensuite tous ceux qui s'étaient préparés par une prière particulière à vénérer la sainte Image, s'approchèrent du Seigneur, portant sur leurs épaules le fardeau de leurs péchés, qu'ils déposèrent à ses pieds. Aussitôt ces péchés furent changés en cadeaux magnifiques. Ceux dont l'amour animait le repentir, c'est-à-dire ceux qui ressentaient plus de douleur d'avoir offensé Dieu que d'avoir encouru la peine, voyaient leurs péchés changés en bijoux d'or. Ceux qui avaient racheté leurs fautes par des psautiers et des prières les voyaient changés en nœuds d'or, pareils à ceux dont on se sert dans les fiançailles. Les âmes qui avaient par de grands combats résisté aux tentations retrouvaient leurs luttes sous forme de boucliers

d'or, et celles qui s'étaient purifiées du péché en châtiant leur chair semblaient devenues des encensoirs d'or parce que la mortification monte devant Dieu comme un encens d'agréable odeur. Le Seigneur jeta les yeux sur tous ces présents et dit : « Qu en ferons-nous? Qu'ils soient tous brûlés dans le feu de l'amour ! » Puis il ajouta : « Qu'on prépare une table. » Aussitôt apparut devant le Seigneur une table chargée de plats et de coupes d'or. La face du Seigneur, brillante comme le soleil, remplissait ces plats et ces coupes de la lumière de son visage, en guise de mets et de vins. Ensuite tous ceux qui étaient présents fléchissant le genou devant la table, revêtus de la splendeur de la face divine comme d'un manteau, prirent les mets et le breuvage qui sont le délicieux aliment des anges et des élus. Quant aux sœurs qui ne s'étaient pas approchées du sacrement de vie ce jour-là, quoique dévotement présentes à cette messe, le Seigneur leur envoya, par saint Jean l'Évangéliste, un mets de sa table royale

Courons donc avec un saint empressement. vénérer cette très douce face qui, dans le ciel, sera pour nous tout ce que peut désirer l âme pieuse.

La servante de Dieu avait enseigné aux sœurs comment elles pourraient se rendre en esprit à Rome, en ce jour où l on y expose la face du Seigneur. Elles devaient réciter autant de *Pater* qu'il y avait de milles entre Rome et leur moustier ; arrivées là. elles confesseraient au Souverain Pontife, c'est-à-dire à Dieu, tous leurs péchés, lui en demanderaient la rémission, et recevraient le corps de Jésus-Christ. Puis, en ce même dimanche, à l'heure où elles seraient libres de vaquer à l'oraison, se servant d'une prière dictée par

la sainte à cette intention, elles adoreraient avec un humble respect l'image du Christ. C'est après que les sœurs eurent adopté cette pratique que sainte Mechtilde eut la vision racontée ci-dessus.

DE QUATRE RAYONS SORTIS DE LA FACE DU SEIGNEUR.

Une autre fois, en ce même jour, elle vit quatre rayons s'échapper de cette face du Seigneur Jésus *que les anges sont avides de contempler* (I Pet. I, 12). Le rayon d'en haut illuminait tous ceux qui sont tellement unis à Dieu que, dans la prospérité ou l'adversité, ils ne désirent rien autre que la volonté de Dieu seul. Le rayon d'en-bas brillait sur tous les pécheurs, pour les appeler à la pénitence. Celui de droite pénétrait de sa lumière tous les prédicateurs, qui annoncent la parole de Dieu aux hommes, et celui de gauche ceux qui servent le Seigneur avec une entière et parfaite fidélité. Alors elle se mit en oraison pour tous ceux qui s'étaient recommandés à ses prières et qui célébraient la mémoire de la très douce face du Seigneur, afin de n'être pas privés de la contempler un jour. Le Seigneur dit à la sainte : « Aucun de ceux-ci ne sera jamais séparé de moi. » Et elle vit venir du cœur de Dieu vers son âme une corde, dont elle se servit pour tirer vers le Seigneur tous ceux qui étaient là. Cette corde figurait l'amour que Dieu a répandu abondamment en cette âme sainte, et au moyen duquel Mechtilde attirait tout le monde à Dieu, par ses exemples et ses enseignements. Alors le Roi de gloire, étendant les mains de sa toute-puissance sur sa bien-aimée, la bénit avec toute l'assistance en disant : « Que la lumière de mon visage soit votre allégresse éternelle. Amen. »

CHAPITRE XI.

18. DE SAINTE AGNÈS ET DE CE QUE LES SAINTS PEUVENT DONNER TOUS LEURS BIENS A LEURS DÉVOTS CLIENTS.

La bienheureuse vierge Agnès, au jour de sa fête, apparut à la servante du Christ comme si elle s'avançait, venant de l'autel, un encensoir d'or orné de pierres précieuses à la main, pour encenser les sœurs, et embaumer leur chœur entier de suaves parfums. Celle-ci comprit en même temps que l'encensoir figurait le cœur de sainte Agnès; les pierreries, ses douces paroles; et le feu, cet amour qui, allumé par le Saint Esprit, consumait ses pensées et ses désirs, en répandant son doux parfum devant Dieu et devant les hommes qui méditent encore avec dévotion les délicieuses paroles de la vierge.

Comme on chantait à Matines le répons « *Amo Christum*, J'aime le Christ, » le Seigneur Jésus, enlaçant Agnès de son bras droit, apparut à Mechtilde. Le Seigneur et la bienheureuse Agnès portaient des vêtements semblables, de couleur rouge; toutes les paroles de la sainte y paraissaient tissées en lettres d'or. Ces mots, placés sur les vêtements du Seigneur, lançaient des rayons qui faisaient briller les vêtements d'Agnès, à tel point que leur éclat rejaillissait sur le Seigneur d'abord, puis sur le chœur et sur toute l'assistance. Un rayon partait du cœur de celles qui psalmodiaient avec attention et dévotion pour atteindre, à travers le cœur de Dieu, celui de sainte Agnès, où le rayon s'écoulait comme une délicieuse liqueur.

Cette image lui fit comprendre que la dévotion et l'amour affectif qui ressortent encore des paroles de sainte Agnès et de tous les saints, sont comme un soleil ardent qui fond la glace, et la fait remonter comme un fleuve vers sa source. Ainsi l'hommage des cœurs remonte vers Dieu et comble les saints d'une douce allégresse.

Et comme le texte de l'office ramenait sans cesse les paroles d'Agnès, Mechtilde saisie de tristesse se plaignit à Dieu de ce que revêtue de l'habit de la religion et fiancée au Christ dès son enfance, elle ne l'avait jamais aimé de tout son cœur comme cette bienheureuse vierge. Au lieu de lui répondre, le Seigneur dit à sainte Agnès : « Donne-lui tout ce que tu possèdes. » A ce mot Mechtilde comprit que Dieu a conféré aux saints le privilège de donner tout ce que le Christ a opéré en eux, avec tout ce qu'ils ont souffert pour son amour, à ceux de leurs dévots et de leurs amis qui louent le Seigneur pour eux, lui rendent grâces et aiment les dons que Dieu leur a faits Et quand sainte Agnès eut accompli le désir du Seigneur Mechtilde, au comble de la joie, supplia la Reine des vierges de louer avec elle son Fils, pour le remercier. « Récite un *Ave Maria*, » répondit la bienheureuse Vierge. Mais sous l'inspiration divine la sainte éclata en ces paroles de louange : « *Je vous salue* au nom de la toute-puissance du Père, *je vous salue* au nom de la sagesse du Fils, *je vous salue* au nom de la bonté du Saint-Esprit, ô très douce Marie, lumière du ciel et de a terre. *Pleine de grâce*, et votre plénitude découle sur tous ceux qui vous aiment *Le Seigneur est avec vous*, Fils unique du Père, Fils unique de votre cœur virginal, votre ami et très doux Epoux. *Vous êtes bénie entre*

toutes les femmes, car vous avez mis en fuite la malédiction et attiré l'éternelle bénédiction. *Le fruit de vos entrailles est béni*, lui le Créateur et le Seigneur de l'univers, qui bénit et sanctifie tout, qui unifie et enrichit toutes choses. »

Alors la bienheureuse Vierge Marie lui fit don de tous ses biens, même de sa maternité virginale, pour qu'elle devînt mère de Dieu en esprit par la grâce, comme elle est Mère de Dieu, par nature. Ceci fit comprendre à Mechtilde que les âmes qui se gouvernent d'après la volonté divine, l'aiment et l'accomplissent en toutes choses, deviennent réellement mères du Christ selon cette parole : *Quiconque fera la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère* (Matth., XII, 50).

A la vue de la tendresse et de l'affection que Dieu porte aux vierges, la sainte restait comme stupéfaite dans sa reconnaissance et son admiration. Le Seigneur lui dit : « Les vierges, de préférence aux autres saints, ont reçu trois privilèges honorables. Le premier est que je les aime plus que toute créature : c'est pourquoi la première vierge qui m'ait voué sa chasteté a tellement enflammé mon amour que, ne pouvant plus me contenir, je me suis précipité du ciel, pour me renfermer en elle tout entier. Le second est que je les ai enrichies plus que toutes les autres créatures : tous mes biens et toutes mes souffrances, je les leur ai donnés en propriété particulière. En troisième lieu, je les ai glorifiées plus que les autres ; car je me lève lorsqu'elles s'approchent de moi, je murmure à leur oreille un mystérieux secret, et seules, elles ont la liberté de jouir, selon leur bon plaisir, de mes chastes embrassements. » Mechtilde demanda : « O Dieu très

doux, que doivent donc être les vierges fortunées que vous honorez de telles prérogatives ? » Dieu lui répondit : « Nobles, belles et riches. La véritable vierge, choisie ainsi pour devenir mon épouse, doit être noble en humilité. Qu'elle estime n'être rien, qu'elle se croie la dernière des créatures, qu'elle désire sincèrement le mépris et l'abjection ; plus elle s'enfoncera dans l'humilité, plus sa noblesse sera grande dans la gloire céleste. Et moi, en ajoutant mon humilité à la sienne, je lui conférerai la plus haute des noblesses. La vierge doit aussi être belle, c'est-à-dire patiente ; et sa beauté grandira en proportion de sa patience, car j'ajouterai à ses souffrances celles de ma propre Passion ; pour mettre le comble à sa beauté, je lui donnerai encore la divine clarté que j'ai reçue de mon Père avant la création du monde. Il faut enfin que la vierge soit riche en mérites ; qu'elle amasse le trésor de toutes les vertus ; j'y ajouterai les incomparables richesses des miennes qui lui procureront la surabondance des éternelles délices. »

Une autre fois, comme on chantait l'offertoire : « *Offerentur Regi virgines* : les vierges seront offertes au Roi [1], » elle se demanda ce qu'elle pourrait offrir qui fût agréable à Dieu, et le Seigneur lui dit : « Celui qui m'offrira un cœur humble, patient et charitable, me fera un très agréable présent. » Elle reprit : « Quel est le cœur assez humble pour vous plaire ? » Le Seigneur répondit : « Celui dont la joie est de se voir méprisé, affligé et plongé dans l'adversité ; celui dont le bonheur est d'ajouter quelque chose à ma Passion, à mes humiliations, et de m'offrir des sacrifices, celui-

1. Aujourd'hui *Afferentur*, offertoire de la fête de sainte Agnès.

là est vraiment patient et humble de cœur. De même celui qui se réjouit de tout le bien qui arrive à son prochain, celui qui s'afflige des disgrâces du prochain comme des siennes propres, celui-là m'offre un cœur vraiment enclin à la charité. »

CHAPITRE XII.

19. DE LA PURIFICATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, DE SAINTE ANNE, ETC.

En la sainte nuit de la Purification de Marie, elle vit cette glorieuse Vierge et Mère porter entre ses bras, Jésus, le royal Enfant, vêtu d'une tunique d'azur relevée de fleurs d'or. Sur la poitrine, autour du cou et des bras était écrit son très doux nom, Jésus-Christ. « O très douce Vierge, dit-elle, est-ce donc ainsi que vous aviez orné votre Fils pour le présenter au Temple? Non, répondit-elle, je l'avais cependant délicieusement habillé Depuis sa naissance, j'attendais avec une indicible joie le jour où j'offrirais ce Fils à Dieu le Père, comme l'hostie très agréable qui seule a fait accepter par Dieu toute les hosties offertes depuis le commencement du monde. Ma dévotion et ma reconnaissance étaient si grandes, lorsque je l'ai présenté, que si la dévotion de tous les saints se trouvait réunie dans un seul cœur d'homme, elle ne pourrait encore se comparer à la mienne; mais à la parole de Siméon: *un glaive transpercera votre âme*, toute ma joie s'est changée en douleur. Aussi, combien de fois, lorsque je pressais mon Fils sur mon sein, ai-je dans la

douceur de ma dévotion, incliné ma tête sur la sienne et répandu tant de larmes, que sa tête et son petit visage étaient tout arrosés de ces larmes d'amour! Combien de fois je lui ai répété ces paroles : « O salut et joie de mon âme ! » Celle-ci regardait l'aimable Enfant avec un désir ardent que la Mère du Roi voulut contenter : elle le déposa donc entre ses bras. Au comble de la joie, la sainte voulut serrer l'Enfant sur son cœur, mais son étreinte fut vaine, car la vision était toute spirituelle, et l'Enfant n'était déjà plus là.

Plus tard, comme elle imposait l'antienne : « *Hæc est quæ nescivit*[1] : Voilà celle qui n'a pas connu le mariage, etc., » elle entendit les chœurs des anges la continuer dans les airs sur une douce modulation qu'ils poursuivirent pendant tout le psaume *Benedixisti* (Ps. LXXXIV). Tous les ordres angéliques se renvoyaient l'antienne à leur tour, d'abord les Anges, puis les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances et les Vertus. Mais quand ce fut le tour des anges de feu, c'est-à-dire des Chérubins et des Séraphins, le chant devint tellement suave que nulle harmonie de la terre ne lui peut être comparée.

La bienheureuse Vierge était donc au milieu du chœur avec l'Enfant dans ses bras. Trois coudées au-dessus du sol, apparut une lumière dont l'éclat surpassait celui de mille soleils et dans laquelle la Vierge Mère déposa son très doux Fils. La resplendissante clarté symbolisait la Divinité ; en effet, le Seigneur se porta lui-même lorsqu'il était sur la terre, car sa Divinité était le soutien de son Humanité. La glorieuse Vierge avait sur la tête un diadème royal ;

(1) Antienne de l'office des Vierges.

deux anges le soutenaient, et l'on y voyait comme ciselés, dans l'or et les pierres précieuses, les vertus et les mérites de tous les saints, dévots serviteurs de la Vierge. De son diadème perlaient des gouttes de rosée, figure de la grâce que Dieu répand sur tous ceux qui honorent avec piété sa virginale Mère. Devant Marie marchait l'archange Gabriel, portant en main un sceptre d'or, sur lequel était écrit en lettres d'or : « *Ave, gratia plena, Dominus tecum* : Salut, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. » Ceci fit connaître à la sainte que Gabriel est honoré dans les cieux d'une distinction particulière, pour avoir adressé le premier cette merveilleuse salutation à la Mère de Dieu.

La bienheureuse Vierge se tenait encore à la droite de son Fils, ayant à la main une pyxide d'or. Pendant que celle-ci demandait ce que pouvait contenir ce vase, la Vierge lui répondit : « Il renferme la liqueur du Cœur divin, que je veux offrir à mon Fils, avec tout le labeur entrepris pour son service et pour le mien. » Sainte Anne parut à la gauche du Seigneur ; alors celle-ci interrogea la très sainte Vierge : « Combien de temps sainte Anne a-t-elle vécu sur la terre ? — Jusqu'au moment où je ramenai mon Fils d'Egypte », répondit la Vierge. Puis elle vit encore Siméon, debout près de l'autel. De son cœur sortait un triple rayon en forme d'arc-en-ciel, figurant l'humilité, la force et la ferveur de ses aspirations vers Dieu. Elle lui dit : « Obtenez-moi un vrai désir d'être délivrée de mon corps et réunie au Christ. » Siméon répondit : « Il serait meilleur et plus parfait de remettre à Dieu ta volonté, et de vouloir tout ce qu'il voudra. » Enfin elle supplia la bienheureuse Vierge

d'intercéder auprès de son Fils, pour elle et pour le convent, et la Vierge s'agenouilla aussitôt.

A la fin des Matines, comme elle allait entonner le *Benedicamus* avec les autres chantres, elle demanda de nouveau à la sainte Vierge de louer son Fils pour le convent. Alors l'illustre Marie, de sa plus douce voix, modula cette strophe :

« *Jesu, corona virginum,*
Amor, dulcedo et osculum :

Jésus, couronne des vierges, leur amour, leur douceur et l'objet de leur tendresse ; » et tous les anges et les saints firent retentir les airs de ce chant :

« *Te laudamus in sæculum,*
Quem amor fecit Virginis Filium :

Nous vous louons à tout jamais, vous que l'amour a fait Fils de la Vierge. » Une éclatante lumière parut ensuite illuminer le chœur tout entier. A cette vue, elle comprit que la bienheureuse Vierge louait effectivement son Fils pour les sœurs et avec elles. Enfin toute l'armée des anges et des saints, avec une grande allégresse, remonta dans les cieux à la suite du Seigneur en chantant :

« *Hymnizate nunc superi*
Pariterque resonate inferi :

Faites entendre ces hymnes dans les cieux et qu'ils retentissent jusque dans les enfers. »

CHAPITRE XIII.

20. DE LA MONTAGNE AUX SEPT ÉTAGES ET AUX SEPT FONTAINES ; DU TRÔNE DE DIEU ET DE CELUI DE LA BIENHEUREUSE VIERGE.

Le dimanche *Esto mihi*[1], elle entendit Jésus, le bien-aimé de son âme, murmurer à son oreille cette douce invitation : « Veux-tu demeurer avec moi sur la montagne pendant ces quarante jours et quarante nuits ? — Oh ! volontiers, mon Seigneur : répondit-elle, c'est là tout ce que je veux et désire. » Alors le Seigneur lui montra une montagne élevée qui s'étendait de l'Orient à l Occident, avec sept plateaux à gravir et sept fontaines. Il la prit avec lui et atteignit le premier plateau qui s'appelait : degré de l'humilité ; il y avait là une fontaine, dont l'eau purifie l'âme de tous les péchés commis par orgueil. Ils montèrent au second plateau appelé degré de la douceur ; ils y trouvèrent la fontaine de patience, qui purifie l'âme des fautes contractées par la colère Ils atteignirent le troisième degré qui est celui de l'amour, où coule la fontaine de charité dans laquelle l'âme peut se laver de tous les péchés enfantés par la haine. A ce degré, Dieu s arrêta quelque temps avec cette âme ; elle se prosterna aux pieds de Jésus ; mais la douce voix du Christ résonna comme la symphonie d'un orgue elle disait : « *Lève-toi, mon amie, et montre-moi ton visage* » (Cant., II, 14), et tous

(1) Dimanche de la Quinquagésime.

les anges avec les saints, groupés au sommet de la montagne, chantèrent à l'unisson avec Dieu et en Dieu le doux épithalame de l'amour. Le chant était si doux, la modulation si suave que nulle langue humaine ne les peut répéter.

De là ils s'élevèrent au quatrième plateau, appelé degré d'obéissance, où l'on trouve la fontaine de sainteté, qui purifie l'âme de toutes les fautes de désobéissance. Puis ils montèrent au cinquième, qui est le degré de la modération, où se voit la fontaine de libéralité, où l'âme se purifie des péchés qu'elle a commis par avarice quand elle usa des créatures sans avoir en vue la gloire de Dieu, ou son avancement personnel. Ils gravirent le sixième plateau, celui de la chasteté, où jaillit la fontaine de la divine pureté dont les eaux purifient l'âme des désirs charnels. Là, cette âme se vit, comme le Seigneur, revêtue d'une robe blanche. Enfin ils arrivèrent au septième degré, celui de la joie spirituelle; la fontaine s'appelle joie céleste, elle purifie de toutes les fautes commises par dégoût des choses spirituelles. Or, cette source ne jaillissait pas avec impétuosité comme toutes les autres ; mais elle coulait lentement, goutte à goutte, parce que la joie céleste ne peut être goûtée pleinement par personne en cette vie ; sur terre, on en reçoit une goutte qui n'est rien, pour ainsi dire, en comparaison de la réalité.

Après cette montée, le Bien-Aimé avec sa bien-aimée gravirent le sommet de la montagne où ils trouvèrent la multitude des anges, semblables à des oiseaux portant des clochettes d'or au son argentin. Sur la montagne elle-même, il y avait deux trônes magnifiques. Le premier était le siège de la souveraine

et indivisible Trinité, d'où sortent quatre fleuves d'eau vive. Le premier fleuve désigne la divine Sagesse qui gouverne les saints, et leur fait en tout reconnaître et accomplir avec joie sa volonté ; le second, la divine providence qui leur prépare tous les biens dont ils sont rassasiés dans l'éternelle liberté. Le troisième fleuve désigne la divine surabondance qui les enivre de tout ce qui est bon, à tel point que leurs désirs sont toujours surpassés par les richesses dont ils sont comblés ; le quatrième enfin, figure les délices qui les font vivre en Dieu, dans la plénitude des joies enivrantes et sans fin, qu'ils goûteront dans ce lieu *où Dieu enlèvera toutes larmes de leurs yeux* (Apoc., VII, 17).

Ce trône était surmonté d'un baldaquin en or chargé de pierres précieuses et de l'or le plus fin ; son étendue recouvrait l'univers, il désignait la Divinité ; c'était une œuvre royale, faite en vérité pour le Roi des cieux. Ce baldaquin avait plusieurs pavillons, qui sont les demeures des saints : patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, confesseurs, enfin tous les élus.

Le second trône était celui de la Vierge-Mère qui avait sa place auprès du roi ainsi qu'il convient à une reine. Ce trône était aussi entouré de plusieurs pavillons destinés aux saintes vierges, aux suivantes de la Reine qui partout font cortège à la Vierge par excellence.

A la vue du Roi de gloire, Jésus, assis sur le trône de sa magnificence royale, et de sa Mère siégeant à sa droite, l'âme ravie d'admiration devant cette face glorieuse sur laquelle les anges ambitionnent de jeter un regard, se sentit défaillir sous l'effort de sa révérence

envers la sainte Trinité, et tomba prosternée. Mais le Seigneur la releva lui-même, et la fit doucement reposer sur son sein, quoique la frange de ses vêtements parût souillée d'une légère poussière qui s'y était attachée, le soir précédent, à cause d'une préoccupation momentanée ; mais la bienheureuse Vierge fit disparaître cette poussière. Alors celle-ci vit dresser devant le trône une table royale, à laquelle furent invitées toutes les sœurs qui recevaient le corps du Seigneur en ce jour. Le Fils de la Vierge vint lui-même leur offrir un mets délicieux, c'est-à-dire son corps adorable, pain de vie et de salut, puis le Bien-Aimé prit un doux repos avec celles qui l'aiment. Il leur offrit aussi le calice rempli d'un vin très pur, c'est-à-dire du sang de l'Agneau immaculé, qui purifie les cœurs de toute souillure. Doucement enivrées, elles goûtèrent les joies de l'union divine, et Dieu lui dit : « Maintenant je me donne à ton âme avec tout le bien que je suis et que je puis donner ; tu es en moi, je suis en toi ; jamais tu ne seras séparée de moi. »

Après ce royal festin, elle pria la bienheureuse Vierge d'offrir pour elle des louanges à son Fils. Aussitôt Marie, accompagnée du chœur des vierges, se leva de son trône pour exalter son Fils. Les patriarches et les prophètes louaient aussi le Seigneur, disant avec joie le répons : « *Summæ Trinitati* : à la Trinité suprême », etc. [1]. Le chœur glorieux des apôtres chantait l'antienne : « *Ex quo omnia* : celui de qui tout provient [2], » car ce sont eux qui ont reconnu sur terre celui *de qui* procèdent tous les biens ; celui *par qui*

1. Répons à la fête de la sainte Trinité.
2. Antienne de la même fête.

toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre ; celui *en qui* tout bien est caché. Ensuite l'armée victorieuse des martyrs chantait : « *Tibi decus* : à vous l'honneur, » etc., pendant que les confesseurs faisaient résonner le cantique : « *Benedictio et claritas* : bénédiction et honneur[1]. » Parmi les confesseurs, elle distingua le bienheureux Père Benoît, revêtu d'une robe blanche brochée de rouge. Le blanc signifiait sa chasteté virginale ; le rouge, les victoires qu'il a vraiment remportées comme un martyr, par tant de combats livrés pour l'observance et le maintien de l'Ordre. Comme elle s'étonnait de ne pas entendre les anges chanter, le Seigneur dit : « Tu dois chanter avec eux. » Et aussitôt les anges entonnèrent avec cette âme bienheureuse le répons : « *Te sanctum Dominum* : vous êtes le Saint, le Seigneur[2] ».

Après cette vision, elle dit au Seigneur : « O mon unique Bien-Aimé, que vous plaît-il surtout que les hommes connaissent de vous ? — Ma bonté et ma justice, répondit le Seigneur. Ma bonté qui me fait attendre les hommes jusqu'à leur conversion, et les attire continuellement à moi par la grâce. Ma justice qui m'oblige à les condamner lorsqu'ils refusent absolument de se convertir. — Eh ! Seigneur, reprit l'âme, ne dites-vous rien de votre charité ? — Un ami

1. Du même office.

2. ℟ *Te sanctum Dominum in excelsis laudant omnes Angeli, dicentes : * Te decet laus et honor Domine.* ℣ *Cherubim quoque et Seraphim Sanctum proclamant, et omnis cœlicus ordo, dicens : * Te decet.*

℟ Le chœur des Anges vous proclame le Saint, le Seigneur dans les hauteurs des cieux, disant A vous, Seigneur reviennent la louange et la gloire. ℣. Les Chérubins et les Séraphins unissent à eux leurs voix ainsi que toute la hiérarchie céleste pour redire.

fidèle, dit le Seigneur, fait part de tous ses biens à son ami et lui révèle ses secrets ; moi, j'agis de même »

Elle pria encore le Seigneur de lui apprendre comment elle pourrait offrir des satisfactions pour les membres de la sainte Église qui, en ces temps, outrageaient si gravement son Bien-Aimé. Le Seigneur lui dit : « Récite trois cent cinquante fois l'antienne : *A vous louange, gloire et actions de grâces, ô bienheureuse Trinité* [1], pour réparer les injures qui me sont faites par ceux qui sont mes membres. »

21. DE LA MONTAGNE DES VERTUS, ET DES SAINTS QU'ON Y VOIT.

Un autre jour, elle vit encore en révélation la même montagne. Seule, elle la gravissait ; et, parvenue au troisième degré, celui de l'amour, elle lavait toutes ses souillures dans l'eau de la fontaine ; après s'être arrêtée au sixième degré pour revêtir la robe blanche, elle parvenait enfin au septième, où elle vit le Seigneur Jésus sur le sommet du mont. Il prit l'âme comme par la main, et l'éleva jusqu'à lui en disant : « Viens, allons-nous promener par ici. » Et elle s'en alla, seule avec lui seul, ne voyant que Jésus seul. Ils arrivèrent ensemble à une petite maison bâtie d'un argent transparent comme le cristal ; autour de la maison jouaient de petits enfants vêtus de blanc qui, tout joyeux, louaient le Seigneur. Elle comprit que les enfants morts avant

1. *Tibi laus, tibi gloria, tibi gratiarum actio, o beata Trinitas.* Office de la sainte Trinité.

l'âge de cinq ans sont là dans une allégresse éternelle. Ils rencontrèrent ensuite une maison bâtie de pierres rouges taillées. A l'entour chantaient une multitude d'âmes revêtues de pourpre ; c'étaient les âmes de ceux qui ont vécu soit dans la viduité, soit dans le mariage, et aussi la foule des bienheureux. Ils arrivèrent ensuite devant une maison taillée dans un saphir rouge et entourée d'une foule innombrable de saints vêtus d'écarlate. Elle comprit que c'étaient les âmes bienheureuses qui avaient, en cette vie, combattu contre le diable pour le Christ, avec qui elles se réjouissent à jamais en ce lieu.

Ils poursuivirent la route et trouvèrent une maison construite en or très pur. Le Seigneur la montra à cette âme en lui disant : « C'est ici la maison de la charité, dont il est écrit : *Je te conduirai dans la maison de ma mère, dans la maison de celle qui m'a donné le jour* (*Cant.* II, 4). Ma mère est la charité, et moi je suis le fils de la charité. » Par ces paroles, la Sainte, divinement inspirée, comprit que la Vierge Marie, enflammée des ardeurs du Saint-Esprit, embrasée d'un feu céleste, avait conçu le Fils de Dieu dans le fervent amour du Saint-Esprit ; ainsi le Christ est le fils de la charité ; sa mère, c'est la charité. Et quand ils furent entrés dans cette maison, l'âme se prosterna aux pieds de Jésus ; mais il se hâta de la relever et la prit entre ses bras. Or, toutes les personnes qui s'étaient recommandées à ses prières lui semblaient se tenir à la porte de la maison et saisir vivement, des deux mains, une corde qui allait jusqu'au Cœur du Seigneur. Cette image signifiait que les personnes pour qui celle-ci priait, avaient leur part de toutes ces grâces divines.

Après qu'elle eut reçu le Corps du Seigneur, les saints qui entouraient la maison chantèrent : « L'homme a mangé le pain des anges : *Panem angelorum manducavit homo. Alleluia.* » Les anges dirent à leur tour . « *Panem cœli dedit ei* : il lui a donné le pain du ciel. » Pendant ce temps, unie au Bien-Aimé, elle jouissait en lui et avec lui, en qui seul se trouvent la plénitude de tout bien et l'abondance des délices éternelles.

CHAPITRE XIV.

22. COMMENT CETTE SAINTE AME SERVIT LE SEIGNEUR.

Le dimanche des Palmes, tandis qu'elle se remémorait les actions accomplies par le Christ sur la terre en cette journée, le désir lui vint à l'esprit de savoir ce que les bienheureuses Marie et Marthe avaient préparé pour la réception du Seigneur. Aussitôt elle se vit à Béthanie, dans leur maison ; dans un appartement situé à l'écart était une table où le Seigneur lui parut assis. Elle l'interrogea sur ce qu'il avait fait la nuit précédente, et il répondit : « J'ai passé toute cette nuit en prière ; vers le point du jour, j'ai sommeillé, assis quelques instants. » Puis il ajouta : « Tu prépareras un appartement semblable dans ton âme, et tu m'y serviras. » A l'instant même, il lui sembla voir le Seigneur s'asseoir à cette table où elle le servait.

D'abord elle lui offrit dans un plat d'argent du miel, c'est-à-dire cet amour tendre qui l'attira du sein du

Père jusque dans la crèche, alors que les cieux se mirent à distiller le miel sur l'univers entier. Vint ensuite un mets composé de violettes, figurant l'humble vie du Christ, soumis en ce monde à toute créature. Elle apporta en troisième lieu la chair de l'agneau, c'est-à-dire de cet agneau immaculé qui ôte les péchés du monde. Elle posa ensuite devant lui le veau gras, qui a été nourri de la douceur de la grâce spirituelle. En cinquième lieu, elle servit le faon du cerf, c'est-à-dire ce désir d'un prix inestimable qui accéléra la course de Jésus-Christ, tous les jours de sa vie, jusqu'à sa mort. Elle lui apporta encore le poisson rôti, qui désigne le Christ lui-même dans sa Passion, soufferte pour nous. Enfin elle offrit le Cœur de Jésus-Christ avec divers parfums qui signifient la surabondance de ses vertus. Elle lui versa aussi à boire de trois vins différents : d'abord un vin très fort, qui figurait le labeur du Christ et de ses élus pendant leur vie ; ensuite un vin rouge, désignant la passion et la mort du Christ. Le troisième était un vin pur et délicieux, pour symboliser l'effusion intime et spirituelle de la divine consolation.

Toute âme dévote sert au Seigneur le même festin spirituel, quand elle médite ces choses avec reconnaissance et offre au Seigneur Jésus ses bénédictions et ses louanges.

CHAPITRE XV.

23. DE CINQ MANIÈRES DE LOUER DIEU.

Une nuit où la tristesse l'empêchait de dormir, elle entendit le chœur des anges chanter : *Jette tes*

affections et abandonne-les au Seigneur, lui-même te nourrira (Ps. LIV, 23), et le Seigneur apparut debout devant elle, vêtu d'une tunique verte. Elle lui dit : « O très aimable Seigneur, pourquoi portez-vous cette couleur au temps de la Passion ? » Le Seigneur répondit : « Il est écrit : *Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t on du bois sec* ? » (Luc, XXIII, 31.) Elle comprit par cette parole que si Jésus, qui est la sève de toutes les vertus, a souffert tant de supplices, ceux qui sont secs et arides pour tout bien ne peuvent, en vérité, s'attendre qu'aux tourments éternels. Elle demanda alors au Seigneur de lui apprendre comment elle pourrait le louer en ce temps de sa Passion, et il lui montra les cinq doigts de la main pour lui enseigner cinq manières de lui offrir ses louanges.

Elle devait bénir : 1° la toute-puissance infinie qui, pour sauver l'homme, a condamné à l'impuissance le souverain Seigneur des anges et des hommes ; 2° l'insondable sagesse, qui lui a fait accepter de passer pour un insensé ; 3° la charité sans bornes, qui l'a rendu gratuitement odieux à ceux qu'il devait sauver ; 4° sa miséricorde très bénigne, qui lui a fait souffrir pour l'homme une mort si cruelle ; 5° sa douceur infiniment suave, qui lui a fait supporter les amertumes de la plus terrible des morts.

CHAPITRE XVI.

24. DU NOM DE JÉSUS ET DE SES PLAIES SACRÉES.

Pendant une messe *Nos autem* [1], le Seigneur lui dit : « Fais attention à ces mots : *in quo est salus, vita et resurrectio nostra*, en qui est notre salut, notre vie et notre résurrection. » Dans la croix est le vrai salut ; en dehors d'elle point de salut, selon ce mot :

Nulla salus est in domo,
Si non crucem invenit homo
Super liminaria.

Aucun salut dans une maison
Si l homme ne trouve la croix
Au seuil de la porte.

« Donc dans l'âme où il n'y a pas de croix, c'est-à-dire de tribulation, il n'y a pas de patience ; sans patience, pas de salut. La vraie vie a été donnée à l homme par la croix, lorsque moi, vie de l'âme, je suis mort d'amour sur la croix ; alors j'ai donné la vie à l'âme morte par le péché, je lui ai donné la vie éternelle en moi. Par la croix il a été aussi donné à l'homme de ressusciter par la pénitence, autant de fois

1. Férie III de la Semaine sainte : *Nos autem gloriari oportet in cruce Domini nostri Jesu Christi : in quo est salus, vita et resurrectio nostra : per quem salvati et liberati sumus :* Glorifions-nous dans la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur, c est lui qui est notre salut, notre vie et notre résurrection, lui par qui nous sommes sauvés et délivrés.

qu'il meurt par le péché. De la croix viennent la résurrection de la chair et la vie éternelle. »

Et comme on lisait dans l'Epître : *Il lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom*, elle dit à Jésus : « Mon Seigneur, quel est ce sublime nom qui vous a été donné par le Père ? — Ce nom, répondit-il, est : Sauveur de tous les siècles. Moi je suis en effet le Sauveur et le Rédempteur de tout ce qui est, a été et sera jamais. Je suis le Sauveur de ceux qui ont vécu avant mon Incarnation ; je suis le Sauveur de ceux qui vivaient lorsque, devenu homme, j'ai conversé avec les hommes ; je suis le Sauveur de ceux qui ont embrassé ma doctrine et qui veulent encore marcher sur mes traces, jusqu'à la fin des temps. C'est là un nom digne de moi, destiné à moi seul par le Père depuis l'origine du monde, et il est au-dessus de tout nom. »

Et comme elle rendait grâces à Dieu pour les très saintes plaies de Jésus, le priant d'imprimer en son âme autant de blessures d'amour que son Fils en a reçues dans son corps, le Seigneur lui dit : « Autant de fois que l'homme pousse d'amoureux soupirs, au souvenir de ma Passion, autant de fois il semble caresser doucement mes plaies, avec une rose fraîchement épanouie ; ce léger mouvement fait jaillir de mes blessures un trait d'amour qui pénètre l'âme et la blesse pour la guérir.

25. D'UN DÉSIR DE L'AME.

En la quatrième férie, comme on chantait la messe : « *In nomine Domini* [1] : Au nom du Seigneur, etc., »

1. Introït de ce jour, actuellement *In nomine Jesu ;* autrefois on lisait *Domini.*

elle lui dit : « Oh ! si j'en avais maintenant le pouvoir, comme je prosternerais humblement devant vous, ô mon très doux et très fidèle ami, le ciel, la terre et les enfers avec toute créature ! » A quoi le Seigneur répondit avec bonté : « Demande-moi d'accomplir ce vœu, car en moi est contenue toute créature ; et quand je me présente devant Dieu le Père, pour le louer ou le remercier, il est convenable que je supplée par moi et en moi aussi dignement que possible aux impuissances de toute créature. Ma bonté ne peut d'ailleurs souffrir que le désir d'une âme fidèle, quand elle ne peut elle-même le réaliser, reste sans effet. »

CHAPITRE XVII.

26. DE L'ARBRE DE LA CROIX DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

PENDANT une messe *Nos autem* [1], elle vit au milieu de l'église un arbre magnifique, très élevé, et assez large pour couvrir toute la terre. Cet arbre s'était formé de trois rameaux, sortis ensemble du sol, vers lequel les branches retombaient en gracieux arceaux. Sous l'une de ces branches, on voyait des bêtes, qui se nourrissaient des fruits tombés de l'arbre. Ces animaux désignaient les pécheurs et les hommes qui vivent comme des brutes, sans jamais élever leurs regards pour rendre grâces à celui de qui procèdent tous les biens. Sous une autre branche,

1. Férie Ve de la Cène du Seigneur.

étaient des hommes qui mangeaient du fruit de l'arbre ; et elle reconnut en eux tous les membres justes et bons de la sainte Église. Perchés sur la troisième, des oiseaux faisaient entendre un chant mélodieux : ils désignaient les âmes des saints qui louent le Seigneur à jamais. Les âmes du purgatoire apparaissaient aussi comme des ombres à figure humaine, et les parfums de l'arbre leur communiquaient de la vigueur. Certains oiseaux noirs essayaient de voltiger à l'entour; mais une grande fumée qui sortait de l'arbre les repoussait au loin : ces oiseaux figuraient les démons et les tentations suscitées par les hommes, dont rien ne fait mieux triompher que le souvenir de la Passion, figurée par le nuage de fumée.

Le prêtre qui célébrait la messe paraissait vêtu et même orné des feuilles du même arbre, car les fruits suspendus aux branches retombaient tout autour de lui. Ceci indiquait que toute personne qui honore avec amour la Passion du Christ, ennoblit ses vertus et augmente le mérite de toutes ses bonnes actions. Les cœurs des fidèles apparaissaient comme des lampes ardentes suspendues aux rameaux de l'arbre ; la liqueur qui entretenait leur flamme découlait de l'arbre. Nul en effet, ne peut aimer la Passion du Christ, s'il n'en reçoit de Dieu la grâce. Quant à la flamme des lampes, elle symbolisait le souvenir et le culte de la Passion, que doit entretenir en son cœur celui qui veut aimer Dieu. La mémoire de cette sainte Passion alimente surabondamment l'amour; car rien ne peut au même degré toucher et embraser les cœurs.

CHAPITRE XVIII.

27. DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Le Vendredi saint, inondée des grâces divines, elle dit au Seigneur : « O très doux Dieu, qu'est-ce que l'homme peut vous rendre pour vous être laissé ainsi arrêter et garrotter pour son salut ? — Qu'il se laisse spontanément et librement attacher par les chaînes de l'obéissance, pour mon amour. — Et quelles louanges vous offrira-t-il, en compensation des crachats immondes et des soufflets cruels que vous avez reçus des juifs? — En vérité, je te le dis, quiconque méprise ses supérieurs, me crache à la face [1]. Si quelqu'un donc veut réparer cet outrage, qu'il respecte son prélat. — Et pour les soufflets, quelles actions de grâces accepterez-vous, ô très miséricordieux Seigneur. — Que l'on tienne aux coutumes et aux statuts de son Ordre avec une stricte fidélité. Quelle louange vous rendre, ô ami très fidèle, pour la douleur que vous avez soufferte, lorsque votre chef royal a été couronné d'épines si aiguës que le sang a voilé votre aimable face, sur laquelle les anges désirent jeter un regard? Qu'on résiste de toutes ses forces aux tentations, et on attachera autant de pierres précieuses à ma couronne qu'on remportera de victoires en mon nom. — O le plus savant des maîtres, comment réparer les moqueries qui vous ont fait revêtir d'une robe blanche

1. Voir le *Héraut*, l. III, c. LXXIV.

comme un insensé? — Par l'absence de toute recherche dans les vêtements : point de parures. point de folles dépenses, mais seulement le nécessaire. — Quelles actions de grâces voulez-vous, ô l'unique bien-aimé de mon cœur, pour les coups inhumains de votre cruelle flagellation ? — Qu'on persévère à ma suite, en parfaite fidélité et patience, dans l'adversité aussi bien que dans la prospérité. — Que vous offrir, ô Bien-Aimé, pour vos deux pieds cloués à la croix? — Qu'on mette en moi tous ses désirs, et si l'on n'éprouve point de désirs, qu'on ait au moins la volonté d'en concevoir, et je prendrai la volonté pour le fait. — Que demanderez-vous pour vous être laissé clouer les mains à la croix? — Qu'on s'exerce dans les bonnes œuvres, et que, pour moi, on évite les actions perverses. — Quelles actions de grâces, ô douceur sans égale, doit-on vous rendre pour cette plaie d'amour, que vous avez reçue sur la croix lorsque l'amour invincible perça de sa flèche votre très doux Cœur, d'où sortirent alors, pour nous guérir, le sang et l'eau ; quand, vaincu par l'amour que vous inspirait votre Épouse, vous êtes mort de la mort d'amour ? — Que l'homme conforme toujours sa volonté à la mienne, et que ma volonté lui plaise en tout et par-dessus tout. »

Le Seigneur continua : « Je te le dis en vérité, si quelqu'un verse des larmes par dévotion à ma Passion, je les accepterai comme si celui-là l'avait soufferte pour moi. — O mon Seigneur, répondit-elle, comment obtenir ces larmes? — Ecoute-moi : pense d'abord à la tendresse avec laquelle je partis à la rencontre des ennemis qui me cherchaient, armés de glaives et de bâtons, pour me faire mourir comme un

voleur et un brigand. Moi, j'allais vers eux, comme une mère vers le fils qu'elle veut arracher à la dent des loups. Puis, vois les soufflets cruels qu'ils m'ont donnés ; or, autant j'ai reçu de soufflets, autant j'ai offert de doux baisers aux âmes qui, jusqu'au dernier jour, doivent être sauvées par ma Passion. Et pendant qu'ils me flagellaient avec férocité, j'ai offert pour eux au Père céleste une prière, si efficace que beaucoup se sont convertis Lorsqu'ils mettaient la couronne d'épines sur ma tête, j'ai attaché autant de pierres à leur couronne qu'ils enfonçaient d'épines dans mes chairs. Quand ils me clouaient à la croix et disloquaient tous mes membres au point que l'on put compter mes os et voir mes entrailles, mes forces s'épuisaient à attirer vers moi les âmes de tous les prédestinés à la vie éternelle, comme je l'avais annoncé : *Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (Jean, XII, 32). Enfin, lorsque la lance m'ouvrit le côté, j'ai présenté, dans mon Cœur, le breuvage de vie à tous ceux qui avaient puisé en Adam le breuvage de mort, afin qu'ils devinssent tous fils de la vie éternelle et fils du salut en moi qui suis la vie. »

Lorsqu'elle eut reçu le Corps du Christ[1], le Seigneur lui dit : « Veux-tu voir comment je suis maintenant en toi, et toi en moi ? » Mais elle gardait le silence, toute pénétrée de son indignité, quand elle vit le Seigneur comme un cristal transparent, et son âme,

1. La communion a été longtemps d'usage le Vendredi saint ; on trouve des décrets et coutumiers du moyen âge obligeant les fidèles à communier les trois derniers jours de la Semaine sainte ; cette pratique se retrouve encore au XVII[e] siècle en certains lieux ; elle a totalement cessé de nos jours.

comme une eau pure et brillante qui coulait dans tout le corps du Christ. Elle était encore dans l'admiration de cette faveur et de l'étonnante bonté de Dieu à son égard, lorsque le Seigneur lui dit : « Souviens-toi de ce que saint Paul a écrit : *Je suis le dernier des apôtres, indigne d'être appelé apôtre* ; *mais, par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis* (I Cor., xv, 9 et 10). De même tu n'es rien par toi-même ; mais ce que tu es, par ma grâce, tu l'es en moi. »

Comme on faisait ensuite, selon l'usage, l'ensevelissement de la croix, elle dit au Seigneur : « Maintenant, ô seul Bien-Aimé de mon cœur, ensevelissez-vous en moi, et me liez à vous d'une manière inséparable » Le Seigneur lui répondit : « Je veux bien m'ensevelir en toi : je veux être dans ta tête, l'objet de ton intelligence ; je veux être l'œuvre de tes mains, et m'identifier à toutes tes actions et à chacun de tes mouvements. »

28. SUR LA PASSION DU SEIGNEUR

Une autre fois en cette nuit du Vendredi saint, elle dit encore au Seigneur dans l'oraison : « O mon très doux Seigneur, que puis-je vous offrir en compensation de ce que cette nuit vous avez été pris et chargé de liens pour moi ? » Le Seigneur répondit : « Donne-moi le désir et la bonne volonté. Ce sont là deux torsades de soie au moyen desquelles tu m'attacheras doucement à ton âme, car le cœur plein de bon vouloir et prêt à tout bien ne me perd pas facilement. Les pensées inutiles qui lui arrivent à l'improviste ne sont pas des fautes, à moins qu'il ne s'y arrête

volontiers et avec délibération quand il les a aperçues. » Le Seigneur ajouta : « Quand je me livrai aux mains des impies, ils me lièrent les mains et firent de moi tout ce qu'ils voulurent ; mais ils ne purent lier ma langue. C'est moi qui l'ai enchaînée de telle sorte que je n'ai pas dit une seule parole qui ne fût nécessaire. De même, bien que l'homme puisse parler bien ou mal, il devrait régler ses paroles de façon à n'en jamais prononcer pour blesser ou troubler le prochain. »

Vers Prime, comme elle se rappelait que le Christ à cette heure avait comparu devant le Président pour être jugé, le Seigneur lui dit : « Viens avec moi au tribunal. » Il la prit et la plaça avec lui devant son Père céleste, et toutes les créatures se mirent à déposer contre elle . les Séraphins l'accusaient d'avoir souvent par tiédeur éteint en elle l'amour divin, dont le Cœur de Dieu avait embrasé le sien. Les Chérubins lui reprochaient de ne s'être pas gouvernée selon les lumières de la divine connaissance, accordées à elle plus qu'à d'autres. Les Trônes portaient plainte au sujet des pensées inutiles qui avaient troublé le Roi très pacifique, dont le trône avait pourtant été établi dans son âme. Les Dominations prétendaient qu'elle n'avait pas obéi avec la révérence convenable à leur Roi, le Seigneur Dieu. Les Principautés se plaignaient qu'elle n'eût pas respecté, chez elle et chez les autres, la divine noblesse que l'homme tient de sa ressemblance avec Dieu. Les Puissances l'accusaient de ne pas s'être inclinée avec la crainte respectueuse due à la divine Majesté. Les Vertus se plaignaient de ce qu'elle n'avait pas pratiqué les saintes vertus comme il convenait. Les Archanges disaient qu'elle

n'avait pas prêté assez d'attention aux suaves entretiens de Dieu, et qu'elle n'avait pas envoyé au Bien-Aimé, par les ministres qu'il lui députait, les doux murmures de son amour. Les Anges lui cherchaient querelle, parce qu'elle avait abusé de leurs services.

La bienheureuse Vierge porta plainte contre ses infidélités à l'égard du très doux Fils de Dieu, devenu son frère, par sa naissance dans le temps. Les Apôtres proclamèrent sa négligence à suivre leurs enseignements ; les Martyrs, ses répugnances à subir peines et douleurs ; les Confesseurs l'accusèrent de tiédeur, dans sa vie religieuse et ses exercices spirituels ; les Vierges, de froideur pour leur très aimable Epoux ; enfin, toutes les créatures se réunirent pour réclamer contre le mauvais usage qu'elle avait fait d'elles toutes.

Alors le très bénin Jésus dit à son Père : « A toutes les plaintes portées contre elle, je répondrai moi-même, parce que je dois avouer que je suis épris d'amour pour elle. » Dieu le Père dit à son Fils : « Qui vous y a obligé ? — Mon libre choix, répondit Jésus, car je l'ai élue comme mienne depuis l'éternité. » Alors cette âme, pleine de confiance dans le crédit d'un tel garant, le saisit entre ses bras et dit à Dieu : « Je vous présente, ô Père adorable, je vous présente votre Fils très humble, qui vous a déjà payé tous mes péchés d'orgueil. Je vous présente votre Fils plein de mansuétude, qui a satisfait pour mes péchés de colère. Je vous présente votre Fils très aimant, qui est l'amour de votre cœur : il a pleinement suppléé à mes péchés de haine. Sa libéralité sans bornes a compensé mes péchés d'avarice ; son saint zèle a réparé ma tiédeur ; son abstinence parfaite a suppléé à mes intempérances.

La pureté de sa vie très innocente a payé tous mes péchés de pensée, de parole et d'action ; son obéissance, qui l a fait obéissant jusqu'à la mort, a effacé mes désobéissances. Enfin, sa perfection rachète toutes mes imperfections. »

A Tierce, elle vit le Seigneur entouré de lumière et de gloire ; de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, son corps semblait couvert d'ornements précieux pour le dédommager d'avoir souffert pour nous une flagellation barbare. Il portait aussi sur la tête une couronne tressée de fleurs si belles et si variées qu'on n'en vit jamais de semblables. Or, le Christ s'était lui-même composé cette couronne, au moyen des douleurs de tête que la Sainte venait de souffrir plus de quarante jours durant [1].

A Sexte, elle vit le Seigneur porter sa croix. Le convent arrivait, et chaque sœur chargeait cette croix d'une branche qui figurait ses peines personnelles et ses fardeaux. Le Seigneur recevait tout avec bonté et en chargeait sa croix avec patience et joie. Cependant toutes les sœurs aidaient en même temps le Seigneur à porter sa croix.

Vers l'heure de None, le Seigneur lui apparut dans sa gloire et sa majesté, portant un collier d'or orné d un bouclier sur lequel on distinguait tous les supplices de sa Passion. Cet écu recouvrait la poitrine du Seigneur ; il avait en chef un blanc lis, en pointe une rose vermeille. Ce bouclier figurait la Passion triomphante du Seigneur ; le lis son innocence ; la rose, sa souveraine patience.

Lorsque les sœurs s'approchèrent de la sainte com-

1. Voir 2e Partie, c. XXVI.

munion, le Seigneur donna à chacune son Cœur divin tout rempli d'aromates d'une odeur délicieuse. Ces plantes aromatiques, comme des fleurs fraîchement écloses, s'épanouissaient sur ce Cœur sacré, lui donnant l'aspect d'un bouquet fleuri. Chacune, en s'approchant, reçut de la main du Seigneur un bouclier semblable au sien ; cette parure, placée sur leur poitrine, y brillait d'un éclat merveilleux. A cette vue, celle-ci comprit que le Christ a conféré à ses fidèles la victoire qu'il a remportée dans sa Passion, pour leur être un rempart et une force contre tous leurs ennemis.

Quand le moment fut arrivé pour elle de baiser la croix, à la plaie des pieds, elle dit, sous l'inspiration divine : « Voici que j'attache en vous, Seigneur, tous mes désirs ; je les conforme aux vôtres afin que, pleinement purifiés et parfaitement sanctifiés, ils ne s'arrêtent plus désormais aux choses terrestres. » A la plaie de la main droite, le Seigneur lui dit : « Cache ici toute ta vie spirituelle, afin que les négligences que tu as pu commettre soient réparées par moi. » A la main gauche, il dit : « Place ici tes peines et tes afflictions, afin qu'elles s'adoucissent au contact de mes souffrances et répandent devant Dieu un agréable parfum, de même qu'un vêtement imprégné de musc ou d'autres essences en répand l odeur, et qu'une bouchée de pain trempée dans le miel prend sa douceur. » A la plaie du Cœur, il dit : « Dans cette plaie d'amour, si grande qu'elle embrasse le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, applique ton amour à mon divin amour, afin qu'il devienne un seul et même amour, comme le fer pénétré par le feu. »

A l'heure de Vêpres, elle vit le Seigneur descendu

de la croix, reposant sur le sein de la bienheureuse Vierge Marie qui disait : « Approche, baise les plaies salutaires que mon très doux Fils a reçues pour ton amour. Imprime trois baisers sur son Cœur très bienveillant, en lui rendant grâces pour l'effusion actuelle passée et à venir, qui découle de ce Cœur sur toi et sur tous les élus. En baisant la plaie de sa main droite, tu lui rendras grâces de ce que cette main vient t'aider et coopérer à toutes tes bonnes œuvres ; en baisant celle de sa main gauche, de ce que tu y trouves toujours un refuge assuré. Baise aussi la plaie de son pied droit, en le remerciant du désir ardent qui l'a fait courir après toi tous les jours de sa vie, baise celle de son pied gauche, parce que tu y trouveras la rémission de tes péchés. Tu dois avoir des parfums de trois sortes pour embaumer le Bien-Aimé de ton âme : d'abord l'huile d'olive, qui signifie la miséricorde dont tu pratiqueras les œuvres avec plus d'assiduité ; ensuite l'huile de myrrhe, c'est-à-dire que tu supporteras les infirmités et les tribulations avec joie, constance et fidélité, pour l'amour de Dieu ; enfin un onguent de baume : ce dernier signifie que tu devras recevoir tous les dons de Dieu avec reconnaissance, pour sa seule gloire, n'en désirant et espérant rien pour toi-même, mais les faisant tous retourner avec pureté d'intention vers celui qui est la source et l'origine de tous les biens. »

Vers l'heure de Complies, la bienheureuse Vierge Marie lui dit encore : « Reçois mon Fils et l'ensevelis dans ton cœur ». Aussitôt elle vit son cœur sous forme d'un sarcophage d'argent, fermé par un couvercle d'or. L'argent signifiait la pureté du cœur ; l'or, cet amour qui retient et garde Dieu dans l'âme. Comme il lui

semblait ensevelir le Christ dans ce tombeau, elle l'entendit lui dire : « Ici, dans ton cœur, toujours tu me trouveras ; je te donne l'assurance de la vie éternelle, à toi et à tous ceux pour qui tu as prié aujourd'hui. »

29. COMMENT ON PEUT HONORER LA PASSION DU CHRIST CHAQUE VENDREDI DE L'ANNÉE.

Celui qui désire renouveler souvent la mémoire de la Passion du Seigneur peut réciter sept fois, chaque vendredi, en guise d'office, le psaume XXIX[e], *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me* ; à la fin de l'année il aura dit ainsi autant de versets que le Christ a reçu de plaies [1]. Qu'il lise encore, s'il le peut, un des récits de la Passion dans l'Evangile, et qu'il rende des actions de grâces spéciales à Dieu, qui a donné la plaie de son pied gauche comme bain salutaire; celle de son pied droit comme fleuve de paix; celle de sa main gauche comme torrent de grâces, et celle de sa main droite comme remède pour guérir les âmes. Enfin, qu'il remercie de ce que la blessure de son très doux Cœur a fait jaillir sur nous l'eau vivifiante et le vin enivrant, c'est-à-dire le sang du Christ et l'abondance infinie de tous biens. »

1. D'autres saintes âmes ont connu par révélation le nombre des plaies du Seigneur. Elles comptent d'une manière un peu différente, de sorte que le total varie entre 5460, 5475, 5490. On peut consulter Cornelius a Lapide in Matth. XXVII, 26 ; Gonzalve Durand en son commentaire des Révélations de sainte Brigitte, lib. I., c. 10, et Ludolphe le Chartreux, *De Vita Christi* part. II, c. 48.

30. QUEL EST LE SENTIMENT QUI PLAÎT DAVANTAGE A DIEU.

Comme elle demandait un jour au Seigneur ce qui lui plaisait davantage, elle reçut cette réponse : « C'est qu'on examine avec une profonde reconnaissance et qu'on médite dans un souvenir constant toutes les vertus que j'ai pratiquées sur la terre, toutes les peines et les injures que j'ai supportées pendant trente-trois ans ; puis l affliction en laquelle j'ai vécu, les affronts que m'ont infligés mes créatures, et enfin ma mort très amère sur la croix, pour l'amour de l'homme, dont j'ai acheté l'âme afin d'en faire mon épouse, au prix de mon précieux sang. Que chacun ait pour tous ces bienfaits autant d'amour et de reconnaissance que si j'avais souffert pour lui seul toutes mes douleurs. »

CHAPITRE XIX.

31. DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ET DE SA GLORIFICATION.

En la sainte nuit de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la servante du Christ le vit comme s'il reposait dans le sépulcre, et elle connut par une inspiration divine comment le Père avait conféré sa toute-puissance à l Humanité de Jésus-Christ en sa résurrection ; comment le Fils lui avait donné cette glorification qu'il tient éternellement du Père, et

comment le Saint-Esprit avait répandu sa douceur, sa bonté et son amour dans cette Humanité ainsi glorifiée. Le Seigneur lui dit : « A ma résurrection, le ciel, la terre et toute la création se mirent à mon service. » Elle demanda : « Comment le ciel vous a-t-il servi? — Tous les esprits angéliques étaient à mes ordres, » répondit le Seigneur. Aussitôt il lui sembla voir une telle multitude d'anges près du sépulcre, qu'ils environnaient le Seigneur comme un mur montant de la terre au ciel. Elle dit alors : « Qu'est-ce que les anges vous chantèrent à cette heure, eux qui avaient entonné le *Gloria in excelsis* à votre naissance ? » Le Seigneur répondit : « Ils chantèrent *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Saint*, *Saint*, *Saint ; allons*, *allons*, *réjouissons-nous, louange au Très-Haut*, *à Dieu, dans les cieux* : je ne te donne pas les paroles, mais le sens de leur cantique. »

Elle vit aussi tout le convent autour du Seigneur qui, de son Cœur, laissait darder des rayons qui pénétrèrent en chaque personne présente ; puis le Seigneur étendit la main sur chacune des sœurs et lui communiqua sa propre gloire en disant : « Voici que je vous donne la clarté de mon Humanité glorifiée : vous la conserverez par la pureté du cœur, la douce union entre vous et la vraie patience ; au jour du jugement vous vous glorifierez de me la représenter. »

32. DE L'ONCTION SPIRITUELLE.

PENDANT qu'on visitait le tombeau, cette dévote vierge dit à Dieu dans la ferveur de son cœur : « Ah ! mon Bien-Aimé, élu entre mille, apprenez-moi

de quel parfum je puis vous embaumer, vous l'amant de mon âme. » Le Seigneur lui dit : « Prends cette inénarrable douceur qui s'est écoulée dès les jours de l'éternité de mon Cœur divin dans le Père et le Saint-Esprit; tu en feras du vin. Prends cette douceur dont le cœur virginal de ma mère fut plus pénétré que tout autre cœur . tu en composeras un miel exquis. Prends aussi le dévouement qui m'entretenait avant ma Passion dans un fervent désir et dans les ardeurs de l'amour : tu en feras un baume excellent » Aussitôt il lui sembla tenir un vase rempli des parfums les plus merveilleux ; elle s'en servit pour oindre le Seigneur selon ses désirs, puis elle baisa ses plaies vermeilles, véritable remède pour les âmes.

33. LE CŒUR DE JÉSUS-CHRIST, DEMEURE DES AMES.

Après cela le Seigneur lui montra une superbe maison, vaste et élevée. Dans cette maison, elle en vit une petite, faite de bois de cèdre, revêtue à l'intérieur de lames d'argent; au milieu résidait le Seigneur. Elle reconnut sans peine que cette maison était le Cœur divin, car elle l'avait vu plus d'une fois sous ce symbole ; la petite maison située dans la grande figurait l'âme qui est immortelle à l'instar du bois incorruptible des cèdres. La petite maison avait sa porte à l'orient, fermée d'un verrou d'or, d'où pendait une chaîne d'or qui allait s'attacher au Cœur même du Seigneur, de telle sorte que la chaîne paraissait l'ébranler lorsque la porte s'ouvrait. Celle-ci comprit que la porte désignait le désir de l'âme, le verrou sa volonté ; mais la chaîne

figuraitle désir de Dieu, qui toujours prévient et excite le désir de l'âme, et l'attire à lui. Le Seigneur lui dit : « C'est ainsi que ton âme est toujours enfermée dans mon Cœur, et moi dans le tien. Mais quoique tu me contiennes au dedans de toi, si bien que je te suis plus intime que tu ne l'es à toi-même, cependant mon divin Cœur dépasse et surpasse tellement ton âme qu'elle semble ne pouvoir atteindre jusqu'à lui : c'est ce que signifient l'élévation et les vastes dimensions de la grande maison que tu as vue. »

Cependant cette âme priait le Seigneur de daigner la préparer à recevoir son corps très précieux : « Quand tu veux communier, lui dit-il, examine avec soin la maison de ton âme, pour voir si ses murs ne sont ni sales, ni dégradés. Dans la partie orientale, considère si tu as été zélée ou négligente en tout ce qui regarde Dieu : la louange, l'action de grâces, la prière, l'observation des commandements. Dans la partie méridionale, examine comment tu as été dévote envers ma Mère et tous les saints, si tu as profité de leurs exemples et de leurs enseignements. Dans la partie occidentale, vois attentivement si tu as avancé ou reculé dans les vertus, si tu as été obéissante, humble, patiente à supporter les injures, fidèle à garder les règles et les statuts, si tu as poursuivi et vaincu tes défauts. Dans la partie de l'aquilon, observe si tu as été fidèle envers l'Eglise entière ; comment tu as agi avec ton prochain, si tu l'as aimé d'une charité profonde, si tu as regardé ses peines comme étant les tiennes, si tu as prié dévotement pour les pécheurs, pour les âmes des fidèles et pour tous ceux qui sont dans le besoin. Et si sur l'un de ces points tu trouves quelque tache ou quelque dommage, applique-toi à

le réparer par la pénitence et la satisfaction. » Aussitôt après cette leçon divine, l'âme entra dans la maison et s'y jeta aux pieds du Seigneur, qui daigna la relever ; il la plaça sur son sein, et la baisa par trois fois en lui disant : « Je te donne le baiser de paix, de par ma toute-puissance, de par ma sagesse, de par mon immuable bonté. »

Pendant la messe *Resurrexi*[1], le Seigneur la combla de caresses et lui dit : « Oui, me voici « et je suis encore avec toi : *et adhuc tecum sum* », pour y demeurer toujours. « Tu as posé ta main sur moi : *posuisti super me manum tuam*, » c'est-à-dire tu as fixé sur moi l'intention qui dirige toutes tes œuvres ». Puis il ajouta beaucoup d'autres merveilleuses et ineffables paroles. L'âme, surprise d'une si extrême bonté, voulait s'éloigner de Dieu par révérence; mais il l'attira plus près encore, et lui dit : « Allons, reste avec moi afin que je sois avec toi et que j'y prenne mes délices. » Pendant le *Gloria in excelsis*, elle souhaita remercier Dieu de ces nouvelles faveurs ; mais le Seigneur lui dit : « Tu sais qu'il est écrit : La louange aux choses terrestres, la gloire aux célestes. Si donc tu veux me louer, fais-le en union de cette gloire dont m'honore Dieu le Père avec le Saint-Esprit dans sa toute-puissance ; en union de cette gloire sublime dont moi, dans mon impénétrable sagesse, je glorifie le Père et le Saint-Esprit, pendant que le Saint-Esprit, en son immuable bonté, exalte le Père et moi-même d'une manière parfaite. »

Après Tierce, quoique celle-ci se sentît assez faible pour se servir d'un bâton, elle se fit conduire par les

1. Introït du Dimanche de Pâques.

sœurs à la suite de la procession. Elle vit alors le Seigneur Jésus, revêtu de la dalmatique comme un diacre, et portant à la main un étendard de couleur rouge, marcher à côté d'elle et aussi à côté de chaque membre du convent. Et comme elle se demandait pourquoi le Seigneur apparaissait sous cette forme de diacre auprès de chaque personne, il daigna lui-même répondre : « Comme le diacre sert le prêtre à l'autel, ainsi j'assiste Dieu mon Père, prêt à exécuter tous ses ordres. De plus, jamais aucun diacre n'a mis dans son ministère autant de zèle que je mets de fidélité à servir les âmes [1]. »

34. FESTIN SERVI PAR LE SEIGNEUR [2].

A Vêpres, pendant l'antienne *Regina cœli*, elle vit dans le chœur la bienheureuse Vierge, ayant à sa droite son Fils virginal, qui portait des vêtements brochés de trèfles et de brillants écussons. Elle comprit que les trèfles figuraient la très haute et adorable Trinité : un seul Dieu qui habite d'une manière substantielle dans le Christ [3]. Elle comprit aussi que les écussons, pointe en bas, partie large dans le haut, symbolisaient l'amertume de la vie et de la Passion

1. On sait que le mot *diacre* signifie *serviteur*.

2. Ce chapitre met le lecteur en face des mœurs du temps. La vision de sainte Mechtilde contient des images qui sont caractéristiques à cet égard Il ne faut pas s'en étonner, car Dieu a coutume de se faire connaître en se servant des images qui existent déjà dans l esprit de l'homme, selon la doctrine exprimée par saint Grégoire le Grand (Hom. 23 in Evangelio).

3 Allusion au passage de saint Paul Col II, 9) « *quia in ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter.* »

du Christ, qui fut de courte durée sur terre. tandis que la joie et la gloire qu'elles lui ont acquises brillent au ciel d'une manière toujours plus éclatante, puisque son triomphe se poursuit de siècle en siècle. Le Seigneur portait de plus une couronne, ornée d'écussons sur lesquels scintillaient des croix à cinq rayons. Le Seigneur lui dit : « Voici que je veux ce soir vous offrir un festin composé de cinq mets. Je vous servirai d'abord la joie mutuelle que ma Divinité et mon Humanité se sont donnée aujourd'hui; puis la joie que j'ai ressentie lorsque, pour compenser les amertumes de ma Passion, l'amour fit tressaillir mes membres sous l'effet des délices surabondantes de sa douceur. Je vous servirai aussi la joie que j'ai éprouvée lorsque je présentai à mon Père, comme un gage de haut prix, mon âme avec toutes les âmes que j'ai rachetées ; et cette autre joie que me donna mon Père en me communiquant la pleine puissance d honorer, d'enrichir et de récompenser mes amis acquis par moi au prix de tant de labeurs. Enfin, le dernier de ces mets sera la joie que j'éprouvai en voyant le Père associer à mon règne éternel, mes rachetés devenus mes cohéritiers et les convives de ma table. Après le festin, les rois de la terre se séparent des amis qu'ils ont invités ; quant à moi. je veux, où je suis moi-même, donner à mes amis leur éternelle demeure Si donc quelqu'un veut me faire ressouvenir de ces cinq joies spéciales, pour la première, je lui donnerai, dès ce monde, s'il le désire, le goût de ma Divinité ; pour la seconde, le don de me connaître ; pour la troisième, je présenterai son âme à mon Père à l'heure du trépas ; pour la quatrième. je l'associerai au fruit de ma Passion et de mes souffrances ; enfin

par la cinquième, je lui donnerai l'aimable société de mes saints. »

35. LOUANGE ET PRIÈRE SUR LES CINQ JOIES DE NOTRE-SEIGNEUR EN SA RÉSURRECTION.

« Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez ressentie lorsque votre bienheureuse Humanité, en votre résurrection, reçut du Père, la glorification divine et conféra à tous les élus la glorification éternelle en sa Divinité. Par cette ineffable joie, je vous prie, ô très aimable Médiateur de Dieu et des hommes, de me conserver entière, par votre grâce, cette gloire que vous m'avez alors donnée, et dont je prendrai possession au jour du jugement. Amen.

« Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez ressentie, lorsque l'amour inestimable qui du sein du Père vous avait attiré en ce monde et soumis aux peines et aux misères humaines, a comblé votre corps, en votre résurrection, d'une joie et d une allégresse incomparables, ainsi qu'il l'avait livré, sur la croix, à d'intolérables douleurs. Par cette ineffable joie, je vous prie, ô très aimable Médiateur de Dieu et des hommes, de donner la lumière à mon intelligence et la connaissance à mon âme, afin que je sache en tout temps ce qui est agréable à vos yeux. Amen.

« Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que res-

sentit votre très sainte âme, lorsqu'elle se présenta à Dieu le Père, comme prix et gage d'éternelle rédemption, dans la joyeuse compagnie de l'immense multitude des âmes bienheureuses, sorties des enfers. Par cette ineffable joie, je vous prie, ô très aimable Médiateur de Dieu et des hommes, d'être, à l'heure de ma mort, le gage qui rachète mon âme et le prix qui paie ma dette. Apaisez en ma faveur Dieu votre Père, juge équitable, et conduisez-moi avec allégresse en sa présence.

« Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez ressentie lorsque Dieu le Père vous a donné le plein pouvoir de récompenser, enrichir et honorer, selon la magnificence de votre libéralité, vos amis et compagnons d'armes, délivrés de la puissance du tyran, par votre glorieux triomphe. Par cette ineffable joie, je vous prie, ô très aimable Médiateur de Dieu et des hommes, de me donner une part de vos labeurs et de vos œuvres, ainsi que de votre glorieuse mort et bienheureuse Passion.

« Louange, adoration, grandeur, gloire et bénédiction à vous, ô bon Jésus, pour cette joie ineffable que vous avez ressentie lorsque Dieu le Père vous donna tous vos amis en éternel héritage, et que fut accomplie votre volonté, c'est-à-dire cette prière si bienveillante : qui vous faisait dire : *Je veux, ô Père, que là où je suis, mon serviteur soit aussi* (Jean, XVII, 24), de telle sorte que la joie et le bien parfait qui sont vous-même deviennent leur partage à jamais. Par cette ineffable joie, je vous prie, ô très aimable Médiateur de Dieu et des hommes, de m'accorder la bienheureuse société de vos élus, afin que je vous possède avec eux, vous,

ma joie et mon unique bien, ici et dans l'éternité. Amen. »

DE L'HUMANITÉ DU CHRIST GLORIFIÉE EN SA RÉSURRECTION.

Ensuite elle demanda au Seigneur que, dans ce sentiment de joie qui lui avait fait rendre grâces à Dieu le Père pour l'immortalité conférée à son Humanité à l'heure de sa résurrection, il daignât lui-même remercier d'avance des actions de grâces pour elle, qui serait dotée dans la résurrection future de la même immortalité. Le Seigneur lui dit : « C'est là ce que je fais présentement, pour toi et pour chacun des miens, aussi volontiers que pour moi-même, car je considère la gloire de mes membres comme étant ma propre gloire : l'honneur rendu à eux ou à moi-même me procure une joie agréable. Cependant l'âme pour qui j'acquitte ainsi la louange et l'action de grâces pendant sa vie terrestre en recevra gloire et bonheur spécial dans les cieux. »

Celle-ci se demandait ce que pouvait être cette glorification de la sainte Humanité dont le Père avait doté son Fils à la résurrection. Le Seigneur lui répondit avec bonté : « Le Père a glorifié mon Cœur en me donnant toute puissance au ciel et sur la terre, afin que je fusse tout-puissant comme Homme, moi qui le suis comme Dieu. J'ai donc le pouvoir de récompenser, honorer et élever mes amis, avec celui de leur témoigner mon amour, selon ma libre volonté. La gloire de mes yeux et de mes oreilles est de pouvoir scruter, jusqu'en leurs profondeurs, l'indigence et les

tribulations de mes fidèles; d'entendre, pour les exaucer, tous leurs gémissements, leurs désirs et leurs prières. La gloire donnée à mon corps, c'est que je puis être partout, en mon Humanité, comme je le suis par ma Divinité, avec tous et chacun de mes amis, partout où je veux. Aucun homme, si puissant qu'il soit, n'a jamais et ne pourra jamais posséder ce pouvoir. »

36. COMMENT DIEU DEMEURE AVEC L'AME ; DU BANQUET DU SEIGNEUR.

En la seconde férie de Pâques, pendant qu'on lisait dans l'Evangile : *Restez avec nous* (Luc, XXIV, 9), elle dit au Seigneur : « O mon unique douceur, demeurez avec moi, je vous en prie, car le jour de ma vie s'incline vers le soir. » Le Seigneur lui fit cette réponse : « Je resterai avec toi comme un père avec son fils, en te donnant part à l'héritage céleste que je t'ai acquis par mon précieux sang, et à ce que j'ai fait pour toi sur terre durant trente-trois ans : tu recevras tout cela en propriété. Je resterai encore avec toi comme un ami avec son ami : celui qui a trouvé un ami fidèle cherche refuge auprès de lui en toutes ses nécessités et ne le quitte point ; ainsi tu trouveras en moi, qui suis l'ami le plus fidèle, un refuge assuré ; dans ta faiblesse tu peux toujours t'en remettre à moi, parce que je t'aiderai en tout avec fidélité. Je demeurerai aussi avec toi comme un époux avec son épouse : entre eux il ne peut y avoir de séparation, si ce n'est en cas de maladie ; or, si tu es malade, je suis le plus habile des médecins, je te guérirai de tous tes maux ; ainsi aucune séparation n'est possible

entre nous; car il y a mariage indissoluble et éternelle union. Enfin je resterai avec toi comme un voyageur avec son compagnon : si l'un des deux porte un trop lourd fardeau, aussitôt l'autre l'en décharge et le soulève avec lui : ainsi je serai si assidu à porter tous les fardeaux avec toi, qu'ils te paraîtront toujours légers ».

Alors celle-ci se souvint tout à coup que le Seigneur lui avait dit autrefois : « Je te donne mon âme pour compagne et pour guide; tu peux avoir confiance en elle ; si tu es triste, elle te consolera. elle te sera une aide fidèle en toute rencontre. » Elle dit donc au Seigneur : « Hélas ! mon Seigneur, vie de mon âme, ô très doux guide, pardonnez-moi, car j'ai bien rarement associé cette noble compagne à mes œuvres, je ne l'ai pas appelée à mon aide en toutes choses ! — Je te pardonne, répondit le Seigneur, mon âme demeurera avec toi jusqu'à la fin de ta vie. Alors elle te recevra, tu seras dans les mêmes dispositions que j'eus lorsque moi je remis mon esprit aux mains du Père en mourant sur la croix; mon âme te présentera au Père céleste. »

Après cette promesse, elle se mit à prier pour une personne qui était son amie fidèle, afin que le Seigneur lui communiquât ces mêmes biens. Aussitôt elle vit cette personne en présence du Christ, il lui prenait les mains et lui accordait la propriété de tous les mêmes dons.

Son cœur la portant ensuite à louer hautement le Seigneur pour ses bienfaits, elle lui demanda de préparer à sa famille du ciel un magnifique banquet. Elle vit aussitôt les apprêts d'un splendide festin, et le Seigneur revêtu d'une robe nuptiale de couleur verte

relevée de roses d'or. Il lui disait: « Moi qui suis né rose sans épine, que d'épines m'ont blessé ! » La famille céleste du Seigneur avait des vêtements semblables aux siens. Quand ce festin des noces fut tout prêt, le Seigneur demanda : « Qui veut ici tenir la place du jongleur ? » Et aussitôt, prenant l'âme de celle-ci entre ses mains divines, il la fit danser. Ce que voyant tous les convives, ils en éprouvèrent un nouvel accroissement de joie et remercièrent le Seigneur de se montrer si gracieusement aimable avec cette âme ; mais elle, jointe au Christ dans les étreintes d'un amour profond, le conduisit devant la table des invités, et elle vit alors une lumière, une splendeur merveilleuse s'échapper de la face divine, illuminer la cour céleste et se répandre dans toutes les coupes de la table royale. Ainsi la clarté de cette aimable face était leur rassasiement, leur joie et leur volupté, car c'est bien le Seigneur qui donne en lui-même un rassasiement sans fatigue, une joie sans fin et un éternel tressaillement d'allégresse.

Pour un tel festin, soient louange et honneur au doux Fils de la Vierge.

DE L'OCTAVE DE PAQUES.

Le huitième jour, octave de la Résurrection du Christ, elle vit de nouveau la maison dont il a été parlé [1]. Elle y entrait, quand elle aperçut deux anges debout aux portes ; leurs ailes étendues, en se touchant par l'extrémité, produisaient un chant suave

1. Voir plus haut 33. *Le Cœur de Jésus-Christ demeure des âmes.*

comme celui de la harpe, et ce chant exprimait la joie des chœurs angéliques à l'arrivée de cette âme qui, à peine entrée, tomba prosternée aux pieds du Seigneur et salua, en les baisant, ses plaies vermeilles. Elle arriva jusqu'à la plaie du Cœur, le vit grand ouvert et laissant échapper des vapeurs aussi embrasées que celles d'un ardent foyer. Cependant le Seigneur accueillit l'âme avec bonté : « Entre, lui dit-il, parcours mon divin Cœur en long et en large : sa longueur représente l'éternité de ma bonté ; sa largeur, l'amour et le désir que j'eus toujours de ton salut. Parcours cette longueur et cette largeur, c'est-à-dire revendique comme ta propriété, parce qu'il est vraiment à toi, tout le bien que tu trouveras dans mon Cœur. » Et le Seigneur souffla sur elle en disant : « Reçois mon Saint-Esprit. » Alors cette bienheureuse âme, remplie de l'Esprit-Saint, vit sortir de tous ses membres des rayons de feu dont chacun allait toucher une des personnes pour qui elle avait prié. Après la communion, son cœur lui sembla fondu en un seul lingot d'or avec celui du Seigneur, qui lui disait : « Ainsi ton cœur adhérera toujours au mien selon ton désir et en proportion des délices que tu trouveras dans cette union »

CHAPITRE XX.

37. COMMENT DIEU LE PÈRE REÇUT SON FILS.

Au jour de la glorieuse Ascension du Christ, il lui semblait être sur une montagne où lui apparut

l'Amour, sous la forme d'une vierge très belle revêtue d'un manteau vert. La vierge dit à l'âme : « Je suis celle que tu as vue dans une si grande splendeur en la nuit de la Nativité du Christ. C'est moi qui ai conduit le Fils, du sein de son Père, jusqu'en ce monde terrestre; c'est moi qui maintenant l'élève au-dessus de tous les cieux. » Comme l'âme restait un instant interdite à ces paroles, la vierge ajouta : « Ne crains pas, tu verras des choses plus grandes encore. » Et soudain les vêtements de l'Amour changèrent d'aspect et prirent un merveilleux éclat ; ils se couvrirent d'un treillis d'or dont chaque losange portait l'image du Roi, surmontée de cette inscription : *Celui qui était descendu est remonté au-dessus des cieux.* (Eph., IV, 10.) Toutes les œuvres de notre rédemption étaient comme merveilleusement brodées dans ces diverses images. Et le Seigneur Jésus parut orné de vêtements semblables; toutefois, dans les treillis, ce n'était plus le Roi, mais l'Amour, la Charité qui trônait comme une reine. Ainsi Dieu était vêtu de lui-même, puisque Dieu est charité et que la charité, c'est Dieu. Cependant l'Amour, prenant Dieu entre ses bras, le souleva en disant : « Tu es celui-là seul en qui j'ai pu développer pleinement la vertu de ma puissance. » Mais l'âme demanda à la vierge ce que sont ces bras capables de transporter le Seigneur, et l'Amour répondit : « Mes deux bras sont ma toute-puissance et ma volonté. Je puis tout, mais tout ce que je puis n'est pas toujours expédient à faire ; c'est pourquoi mon impénétrable sagesse ordonne et dispose toutes mes œuvres. »

Une grande troupe de saints apparut encore en ce lieu. Jean-Baptiste, Joseph, père nourricier du Seigneur, Siméon, qui reçut le Christ dans le temple, y

tenaient le premier rang ; tous montaient avec le Roi. La bienheureuse Vierge, Mère du Seigneur, parut aussi sur la montagne, revêtue d'un manteau semblable à celui de l'Amour, sa tunique était de couleur rouge. Elle dit à l'âme : « Toutes les douleurs que j'ai endurées avec mon Fils et à cause de mon Fils, je les ai supportées en silence et patience. J'offrais au Seigneur une prière continuelle pour l'Eglise naissante et je l'ai souvent incliné vers une miséricorde spéciale. C'est ainsi que, maintenant encore, il ne peut se dérober aux désirs de l'âme qui aime, et il en résulte que, sur terre, cette âme agit sur le Seigneur plus que si elle était déjà dans le ciel. » Alors celle-ci rappela à la bienheureuse Vierge toute la joie qu'elle ressentit à l'Ascension de son Fils : « J'ai appris dans cette joie l'allégresse et la béatitude que je recevrais à mon Assomption. » répondit-elle. Puis le Seigneur Jésus, s'élevant dans une ineffable allégresse, arriva devant son Père et lui présenta, renfermées en lui-même, les âmes de tous les élus, tant de ceux qui étaient montés avec lui que des élus à venir, avec toutes leurs œuvres, leurs souffrances et leurs mérites. Celles-là même qui, pour le moment, étaient en état de péché, apparaissaient dans le Christ, telles qu'elles seraient plus tard dans le ciel Mais les âmes éprises d'amour et patientes dans la souffrance étincelaient en son Cœur d'un éclat particulier, tandis que les autres brillaient, selon leur rang, dans les diverses parties de son corps. Le Père céleste accueillit son Fils avec les plus grands honneurs et dit : « Voici que je te donne ces délices surabondantes que tu as pour ainsi dire abandonnées en descendant sur la terre d'exil ; j'y adjoins la pleine puissance de les communiquer sans réserve à toutes

les âmes que tu me présentes maintenant avec toi. » Alors le Seigneur Jésus offrit à Dieu le Père la pauvreté, les opprobres, les mépris, les douleurs, tout le labeur et les œuvres de son Humanité, comme un présent nouveau et très agréable qui n'avait jamais paru dans le ciel, quoiqu'il eût été prévu d'avance en Dieu. Le Père éternel attira ce présent en lui-même et l'unit à sa Divinité, aussi intimement que s'il eût souffert en personne. Le Seigneur Jésus offrit aussi au Saint-Esprit tout le parfum de l'amour qui avait consumé son très saint Cœur d'ardeurs sans égales, et les sept dons du même Esprit, avec leur fruit plénier, car c'est dans le Christ seul que le Saint-Esprit par ses dons a opéré d'une manière absolument parfaite, selon cette parole d'Isaïe : *L'Esprit du Seigneur se reposera sur lui, esprit de sagesse, etc.* (Is., xi, 3.) Aux esprits angéliques, il fit don du lait de son Humanité, dont les anges n'avaient pas eu jusque-là l'expérience ; c'est-à-dire qu'il leur donna une surabondance de douceur à puiser en cette Humanité pleine de charmes pour accroître leur joie et leur gloire. Aux patriarches et aux prophètes, il offrit une liqueur délicieuse, et ayant ainsi apaisé tous leurs désirs, il les fit reposer en lui-même. Quant aux Innocents et à ceux qui étaient morts pour la vérité, il embellit et ennoblit leurs souffrances, en les recouvrant pour ainsi dire de l'or précieux de sa glorieuse Passion et de sa mort. Il fit aussi des dons nombreux aux habitants de la terre, c'est-à-dire aux apôtres et aux autres fidèles, au sujet de la consolation intérieure, de la connaissance des choses spirituelles et de l'amour fervent. Ensuite le Seigneur, tourné vers l'âme, lui dit : « Voici que je

suis monté comme un glorieux triomphateur, et j'ai enlevé avec moi tous tes fardeaux. » Par cette parole, elle comprit que les besoins et les peines de tous les hommes sont présents au Seigneur, et que combattant lui-même en nous et pour nous, il remporte une glorieuse victoire. Il ajouta : « Comme je l'ai dit à mes disciples, Dieu le Père a donné à mon Humanité la puissance de faire toute ma volonté, au ciel et sur la terre ; de remettre aux hommes leurs péchés, de faire obstacle à tout ce qui leur est hostile, d'incliner ma Divinité vers eux en proportion de leurs indigences. » Alors l'âme se prosterna aux pieds du Seigneur pour l'adorer et lui rendre grâces, mais il daigna lui adresser encore la parole et dit : « Lève-toi, ma reine, (car toutes les âmes unies à mon amour seront reines.) » L'âme, continuant à converser avec le Seigneur, lui dit encore : « Pourquoi, ô Dieu très aimable, la pensée de la mort ne me cause-t-elle que peu ou point de joie, tandis que d'autres attendent cette heure avec des transports d'allégresse ? » Le Seigneur répondit : « Cela vient d'un effet spécial de ma bonté, car si tu désirais mourir, tu attirerais mon Cœur divin avec tant de douceur que je ne pourrais te le refuser. » Elle reprit : « Pourquoi donc bien des hommes, quelquefois même très parfaits, ont-ils si grande frayeur de la mort ? Et moi-même, qui suis une misérable, je suis saisie d'effroi à la pensée de mourir. » Le Seigneur répliqua : « La crainte du trépas vient de la nature, car l'âme aime le corps et frissonne d'horreur devant l'amertume de la séparation. Mais toi, que craindrais-tu [1], puisque tu as

1. Voir 2e partie, ch. XIX ; 3e partie, ch. XXXVII ; 7e partie, ch. XI, et le *Héraut de l'amour divin*, 5e partie, ch. IV.

reçu mon Cœur en gage d'immortelle alliance, pour maison de refuge et pour demeure éternelle ? »

Le même jour, comme on chantait le répons[1] : « *Omnis pulchritudo Domini* : toute la beauté du Seigneur, etc., » elle s'écria dans un élan d'amour : « Mon Seigneur, votre beauté, votre splendeur nous est enlevée ! » « Il n'en est rien, répondit avec bonté le Seigneur, car dans ma beauté et ma force, ma louange, ma gloire et mon amour, je demeure avec vous et j'y demeurerai à jamais. » Comme on chantait à la procession : « *Et benedixit eis :* il les bénit » elle aperçut dans les airs, au-dessus de l'abbaye. une main admirablement belle qui bénissait la communauté pendant que le Seigneur disait · « La bénédiction que j'ai donnée jadis à mes disciples est éternelle, elle ne vous sera jamais enlevée. »

38. COMMENT ON PEUT RAPPELER A DIEU LA RÉDEMPTION DE L'HOMME.

Comme elle entendait une fois réciter à la messe cette collecte : « *Infirmitatem nostram respice, quæsumus, omnipotens Deus, etc.* : Regardez. nous vous en prions, Dieu tout puissant, notre infirmité, etc. », elle désira savoir quel fruit on peut retirer de ces paroles : *l'Incarnation*, etc. Le Seigneur lui répondit : « Ces paroles me font souvenir des œuvres accomplies pour la rédemption de l'homme. Ce mot : *l'Incarnation* me rappelle la charité qui m'a fait devenir « le frère des lions et le compagnon des autruches », ainsi qu'il est écrit

1. Répons n° 2 à la fête de l'Ascension.

de moi : *factus sum frater leonum et socius struthionum* (Job, xxx 29). Les *lions* désignent les cœurs superbes ; les *autruches*, les cœurs endurcis des Juifs avec qui j'ai pourtant vécu, par amour, en ami et en frère. Cette parole : *glorieuse passion*, me rappelle la fidélité que j'ai montrée à mes ennemis, lorsqu'au moment où ils me faisaient subir une mort cruelle, je priais si instamment pour eux mon Père céleste. Cette autre parole : *mort précieuse*, me rappelle à quel prix je me suis livré pour l'homme lorsque, sur l'autel de la croix, je me suis offert à mon Père comme une hostie très agréable, acquittant ainsi toute la dette de l'humanité. Cette parole : *résurrection*, me fait souvenir du grand honneur que j'ai fait aux hommes, quand je ressuscitai mon corps du tombeau, en signe de la résurrection future. Elle me rappelle aussi la haute dignité que j'ai conférée aux hommes en les unissant à moi comme des membres à leur chef par une éternelle alliance. La cinquième parole : *Ascension*, me rappelle que je suis devenu l'avocat des hommes et leur médiateur auprès du Père. Un avocat ou intendant fidèle recueille avec soin les revenus de son maître, et quand il y voit du déficit, il y supplée de son propre bien. C'est ainsi que moi, j'offre au Père les bonnes œuvres centuplées, et dès qu'il y a déficit chez un homme, j'y supplée afin de pouvoir présenter à mon Père lui-même, son âme enrichie avec d'inestimables biens devant tous les saints. »

CHAPITRE XXI.

39 DES LARMES D'AMOUR DU SEIGNEUR.

Un jour elle entendit lire dans l'Evangile que le Seigneur *avait pleuré* (Jean, xi, 35). Elle s'occupait de cette pensée lorsqu'il lui dit : « Chaque fois que, sur la terre, je pensais à cette ineffable union qui me fait un avec Dieu le Père, mon Humanité ne pouvait retenir ses larmes. Au souvenir de cet inestimable amour qui, m'attirant du sein du Père, m'a fait épouser la nature humaine, mon Humanité ne pouvait s'empêcher de verser des pleurs. » Alors celle-ci dit : « Où sont donc ces larmes que l'amour seul fit couler de vos yeux ? » Le Seigneur répondit : « Elles ont une place spéciale dans mon Cœur, comme un trésor préféré que l'on garde seul dans un lieu choisi. » Mais elle : « Vous m'aviez dit autrefois que ces larmes d'amour avaient été absorbées dans votre Cœur comme dans un foyer. – Ceci est vrai, reprit le Seigneur, car dans la fournaise de mon Cœur, elles ont été absorbées comme quelques gouttes d'eau jetées sur un brasier ; elles n'ont cependant pas été consumées, car ces larmes sont conservées au plus intime de mon cœur. »

Elle vit encore le Seigneur ouvrir la plaie de son très doux Cœur et lui dire : « Regarde l'étendue de mon amour : si tu veux le bien connaître, tu ne le trouveras nulle part plus clairement exprimé que dans l'Evangile. On n'a jamais entendu formuler de senti-

ments plus forts et plus tendres que ceux-ci : *Comme mon Père m'a aimé, ainsi moi je vous ai aimés.* (Jean, xv, 9.) Il y a d'autres paroles encore adressées à mon Père, il y en a de semblables dites à mes disciples lorsque je les comblais de mes bienfaits. »

CHAPITRE XXII.

40. D'UNE TRIPLE OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT DANS LES APOTRES ET DANS TOUTE AME DE DÉSIR.

En la sainte vigile de l'aimable fête de la Pentecôte, comme cette humble servante de Dieu aspirait à devenir le réceptacle du Saint-Esprit, le Seigneur lui dit : « Le Saint-Esprit a opéré trois choses dans les apôtres : par la première opération, il les a embrasés de l'amour divin, c'est-à-dire que son avènement les a tellement transformés qu'au lieu d'être timides, faibles et pleins d'amour d'eux-mêmes comme auparavant, ils se montrèrent assez forts pour ne pas même craindre la mort; ils ont bien plus, dès ce jour, estimé comme une gloire et un bonheur de souffrir persécution pour l'amour de Dieu. En second lieu, comme le feu purifie le fer et se l'assimile, ainsi le Saint-Esprit a purifié les apôtres de toute souillure et les a pleinement sanctifiés en lui-même. Troisièmement, de même que le moule donne à l'or fondu dans le creuset sa forme exacte, ainsi le Saint-Esprit a fait pour ainsi dire couler en Dieu les apôtres, d'abord liquéfiés par le feu de son amour, afin de leur donner la forme de l'image divine, et de réaliser en eux cette parole du psaume :

Je l'ai dit, vous êtes des dieux. (Ps. LXXXI, 6.)

« A cet exemple, celui qui désire recevoir le Saint-Esprit peut lui demander d'accomplir en son âme trois opérations, à savoir: le rendre fort contre tout mal ; le disposer à tout bien, en le séparant de la crainte naturelle de souffrir jusqu'à lui faire accepter joyeusement les adversités, pour l'amour de Dieu Enfin, qu'il demande au Saint-Esprit la rémission de ses péchés pour que, totalement liquéfiés par le feu de l'amour divin, il passe en Dieu, et dans cette bienheureuse union, lui devienne semblable.

« Le Saint-Esprit fit aussi boire les apôtres dans trois coupes de sorte que le peuple ne crut pas sans raison à leur ivresse. D'abord, il les remplit tellement du vin de l'amour que, pareils à des hommes enivrés, ils s'oubliaient eux-mêmes, ne recherchant plus ni honneur, ni avantage matériel, mais uniquement la gloire de Dieu. Il leur versa ensuite du vin de la consolation et de la douceur divines, si bien qu'ils n'éprouvaient plus de goût pour aucune joie et consolation de la terre. Il les enivra, en troisième lieu, d'un nectar, qui est l'amour des choses célestes ; il les rendit comme insensés au point que, dans le désir et l'amour qui les embrasait pour Dieu, ils auraient affronté mille morts pour arriver jusqu'à lui.

« L'âme fidèle doit demander au Saint-Esprit de lui donner à boire aussi ce vin du divin amour, qui produira en elle l'oubli de soi et le mépris de tout honneur et de tout avantage qui n'intéresse pas la gloire de Dieu. Qu'elle demande aussi la plénitude de la suavité du Saint-Esprit, afin de ne jamais se complaire dans les joies et les délices de la terre, et qu'elle prie Dieu de l'embraser enfin d'un tel amour pour les

choses célestes et spirituelles, qu'aspirant à lui de tout son cœur, elle compte pour rien la mort et toutes les souffrances. »

41. DE LA VIGNE DU SEIGNEUR QUI EST L'AME DU JUSTE.

Le même jour, pendant la célébration de l'office, elle vit le Roi de gloire, le Seigneur Jésus, siégeant dans l'église avec une multitude d'anges et de saints. De son Cœur s'échappaient autant de rayons qu'il y avait là de saints, et vers chacun d'entre eux se dirigeait la pointe d'un de ces rayons. Pendant le chant du *Vinea facta est* (Is. v 1), la vierge du Christ dit au Seigneur dans un élan d'amour : « Oh! plût à Dieu que mon cœur fût toujours une *vigne choisie* selon votre Cœur ! — Je puis faire tout ce que tu désires, » lui répondit le Seigneur. Et aussitôt elle se vit ellem-ême au dedans de son propre cœur, elle s'y promenait comme dans une vigne magnifique, que les anges protégeaient comme un mur d'enceinte. La partie orientale de la vigne produisait un vin doux et clair qui signifie le fruit des œuvres offertes à Dieu au temps de l'enfance. Vers l'aquilon, le vin était rouge et fort, à cause des luttes de l'homme en son adolescence pour résister aux vices, aux tentations et aux puissances ennemies. Au midi, le vin était excellent et chaud, en signe des actes de vertu que, dans la force de l'âge, l'homme accomplit par amour. Enfin, à l'occident, on trouvait un vin généreux comme le nectar, pour exprimer les désirs de l'homme qui aspire de toutes ses forces vers Dieu et vers le ciel, et pour signifier aussi les peines et les

tribulations qui ne manquent jamais à la vieillesse.

Il lui fut ensuite révélé que l'homme juste est la vigne de Dieu, car le Seigneur prend ses délices en celui qui, de l'enfance à la mort, vit saintement pour lui. Cependant elle avait aussi aperçu au milieu de la vigne une fontaine, auprès de laquelle le Seigneur était assis. De son Cœur sacré, comme d'une source, l'eau coulait rapide vers cette fontaine où il semblait la puiser, pour la répandre sur les hommes désireux de leur régénération spirituelle. Dans la construction élevée au-dessus de la fontaine, on pouvait admirer sept écussons sculptés représentant les sept dons du Saint-Esprit. ils sont, en effet, bien représentés sous la forme d'écussons ou de boucliers, car nul ne peut sans avoir vaillamment combattu les posséder toujours pleinement.

42. DE CINQ BAISERS.

Ensuite pendant qu'on chantait « *Rex sanctorum angelorum* : Roi des saints anges [1] », il lui sembla que le Seigneur se rendait solennellement en procession aux fonts baptismaux. Il avait placé Jean l'Evangeliste à sa droite et Barthélemy à sa gauche, faveur accordée à ces deux apôtres à cause de la pureté singulière du corps et de l'âme dont ils étaient ornés. Pierre et Jacques le Mineur ouvraient cette marche vers les

1. A la bénédiction des Fonts de la vigile de la Pentecôte, l'*Ordinarium Lugdunense*, le *Pontificale Salisburgense* et l'*Ordo romanus* donnent cette litanie : *Rex Angelorum*. On l'appelle quelquefois *litania nona Sanctorum*, parce que les invocations y étaient répétées jusqu'à neuf fois.

fonts, en raison de la dignité épiscopale, qui les distingue parmi les autres apôtres. La glorieuse Vierge Marie apparut aussi à la droite de son Fils. Son vêtement était d'or, garni de petites pommes qui se balançaient à chaque mouvement, comme une frange légère, ce qui signifie les désirs incessants de Marie pour le plus grand bien de l'Eglise naissante. Du Cœur divin jaillissaient les eaux vives d'une source limpide.

Cependant l'âme, s'adressant à la Mère du Seigneur, lui demandait d'obtenir qu'elle fût purifiée de tout péché dans cette fontaine. Aussitôt la bienheureuse Vierge daigna la prendre entre ses bras et l'approcher du Cœur divin, de telle sorte que l'âme put le baiser jusqu'à cinq fois. Au premier baiser, elle se sentit lavée de toute tache; au second, la paix du Seigneur lui fut accordée; au troisième, comme une amie très chère, elle reçut en cadeau des délices spirituelles; mais au quatrième, elle fut ravie dans le Cœur divin, où elle vit et reconnut tous les élus et toute créature. Le Seigneur lui dit alors : « Que veux-tu, ou que peux-tu vouloir encore ? Voici que le Bien absolu [1] dont la possession fait la joie du ciel et de la terre t'appartient; maintenant partage avec les saints selon ta volonté, ce qui est *ton bien.* » Mais elle, embrassant le Seigneur avec une indicible joie, s'empressa de le communiquer lui-même à la bienheureuse Vierge d'abord, et ensuite à tous les saints. Au cinquième baiser, il lui sembla prendre place à une table richement servie pour y participer au festin du Seigneur. »

1. Le Bien absolu, *omne bonum*. La Sainte a su trouver dans la sainte Ecriture (Exod ch. XXXIII, v. 19), l'expression la plus vigoureuse et la plus exacte pour rendre la vision que Dieu lui donnait.

Le Seigneur lui dit enfin : « Tu dois chaque jour baiser mon Cœur en ces cinq manières. Pour comprendre ce que je veux dire, examine comment agit une mère envers sa fille chérie : le matin, elle regarde son visage, et si elle y découvre la moindre tache, elle la fait disparaître ; puis elle orne sa tête d'une couronne ; ensuite, guidée par sa tendresse, elle l'embrasse avant de la faire entrer dans ses appartements et de lui montrer ses trésors les plus précieux ; enfin elle lui sert un excellent repas. Ainsi je donne ma grâce à une âme que dirige la pénitence vers moi et j'efface moi-même toutes ses souillures. Je mets une couronne sur sa tête quand je lui donne les vertus pour parure. Dès lors je prends en elle mes complaisances et ne pouvant plus contenir mon amour, je le lui témoigne par mes tendres embrassements. Lorsqu'elle est ainsi admise dans mon intimité, je lui montre par expérience les délices que l'on goûte en moi, enfin je lui donne pour nourriture le mets le plus exquis, c'est à-dire le sacrement de mon Corps et de mon Sang. »

CHAPITRE XXIII.

43. DE L'AMOUR ; COMMENT L'HOMME DOIT OFFRIR SON CŒUR A DIEU.

Au saint jour de la Pentecôte, à l'intonation de la messe *Spiritus Domini*, elle entendit une voix qui disait : « Ecoute, ô mon âme, et sois dans l allégresse, car si l'Esprit de Dieu a rempli l'univers entier

de sa visite, tu ne seras pas exceptée. « Toutefois elle se dit en elle-même : « Ces paroles ne viennent pas de Dieu, mais c'est ton âme qui parle pour essayer de se consoler. » Cependant le Seigneur répliqua sur-le-champ : « Ces paroles viennent de moi, puisque ton âme est la mienne et mon âme la tienne. On lit de Jonathas et de David que leurs âmes furent collées l'une à l'autre ; ainsi, et plus fortement encore, l'amour a collé ton âme à la mienne. Aujourd'hui même je te le démontrerai. » Ces paroles dites, deux blanches ailes furent données à l'âme qui s'en servit pour voler dans les hauteurs jusque vers une grande lumière où, arrêtant sa course, elle se reposa. Or un ange du Seigneur s'étant approché la salua avec révérence et lui dit : « O noble vierge, prépare-toi, il va venir ton fiancé ! » — « Je ne sais comment me préparer, répondit-elle, car si je dois paraître dignement ornée, c'est le Bien-Aimé de mon âme qui devra me parer pour lui-même et à son gré. » Aussitôt le Roi de gloire se présenta sous la forme d'un brillant fiancé, et la revêtit d'une robe blanche en disant : « Reçois la robe de mon innocence, je te la donne pour éternelle parure. » Il lui passa ensuite une robe de couleur rose et lui dit : « Celle-ci, je l'ai tissée de mes souffrances et de tes douleurs réunies. » Cependant l'Amour se tenait aussi devant le Seigneur, sous l'apparence d'une vierge très belle. Le Seigneur regarda tendrement la vierge et lui dit : « Tu es ce que je suis. » L'âme s'aperçut alors qu'elle n'avait point de manteau, mais l'Amour aussitôt étendit le sien, dont il couvrit à la fois Dieu et l'âme, qui se crut dès lors revêtue de l'Amour même. Mais l'or du manteau de l'Amour recouvrait des couleurs variées et sa dimension était si ample que tous les

habitants de l'univers auraient pu s'y abriter. L'Amour dit : « Autant il y a de fils dans le tissu de ce manteau, autant je donne de consolations à ceux qui viennent à moi. » L'âme pendant ce temps se fondait en son Bien-Aimé et il lui semblait être devenue un seul esprit avec lui quand il lui dit : « Maintenant, ordonne ce qu'il te plaira. — O mon Seigneur, répondit-elle, le ton de commandement ne me convient pas, mais si j'avais quelque puissance je voudrais réveiller toutes les créatures, afin de consacrer à votre gloire leur force, leur science et leur beauté. »

Comme on chantait à l'offertoire : « *Tibi offerunt reges munera*, les rois vous offriront leurs présents, » elle dit au Seigneur : « Que vous offrirai-je, ô le Bien-Aimé de mon cœur? Je n'ai rien qui puisse vous plaire! Les séculiers vous donnent une part de leurs biens terrestres ; les religieux s'offrent eux-mêmes avec leur entier dévouement. » Le Seigneur lui répondit : « Offre-moi ton cœur en cinq manières, et tu m'auras fait le cadeau le plus agréable. D'abord présente-le-moi avec une fidélité entière, comme les arrhes de nos fiançailles, en demandant que l'amour de mon Cœur le purifie de toute faute commise par infidélité. Secondement, prends ton seul plaisir à me le donner comme un joyau précieux, te disposant à renoncer pour moi à tous les plaisirs que tu pourrais goûter en ce monde. Troisièmement, offre-le-moi comme une couronne composée de l'honneur que tu pourrais obtenir ici-bas et même dans l'autre vie, afin que seul je sois ta gloire et ta couronne. Offre-le-moi quatrièmement comme une coupe d'or où je m'abreuve de ma propre douceur, et cinquièmement enfin, comme le vase où je trouverai un mets exquis,

c'est-à-dire moi-même à prendre en nourriture. »

A Tierce, comme on entonnait le *Veni Creator*, elle vit le Saint Esprit voler dans le chœur sous la forme d'un aigle dont le cœur projetait autant de rayons qu'il y avait là de personnes; une foule d'anges prêtait son ministère à chaque rayon. Au moment de la sainte communion, une colombe plus blanche que la neige toucha de son bec le cœur de chacune de ces personnes pour en faire jaillir une flamme. Mais chez quelques-unes la flamme s'éteignit, tandis que chez les autres, elle monta et devint un grand feu.

Une autre fois, en ce même jour, le Seigneur Jésus lui apparut au chœur, revêtu d'un manteau d'or, c'est-à-dire de l'amour. Il s'approcha avec bonté des personnes présentes et de son Cœur plus doux que le miel, il envoya le Saint-Esprit à chacune sous la forme d'une brise légère et embaumée.

CHAPITRE XXIV.

44. LA TRINITÉ SE RÉPAND SUR L'AME COMME UNE SOURCE D'EAU VIVE.

Etant en oraison le jour de la sainte Trinité, elle désirait que tous les saints et toutes les créatures rendissent leurs bénédictions et leurs louanges à la souveraine et adorable Trinité pour tous les bienfaits qui leur avaient été départis. Soudain elle eut un ravissement d'esprit et fut amenée devant le trône de gloire. Elle vit alors la bienheureuse Trinité sous le symbole d'une source d'eau vive qui avait pris son

existence en elle-même de toute éternité et contenait en soi toutes choses, puis se répandait merveilleusement sans jamais diminuer, et s'en allait ainsi arroser et féconder tout l'univers entier. Cependant l'âme liquéfiée par l'amour s'écoulait pour ainsi dire dans la Divinité qui, à son tour, se répandait dans cette âme en la comblant d'ineffables délices. Durant ce temps d'union à Dieu, elle distingua entre autres ces paroles : « Voici qu'avec ma toute-puissance tu es devenue toute-puissante, et si tu veux tout ce que je veux, tu seras toujours unie à ma toute-puissance. Mon insondable sagesse t'a aussi attirée, et si toutes mes œuvres et mes jugements te plaisent, tu seras toujours unie à la divine sagesse. Et mon amour t'a pénétrée et s'est tellement répandu en toi que tu sembles m'aimer moins avec ton amour qu'avec mon propre amour ; en cette union tu adhéreras à moi pour toujours. »

Comme elle allait communier, elle sentit une joie spirituelle si débordante qu'elle en fut étonnée, mais le Seigneur lui dit : « Va communiquer ta joie à tous les saints. » Elle s'approcha d'abord de la très sainte Vierge Marie et lui fit part de son allégresse en disant : « O gracieuse Vierge, pour accroître votre gloire, je vous communique l'immense joie de mon cœur. — Et moi, répondit la très sainte Vierge, je te donne toute l'allégresse dont j'ai joui plus qu'aucune autre créature au ciel et sur la terre. » Elle fit ensuite part de sa joie aux Apôtres qui lui répondirent : « Et nous, nous te donnons toutes les consolations que nous avons éprouvées auprès de notre doux Seigneur et Maître, et spécialement celle qu'il nous accorda en nous appelant de la mort à l'éternelle vie. » Puis aux

Martyrs, qui l'accueillirent en disant : « Nous te donnons la joie que son amour nous a fait trouver dans le feu, dans le fer et dans mille morts diverses. » Lorsqu'elle fut arrivée aux Confesseurs, ils dirent : « Et nous aussi, nous te donnons part à toute la jouissance que nous avons puisée dans l'amour du Christ au milieu des travaux et des austérités de notre Ordre. » Mais lorsqu'elle communiqua sa joie aux Vierges, elle les entendit répondre : « Nous, nous te gratifions de cette allégresse que nous possédons en Dieu notre Epoux, par une prérogative spéciale. » Or il lui sembla que la jouissance de Dieu procure aux vierges plus de délices encore qu'aux autres saints, et que les flots de la Divinité coulent sur elles avec une singulière douceur, aussi comprit-elle l'exactitude de ces paroles :

« Lauda manna virginale
Manna novum et regale,
Quod nulli sapit hominum
Nisi palato virginum :

Loue la manne virginale, la manne nouvelle et royale qui n'est donnée à aucun homme, car elle n'est goûtée que des vierges. »

Et dans le chœur des vierges, elle aperçut sa sœur, de vénérée mémoire, la Dame abbesse dont il a été parlé ; elle était parée et ornée de vertus comme une reine Elle vit aussi une autre de ses sœurs, Luitgarde, morte à la fleur de l'âge, vierge aimable à Dieu et aux hommes, pendant sa courte vie. Elle était revêtue d'une cyclade blanche comme la neige et lamée d'or ; elle prit sa sœur par la main pour

la conduire devant le trône de Dieu, où elle chanta : « Celle-ci est plus belle que le soleil, plus haute que les cèdres. »

CHAPITRE XXV.

45. DES BLESSURES DE SAINTE MARIE-MAGDELEINE.

En la fête de sainte Marie-Magdeleine, le Seigneur lui parut traverser le chœur en tenant sainte Magdeleine doucement enserrée dans un de ses bras. A cette vue, elle ne fut pas sans surprise à cause de cette parole : *C'est la pureté qui rapproche de Dieu* (Sag., vi, 20), mais à cela le Seigneur répondit : « L'intensité de l'amour qu'elle eut pour moi sur la terre est la proportion de l'union qui me l'associe dans les cieux. » Elle dit alors : « O très doux Dieu, enseignez-moi comment je dois vous louer en votre amante. — Loue-moi par les cinq blessures que l'amour lui a faites pendant ma Passion, dit le Seigneur. Comme j'étais suspendu à la croix et près d'expirer, mon amante, voyant la mort fermer déjà ces yeux qui s'étaient si souvent abaissés sur elle avec miséricorde, eut le cœur percé comme d'une flèche. Et quand la mort s'approcha de mes oreilles, qui s'étaient tant de fois prêtées à ses prières, son cœur, ému de compassion, reçut une nouvelle blessure, d'autant plus profonde qu'elle était alors témoin de la peine et des larmes de ma Mère, tendrement aimée à cause de moi. Puis quand elle vit mes lèvres, qui avaient prononcé pour elle tant de douces paroles, afin de la consoler

et de l'instruire et spécialement ces mots : *Ta foi t'a sauvée, va en paix* (Luc, VII, 50), quand elle vit ces lèvres pâles et closes dans l'immutabilité de la mort, elle fut encore transpercée par le glaive. Et lorsqu'elle vit mon Cœur, qui enflammait le sien davantage à chacune de ses rencontres avec moi, quand elle le vit ouvert par la lance, l'amour lui fit encore une insondable blessure. Enfin quand elle me contempla, moi, sa vie, sa joie et tout son bien, sans qui elle pensait ne pouvoir vivre, quand elle me vit mort et mis au tombeau, son âme, sous l'effort de son amour, sembla pour ainsi dire s'anéantir dans cette ineffable douleur. »

46. QUE SAINTE MARIE-MAGDELEINE PEUT OBTENIR LA PÉNITENCE A CEUX QUI L'INVOQUENT.

Une autre fois, en la fête de cette même sainte, celle-ci la vit debout en présence du Seigneur ; son cœur embrasé rayonnait comme un soleil dont la lumière se répandait sur tous ses membres. Elle comprit que ce feu avait été divinement allumé dans le cœur de Marie-Magdeleine lorsque le Seigneur lui adressa sa première parole : *Tes péchés te sont remis.* Et ce feu prit en elle tant de force que, dès lors, toutes ses actions et ses pensées se changèrent en feu. De ce fait, celle-ci conclut que toute âme embrasée de l'amour accroît en elle-même l'incendie de l'amour, par ses pensées, ses paroles, ses actions, ses souffrances, qui se changent toutes en feu comme le bois jeté dans le brasier. Et si elle jette au feu d'autres matières combustibles, les péchés véniels par exemple, le feu les consume et les réduit à néant. Alors cette âme

devient toute de feu, si bien que lorsqu'elle quitte son corps, les esprits de malice ne peuvent s'en approcher Mais ceux que n'embrase pas ce feu du divin amour ne voient point leurs actes se consumer ainsi ; et, de plus, le mal qu'ils commettent les charge comme un fardeau à l heure de la mort.

Il lui sembla aussi que des pieds du Seigneur poussaient deux arbres verdoyants, couverts de beaux fruits, qui signifiaient les fruits de pénitence que sainte Marie-Magdeleine cueille et donne gracieusement à tous ceux qui viennent vers elle. Cette image lui fit connaître comment sainte Marie-Magdeleine a obtenu, aux pieds du Seigneur, le privilège d'octroyer à tous ceux qui l'invoquent le don d'une vraie pénitence. La sainte lui dit : « Quiconque rend grâces à Dieu pour les larmes que j'ai répandues aux pieds du Christ, pour la bonne action que j'ai faite en les lavant de mes mains et en les essuyant de mes cheveux ; quiconque rend grâces pour l amour dont il a alors embrasé mon cœur, à tel point que je ne pouvais plus rien aimer hors de lui, si celui-là demande en même temps les larmes d'une pénitence sincère et l'infusion du divin amour, le Seigneur très bon fera en vérité droit à sa demande, par mes mérites. Je veux dire que Dieu remettra à cette personne, avant sa mort, tous les péchés qu'elle a commis et la fera de plus avancer dans son amour. »

CHAPITRE XXVI.

47. DE LA GLORIEUSE ASSOMPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

En la vigile de la glorieuse Assomption de la douce Vierge Marie, la servante du Christ étant en oraison se vit dans une maison où la bienheureuse Vierge, couverte de linges très blancs, reposait sur un petit lit. Celle-ci lui dit : « Comment, ô Mère virginale, avez-vous pu souffrir une langueur quelconque, puisque vous étiez étrangère, croyons-nous, aux douleurs de la mort ? » La Vierge répondit : « Pendant que je priais et me rappelais les bienfaits de Dieu envers moi, je fus embrasée d'un ineffable désir de voir Dieu et d'être avec lui. Cette ardeur séraphique s'accrut à tel point que les forces de mon corps m'abandonnèrent. Je m'étendis sur un lit où tous les chœurs des anges vinrent m'assister. Les Séraphins m'apportaient l'amour, allumant de plus en plus en moi ce feu divin. Les Chérubins me donnaient la lumière de la science, en sorte que mon âme voyait à l'avance les grandes merveilles que le Seigneur, mon Fils et mon Epoux, allait accomplir pour moi. Alors je dis ma prière : Que l'esprit des ténèbres ne vienne pas au-devant de moi, de peur que sa présence n'obscurcisse tant soit peu la céleste lumière. Les Trônes conservaient en moi, dans un calme parfait, ce repos dans lequel je jouissais de Dieu. Les Dominations m'assistaient avec le respect que les princes observent à l'égard de la reine et de la

mère de leur roi. Les Principautés empêchaient par leur présence qu'aucun de ceux qui m'approchaient ne pût rien dire ou faire pour troubler la quiétude de mon âme. Les Puissances contenaient les troupes des démons à une distance qu'elles n'osaient franchir. Les Vertus, ornées et parées de leurs dons en mon honneur, faisaient bonne garde autour de moi. Les Anges et les Archanges, par leur attitude, enseignaient aux personnes présentes à me servir avec révérence et dévotion. »

Elle vit encore en esprit comment les anges formaient un rempart autour de la Vierge glorieuse et comment les séraphins se promenaient comme sous le souffle du zéphyr dans le souffle brûlant de la Vierge Marie. Mais quand elle aperçut près de la bienheureuse Vierge saint Jean l'Evangéliste, elle lui dit : « Par cette offrande que vous avez faite à Dieu en consentant, pour son amour, à vous séparer de sa Mère, obtenez-moi, je vous prie, de renoncer à tout ce qui m'est cher pour l'amour du Christ, afin de pouvoir l'aimer, lui, de tout mon cœur. » Et Jean lui répondit : « J'ai trouvé tant de consolations dans les paroles de la Dame ma tante [1] qu'il n'en est pas une dont mon cœur n'ait ressenti une joie particulière. »

48. COMMENT LA BIENHEUREUSE VIERGE FUT ENLEVÉE AU CIEL.

COMME elle était au chœur pendant la sainte nuit, il lui sembla voir de nouveau la bienheureuse Vierge

1. Voir plus haut ch. VI. Du reste, ce titre ne peut surprendre, puisque saint Jean, fils de Zébédée, était par sa mère proche

étendue sur son lit Et voici qu'il lui fut donné de comprendre que la suprême grandeur de l'infinie Majesté s'inclinait vers l'abîme profond, c'est à-dire jusqu'au cœur très humble de la Vierge, et le remplissait du torrent de ses divines voluptés, à tel point que cette âme bienheureuse, totalement absorbée, fut introduite en Dieu. C'est ainsi que l'âme très sainte de Marie, étrangère à toute douleur, sortit joyeusement de son corps et s'envola légère dans les bras de son Fils, se reposant sur son Cœur avec un tendre amour, accompagnée par les applaudissements joyeux de tous les saints jusqu au trône de la très haute Trinité.

Comment Dieu le Père la reçut en lui-même, dans le plus tendre sentiment de sa complète paternité, il est impossible à aucune créature de l'exprimer. La pensée ne pourra jamais scruter combien l'insondable Sagesse divine lui manifesta de filiale révérence en la plaçant à sa droite, sur le trône sublime de sa gloire. L'Esprit-Saint la combla si largement de son amour, de sa bonté, de sa suavité et de tous ses dons, que leur plénitude rejaillit sur la cour céleste. Les Séraphins qui, depuis l'instant de leur création, ont vécu du foyer même de la Divinité, s'embrasèrent d'un nouveau feu aux ardeurs de la charité virginale Les Chérubins remplis de la science divine, reçurent en quelque sorte de nouvelles illuminations. Toutes les hiérarchies des anges et des saints obtinrent, par la gloire d'une si grande Reine, un accroissement d'amour, d'allégresse et de récompense. La très sainte Trinité, se répandant en elle avec la plénitude de sa Divinité,

parent de Marie. (Voir *Année liturgique* de Dom Guéranger, Temps de Noël, tome I, au 27 décembre.)

la pénétra tellement que, remplie de la plénitude de Dieu, ce qu'elle semblait faire était plutôt l'œuvre de Dieu que la sienne. Ainsi il voyait par ses yeux, entendait par ses oreilles et célébrait par la bouche de Marie, pour se glorifier lui-même, les louanges les plus douces et les plus parfaites ; il prenait enfin sa joie et ses délices dans le cœur de la Vierge, comme dans le sien.

La Reine de gloire était donc à la droite de son Fils, portant sur ses vêtements des miroirs brillants où se reflétaient, par un mode merveilleux, les mérites des saints. Aussi venaient ils tous, en grande joie, devant le trône, contempler chacun leurs mérites, pour faire éclater ensuite de nouveaux concerts de louanges. Les patriarches et les prophètes, considérant leurs désirs, leurs nobles vertus, la familiarité dans lequelle ils avaient conversé avec Dieu sur la terre, reconnurent la supériorité de la bienheureuse Vierge Marie sur tous ces points ; car il apparaissait qu'elle avait possédé des vertus plus hautes, des désirs plus ardents, et aussi une familiarité plus intime avec son Dieu. Aussi tous les ordres des saints, s'approchant à leur tour et considérant leurs mérites en la bienheureuse Vierge, admiraient avec allégresse de combien elle les avait surpassés. En effet, il fut constaté que, parmi les Apôtres, nul n'était resté plus fidèlement attaché au Christ et n'avait mieux conservé ses paroles. Entre les Martyrs, elle paraissait la plus forte et la plus constante ; parmi les Confesseurs, la plus éclairée et la plus capable d'illuminer par ses paroles et ses exemples ; parmi les Vierges, elle était non seulement la plus chaste et la plus sainte, mais la première des vierges et des parfaites reli-

gieuses. La plus douce entre les doux, la plus miséricordieuse entre les miséricordieux, la plus humble entre les humbles, la plus parfaite entre les parfaits, elle a vraiment surpassé en mérite tous les saints.

La bienheureuse Vierge s'écria : « Quiconque veut être exalté, honoré plus que les autres, doit s estimer le dernier ! Quiconque veut être le plus riche, doit se dépouiller de toute volonté propre ! Quiconque veut l'honneur suprême, doit s'étudier à pratiquer toutes les vertus ! »

Pendant le chant du répons *Salve Maria* [1], elle dit à la bienheureuse Vierge : « Oh ! que n'ai-je maintenant en ma puissance les cœurs de toutes les créatures ! Je vous saluerais, ô très douce Vierge, de tout leur amour et de toute leur force. — Repose-toi, répondit la Vierge, sur le Cœur de mon très doux Fils, qui contient en lui-même toute créature dans son intégrité parfaite ; et offre-moi par lui de dignes salutations. »

Ensuite elle pria pour une personne afin que la bienheureuse Vierge lui vînt en aide, à sa sortie de ce monde. A quoi Marie daigna répondre : « Qu'elle me prie par la ferveur qui a fait retourner mon âme en Dieu, comme l'étincelle à son foyer, qui l'a fait adhérer au Cœur divin comme s'attache une plume légère par la force d'un invincible attrait ; qu'elle me

1. ℟. VIII. *Salve Maria, gemma pudicitiæ, de qua mundo illuxit sol justitiæ ; salve pia Mater christianorum * Succurre filiis ad Filium regem angelorum.* ℣. *Virgo, solamen desolatorum, spes et Mater benigna orphanorum * Succurre.*

℟. Je vous salue, Marie, ô perle de pureté, vous de qui est sorti pour éclairer le monde le soleil de justice ; je vous salue, ô tendre mère des chrétiens. * Intercédez pour vos enfants auprès de votre Fils, le roi des anges. ℣. O Vierge, consolation des affligés, espérance des orphelins et leur douce Mère.

demande un désir assez fervent pour que, libre de tout obstacle à l'heure de la mort, elle s'envole joyeuse vers Dieu comme cette plume légère. Car je veux assister moi-même de mon secours et de ma protection cette personne, et tous ceux qui me servent en ce lieu. »

Une autre fois, elle priait encore pour une personne dévote aux joies de Notre-Dame. Elle vit alors cette âme devant la bienheureuse Vierge qui lui donnait un magnifique collier, auquel cinq croissants étaient suspendus ; la bienheureuse Vierge disait : « En faisant mémoire de mes joies, qu'elle s'arrête à ces cinq considérations : d'abord, qu'elle me salue dans l'ineffable joie que j'éprouvai en jetant un premier regard sur l'inaccessible lumière de la sainte Trinité. Là, comme dans un clair miroir, je vis l'amour éternel dont elle m'a aimée et choisie de préférence à toute créature. C'est cet amour qui m'a fait élire comme Mère et comme Épouse ; et c'est à cause de lui que Dieu a pris ses complaisances en moi et en tout ce que j'ai accompli sur terre pour son service. En second lieu, qu'elle me salue en cette plénitude de joie dont furent remplies mes oreilles par les tendres paroles de bienvenue que m'adressa mon tout aimable Fils, mon Père et mon Époux, quand il me reçut amoureusement selon la grandeur de sa toute-puissance, selon les plans de sa sagesse et l'immensité de son ardent amour, et me chanta de sa voix si douce le plus sublime et le plus harmonieux cantique de son amour. Troisièmement, qu'elle me salue en cette plénitude de joie que goûta mon âme, quand elle reçut le doux baiser de la Divinité, par lequel la saveur divine s'écoula si abondamment en moi que le courant de ce fleuve inonda les cieux d'un torrent de délices. Il n'y

a sur la terre ni misérable, ni mécréant à qui je ne puisse accorder de ma plénitude, pourvu qu'il la désire. »

Mais celle-ci fit alors une question à la bienheureuse Vierge : « Ma Dame, qu'est-ce que la bouche de l'âme? — La bouche de l'âme, répondit-elle, c'est un désir semblable à une ouverture béante. Dieu inspire sans cesse ce désir et il le comble en même temps selon l'étendue de la soif et de la délectation qu'y trouve l'âme. »

La Vierge bénie continua : « Qu'elle me salue en quatrième lieu, dans la joie qu'éprouva mon âme lorsqu'elle fut embrasée des feux du divin amour, et liquéfiée par la douceur du Cœur divin. Ce fut alors que Dieu répandit en moi la plénitude de son amour, pour que j'en jouisse autant qu'il est possible à une créature ; tous les saints puisèrent alors dans mes ardeurs un nouveau mode de ferveur et d'amour. Enfin, qu'elle me salue dans la joie que j'ai ressentie lorsque la splendeur de la Divinité pénétra tout mon corps de sa lumineuse clarté, de sorte que le ciel reçut de ma gloire une lumière nouvelle, et la joie des saints des accroissements nouveaux.

49. DE CINQ PENSÉES PROPRES A CELUI QUI DOIT COMMUNIER.

En ce même jour, pendant que le convent communiait, il lui sembla voir le Seigneur assis à une grande table avec la Vierge Mère. Les personnes qui avaient communié à une première messe étaient aussi assises à cette table, vers laquelle les

anges conduisaient avec respect celles qui communiaient. Or le Seigneur donnait à chacune un morceau de pain divisé en cinq bouchées, ce qui fit comprendre à celle-ci que toute personne doit, le jour de la communion, s'appliquer à cinq choses, et préparer ainsi un festin pour le Seigneur : 1° louer Dieu autant que possible, et en union avec la gloire que le Christ rendit à son Père, par ses œuvres et par ses louanges, faire toutes ses actions pour l'amour et l'honneur de Dieu ; 2° en union avec le sentiment de gratitude qui fit prendre au Christ la nature humaine, en union avec l'amour qui lui fit rendre grâces à Dieu, quand il nous octroya le grand bienfait de l'Eucharistie, passer la journée à remercier, dans un profond sentiment de reconnaissance ; 3° multiplier les saints désirs, afin de ne pas rester vide, pour ainsi dire, en présence d'un tel hôte ; 4° se proposer de faire toutes ses actions ce jour-là pour le profit du monde entier ; 5° se proposer aussi de faire servir les actions et les peines au salut des âmes des fidèles trépassés.

Dieu lui fit encore connaître que quatre choses lui plaisent beaucoup dans les religieux : les pensées chastes, les saints désirs, la douceur dans les conversations et les œuvres de la charité.

CHAPITRE XXVII.

50. D'UNE MESSE ET D'UNE PROCESSION CÉLÉBRÉES PAR LE SEIGNEUR.

Au temps où les chanoines, pendant la vacance du siège épiscopal, molestaient la congrégation au

sujet d'intérêts temporels et lançaient même l'interdit[1], le jour de l'Assomption de la bienheureuse Vierge, cette servante de Dieu éprouva une grande douleur d'être privée du Corps du Seigneur. Cependant son âme haletante de désirs vit le Seigneur lui-même essuyer les larmes de ses yeux et lui prendre les mains en disant : « Aujourd'hui tu verras des merveilles. » Lors donc que le prêtre aurait dû, selon l'usage, entonner pour la procession le répons *Vidi speciosam*, il lui parut que toute la communauté se mettait en rang de procession, précédée du Seigneur avec sa Mère. Le Seigneur portait un étendard blanc et rouge ; la partie blanche était ornée de roses d'or et la rouge de roses d'argent. Cette procession fit le tour du cloître jusqu'au chœur, et revint de là dans l'église où le Seigneur se prépara à célébrer lui-même la messe, se revêtant de la chasuble rouge et des ornements pontificaux. Saint Jean Baptiste devait lire l'Epître, parce qu'il a connu le premier la joie de la bienheureuse Vierge, quand il a tressailli au sein de sa mère. Saint Jean l'Evangéliste devait lire l'Evangile comme gardien de la glorieuse Vierge. Saint Jean Baptiste et saint Luc servaient de ministres au Seigneur à l'autel, tandis que saint Jean l'Evangéliste assistait la bienheureuse Vierge. Elle se tenait à la droite de l'autel, dans un vêtement brillant comme la lumière du soleil, parée d'une couronne enrichie de pierreries incomparables.

Au moment où tous les saints présents commencèrent la messe solennelle *Gaudeamus*, la bienheureuse Vierge Marie s'avança vers l'autel et offrit à son Fils

1. Voir *le Héraut de l'amour divin*, liv. III, ch. XVI et XVII.

un joyau en or, taillé comme un bloc de cristal, enchâssant des pierres précieuses claires comme des miroirs, où la très sainte Vierge pouvait contempler le reflet de toutes ses vertus. Or ce joyau merveilleux, en forme de bouclier, couvrait toute la poitrine du Seigneur et la bienheureuse Vierge Marie s'y contemplait elle-même. La messe se poursuivit jusqu'au dernier *Kyrie eleison*, puis le Seigneur entonna d'une voix élevée le *Gloria in excelsis* en disant : « De la joie de mon cœur, je vous offre à tous de goûter la gloire. » A l'offertoire, les sœurs qui avaient rendu des hommages spéciaux à la très sainte Vierge, s'avancèrent pour offrir à l'autel des anneaux d'or que le Seigneur accepta et mit à ses doigts. Lorsque le Prêtre et Pontife suprême eut lui-même chanté la préface jusqu'à ces mots : *cum quibus et nostras voces*, il dit aux saints : « Chantez tous, chantez. » Tous chantèrent : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, mais la voix de la bienheureuse Vierge était la plus suave et se distinguait clairement au milieu de celles des saints.

Quand fut arrivé l'instant sacré où l'on devait faire l'élévation de l'hostie, le Seigneur, qui est en même temps prêtre et victime, parut élever l'hostie renfermée dans un ciboire d'or recouvert d'un voile, figure de ce que ce sacrement est caché à toute intelligence humaine et même angélique Après le *Pax Domini*, une table fut dressée, le Seigneur s'y assit, et sa Mère auprès de lui. Alors la communauté entière s'approcha de la table et chaque sœur agenouillée pour ainsi dire sous le bras de la bienheureuse Vierge, reçut le Corps du Seigneur de la main du Seigneur. La bienheureuse Vierge tenait une coupe d'or sous le côté entr'ouvert de son Fils et chaque sœur y puisait

au moyen d'un chalumeau d'or la douce liqueur qui y coulait. La messe finie, le Seigneur donna la bénédiction de sa main, et l'on voyait à chacun de ses doigts les anneaux d'or qui figurent ses épousailles avec les vierges ses fiancées. Les rubis qui brillaient sur les anneaux exprimaient bien que son sang est la propriété spéciale et la parure des vierges.

CHAPITRE XXVIII.

51 DE SAINT BERNARD ABBÉ.

En la fête de l'insigne docteur saint Bernard, pendant qu'on chantait en son honneur la messe *In medio Ecclesiæ*, cette amante de Dieu donnait toute sa pieuse attention à ces paroles et cherchait à scruter leur signification : Le Seigneur qui abaisse son regard sur ses élus illumina alors son âme d'un rayon de sa science : « Le milieu de l'Eglise, lui dit-il, est l'Ordre de saint Benoît ; il soutient l'Eglise comme une colonne sur laquelle toute la maison repose, car il est en relation, non seulement avec l'Eglise universelle, mais encore avec tous les autres ordres. Il est relié à ses supérieurs, c'est-à-dire au Pape et aux évêques, par le respect et l'obéissance qu'il leur rend ; et il est relié aux autres religieux par son enseignement qui donne la forme de la vie parfaite, puisque tous les autres Ordres imitent celui de saint Benoît en quelque point. Les bons et les justes trouvent en lui conseil et secours ; les pécheurs y rencontrent de la compassion avec le moyen de se corriger et de confesser

leurs péchés ; les âmes du purgatoire y trouvent l'assistance des saintes prières. Enfin il offre aux voyageurs l'hospitalité, il entretient les pauvres, soulage les infirmes, nourrit ceux qui ont faim et soif, console les affligés et prie pour délivrer les âmes des fidèles trépassés. »

Dans ce centre, *in medio Ecclesiæ*, le Seigneur a ouvert la bouche de saint Bernard, déjà singulièrement prévenu des bénédictions de sa douceur. Le Saint-Esprit le remplit avec une telle surabondance que semblable au vent impétueux dont la violence force une porte, il répandit, sous l'impulsion du Saint-Esprit et du feu de sa charité, la doctrine qui lui était divinement inspirée ; il en éclaira toute l'Eglise. « *Et implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectus* : et le Seigneur le remplit de l'esprit de sagesse et d'intelligence », parce que toutes les ineffables connaissances qu'il reçut de l'Esprit Saint, il les garda plus encore pour lui-même qu'il ne les répandit au dehors.

Elle demanda alors : « O le Bien-Aimé de mon cœur, quelle est donc cette *robe de gloire* dont l'Ecriture dit si souvent que vous avez revêtu vos saints ? Vous m'avez révélé le nom de votre gloire[1], maintenant ayez pour agréable de me révéler ce qu'est la *robe de gloire.* » Aussitôt elle vit saint Bernard couvert d'un vêtement merveilleux tissé de blanc, de vert, de rouge et d'or ; la splendeur du soleil se jouant à travers ces diverses couleurs leur donnait une transparence et une souplesse étonnantes. Le Seigneur dit : « Voilà cette *robe de gloire*, tissue de ma blanche innocence et de l'épais feuillage de mes vertus souveraines, colorée de

1. Voir Ire partie, ch. XVI.

la pourpre de mon sang et comme dorée par les rayons de mon ardent amour. De cette robe je revêts tous mes saints, car mon innocence, l'éclat de mes vertus et l'amour de ma Passion, voilà ce qui les a conduits au faîte de la gloire. »

L'Amour, sous forme d'une vierge très belle, se tenait debout à la droite de saint Bernard ; partout où il allait, cette vierge était sa compagne, en signe de ce qu il a mérité d'être embrasé de l'amour divin, et d'allumer en tant de cœurs cet amour par ses paroles et ses écrits. Enfin le ciel tout entier semblait orné de perles précieuses par ses discours.

CHAPITRE XXIX.

52. DE LA NATIVITÉ DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE.

A l'approche de cette fête où la glorieuse Vierge fit son entrée en ce monde comme une brillante aurore, la dévote servante du Christ demanda à la Reine de gloire dans son oraison ce qu'elle devait réciter en son honneur. La bénigne Vierge lui apparut aussitôt en disant : « Récite autant d'*Ave Maria* que je fus de jours dans le sein de ma mère, c'est-à-dire deux cent soixante-dix-sept. Puis félicite-moi du bonheur que je ressens à voir et à connaître la joie procurée à la très sainte Trinité par la complaisance qu'elle a toujours prise en moi. La sainte Trinité s'est réjouie au jour de ma naissance, à tel point que la surabondance de sa joie a rejailli sur le ciel, la terre et toutes les créatures ; sans en connaître la cause,

elles éprouvèrent toutes des tressaillements d'allégresse. De même qu'un artiste qui se réjouit d'entreprendre une œuvre magnifique, met tout son soin à faire son plan et contemple d'avance son ouvrage dans la joie de son cœur, ainsi l'adorable Trinité se délectait et se réjouissait, car elle voulait faire de moi une image parfaite où se montrerait tout l'art merveilleux de sa sagesse et de sa bonté. Elle savait que son œuvre en moi ne serait jamais souillée, aussi la prévision de ma nativité et de mon enfance lui donnait une si grande allégresse que toutes mes actions d'enfant furent devant elle comme un jeu qui charmait ses regards, selon cette parole : « *ludens coram eo omni tempore* : se jouant tout le temps en sa présence » (Prov. VIII, 30).

Secondement, rappelle-moi cette joie que je ressens en voyant Dieu m'aimer plus que toute créature, si bien que, pour mon amour, il pardonna maintes fois au monde, avant même que je fusse née. Dans l'excès de cet amour, il anticipa un peu ma naissance et me prévint de sa grâce dans le sein de ma mère. Troisièmement, rappelle-moi cette joie que j'éprouve de mon élevation au-dessus de tous les anges et de tous les hommes. A l'instant même où mon âme fut unie à mon corps, Dieu me remplit du Saint-Esprit ; il me purifia [1] totalement du péché originel, et me choisit pour son sanctuaire par ce privilège unique de sanctification, afin que rose sans épine, mon aurore

1. On remarquera que la sainte croit à la Conception sans tache de la bienheureuse Vierge Marie, parce qu'elle la voit toute pure « à l'instant où son âme fut unie à son corps », mais elle parle de purification, les termes théologiques n'étant pas encore fixés à cette époque.

brillât sur le monde comme l'étoile du matin. »

Or les cheveux de la bienheureuse Vierge Marie semblaient d'une merveilleuse beauté. Tandis que celle-ci osait caresser cette chevelure soyeuse, la Vierge lui dit : « Tu peux toucher mes cheveux ; plus tu les caresseras, plus tu deviendras belle. Mes cheveux symbolisent mes innombrables vertus ; les toucher, c'est imiter ces vertus, et par là, croître d'autant en beauté et en gloire. — O reine des vertus, continua-t-elle, désignez-moi, je vous prie, la première vertu que vous avez pratiquée dans votre enfance ? — L'humilité, l'obéissance et l'amour, répondit-elle. Je fus si humble dès mon enfance, que je ne me préférai jamais à aucune créature ; je fus si soumise et si obéissante à mes parents, que je ne les ai jamais contrariés. Comme j'avait été remplie du Saint-Esprit dès le sein de ma mère, j'étais tellement portée au bien que j'aimais tout ce qui est bon et, avec un bonheur inexprimable, j'embrassais la pratique de toutes les vertus. »

En la sainte nuit, pendant le chant du répons : « *Stirps Jesse* : la tige de Jessé [1], » elle vit la bienheureuse Vierge sous la forme d'un arbre magnifique qui s'étendait en haut et en large sur l'univers entier. Cet arbre avait l'éclat et la transparence d'un miroir, le bruissement de ses feuilles d'or ressemblait à de suaves harmonies. A son sommet s'épanouissait une fleur délicieuse, qui ombrageait le monde et l'embaumait de merveilleuses senteurs. La glorieuse Vierge dit : « Mon Dieu est en moi son héraut, sa louange

1. ℟. La tige de Jessé a produit une branche, la branche a produit une fleur, * et sur cette fleur repose l'Esprit-Saint. ℣. La Vierge, Mère de Dieu, est la branche ; la fleur c'est son Fils, et sur cette fleur, etc

et même sa propre nourriture, qu'il y trouve par un mode merveilleux. »

A la messe, comme on chantait dans la prose *Ave præclara*[1] la strophe : « *Hinc manna verum :* D'ici la vraie manne », il lui sembla que la bienheureuse Vierge était assise au milieu de la communauté tenant un très bel enfant dont les bras portaient des bracelets d'or et de pierres précieuses. Ceci lui fit comprendre que le Seigneur Jésus a souffert d'excessives douleurs dans les bras, lorsqu'après avoir porté sa croix, il y fut cloué et y demeura longtemps suspendu. Et comme on chantait : « *Ora Virgo :* priez, ô Vierge, rendez-nous dignes de ce pain céleste », la Vierge Mère éleva bien haut l'Enfant, qui répandit une liqueur de baume sur toute la communauté Pendant la strophe : « *Fac dulcem fontem :* faites-nous goûter cette douce fontaine », il lui semblait que la bienheureuse Vierge prenait sous son manteau chaque personne présente et l'appliquait au Cœur de son divin Fils en disant : « Dans cette fontaine changez en douceur toutes vos amertumes et triomphez de toutes vos tentations. » Comme elle priait ensuite pour que la congrégation fût confirmée et affermie dans son bon propos, le Seigneur lui dit : « Si elles

1. *Séquence d'Hermann Contract :* « Les vrais Israélites, fils d'Abraham selon la nature, considérèrent autrefois avec admiration la manne véritable ; le symbole caché qu'elle contenait et qu'entrevit Moïse, nous le contemplons à présent que le voile du mystère est écarté. Faites par votre intercession, ô Vierge, que nous devenions dignes de ce pain du ciel.

« Cette source d'eau douce, préfigurée dans la pierre du désert, faites que nous puissions y goûter d'une foi sincère ; que nos reins soient ceints et qu'après avoir été lavés dans la mer, nous puissions contempler sur la croix le serpent d'airain »

veulent me rester attachées, je ne les abandonnerai jamais. »

CHAPITRE XXX.

53. DES ANGES; COMMENT LES HOMMES PEUVENT LEUR ÊTRE ASSOCIÉS.

AVANT la fête de saint Michel, la servante du Christ, dans un moment d'union avec Dieu, lui avait demandé quels hommages elle devrait rendre aux anges. Elle reçut cette réponse : « Récite neuf fois en leur honneur le *Pater noster*, selon le nombre des chœurs angéliques. » Elle les récita, et voulut les offrir à son ange, le jour même de la fête, afin qu'il les présentât lui-même aux autres esprits ; mais le Seigneur Jésus lui dit avec un certain mécontentement : « C'est à moi que tu dois laisser cette charge, car j'aurai pour très agréable de la remplir ; sache que toute offrande à moi confiée arrive aux cieux ennoblie par mon intermédiaire et transformée avec grand profit, de même qu'un denier jeté dans l'or en fusion se mêlerait au précieux métal en cessant d'être ce qu'il était, et paraîtrait ce qu'il est devenu, c'est-à-dire de l'or. »

Ensuite elle vit un vaste escalier à neuf degrés ; il était d'or, la multitude des anges y avait pris place, les anges sur la première marche, les archanges sur la seconde et ainsi de suite, chaque ordre angélique occupant son degré. Le ciel lui révéla que cet escalier symbolisait la vie des hommes. Ainsi quiconque dans

l'Église de Dieu remplit son office avec fidélité, humilité et dévotion, assiste pour Dieu les pèlerins et les pauvres et s'acquitte envers son prochain de tous les devoirs de la charité, celui-là serait placé au niveau des Anges, sur le premier degré. Ceux qui s'appliquent plus intimement à Dieu par la prière et la dévotion, donnant en outre à leur prochain l'enseignement, le conseil et le secours, seraient au second degré, parmi les Archanges. Ceux qui pratiquent avec énergie la patience, la soumission, la pauvreté volontaire, l'humilité ainsi que toutes les autres vertus, monteraient au troisième degré, en compagnie des Vertus. Ceux qui résistent aux vices et à la concupiscence, qui méprisent le diable avec ses suggestions, obtiendraient leur glorieuse récompense sur le quatrième degré, avec les Puissances. Les Prélats de l'Eglise qui administrent avec sagesse, qui veillent nuit et jour au salut des âmes et font soigneusement fructifier les talents qu'ils ont reçus, ceux-là recevraient pour leurs travaux le royaume de gloire, sur le cinquième degré, avec les Principautés. Ceux qui s'inclinent en toute soumission et respect devant la divine Majesté, et rendent honneur à leur prochain pour la gloire de Dieu et ceux qui, se souvenant d'avoir été créés à l'image de Dieu, s'efforcent de lui devenir conformes, en soumettant la chair à l'esprit et en élevant leur âme vers les choses célestes, se réjouiraient, au sixième degré, avec les Dominations. Ceux qui s'adonnent à la contemplation assidue et gardent la pureté du cœur avec la tranquillité de l'esprit, offrant à Dieu une demeure paisible, peuvent être appelés le paradis de Dieu, selon cette parole : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.* (Prov., VIII, 31.)

C'est d'eux que le Seigneur a dit : *Je me promènerai en eux et j'y demeurerai* (II Cor., VI, 16); et ils sont au septième degré, associés aux Trônes. Ceux qui dépassent les autres en science et en connaissance, dont l esprit illuminé a le bonheur de contempler Dieu face à face, ceux-là font refluer vers la source de toute sagesse ce qu'ils y ont puisé pour enseigner et illuminer leur prochain, et ils sont au huitième degré, avec les Chérubins. Ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur et de tout leur esprit, se jettent tout entiers dans ce feu éternel, qui est Dieu même, deviennent enfin si semblables à lui qu'ils l'aiment comme ils en sont aimés, d'un amour vraiment divin ; ceux-là aiment aussi toutes choses en Dieu et pour Dieu, regardent leurs ennemis comme des amis, rien ne peut les séparer de Dieu, rien ne peut plus même les arrêter, car plus l'ennemi leur fait la guerre, plus ils se fortifient dans l'amour. Leur cœur brûle en eux-mêmes ; ils embrasent leurs frères d'une telle charité que, si c'était possible, ils les rendraient tous parfaits dans l'amour ; ils pleurent, outre leurs propres fautes, les vices et les péchés d'autrui, car ils aiment et recherchent la seule gloire de Dieu et non la leur ; et ils sont au neuvième degré, avec les Séraphins. Le premier rang est le leur, car entre eux et Dieu, il n'y a plus d'autres esprits.

54. COMMENT CHAQUE ANGE S'OCCUPE DE L'AME QUI LUI EST CONFIÉE.

PENDANT la messe, elle vit une multitude d'anges qui se tenaient sous une forme humaine devant chacune des vierges dont ils avaient la garde.

Quelques-uns portaient des sceptres fleuris, d'autres des fleurs d'or ; lorsque le convent faisait une inclination, ils appliquaient leurs lèvres sur la fleur en signe de paix éternelle. Ainsi firent les anges tout le temps de cette messe. Mais quand les vierges vinrent au banquet du Roi des cieux, les anges y conduisirent celles dont ils étaient protecteurs. Le Roi, dans sa gloire ineffable, tenait alors la place du prêtre. Sur sa poitrine brillait un joyau orné d'un bel arbre à deux branches, et de son très doux Cœur (où sont cachés tous les trésors de sagesse et de science), coulait un ruisseau très pur où s'enivrèrent, comme au torrent de la divine volupté, celles qui s'approchaient de Dieu.

CHAPITRE XXXI.

55. DE LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS ET COMMENT LE CHRIST SUPPLÉE AUX DÉFAUTS DE L'AME.

La veille de la Toussaint, un travail qui lui avait été enjoint par l'obéissance lui fit négliger d'arriver à la messe; elle y vint au moment de l'élévation, le cœur triste, n'ayant plus que son retard à présenter à Dieu. Le Seigneur lui dit : « Ne me crois tu pas assez de valeur pour payer tes dettes ? – Oh ! oui, Seigneur, j'ai pleine confiance en votre pouvoir, » répondit-elle. — Le Seigneur reprit : « Est-ce que je ne suis pas d'une valeur assez appréciable pour suppléer en outre à toutes tes omissions? — Mais oui, Seigneur, dit-elle, je sais que rien ne vous est impossible. —

« Donc, dit le Seigneur, je répondrai complètement de tout devant Dieu le Père. Cependant demande aussi aux divers chœurs des saints d'offrir pour toi leurs mérites : aux Patriarches et aux Prophètes, leur désir de l'Incarnation ; aux Apôtres, leur fidélité à persévérer avec moi dans mes tribulations, leurs courses à travers le monde pour prêcher la foi et me conquérir un peuple fidèle ; aux Martyrs, la patience avec laquelle ils ont versé leur sang pour mon amour ; aux Confesseurs, la sainteté héroïque par laquelle ils ont montré, par leurs paroles et leurs actions, la voie de la vie ; aux saintes Vierges, la chasteté et l'intégrité qui leur a mérité d'être plus proches de moi. »

Pendant les Matines, elle vit le Roi de gloire assis sur un trône de cristal translucide orné de coraux rouges. A sa droite était la Reine du ciel, assise sur un trône de saphir décoré de perles blanches. Elle reconnut dans le cristal du trône royal l'inestimable pureté de la Divinité ; dans les coraux, le sang vermeil de l'Humanité du Verbe ; le saphir désignait ce ciel qui est le cœur de la Mère de Dieu, orné des perles fines de sa virginale pureté.

Comme on chantait le verset du deuxième répons : « Priez pour le peuple : *ora pro populo* » [1], etc., la Mère de gloire, se levant de son trône, fléchit les genoux et sembla prier le Roi son Fils pour la congrégation. Tous les chœurs des saints prirent la même attitude à mesure que l'office les mentionnait. Enfin, pendant la huitième leçon, la glorieuse Vierge se leva de nouveau avec la troupe innombrable des vierges, et

1. Verset du répons : *Felix namque es,* usité aux fêtes de la sainte Vierge et placé comme deuxième répons aux matines de la Toussaint à Helfta.

voici que du Cœur divin, où sont cachés les trésors de toute béatitude, sortit un triple lien semblable à une chaîne d'or. Après avoir traversé le cœur très aimant de la Vierge Mère, ce lien passa à travers le cœur de toutes les vierges jusqu'à ce que de la dernière de ces saintes, il revînt pénétrer dans le Cœur du Seigneur lui-même. La triple chaîne avait tracé sur son parcours un cercle merveilleux dont se trouvait exclue la multitude des deux sexes qui n'avait pas été élevée au don sublime de la virginité. Cette foule formait comme un second chœur autour du premier, et les saints anges, séparés de l'un et de l'autre, formaient un troisième chœur ; mais de toutes les âmes de cette multitude, aussi bien que de celle des vierges, s'élevait un concert mélodieux comme la grande voix des orgues. Cette mélodie céleste donnait à entendre qu'il n'est aucune action, si petite soit-elle, accomplie sur terre comme louange, action de grâces, prière, acte ou parole, voire même comme simple pensée, dont la résonance ne soit éternelle pour louer Dieu et accroître la gloire et la joie des bienheureux. Ce fait lui rappela ce qui est écrit : *Là résonnent à jamais les instruments des saints*[1], et aussi : *Louez-le sur les cymbales et dans les chœurs*, etc. (Ps. CL, 4). Le triple lien sorti du divin Cœur lui parut donc signifier l'amour de l'adorable Trinité, c'est-à-dire du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui, par l'intermédiaire de la très digne Mère de Dieu, Marie, pénètre les cœurs amoureux des vierges d'une suavité spéciale, afin de

1. *Antienne :* Dans la cité du Seigneur, là résonnent à jamais les instruments des saints ; là est le cinnamome et le baume, le parfum le plus suave est leur chant ; là les anges et les archanges chantent un hymne à Dieu, alleluia, alleluia.

se les unir, c'est ce que l'Ecriture atteste par cette parole: *La pureté rapproche de Dieu.* (Sap., VI, 20.)

A la grand'messe, pendant le chant de l'Evangile, questionnant selon sa coutume, elle dit : « Que voulez-vous que je fasse maintenant, ô doux Bien-Aimé ? — Que t'ai-je conseillé hier ? » répondit le Seigneur. Elle se souvint alors que le Seigneur lui avait dit la veille de prier l'assemblée des saints afin qu'ils fissent l'offrande pour elle. Elle se mettait en devoir d'obtenir cette faveur, lorsqu'elle entendit le Seigneur lui dire : « Moi-même. je vais prendre les devants sur les saints, je m approcherai afin de faire l'oblation pour toi à Dieu le Père. Je lui offrirai d'abord le temps que j'ai passé au sein de la Vierge ma Mère ; ces neuf mois où je me suis reposé comme l'époux dans la chambre nuptiale, je les offrirai pour ce temps où, toi aussi, tu es demeurée dans le sein de ta mère. mais souillée du péché originel et incapable de recevoir la grâce. Puis j'offrirai ma très sainte Nativité pour ta naissance ; tu étais alors une étrangère pour moi, car tu n'avais pas encore été régénérée dans la fontaine baptismale. J'offrirai mon enfance très innocente, ma première jeunesse, pour les ignorances de la tienne ; le zèle ardent de mon adolescence et de ma jeunesse pour réparer les négligences de la tienne. Enfin j'offrirai l'ensemble de ma vie très sainte et très parfaite avec le fruit de mon amoureuse Passion, pour toutes tes fautes et tes défaillances, afin que, par moi et en moi, soit compensé tout ce qui te manque. »

Après avoir ainsi parlé, le Seigneur des vertus, suivi de la milice céleste, s'avança pour déposer l'offrande sur un autel magnifiquement décoré de sculptures qui semblaient l'œuvre d'un art surhumain. Elle comprit

que là était caché le trésor infini et inestimable de la suprême et incompréhensible Divinité ; que les sculptures de cet autel symbolisaient les bienfaits de Dieu, dans leur ineffable diversité qui dépasse l'intelligence humaine. On montait à cet autel par trois degrés : le premier était en or, parce que nul ne peut venir vers Dieu sans la charité. Le second, couleur d'azur, désignait la méditation des choses célestes, car celui qui s'approche de Dieu doit nécessairement se dépouiller des idées terrestres pour s'efforcer d'atteindre, par l'oraison, les pensées célestes. Le troisième degré, de couleur verte, exprimait la vigueur que réclame la louange divine, car nos actions doivent être animées par l'intention de louer Dieu bien plus que par le désir de notre avantage et de notre salut.

Vers le moment de la communion elle vit, au milieu des chœurs décrits plus haut, une table ronde magnifiquement servie. Sous l'espèce sacramentelle de l'hostie, le Seigneur donna son corps et son sang précieux à toute la communauté, assise avec lui à cette table. Ensuite, comme un roi magnifique, il donna à toutes un cadeau royal par le ministère des célestes princes. Or celle qui vit ces choses certifia que ce présent était bien conforme à ce que Dieu avait dit à une âme dévote [1] en cette même fête : en gage d'amour spécial, il avait promis de donner à chaque membre de la communauté mille âmes, c'est-à-dire que leurs pieuses prières devaient délivrer mille âmes des liens du péché et les faire entrer dans le royaume des cieux.

1. Voir le *Légat de la divine piété,* liv. III, CIX.

56. DE L'AURÉOLE DES VIERGES ET COMMENT DIEU DOIT ÊTRE LOUÉ DANS SES SAINTS.

En cette même fête, comme elle se demandait quelle louange rendre à Dieu en l'honneur de ses saints, le Seigneur lui dit : « Loue-moi de ce que je suis la couronne de tous les saints [1]. » Aussitôt elle se mit à bénir et à louer de tout son cœur la très sainte et toujours adorable Trinité qui daigne être la couronne et l'honneur des saints. De plus, elle la louait pour la singulière prérogative de l'auréole qui couronne les vierges dans la béatitude. Alors elle vit sur la tête de la glorieuse Vierge Marie et de tous les saints une couronne d'un prix inestimable, dont l'éclat dépassait toute expression. Elle vit aussi comment Dieu est l'auréole spéciale de la bienheureuse Vierge Marie et de toutes les vierges. Cette auréole lui parut être comme une guirlande faite de nœuds rouges, blancs et or tressés, et trois par trois. Le rouge rappelait, en même temps que la Passion du Christ, toutes les souffrances et les adversités souffertes par les vierges. Quiconque veut garder sa virginité sans tache n'y parvient pas sans travail et sans tribulation. L'or désignait l'amour mutuel du Christ et des vierges, car celles qui sont vraiment vierges aiment naturellement celui à qui elles ont voué leur parfaite chasteté. Enfin le nœud de blanches perles signifiait à la fois, et l'innocence du Christ, et la virginité sans tache. Les nœuds disposés trois par trois sur la couronne exprimaient bien que les vierges

1. Paroles de la liturgie à l'Invitatoire de la fête.

possèdent, plus que les autres saints, trois dons qui sont la familiarité, la délectation et la saveur cachées pour elles dans le Seigneur. Evidemment le comble de la gloire et de l'honneur où parviennent tous les saints est obtenu par le sang, par l'innocence du Christ et par ses autres vertus. Toute âme bienheureuse est honorée de la douce familiarité du Seigneur, mais la prérogative spéciale des vierges est de jouir de ces trois biens dans ce Dieu qui s'est fait réellement leur Epoux, avec une intimité, une joie et un rassasiement inconnus aux autres. Sous les nœuds arrondis pour tresser la couronne, elle comprit que se cachait un bien sans prix et sans nom que les saints du ciel même ne peuvent assez comprendre pour l'exprimer. A vrai dire, ce bien personne ne le connaît s'il ne l'a reçu.

Pendant la sainte nuit, comme elle célébrait avec ferveur les louanges de la très sainte Trinité, elle vit dans une extase une eau vive, plus brillante que le soleil, qui prenait sa source et s'alimentait en elle-même et qui répandait dans l'atmosphère une fraîcheur exquise et salutaire. La bassin de cette fontaine était construit en pierres très dures et précieuses ; sans aucun secours humain, la fontaine faisait elle-même fonctionner ses eaux et les versait à tous avec abondance. Par ce bassin de granit était signifiée la toute-puissance du Père ; par le système du fonctionnement des eaux, la sagesse incréée du Fils qui, selon son bon plaisir, se répand sur tous et se distribue, se communique à chacun, comme elle le veut. La douce température des eaux désignait la bonté ineffable de l'Esprit-Saint. L'air salubre entretenu par la fontaine signifiait que Dieu est la vie de toute créature. Privé d'air pur,

l'homme ne peut vivre ; de même aucune créature ne vit sans Dieu. Autour de la fontaine et reposant sur le bassin même, se dressaient sept colonnes ornées de chapiteaux en saphir. Par ces colonnes, autant de jets versaient leurs eaux tranquilles sur les saints, sur les anges, sur les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs les vierges ; le septième et dernier se répandait sur tous les autres saints. Alors rassasiés du bien suprême, les bienheureux exhalaient les uns pour les autres un parfum délicieux, que tous respiraient, dans une mutuelle et sainte avidité : ceci donnait à entendre que les saints se communiquent entre eux, par un mouvement d'inépuisable bienveillance, leur joie et tous les biens qu'ils possèdent en Dieu.

CHAPITRE XXXII.

57. DE SAINTE CATHERINE ET DE SA GLOIRE.

En la fête de sainte Catherine, privilégiée entre toutes les vierges, la sainte lui apparut enveloppée dans un vêtement couvert de roues en or, et retenu vers le haut par deux mains également en or qui rejoignaient les deux pans de ce manteau. — Ces mains signifiaient l'heureuse et indivisible union de Dieu et de l'âme. — La servante du Christ se mit à saluer révéremment Catherine par l'antienne « *Ave speciosa* [1] :

1. *Ave, virgo speciosa, clarior sideribus, cujus vultum et decorem concupivit Dominus, funde preces Creatori pro tuis supplicibus* : Je vous salue, ô Vierge toute belle. plus brillante que les étoiles, vous dont la grâce et la beauté ont captivé les saints désirs du

salut, vierge très belle, » etc. Puis elle lui dit : « Je vous en prie, apprenez-moi ce que signifient ces mots que nous vous chantons : « *cujus vultum ac decorem concupivit Dominus* : dont le Seigneur a convoité le visage et la beauté. » Qu'est-ce que ce visage en vous convoité par le Seigneur ? » Elle répondit : « Mon visage est l'image de l'adorable Trinité que le Seigneur a convoitée en moi, parce que je ne l'ai jamais altérée par des péchés graves. Ma beauté est l'éclat que le Christ répand sur ses fidèles, quand il les décore de la riche pourpre de son sang. Or, sache que cet éclat se renouvelle et s'accroît à chaque communion ; celui qui communie une fois double cet éclat ; mais celui qui communie cent et mille fois augmente autant de fois cette beauté de son âme. »

Et comme cette vierge avait prié sainte Catherine pour une personne qui lui était dévote, elle répondit : « Dis-lui de réciter en mon honneur le *Laudate Dominum ommes gentes* et l'antienne « *Vox de cœlis*[1], etc. : Une voix se fit entendre du ciel : Viens, ma bien-aimée, viens ; entre dans la chambre nuptiale de ton Epoux ; ce que tu demandes est accordé ; ceux pour qui tu pries seront sauvés. » Tu me rappelleras ainsi la joie que j'éprouvai lorsque le Christ, mon Roi et mon Epoux, m'appela ainsi. En effet, lorsque j'entendis cette voix, un tel amour embrasa mon cœur et je me fondis dans une telle allégresse que toute l'horreur de la mort s'évanouit pour moi. »

Seigneur ; intercédez auprès du Créateur pour ceux qui ont recours à vous.

1. *Vox de cœlis insonuit : Veni, dilecta mea, veni, intra thalamum sponsi tui ; quod postulas impetrasti, pro quibus oras salvi erunt.*

CHAPITRE XXXIII.

58. DU DERNIER DES SAINTS ET DE LA BONTÉ DE DIEU.

Un samedi, pendant le chant de la séquence *Mane prima sabbati*, à cette strophe : « *Ut fons* [1], etc. : Il est la source de toute bonté, lui qui t'a lavée de tes fautes ; prie-le de nous purifier aussi et de nous donner le pardon, à nous ses serviteurs et ses clients, » elle réfléchissait aux dons inénarrables sortis déjà nombreux et admirables de cette source de tout bien, et aux dons qui en découlent encore sans cesse. Le Seigneur lui dit : Viens et considère le plus petit de ceux qui sont au ciel, alors tu connaîtras la source de miséricorde. » Elle se demanda aussitôt où le trouver et comment le reconnaître. Et voilà que se présente devant elle un homme habillé de vert, aux cheveux crépus et aux yeux glauques, de petite taille et cependant d'un visage extraordinairement beau et régulier. Elle lui dit : « Qui es-tu ? » Et lui : « J'étais sur terre un voleur et un bandit, je n'ai jamais rien fait de bien. — Alors comment es-tu entré ici dans la joie ? » reprit-elle ? Mais lui : « Ce que j'ai fait de mal, ce n'était pas par méchanceté, mais comme par habitude et ne sachant rien de mieux, car j'avais été ainsi élevé par mes parents. Au dernier moment le repentir m'a

1. *Ut fons summæ pietatis, Qui te lavit a peccatis, Servos suos atque tuos Mundet data venia.* Séquence en l'honneur de la résurrection usitée au moyen âge et dont la dernière strophe s'adresse en ces termes à sainte Madeleine. (V. *Année liturgique,* au jeudi de Pâques.)

obtenu la miséricorde divine. J'ai passé cent années dans le lieu des peines ; j'y ai souffert beaucoup de tourments ; et maintenant, par la seule et gratuite bonté de Dieu, j'ai été amené ici, dans le repos éternel. » Alors cet homme livra par une sorte de transmission à celle qui voyait ces choses les biens que Dieu avait miséricordieusement mis en lui ; ceci lui causait une grande joie. Elle connut ainsi dans ce dernier habitant du paradis ce qu'est la source de bonté. Si Dieu opère de si grandes choses en qui n'a rien fait de bien, que n'accomplira-t-il pas dans ses saints riches en vertus ?

CHAPITRE XXXIV.

59. DE SAINT BARTHÉLEMY.

Elle vit un jour l'apôtre saint Barthélemy dans une gloire merveilleuse et, devant lui, une croix en or. Comme elle se demandait ce que cela pouvait signifier, le Seigneur lui dit : « C'est la croix dont j'ai parlé dans l'Evangile : *Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* (Math , xvi, 24.) L'espérance et la confiance en sont la partie supérieure, car elles dirigent vers moi ceux qui, à cause de moi, font abnégation de ce qu'ils sont et de ce qu'ils ont. Le bras droit est l'amour du prochain ; le bras gauche. la patience dans les adversités. La partie inférieure est la prévoyance, qui évite tout ce qui peut éloigner l'âme de Dieu. Or comme ce disciple que j'ai aimé m'a suivi et imité avec per-

fection, il a porté cette croix, et maintenant elle rehausse glorieusement la dignité dont je l'ai récompensé. »

COMMENT LOUER DIEU DANS SES SAINTS.

La gloire si grande de cet apôtre lui ayant été ainsi manifestée, elle désira louer Dieu dans ses saints pour la gloire qu'il donne à ceux qui l'aiment. Le Seigneur daigna alors s'incliner pour instruire sa dévote disciple : « Loue ma bonté envers les saints, dit-il, car je leur ai accordé une si complète béatitude que non seulement ils surabondent de biens, mais qu'ils voient encore leur joie s'accroître du bonheur de leurs frères. La béatitude des autres procure à chacun des saints plus de jouissance que les honneurs rendus à un fils unique n'en donnent à sa mère, que le triomphe et la gloire d'un fils n'en procurent à son père. Par l'effet d'une aimable charité, un saint jouit du mérite de tous les autres, comme s'il lui appartenait. »

60. DES SAINTS.

« En la fête de chaque saint, tu peux donc me louer d'abord pour les avoir choisis de toute éternité. Cette élection est confirmée en eux de telle sorte qu'une fois élus pour la béatitude éternelle, même s'ils tombent en de grands péchés, je ne vois plus en eux que la gloire à laquelle ils parviendront. Tu peux me louer ensuite pour l'appel au royaume de la gloire que je leur adresse en véritable ami. Qui donc oserait jamais s'approcher de ma divine majesté si je ne l'appelais et l'attirais vers moi ! Tu peux me louer

enfin pour le loyal partage du royaume que je fais avec eux. Je les ai tous établis comme moi, rois et reines; et je les fais régner avec tant de joie et de gloire qu'ils semblent avoir reçu, non pas la moitié de mon royaume, mais bien le royaume tout entier.

« Tu peux aussi rappeler aux saints la joie qu'ils goûtent à me connaître maintenant sans voile, à se délecter dans la considération de mon amour éternel et de ma gratuite élection à une telle félicité. Nul ne peut apercevoir les sentiments qui dirigent le cœur de son ami autant que mes élus reçoivent la puissance de scruter l'intime de mon Cœur et de ressentir avec une indicible joie l'affection et l'amour que je leur porte. Tu peux leur rappeler aussi la saveur délicieuse qu'ils goûtent quand ils me louent, me bénissent et voient ma charité envers eux. Enfin dis-leur qu'ils ont toute la pleine liberté de leur volonté et qu'ils peuvent agir avec libéralité en tout ce qu'ils veulent. »

On peut encore rappeler aux saints : 1° la très glorieuse, très splendide et très délicieuse demeure préparée pour eux depuis l'éternité ; c'est-à-dire leur rappeler qu'ils sont où est le Seigneur, comme cohéritiers du Fils unique; qu'ils ont leur place avec lui dans le plus profond du cœur de son Père ; 2° l'épanchement si doux par lequel Dieu a répandu sur eux ses divines voluptés et le mouvement de gratitude qui leur fait renvoyer à Dieu les délices qu'ils goûtent ; 3° l'insigne honneur que Dieu leur fait de les inviter à sa table, de les nourrir et de les rassasier, sans dégoût possible, de la splendeur de son aimable face ; de les enivrer au torrent de la volupté divine et de combler tous leurs désirs ; 4° la rémunération très juste en vertu de laquelle la moindre chose faite,

abandonnée ou soufferte par amour, n'est jamais laissée en oubli mais au contraire gardée par Dieu avec jalousie, pour être récompensée au delà du mérite acquis ; 5° l éternelle béatitude qui leur assure une gloire et une félicité sans fin, avec un perpétuel accroissement de joie et de récompense.

CHAPITRE XXXV.

61. FÊTE DE LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE.

En la fête de la Dédicace, pendant la messe, au chant du verset : « *Deus cui adstant angelorum chori*[1] : Dieu devant qui se tiennent les chœurs des anges », elle vit en esprit la céleste Jérusalem et le trône de Dieu qui y est établi. Ce trône est de telle dimension qu'il s'étend des hauteurs du ciel jusqu'aux profondeurs de l'enfer ; au-dessous se trouve un levier puissant qui écrase tous les damnés. Elle comprit que ce levier désigne la justice de Dieu qui a si justement séparé de lui les impies. Cette cité est construite de pierres précieuses et vivantes, qui sont les saints, et chaque saint apparaît dans les murs, avec tous ses mérites, comme on verrait une image dans un clair miroir. Les anges sont rangés devant le trône, selon leur ordre et leur dignité. Cependant comme cette âme désirait arriver jusqu à son Bien-Aimé, les Anges la prirent avec une admirable condescendance au milieu d'eux, et la firent monter jusqu aux Ar-

1. Verset du répons-graduel.

changes, ceux-ci la conduisirent aux Vertus et, passant ainsi à travers tous les chœurs angéliques, elle parvint au trône de son Bien-Aimé, et lui dit en tombant à ses pieds : « Je salue vos pieds sacrés, qui vous ont servi à vous élancer comme un géant d'amour et de désir, pour parcourir la voie de notre rédemption et de notre salut. » Puis elle rendit grâces pour les bienfaits qu'elle avait obtenus aux pieds de son Sauveur.

Elle dit ensuite au Seigneur : « Que demanderai je maintenant, puisqu'on nous invite aujourd'hui à prier par l'assurance d être entendus aussi souvent que nous demanderons ? [1] » Le Seigneur répondit : « Demande d'abord pour toi la rémission de tous tes péchés, car c'est ce qu il y a de plus salutaire pour l'homme et le meilleur moyen d'obtenir la joie véritable. Quiconque en effet, vraiment pénitent, avoue ses péchés, se jette à mes pieds avec la volonté sincère de les confesser, pour obtenir le pardon, celui-là sera certain d'avoir pleine rémission, pourvu qu'il trouve dans son cœur un sentiment assez humble pour être prêt à l'obéissance envers toute créature. »

Alors l'âme, se levant, vit le Seigneur assis sur son trône, les mains étendues. Il disait : « Sur la croix, je suis demeuré les bras étendus jusqu'à ma mort ; je me tiens encore ainsi devant mon Père, en signe que je suis toujours prêt à serrer dans mes bras tous ceux qui voudront y venir. Quelqu'un désire-t-il cette faveur ? S'il est prêt à souffrir toute adversité pour mon amour, c'est un signe qu'il est déjà parvenu à cet embrassement. Quelqu'un aspire-t-il à mon baiser ? S'il peut se rendre le témoignage qu'il aime en tout ma

1. Allusion à la collecte de la Dédicace.

volonté et qu'elle lui plaît souverainement, c'est un indice que ce baiser est obtenu. Quiconque veut me faire entendre et exaucer ses prières doit être prêt à toujours obéir, car il est impossible que les prières de l'homme obéissant ne soient pas acceptées ».

Comme on chantait le répons *Benedic*, elle vit toutes les vertus qui y sont nommées, personnifiées par des vierges debout devant Dieu. Une d'entre elles, plus belle que ses sœurs, tenait une coupe d'or, où les autres vierges versaient une liqueur embaumée que la première vierge agenouillée offrait au Seigneur. Etonnée de ce spectacle, elle désirait en comprendre la signification, lorsque le Seigneur lui dit : « Celle-ci est l'obéissance ; seule elle me présente à boire, car l'obéissance contient en elle-même la richesse des autres vertus : le véritable obéissant doit nécessairement posséder l'ensemble de ces vertus. D abord la santé de l'âme, c'est-à-dire l'absence de l'infirmité qu'est le péché mortel. Ensuite l'humilité, puisqu'il se soumet en tout à ses supérieurs. La sainteté et la chasteté sont aussi en lui, puisqu'il garde la pureté du corps et du cœur. Les vertus et la victoire lui sont nécessaires pour être fort dans les œuvres bonnes, et victorieux dans les luttes contre le mal. D'autres vertus encore conviennent à l'obéissant : la foi, sans laquelle nul ne peut plaire à Dieu ; l'espérance, qui nous fait tendre vers Dieu : la charité envers Dieu et envers le prochain ; la bonté, qui se montre douce et agréable pour tous ; la tempérance, qui retranche tout le superflu ; la patience, qui triomphe des adversités et les rend utiles et fructueuses ; enfin la discipline religieuse, par laquelle on observe strictement sa règle. »

Durant ce temps, elle pria pour une personne qui trouvait sa charge pénible, et elle la vit auprès de Dieu parmi ces vierges. Le Seigneur dit à son sujet : « Pourquoi chante-t-elle pour moi de mauvaise grâce, puisque je chanterai de bonne grâce pour elle dans l'éternité ? Chanter un seul jour pour moi, par obéissance, m'est plus agréable que tous les chants possibles exécutés d'après la volonté propre. »

PETIT TRAITÉ

SUR LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

CHAPITRE XXXVI.

1. DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE ET DE SES SEPT SUIVANTES.

Un jour, pendant la messe *Salve sancta Parens*, comme elle saluait la Vierge Marie en lui demandant d'obtenir par son intercession le pardon de ses péchés, elle vit cette bienheureuse Vierge debout en présence du Seigneur. Alors, tombant à ses pieds, elle toucha le bord de ses longs vêtements qui traînaient jusqu'à terre, et elle s'en servit pour s'essuyer le visage. Puis, s'étant relevée, elle vit autour d'elle plusieurs vierges qu'elle désira connaître, et dont la Vierge Marie lui dit : « Ces vierges étaient mes servantes sur la terre. La première est la Sainteté : elle m'a servie dès le sein de ma mère, où elle m'a remplie du Saint-Esprit La seconde est la Prudence : elle m'a gardée dans mon enfance de toute action puérile, qui n'eût pas été conforme à la volonté de Dieu. La troisième est la Chasteté : elle m'a servie à l'heure où

l'ange me saluait ; c'est son amour qui me dicta les réponses que je fis La quatrième est l'Humilité : c'est elle qui m'a faite Mère du Dieu dont je me confessais la servante. La cinquième est la Charité : du sein du Père elle amena le Fils de Dieu dans mon sein. Le cœur des autres mères pendant leur grossesse souffre parfois des défaillances causées par la douleur ; c'est l'excès de l'amour qui seul fit défaillir le mien ; comme le cerf désire les fontaines, ainsi je désirais contempler le Fils que je portais dans mes entrailles. La sixième est la Diligence attentive, qui m'a servie dans toutes mes démarches, à la naissance de mon Fils ; elle m'a fait accomplir pleinement la volonté du Père à son égard. La septième est la Patience : celle-là fut à mon service dès la première heure de l'existence de mon Fils et jusqu'à la dernière heure de sa Passion. De plus, la Crainte de Dieu se fit ma camérière et ne laissa jamais mes pieds glisser. »

Alors celle-ci dit : « O Dame, obtenez-moi ces vertus. — Approche-toi de mon Fils, demande-les à lui-même, » répondit-elle. Or, le Seigneur était assis sur un trône d'or soutenu par deux colonnes qui étaient ornées de saphirs enchâssés dans l'or. L'âme se prosterna à ses pieds et le supplia d'accorder ces vertus non seulement à elle, mais encore à tous ceux qui étaient dans le temps de l'épreuve. Le Seigneur parut acquiescer à cette prière et assigna à son service les vierges qui étaient là. Alors elle aperçut dans la main de chacune d'elles une petite lance aiguë. Cette pointe signifiait la constance indispensable pour résister aux vices. Autour des lances étaient suspendues des cymbales en or : dès qu'on les agitait,

elles rendaient un son très harmonieux aux oreilles du Seigneur. Ces cymbales signifiaient les pensées par lesquelles on remporte sur les vices des victoires qui sonnent bien aux oreilles de Dieu. Elle vit alentour des multitudes d'anges et de saints, et le Seigneur dit : « Tous ceux-ci, ces milliers de milliers qui se tiennent ici, seront les défenseurs de tous ceux qui combattent pour moi contre les embûches de l'ennemi. »

CHAPITRE XXXVII.

2. COMMENT ON PEUT OBTENIR UNE VRAIE SAINTETÉ.

Un samedi, en chantant la messe *Salve sancta Parens*, elle salua la bienheureuse Vierge et la pria de lui obtenir une vraie sainteté. La glorieuse Vierge répondit : « Si tu désires une vraie sainteté, tiens-toi près de mon Fils ; il est la sainteté même, sanctifiant toutes choses. » Pendant qu'elle se demandait comment elle pourrait faire cela, la douce Vierge lui dit encore : « Applique-toi à sa très sainte enfance, demandant que, par son innocence, les fautes et les négligences de ton enfance soient réparées. Applique-toi à sa fervente adolescence, épanouie dans un amour brûlant, qui eut seul le privilège de donner une matière suffisante à l'amour de Dieu. Unis-toi à ses divines vertus, qui pourront ennoblir et élever les tiennes. Secondement, tiens-toi encore près de mon Fils en dirigeant vers lui tes pensées, tes paroles et tes actions, afin qu'il efface tout ce qui s'y trouve d'impar-

fait, lui qui n'a jamais failli. Troisièmement, tiens-toi près de mon Fils comme l'épouse auprès de l'époux qui, de ses biens, lui fournit le vivre et le vêtement, tandis qu'elle chérit et honore, par amour pour lui, les amis et la famille de son époux. Ainsi, que ton âme se nourrisse du Verbe de Dieu comme de la meilleure nourriture, et qu'elle se couvre et se pare des délices qu'elle goûte en lui, c'est-à-dire des exemples qu'il lui donne à imiter. Unis-toi aussi à sa famille, je veux dire aux saints ; aime-les, loue Dieu pour eux, demande leur souvent d'aller vers le Bien-Aimé pour le louer avec toi. C'est ainsi que tu seras vraiment sainte, selon qu'il est écrit : « *Avec le saint tu seras saint* » (Ps. XVII, 26), comme une reine devient reine en s'associant au sort du roi. »

Dans la séquence *Ave Maria*, comme on chantait : « *Salvatoris Christi templum exstitisti :* Vous avez été le temple du Christ Sauveur », elle dit à la glorieuse Vierge qu'elle avait été, en vérité, le plus glorieux, le plus radieux et le plus agréable temple de Dieu. Alors la très sainte Vierge, la prenant par la main, la conduisit vers une maison magnifique, très haute, construite en pierres de taille, sans aucune fenêtre et pourtant très éclairée à l'intérieur, ayant une petite porte d'un jaspe rouge et épais, fermée d'une chaîne d'or. Cette maison figurait la glorieuse Vierge Marie : les pierres carrées marquaient que les quatre éléments, dont l'homme est formé, étaient chez elle en équilibre parfait ; la hauteur et la clarté indiquaient sa contemplation si élevée et sa science si parfaitement lumineuse. La porte exprimait sa miséricorde, ouverte à qui se présente ; le jaspe rouge, son admirable patience ; et la chaîne d'or, son amour. La

Vierge lui dit : « Si tu désires devenir la maison de Dieu en cette manière, pratique ces vertus. »

La glorieuse Vierge portait à la main droite quatre anneaux ornés de pierres précieuses ; elle plaça cette main sur le cœur de la Sainte en lui disant : « Par ces pierres, tu triompheras de toute espèce de tentation. Les tentations naissent de quatre vices : l'orgueil, la colère, la luxure et la paresse spirituelle. Si tu te sens enflée par la superbe, oppose-lui ma sainte humilité ; si la colère te chagrine, rappelle-toi ma douceur, car je fus la plus douce des créatures ; si l'impureté te poursuit, recours à ma très sainte chasteté ; et si tu es tentée de paresse, réfugie-toi près de mon amour si ardent. Ainsi tu repousseras toutes les armes de l'ennemi. »

CHAPITRE XXXVIII.

3. DES COURONNES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Pendant la messe *Salve sancta Parens*, elle vit la bienheureuse Vierge Marie, la tête ornée d'une couronne dont les fleurons étaient inclinés vers la terre. Son manteau de pourpre était couvert de couronnes d'or, tournées de même vers la terre, et ayant chacune leur signification propre. La couronne de la tête désignait l'union à Dieu, plus parfaite en elle qu'en aucune autre créature. Celle qui ornait ses épaules portait pour inscription : *Mère de Dieu et des hommes* La troisième couronne, placée à la hauteur de la poitrine, portait ce mot : *Reine des anges*. La

quatrième : *Joie de tous les saints* La cinquième : *Consolation des malheureux.* La sixième : *Refuge de tous les pécheurs.* Les fleurons de toutes ces couronnes avaient leur pointe en bas, pour exprimer que la Vierge Marie daigne s'incliner vers les fils des hommes, en vertu même des dons et des bienfaits que Dieu lui a conférés

La Sainte ayant prié particulièrement pour certaines personnes confiées à ses soins, la bienheureuse Vierge lui dit : « Si un homme mis en gaîté par le vin se montre plus libéral qu'un homme sobre, combien ne serai je pas souverainement libérale, moi qui puise sans cesse, au divin Cœur, le vin très doux de la suprême Divinité. »

CHAPITRE XXXIX.

DES RAYONS SORTIS DU CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Un samedi pendant le chant du Répons : « *Ave Virgo singularis* : Salut, ô Vierge entre toutes », la bienheureuse Vierge Marie lui apparut devant l'autel, ayant en face saint Gabriel. En présence de cette vision, elle tomba aux pieds de la Vierge, la suppliant de lui obtenir le pardon d'un péché de médisance commis moins par malice que par le désir d'apaiser un esprit irrité. Mais la bienheureuse Vierge Marie, lui prenant la main, dit : « Fais vœu à mon Fils de ne plus commettre cette faute. — C'est vous, ô tendre Mère, répondit-elle, qui pourrez m'obtenir cette grâce. »

Comme on chantait le verset : « *Auro vestiris intus* : Vous êtes revêtue d'or », deux rayons s'échappèrent du Cœur entr'ouvert de la Bienheureuse Vierge et illuminèrent les deux côtés du chœur Il fut alors inspiré à celle-ci de saluer le cœur de la glorieuse Vierge dans les sept circonstances où ce saint cœur se montra meilleur envers nous que tout autre si l'on en excepte celui de Jésus-Christ. D'abord elle salua son désir de la naissance du Christ, désir qui l'emporta sur celui des patriarches et des prophètes ; ensuite dans l'amour très ardent et très humble qui la fit choisir pour Mère de Dieu. puis dans cette douceur qu'elle mit à élever le petit Enfant Jésus avec tant de tendresse ; quatrièmement, dans son attention à garder les paroles du Christ ; cinquièmement, dans son imitation de la patience de Jésus souffrant ; sixièmement, dans ses prières et ses souhaits pour l'Eglise naissante : septièmement, en ce qu'elle accomplit chaque jour, dans le ciel, quand elle appuie nos requêtes, auprès du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Pendant que celle-ci faisait l'inclination au *Gloria Patri*, la glorieuse Vierge, qui se tenait en face d'elle, s'inclinait aussi de la même manière jusqu'à ses genoux. Et comme celle-ci s'en étonnait, Dieu lui révéla que la très sainte Vierge étant élevée au-dessus de toute créature, exprime sa reconnaissance pour tous les dons de Dieu avec plus de révérence que toute créature.

Lorsqu'on chanta : « *Salve, Regina nobilis* : Salut, noble Reine », la bienheureuse Vierge Marie apparut de nouveau, tenant entre ses bras le petit Enfant, enveloppé de langes et attaché à sa mamelle virginale ; elle demeura ainsi devant celle qui chantait le verset :

« *Omnia pascentem* : Lui qui nourrit toute créature ». Dans le répons suivant, à ces paroles : « *Agnosce cui præbueris ulnas :* reconnais celui que tu as porté dans tes bras », elle éleva les bras, portant l'Enfant bien haut au-dessus de sa tête, comme pour montrer qu'elle manifeste à tous le Dieu-Homme.

CHAPITRE XL.

LES ANGES CONDUISENT L'AME VERS LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Un samedi encore, comme celle-ci désirait jouir de la présence de la bienheureuse Vierge pendant le répons *Regali*, il lui sembla voir tous les chœurs des anges s'approcher de la Vierge Marie, pour lui exprimer le désir de cette âme aimante et la supplier humblement de venir. Aussi les anges dirent, au neume du mot *Ostende*[1] : « Oh ! oui, Dame, venez » ; et à chaque groupe du neume, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Trônes, les Chérubins répétaient la même invitation. Lorsque le mot s'achevait : « *Ostende te, Maria* : Montre-toi, Marie », les Séraphins s'emparèrent avec puissance de la Vierge, et, avec tous les anges, l'escortèrent en grand respect jusqu'au milieu du chœur. — Cette vision fut fréquemment accordée à la Sainte.

1 A ces paroles : *Ostende te, Maria,* le manuscrit donne neuf neumes sur la syllabe *ten* Chacune de ces phrases musicales correspond donc à l'un des chœurs angéliques.

CHAPITRE XLI.

4. DES JOIES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Une fois, pendant une apparition de la bienheureuse Vierge, celle-ci la pria de lui apprendre comment elle pourrait l'honorer ce jour-là. La bienheureuse Vierge Marie fit cette réponse : « 1° Rappelle-moi la joie qui me fut donnée lorsque le Fils de Dieu, sortant du sein de son Père, vint comme un époux dans mon sein, et s'élança comme un géant pour courir sa voie.

« 2° Rappelle-moi la joie que j'éprouvai lorsqu'au sortir de mon sein virginal, il me devint un Fils de douceur et d'allégresse. Les autres fils apportent à leur mère douleur et tristesse ; mais le Fils de Dieu, qui est la douceur même, ne m'a apporté, à moi, sa Mère, que la joie et la suavité.

« 3° Rappelle-moi ma joie à l'offrande des Mages quand il devint pour moi un fils d'honneur ; car, depuis les siècles, aucune mère n'avait été honorée de pareils dons à la naissance de son fils.

« 4° Rappelle-moi ma joie lorsque j'offris mon Fils au temple. Là, il fut pour moi un Fils de pureté et de sainteté. Les autres mères venaient au temple pour être purifiées ; mais moi qui n'avais pas besoin de purification, j'y ai reçu un accroissement de sainteté.

« 5° Rappelle-moi qu'en sa Passion il a été pour moi un Fils de tristesse, de douleur et de rédemption.

« 6° Qu'en sa Résurrection, il me fut un Fils de joie et d'allégresse.

« 7° Et qu enfin, dans son Ascension, il me fut un Fils de majesté divine et de royale dignité. »

CHAPITRE XLII.

5. QU'ON NE PEUT MIEUX SALUER LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE QUE PAR L'*Ave Maria*.

Un samedi, pendant la même messe *Salve sancta Parens,* elle dit à la bienheureuse Vierge Marie : « Si je pouvais vous saluer, ô Reine du ciel, de la salutation la plus douce que le cœur de l'homme ait jamais composée, je le ferais bien volontiers. » Aussitôt la glorieuse Vierge lui apparut, portant la salutation angélique écrite en lettres d'or sur sa poitrine, et elle dit : « Aucun homme n'a trouvé plus haute salutation. Personne ne peut me saluer plus agréablement qu'en se servant avec respect du mot : *Ave*, que Dieu le Père m'adressa, confirmant ainsi par sa toute puissance mon exemption de toute malédiction (*Væ !*) du péché. Le Fils de Dieu, de son côté, m'a illuminée de sa divine sagesse : c'est ainsi qu'il a fait de moi une étoile brillante pour éclairer le ciel et la terre. Ceci est indiqué par mon nom *Maria*, qui veut dire *étoile de la mer*. Le Saint-Esprit enfin m'a pénétrée de sa divine douceur, et tellement remplie de grâce que tous ceux qui par moi cherchent la grâce, la trouvent : c'est ce que fait entendre cette expresion : « *gratia plena* : pleine de grâce ». Ces paroles : « *Dominus tecum* : Le Seigneur est avec vous », me rappellent l'union ineffable et l'opération accomplie en moi par la Trinité entière,

lorsqu'elle prit de la substance de ma chair pour l'unir en une seule personne à la nature divine en sorte que Dieu se fit homme et que l'homme devint Dieu. Ce que je ressentis de suave joie à cette heure, nulle créature n'en pourra jamais avoir la pleine expérience. Par ces mots : « *Benedicta tu in mulieribus* : Vous êtes bénie entre toutes les femmes », tout ce qui a vie reconnaît avec admiration et proteste que je suis bénie et élevée au-dessus de toute créature tant du ciel que de la terre. Par ceux-ci : « *benedictus fructus ventris tui* : Bienheureux le fruit de votre sein », est béni et exalté le fruit très excellent et très précieux de mon sein qui a vivifié, sanctifié et béni à jamais toute la création. »

CHAPITRE XLIII.

6. DE CINQ *Ave Maria* A RÉCITER AVANT LA COMMUNION.

Un jour, pendant son oraison, après Matines, il lui vint un doute : avait-elle récité la veille les Complies de Notre Dame ? Toute contristée, elle se mit à confesser au Seigneur sa négligence et à acquitter cet office. Ensuite elle récita cinq *Ave Maria* qu'elle avait coutume de dire avant de communier. — Nous écrivons ceci pour l'instruction d'autrui.

Par le premier *Ave Maria*, elle rappelait à Notre-Dame le moment solennel où elle conçut dans sa virginale pureté, comme l'ange l'avait annoncé, son Fils, attiré de ses demeures royales jusque dans l'abîme de

l'humilité. Elle demandait ainsi la pureté de conscience et la sincère humilité

Par le second *Ave Maria*, elle lui rappelait cet heureux moment où elle prit son Fils entre ses bras, et le voyant pour la première fois en son Humanité, le reconnut pour son Dieu ; celle-ci demandait par là d'obtenir une science véritable.

Par le troisième, elle lui rappelait qu'elle fut prête en tout temps à recevoir la grâce, et n'y fit jamais obstacle, la priant de lui obtenir un cœur toujours ouvert à la grâce divine.

Par le quatrième, elle lui rappelait avec quelle dévotion et action de grâces elle recevait sur la terre le Corps de son Fils bien-aimé, reconnaissant mieux que personne le salut dont il est la source, pour les hommes, et elle demandait d'arriver à la vraie reconnaissance.

Par le cinquième, elle lui rappelait l'amoureuse réception que son Fils lui avait faite en l'appelant à lui, la priant de lui obtenir une grâce de joie au moment où elle serait aussi accueillie dans l'éternité, car si l'homme connaissait le salut qui lui vient par le Corps de Jésus-Christ, il en mourrait de bonheur.

Alors elle vit en face d'elle la bienheureuse Vierge Marie, qui la serra entre ses bras. Mais elle recommença à se reprocher sa négligence et à se demander si, le soir précédent, elle avait, oui ou non, récité les Complies. « Puisque tu ne sais pas si tu les as dites, répondit la Vierge, mon Fils considère que c'est l'équivalent de les avoir réellement oubliées. »

CHAPITRE XLIV.

7. FIDÉLITÉ DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE.

UNE autre fois, comme elle s'accusait devant Dieu de n'avoir jamais aimé sa Mère autant qu'elle l'aurait dû, et de ne l'avoir pas assez honorée et servie, le Seigneur lui dit : « Pour réparer cette négligence, loue ma Mère de l'incomparable fidélité qu'elle m'a gardée durant sa vie, préférant en toutes ses actions ma volonté à la sienne. Exalte secondement la fidélité avec laquelle ma Mère s'est toujours trouvée présente lorsque j'avais besoin de son secours. Vois : elle a été jusqu'à ressentir en son âme tout ce que mon corps a souffert. Proclame en troisième lieu la grandeur de cette fidélité qu'elle me conserve dans le ciel, où elle travaille encore pour moi par la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes. Ses mérites ont ramené d'innombrables pécheurs ; des âmes que ma justice équitable destinait aux peines éternelles en ont été sauvées par sa miséricorde ; d'autres ont été retirées des feux du purgatoire. »

CHAPITRE XLV.

8. COMMENT SALUER LA BIENHEUREUSE VIERGE EN UNION AVEC TOUTE CRÉATUR.

PENDANT une messe *Salve sancta Parens*, où elle désirait encore saluer la bienheureuse Vierge, le

Seigneur lui dit : « Salue ma Mère en union avec toute créature. » Elle se demandait comment elle obéirait lorsqu'elle vit des Séraphins arriver du midi, portant des cierges allumés. L'inspiration divine lui fit aussitôt comprendre que ces esprits venaient la servir et l'aider, afin qu'elle pût offrir avec eux ses salutations à la bienheureuse Vierge. Embrasée d une ardeur séraphique, elle salua donc la très douce Vierge en cet amour dont, plus que toute autre créature. elle avait aimé Dieu. Cet incomparable amour, pendant la Passion de son Fils unique, avait pris tant de force qu'il avait absolument vaincu et éteint le sentiment humain. En effet toute créature pleurait alors la mort du Fils de Dieu ; mais la Vierge seule, immobile et joyeuse, unie à la Divinité, voulait que son Fils fût immolé pour le salut du monde.

Les Chérubins arrivèrent aussi. Ils portaient des miroirs, ce qui lui fit comprendre de quelle manière il fallait saluer avec eux la bienheureuse Vierge, dans la très manifeste et très lumineuse connaissance dont elle seule avait joui sur la terre, et qui la préparait à contempler dans le ciel, plus clairement que personne, l'inaccessible lumière de la Divinité.

Les Trônes apportèrent ensuite un siège d'ivoire, ce qui donna à entendre à celle-ci combien tranquille et paisible avait été le repos de Dieu habitant l'âme de sa Mère ; car nulle démarche humaine, pas même la fuite en Egypte, avec son Fils, ou le retour d'exil, n'avait pu la troubler un instant.

Les Dominations portaient une couronne d'une merveilleuse beauté, ornée de fines et gracieuses têtes humaines. Cela signifiait que la rédemption des hommes est due surtout à la Vierge.

Les Principautés tenaient un sceptre surmonté d'un fleuron. Cela lui fit comprendre qu'elle devait, avec ce chœur angélique, exalter la glorieuse Vierge d'avoir gardé sans altération en son âme l'image de Dieu, qu'elle nous représente plus dignement que personne.

Les Puissances étaient armées de glaives. Ainsi est signifiée la souveraine puissance que Dieu a donnée à la Vierge, au ciel et sur la terre. Cette puissance s'exerce sur toute créature et en particulier sur les démons ; ils tremblent tellement en sa présence, qu'ils ne peuvent même entendre son nom.

Les Vertus portaient des coupes d'or où le Seigneur allait, dans la joie, s'abreuver de lui-même. Elle comprit par là que les Vertus préparent les hommes aux effusions de la Divinité, qui peut alors se verser dans les âmes et y opérer par sa grâce. Celle-ci devait, avec ces bienheureux Esprits, saluer la glorieuse Vierge, pleine de grâce et de vertu plus que toute créature.

Les Archanges présentaient un voile magnifique dont ils recouvrirent ensemble le Seigneur et sa Mère. Cela figurait l'étroite intimité qui peut exister entre Dieu et une âme, intimité dont la très sainte Vierge fut favorisée sur la terre plus que toute autre.

Les Anges faisaient leur service autour du Roi, et celle-ci comprit qu'elle devait avec eux bénir et louer la Mère de Dieu, de ce qu'elle avait ici-bas servi son divin Fils, comme la plus fidèle et dévouée servante.

Après tous les chœurs angéliques, vinrent les patriarches et les prophètes, portant des écrins d'or soigneusement fermés, ce qui désignait les obscurités cachées dans leurs prophéties ; mais ces oracles ont été accomplis par le Christ et par la Vierge, et

leur sens caché nous a été dévoilé par le Saint-Esprit.

Les apôtres avaient des livres magnifiquement décorés, pour symboliser l'enseignement de la foi qu'ils ont fait retentir jusqu'aux extrémités de la terre. Cependant la sérénissime Vierge l'emporte encore sur eux par l'enseignement de ses exemples et de ses vertus.

Les martyrs tenaient de la main droite un bouclier d'or, et de la gauche une rose : ce sont les insignes de la victoire et de la patience : ils appartiennent à ceux qui ont versé leur sang pour le nom et l'amour du Christ. La glorieuse Vierge eut pourtant plus de fidélité et de patience que tous les martyrs.

Les confesseurs offraient une coupe et un encensoir dont le parfum délicieux signifiait leur dévotion et leur amour de la prière ; mais en cela encore, la très dévote Vierge devança tous les autres.

Les vierges portaient un lis d'or, en l'honneur de la Vierge Mère, car c'est elle qui a fait germer ici-bas l'honneur de la virginité.

Enfin, la foule de tous les saints, le ciel, la terre et toute la création furent appelés et s'inclinèrent vers cette âme sainte, en lui offrant leur service et leur secours pour saluer avec elle la très douce Vierge Mère de Dieu, digne à jamais de toute louange.

CHAPITRE XLVI.

9. SUR UNE AUTRE MANIÈRE DE SALUER LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Il lui vint un jour à l'esprit que jamais elle n'avait servi Notre-Dame avec assez de dévotion. Toute

contristée, elle pria le Seigneur pour que désormais il l'obligeât à honorer sa glorieuse Mère avec ferveur et dévotion, sans détriment ni gêne cependant pour son amoureuse union avec lui. Elle vit alors le Seigneur Jésus et sa royale Mère assis ensemble sur un trône élevé. Il disait à sa Mère : « Levez-vous, vous qui êtes proche ; faites place à celle-ci. » L'âme, terrifiée à ces mots, se demanda si elle n'était pas en présence d'un fantôme ; mais Dieu lui dit : « C'est vrai, très vrai : tu n'es pas trompée, tu ne l'as jamais été en ces choses. » Et la bienheureuse Vierge Marie, élevant l'âme dans ses bras, la livra aux embrassements de son Bien Aimé. Le Seigneur la reçut avec une étonnante affabilité, et lui fit approcher les lèvres de son divin Cœur en disant : « Désormais c'est là que tu puiseras tout ce que tu désires consacrer à ma Mère. » Et elle sentit tomber en son âme, comme des gouttes d'une eau céleste. ces paroles qu'elle n'avait jamais entendues : « Salut, ô Vierge très illustre, en cette douce rosée qui, du cœur de la très sainte Trinité, se répandit en vous dès l'éternité, à cause de votre bienheureuse prédestination ! Salut, ô Vierge très sainte, en cette douce rosée qui a coulé sur vous en vertu de votre vie très heureuse, du cœur de la très sainte Trinité. Salut, ô Vierge très noble, en cette douce rosée qui a distillé sur vous du cœur de la très sainte Trinité, en vertu de la doctrine et de la prédication de votre très doux Fils. Salut, ô Vierge très aimante, en cette douce rosée que la très sainte Trinité fit découler en vous par la très amère Passion et par la mort de votre Fils. Salut, ô Vierge très vénérée, en cette douce rosée qui, du cœur de la très sainte Trinité, tomba en vous ; salut, dans cette joie et

cette gloire dont vous jouissez maintenant et dont vous jouirez à jamais, vous qui avez été choisie préférablement à toutes les créatures du ciel et de la terre, avant que le monde fût créé. Amen. »

Une autre fois, comme elle confessait en gémissant à la glorieuse Vierge Marie la même négligence qu'avait commise une autre personne, la Mère de Dieu lui donna le Cœur de Jésus-Christ, sous la forme d'une lampe ardente, en lui disant : « Voici que je te donne le très digne et très noble Cœur de mon Fils bien-aimé afin qu'elle me l'offre avec la fidélité parfaite et le souverain amour qu'il m'a témoigné et me témoignera sans fin. Qu'elle me l'offre pour toutes ses négligences à mon service, et sa faute sera amplement réparée [1]. »

CHAPITRE XLVII.

10. TROIS « AVE MARIA » A RÉCITER POUR OBTENIR LA PRÉSENCE DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE A LA FIN DE LA VIE.

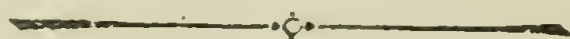
PENDANT qu'elle priait la glorieuse Vierge Marie de daigner l'assister de sa présence à sa dernière heure, la sainte Vierge répondit : « Je te le promets ; mais, toi, récite chaque jour trois *Ave Maria* [2]. Par le premier, tu t'adresseras à Dieu le Père, qui, dans sa souveraine puissance, a exalté mon âme au point de me

1. Voir le *Hérault de l'amour divin*, liv. III, CXXV.
2. Voir le *Hérault de l'amour divin*, liv. III, CXIX.

donner rang après lui seul, au ciel et sur la terre, et tu lui demanderas que je sois présente à l'heure de ta mort pour te réconforter et chasser loin de toi toute puissance adverse.

« Par le second, tu t'adresseras au Fils de Dieu qui, dans son insondable sagesse, m'a douée d'une telle plénitude de science et d'intelligence que je jouis de la très sainte Trinité, dans une connaissance supérieure à celle de tous les saints. Tu lui demanderas aussi que, par cette clarté qui de moi fait un soleil assez radieux pour illuminer le ciel entier, je remplisse ton âme, à l'heure de ta mort, des lumières de la foi et de la science, et que tu sois abritée contre toute ignorance et toute erreur.

« Par le troisième, tu t'adresseras au Saint-Esprit, qui m'a inondée de son amour, pour me donner une telle abondance de douceur et tendresse que Dieu seul en possède plus que moi ; et tu demanderas que je sois présente à l'heure de ta mort, pour répandre en ton âme la suavité du divin amour. Ainsi tu pourras triompher des douleurs et de l'amertume de la mort, au point de les voir se changer en douceurs et allégresses. »



DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I.

1. DE QUELLE MANIÈRE DIEU INVITE L'AME.

Un samedi, comme on faisait mémoire de la Vierge, Mère de Dieu, cette servante du Christ avait le désir de célébrer ses louanges, mais n'en trouvait aucune qui fût digne d'elle. Se prosternant alors, par le mode qui lui était habituel, aux pieds de Jésus, elle aperçut un saphir, sur le pied droit du Seigneur, un grenat sur son pied gauche. Elle s'en étonnait, quand il lui dit : « De même que le saphir possède la vertu de chasser les humeurs malignes, ainsi mes plaies chassent de l'âme tout venin, en la purifiant de ses souillures. De même que le grenat réjouit le cœur de l'homme, ainsi mes plaies, après le pardon du péché, font trouver en moi la joie véritable. » Alors, dans un ravissement qui l'emporta au-dessus d'elle-même, elle vit le Roi de gloire. A sa droite était son impériale Mère ; elle-même se tenait à sa gauche : et, inclinant la tête sur le sein de Jésus-Christ, elle prêta

l'oreille pour entendre les vigoureux et réguliers battements de son Cœur. Mais les pulsations de ce Cœur divin résonnaient comme une invitation adressée à l âme en ces termes : « Viens te repentir, viens te réconcilier, viens te consoler, viens te faire bénir. Viens, mon amie, recevoir tout ce que l'ami peut donner à celui qu'il aime. Viens, ma sœur, posséder l'éternel héritage que je t'ai acquis par mon sang. Viens, mon épouse, jouir de ma Divinité. » Cependant la Vierge Marie portait un manteau couleur de safran, broché de roses rouges, dans lesquelles étaient brodées de petites roses d'or. La couleur jaune désignait l'humilité qui la fit obéir à toute créature ; les roses rouges, la patience qui la gardait toujours douce et paisible ; les roses d'or, l'amour qui donnait l'amour de Dieu pour unique mobile à ses actions.

Sa robe verte, brodée aussi de roses d'or, rappelait la perpétuelle floraison de ses bonnes œuvres et de ses saintes vertus. Sa tunique, d'un or pur et brillant, signifiait l'amour, car la tunique touche au corps, ainsi l'amour tient au cœur.

Alors cette bienheureuse se mit à saluer l'illustre Vierge Marie par le Cœur de son Fils bien-aimé ; elle lui rendait ainsi, par son Fils, des salutations plus parfaites que celles de toute âme vivante. Ensuite elle offrit ses louanges au Seigneur, voulant à lui seul dédier ses chants, et ne jamais distraire son attention de lui au temps de la louange divine. Le Seigneur lui dit : « Pourquoi, à ton avis, faites-vous l'inclination après avoir imposé une antienne ? N'est-ce pas pour vous incliner sous l'effusion de la grâce que Dieu verse dans vos âmes, et témoigner ainsi votre louange et votre reconnaissance ? » Et elle vit sortir

du Cœur divin une trompette qui se dirigeait vers son cœur et revenait s'enrouler autour du Cœur divin. Cette trompette, emblème de la louange divine, était ornée de nœuds en or représentant les âmes bienheureuses qui déjà louent et glorifient Dieu dans le ciel, pour les siècles sans fin.

CHAPITRE II.

2. DE LA VIGNE DU SEIGNEUR QUI EST L'ÉGLISE, ET D'UNE QUADRUPLE PRIÈRE.

Un dimanche, pendant le chant de l'*Asperges*, elle dit au Seigneur : « Mon Seigneur, de quoi vous servirez-vous maintenant pour laver et purifier mon cœur ? » Aussitôt le Seigneur, s'inclinant par un indicible amour, comme une mère vers son fils, vint au-devant d'elle et la saisit entre ses bras en disant : « C'est dans l'amour de mon Cœur divin que je te laverai ! » Il ouvrit alors la porte de ce Cœur, trésor où sont enfermées les douceurs infinies de la Divinité. Elle y entra comme dans une vigne. Elle y vit un fleuve d'eau vive qui coulait de l'orient à l'occident[1] ; et sur les bords du fleuve, douze arbres portant douze fruits, qui sont les vertus énumérées par saint Paul dans son Epître c'est-à-dire : la charité, la paix, la joie, etc. (Gal. v, 22). Ce cours d'eau avait nom : fleuve de l'amour. L'âme y entra, et fut lavée de

1. Comparez ce chapitre II avec le chant XXVIII du *Purgatoire* de la *Divina Comedia* de Dante, et il deviendra évident que le poète a voulu désigner sainte Mechtilde par la *Dona Matelda*.

toutes ses taches. Ce fleuve contenait une multitude de poissons aux écailles d'or. Ils signifiaient les âmes aimantes qui, séparées de tout plaisir terrestre, se sont plongées dans la source de tous les biens, c'est-à-dire en Jésus.

Il y avait aussi dans cette vigne une plantation de palmiers dont les uns étaient parfaitement droits, les autres penchés vers la terre. Les palmiers élancés sont ceux-là qui ont méprisé le monde, avec sa fleur, pour élever leurs pensées vers les choses célestes ; les palmiers inclinés sont, au contraire, les malheureux qui gisent couchés dans la poussière de leurs péchés. Le Seigneur, sous la figure d'un jardinier, bêchait la terre. Celle-ci lui dit : « O Seigneur, quelle est votre bêche ? — Ma crainte, » répondit le Seigneur. En certains endroits la terre était dure, meuble en d'autres. La terre dure signifiait les cœurs endurcis dans le péché, que ni avis ni reproches ne peuvent corriger ; la terre meuble désignait les cœurs qui se sont attendris par les larmes et la contrition sincère.

Le Seigneur dit : « Ma vigne, c'est l'Eglise catholique. Pendant trente trois ans je lui ai donné mon travail et mes sueurs. Viens travailler avec moi dans cette vigne. — Et comment ? — En l'arrosant, » reprit le Seigneur. Aussitôt l'âme se précipita vers le fleuve, et y puisa un vase d'eau qu'elle mit sur son épaule ; accablée par la charge, elle fut aidée par le Seigneur lui-même, et aussitôt le fardeau lui devint léger. Et le Seigneur dit : « Ainsi lorsque je donne ma grâce aux hommes, tout ce qu'ils font ou supportent pour moi leur paraît doux et léger ; mais quand je soustrais ma grâce, tout leur semble pesant. » Autour des palmiers, elle vit aussi une multitude

d'anges qui formaient comme un rempart : c'est que les anges circulent parmi les hommes et autour d'eux, pour défendre l'Eglise de Dieu.

Après cela, le meilleur des maîtres lui apprit une manière de réciter le *Miserere*. Elle devait diviser en quatre parties les vingt versets qui le composent, et les séparer cinq par cinq en récitant l'antienne : « *O beata et benedicta et gloriosa Trinitas, Pater et Filius et Spiritus Sanctus* : O bienheureuse et bénie et glorieuse Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit », et le verset : « *Miserere, miserere, miserere nobis* : Pitié, pitié, pitié pour nous ! » Les cinq premiers versets devaient être récités pour les pécheurs qui, endurcis dans leurs crimes, ne veulent pas se convertir à Dieu, afin qu'en vertu de sa cruelle mort, Dieu daigne les ramener par une sincère pénitence. Les cinq versets suivants, pour les pénitents, afin qu'ils obtiennent la rémission qu'ils désirent et ne retombent jamais dans le péché. Les cinq versets de la troisième série, pour les justes qui avancent déjà dans la vertu et les bonnes œuvres, afin de leur obtenir la persévérance. Elle devait réciter les cinq versets qui viennent ensuite pour les âmes du purgatoire, lesquelles ont la certitude d'entrer bientôt dans le royaume céleste, de boire à la source des eaux vives et de régner à jamais avec le Christ. Cette prière devait hâter l'heure de leur délivrance et l'heure de l éternel festin.

Pendant la prière secrète à l'élévation de l'Hostie, le Seigneur lui dit : « Voici que je me livre tout entier, en la puissance de ton âme, avec tout le bien qui est en moi, afin que tu aies le pouvoir de faire de moi tout ce qu'il te plaira. » Elle ne voulut pas accepter, mais choisit de faire en tout la divine volonté. Et le Sei-

gneur lui dit : « Non pas ce que je veux, mais ce que *tu veux*, soit en ta puissance ! » Mais elle, reconnaissant la volonté du Seigneur, lui dit : « Je ne désire rien pour mon avantage, je ne cherche rien, je ne veux rien sinon que de vous-même, en vous et par vous, vous receviez aujourd'hui une louange aussi élevée et aussi parfaite que vous pourrez vous la donner. »

Alors elle vit une harpe qui sortait du sein de Dieu. Cette harpe était le Seigneur Jésus ; ses cordes étaient tous les élus qui sont un en Dieu par l'amour. Alors ce grand chantre des chantres, Jésus, toucha la harpe, et les anges firent entendre une mélodieuse harmonie, disant : « Louons le Roi des rois, Dieu un et trine, qui t'a élue aujourd'hui pour épouse et pour fille. » Et tous les saints chantaient en Dieu avec un parfait ensemble : « Rendons tous maintenant gloire à Dieu le Père pour cette âme enrichie de sa grâce. Dieu soit béni ! »

CHAPITRE III.

3. COMMENT DIEU VIENT VERS L'AME.

Une nuit où elle restait éveillée et saluait le Seigneur du plus profond de son cœur, elle le vit descendre vers elle du palais céleste, et lui dire, en plaçant son Cœur divin sur son propre cœur : « Jamais abeille au printemps ne fut plus prête à s'envoler, plus légère pour butiner les fleurs dans les prés verdoyants, que je ne suis disposé à venir en hâte vers ton âme, au premier appel. »

4. COMMENT ELLE FUT EMBRASÉE DE L'AMOUR DE DIEU.

Il lui arriva souvent, lorsqu'elle se trouvait engourdie et moins dévote, de sentir le Cœur divin se poser sur son cœur, comme de l'or en fusion. L'approche de ce feu produisait en elle une si grande douceur, que bientôt elle était embrasée de l'amour qui la consumait habituellement.

CHAPITRE IV.

DES EMBRASSEMENTS DU SEIGNEUR.

Un samedi, elle vit Jésus, l'Epoux de l'Eglise, s'élancer du haut du ciel pour l'embrasser. Il l'attira à lui si intimement que, tout absorbée en Dieu, elle tomba en défaillance. Il fallut l'emporter du chœur ; elle paraissait inanimée, car son esprit était passé tout entier en Celui qu'elle aimait et désirait par-dessus tout. Elle ressentit pendant une semaine entière l'effet des grandes suavités qui l'inondèrent en cet instant.

Un jour qu'elle s'inclinait au pupitre, pour lire une leçon, le plus beau des enfants des hommes, l'Enfant Jésus lui apparut, l'embrassant et l'attirant à lui de telle sorte qu'elle ne se releva qu'avec grande difficulté. C'est à peine si elle put ensuite chanter la leçon.

CHAPITRE V.

LE SEIGNEUR L'AIDE A LIRE.

Il lui arriva bien des fois, pendant Matines, de se trouver si remplie de Dieu et jouissant de lui avec tant de douceur qu'elle paraissait avoir perdu ses forces, au point de ne pouvoir chanter sa leçon. Mais le Seigneur lui disait : « Va et lis ; moi, je t'aiderai. » Elle commençait alors la leçon avec grand courage, et l'achevait heureusement.

CHAPITRE VI.

5 UN MATIN LE SEIGNEUR L'ÉVEILLE DOUCEMENT.

Une fois, pendant qu'elle lisait à Matines l'évangile *Exsurgens Maria,* le Seigneur la pénétra d'une grâce si douce que, surprise par une défaillance, elle s'arrêta et fut emportée comme morte hors du chœur. Lorsqu'on l'eut posée sur sa couche, elle demanda au Seigneur de la réveiller en temps opportun. Et voilà qu'à l'heure de Prime elle aperçut devant elle, en vision, un beau jeune homme dont la présence remplit son cœur d'une telle douceur qu elle en fut incontinent réveillée.

CHAPITRE VII.

DES COURSES ET DES TRAVAUX DU SEIGNEUR.

Une autre fois, comme elle était allée dormir par obéissance après Matines, elle vit le Seigneur assis sur un trône élevé, ayant un escabeau sous ses pieds. Il disait : « Repose-toi ici sur mes pieds, et dors. » Obéissant aussitôt, elle mit sa tête sur les pieds du Seigneur, son oreille appliquée contre la plaie de ses pieds sacrés. Alors elle entendit cette plaie bouillonner comme une chaudière en ébullition. Et le Seigneur lui demanda : « Que dit la chaudière bouillante ? » Mais elle cherchait encore que répondre, quand le Seigneur reprit : « La chaudière bouillante fait un bruit qui signifie : Cours, cours. C'est ainsi que l'amour ardent de mon Cœur était toujours en ébullition et me disait : Cours, cours, de labeur en labeur, de ville en ville, de prédication en prédication. Jamais il ne m'a permis de me reposer, jusqu'à ce que j'eusse accompli le plus parfaitement possible tout ce qui était nécessaire pour ton salut. »

CHAPITRE VIII.

6. DU BAISER DU SEIGNEUR.

Un jour qu'elle était triste, elle se réfugia par la prière auprès du Seigneur, selon son habitude. Elle lui offrit son cœur et sa volonté de souffrir pour

son amour non seulement sa peine actuelle, mais toutes celles qui pourraient lui arriver encore. Le Seigneur, alors, s'inclina vers elle avec bonté et lui offrit sa bouche vermeille à baiser. Cependant l'âme s'étant aperçue que le Seigneur ne portait pas de barbe, se demanda si Dieu le Père lui avait donné une récompense spéciale pour avoir souffert qu'on lui arrachât la barbe pendant sa Passion. Le Seigneur lui répondit : « Moi, le Créateur de toutes choses, je n'ai besoin d'aucune récompense; c'est toi qui es ma récompense. C'est toi que le Père céleste m'a donnée pour épouse et pour fille. » L'âme s'écria : « Pourquoi, ô très aimant Seigneur ? Il n'y a cependant rien de bon en moi ! » Il reprit : « C'est un pur effet de ma bonté; mais j'ai mis en toi les délices de mon Cœur. »

CHAPITRE IX.

7. COMMENT LE SEIGNEUR LUI APPARUT.

Une autre fois, le Seigneur Jésus se montra à elle comme un enfant de cinq ans. Elle lui dit : « Mon Seigneur, pourquoi apparaissez-vous à cet âge ? » L'enfant répondit : « Tu as maintenant cinquante ans; moi, j'en ai cinq. Ma première année vaudra pour tes dix premières, ma seconde jusqu'à ta vingtième, ma troisième jusqu'à ta trentième, ma quatrième et ma cinquième pour tes quarantième et cinquantième. Ainsi tous tes péchés seront effacés, tes années sanctifiées, ta vie entière perfectionnée par la mienne. »

L'enfant, debout, jetait souvent les yeux sur ses divines mains. Celle-ci s'en étonna, mais l'enfant lui dit : « L'homme regarde souvent ses mains ; ainsi depuis mon enfance jusqu'au temps de ma Passion, je pensais chaque jour à ma mort, et je voyais d'avance tout ce qui devait m'arriver. » C'était là une leçon, pour apprendre à celle-ci qu'il est bon pour l'homme de se rappeler souvent la mort et les choses à venir.

CHAPITRE X.

8. COMMENT ELLE VIT LE SEIGNEUR SOUS LA FORME D'UN DIACRE.

Elle vit un jour le Seigneur Jésus debout près de l'autel, revêtu de la dalmatique ; une croix brillait sur sa poitrine ; elle lui dit : « Mon Seigneur bien-aimé, pourquoi vous montrez-vous ainsi ? » Il répondit : « Un diacre sert à l'autel ; ainsi moi, j'opère avec le prêtre et dans le prêtre tout ce qu'il accomplit. » Mais elle : « Que signifie la croix que vous portez sur la poitrine ? — La partie supérieure de cette croix, répondit le Seigneur, désigne mon amour, auquel on ne doit rien préférer ; la partie inférieure, l'humilité, qui soumet l'homme à toute créature, à cause de moi ; le bras droit signifie la crainte de Dieu, qu'il ne faut pas abandonner dans la prospérité ; et le bras gauche la patience à souffrir l'adversité pour moi. Si quelqu'un porte cette croix dans son cœur par le souvenir continuel de ces vertus, il aura pour récompense d'être accueilli dans le mien comme dans sa maison, dès que son âme aura quitté son corps. »

CHAPITRE XI.

9. LE FLÉAU DU SEIGNEUR.

Elle vit un jour le Seigneur debout, la menaçant du fléau d'or qu'il tenait à la main. Aussitôt elle se prosterna contre terre pour baiser le fléau du Seigneur. Cela donne à entendre que l'on doit recevoir avec reconnaissance tout ce qui vient de Dieu, prospérités ou adversités. Le Seigneur la releva cependant, la revêtit d'une tunique rouge toute percée de trous, et lui dit : « Ainsi mon corps pendant la Passion était partout déchiré et percé par les blessures ; de la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'avait plus de partie saine. » Cette vision lui annonçait par un symbole la douloureuse maladie qui allait bientôt l'accabler.

Elle vit même le Seigneur tenir un calice d'or qu'il cachait derrière lui. Ce geste lui fit comprendre qu'elle ne voyait et ne goûtait pas encore la douceur que Dieu devait répandre en son âme, parce que cette douceur restait cachée en Dieu, de qui procèdent tous les biens.

CHAPITRE XII.

10. COMMENT ELLE FUT CONSOLÉE DANS LA TENTATION.

Le diable harcelait souvent cette servante de Dieu par de violentes tentations, comme il a du reste coutume de molester tous ceux qui sont dévoués au

Seigneur. Un jour donc où Dieu avait communiqué sa grâce et un grand don spécial à son âme, le tentateur arriva pendant qu'elle était en présence du Seigneur, et jeta dans son cœur la crainte et la tristesse : le don reçu venait-il vraiment de Dieu ? Fatiguée et excédée, elle se précipita aux pieds du Seigneur Jésus, se plaignit d'être un cœur sans cesse infidèle et lui dit : « Voici ce don, mon Seigneur ; je vous l'offre pour votre éternelle gloire et louange, et je vous demande que s'il ne vient pas de vous, il ne me soit plus jamais offert, car je resterai volontiers pour votre amour privée de toute douceur et consolation. » Mais le Seigneur, l'appelant de son nom, lui dit : « Ne crains pas, ma Mechtilde bien-aimée : je te jure par la vertu de ma Divinité que cette crainte et cette tristesse ne te nuiront pas ; au contraire, elles te sanctifieront et te prépareront à ma grâce. Si ces afflictions ne venaient tempérer la joie de ton cœur, il se fondrait sous le torrent des délices qui l'inondent ; ne t'étonne pas d'être en butte à ces pensées lorsque tu te trouves en ma présence, car le diable osait bien me tenter, moi aussi, lorsque j'étais suspendu pour toi sur la croix. »

CHAPITRE XIII.

11. COMMENT DIEU SOUTIENT L'AME AFFLIGÉE.

Une autre fois, comme elle était excessivement troublée, elle se réfugia auprès de son fidèle défenseur. Aussitôt le Christ lui apparut, sous la figure d'un très beau jeune homme qui la conduisait à

l'autel. Elle comprit alors que le Seigneur voulait être son avocat auprès de son Père pour toutes ses fautes d'action ou d'omission. Il lui donna aussi pour appui une sorte de bâton (ce bâton signifiait l'Humanité de Jésus-Christ); mais la servante du Christ s'étonna de le voir tout droit sans pommeau pour appuyer la main. Le Seigneur lui dit : « J'y placerai ma propre main pour te soutenir. Désormais, quand je t'aurai donné consolation dans la tristesse, tu sauras donc que tu reposes sur ma main ; mais lorsque tu ne sentiras pas la consolation, tu croiras que j'ai enlevé ma main, et alors tu t'attacheras à moi-même dans la fidélité de ton cœur. »

CHAPITRE XIV.

12. D'UN DÉSIR DE LA CONFESSION QUI LUI ADVINT.

Un jour, voulant se confesser, elle ne trouva pas de confesseur ; elle en fut très affligée, parce qu'elle n'osait recevoir le Corps du Seigneur sans confession préalable Alors, dans l'oraison, elle se plaignit à Dieu, Pontife souverain, de ses négligences et de ses fautes. Il l'assura aussitôt de la rémission de tous ses péchés. En le remerciant, elle dit au Seigneur : « O très doux Dieu, qu'est-il advenu maintenant de mes péchés ? » Il répondit : « Quand un puissant roi doit venir loger quelque part, on nettoie promptement la maison pour que rien n'y offense ses regards ; mais si le roi est déjà si proche qu'on n'ait pas le temps de jeter au loin les immondices, on les cache dans un

coin pour les jeter ensuite à la porte. Ainsi lorsque tu as le désir et la volonté sincère de confesser tes péchés et de ne plus les commettre, ils sont si bien effacés à mes yeux que je ne m'en souviens plus, quoique tu doives ensuite les désavouer en te confessant. Ta volonté et ton désir d'éviter le péché, autant que tu le peux, sont comme un lien qui resserre ton union avec moi par le pacte d'une indissoluble alliance. »

Toutefois, comme diverses pensées la faisaient encore hésiter, parce qu'elle se trouvait indigne de s'approcher de l'impérial banquet offert par le Roi des anges, (elle se demandait, d'une part, comment elle oserait recevoir un don si magnifique sans préparation et sans confession, et se disait, d'autre part, qu'elle en retirerait espérance et consolation,) le Seigneur finit par lui dire : « Pense donc que tout désir de me posséder, advenant à une âme, lui est inspiré par moi, ainsi que les écrits et les paroles des saints procèdent et procéderont toujours de mon Esprit. » Elle comprit par là que le Saint-Esprit lui avait inspiré son désir de recevoir le Corps de Jésus-Christ. Alors elle eut confiance, et son cœur reprit un tel courage qu'il lui parut impossible de rencontrer encore un obstacle à son désir.

Dès qu'elle fut rétablie dans sa confiance, elle entendit les chœurs des anges dans le ciel chanter joyeusement : « *Confirmatum est cor virginis* : Le cœur de la vierge a été fortifié [1]. » Elle s'approcha donc du délicieux banquet du corps et du sang du Christ, et elle l'entendit lui-même dire : « Veux-tu savoir comment je suis dans ton âme ? » Elle s'en réputait

1. Répons à la fête de la Circoncision.

indigne, et ne voulait toutefois rien d'autre que la volonté de Dieu. Alors elle vit s'échapper de tous ses membres une lumière aussi brillante que les rayons du soleil. Ceci lui fit comprendre l'opération de la divine grâce en son âme, et lui fut un indice certain de la bonté de Dieu à son égard.

CHAPITRE XV.

13. QUE L'AMOUR SUPPLÉE A TOUTES LES NÉGLIGENCES.

Une autre fois, comme elle réfléchissait dans l'amertume de son cœur au temps concédé par Dieu qu'elle avait inutilement dépensé, aux dons reçus de Dieu et consommés sans profit par ingratitude, l'Amour lui dit : « Ne te trouble pas, j'acquitterai toutes tes dettes et je suppléerai à toutes tes négligences. » Mais quoique cela lui parût une grande faveur, elle ne pouvait cependant se consoler, tant elle était affligée d'avoir perdu de si grands dons, de n'avoir pas aimé avec assez d'ardeur ce Dieu qui lui avait accordé tant de bienfaits, d'avoir été infidèle à l'égard de celui qui, pour elle et pour tous. est d'une si grande fidélité. Le Seigneur lui dit : « Si tu m'es parfaitement fidèle, tu dois préférer de beaucoup que l'Amour répare tes négligences plutôt que de les réparer toi-même, car il en aura ainsi la gloire et l'honneur. »

CHAPITRE XVI.

14. COMMENT LE SEIGNEUR LUI DONNA L'AMOUR POUR MÈRE.

Une autre fois, l'Amour la revêtit d'un vêtement brillant comme le soleil. Ils s'avancèrent alors tous deux, c'est-à-dire l'Amour et l'âme, jusqu'en la présence du Christ, où comme deux vierges très belles ils s'arrêtèrent. L'âme aurait vivement désiré s'approcher plus encore, car, bien qu'elle contemplât la divine face dans sa majesté, elle n'était pas encore satisfaite. Elle s'étonnait elle-même de son sentiment, mais il croissait toujours. Le Seigneur fit un signe de la main, et aussitôt l'Amour saisit l'âme et l'amena si près de son unique Sauveur qu'elle put se pencher vers la plaie de son très doux Cœur. Elle y puisa à longs traits la douceur et la suavité qui changèrent ses amertumes en consolation et ses craintes en sécurité : elle prit encore dans ce Cœur sacré un fruit délicieux, et le porta à ses lèvres. Ce fruit signifiait la louange éternelle qui procède du Cœur divin, car toute louange de Dieu découle de ce Cœur, qui est la pure source de tout bien. Elle y cueillit ensuite un second fruit, celui de l'action de grâces, parce que l'âme ne peut rien, si elle n'est prévenue par Dieu.

Le Seigneur lui dit : « Je désire encore de toi un fruit meilleur que les autres. » L'âme répondit : « Et quel est, ô Dieu très aimé, quel est donc ce fruit ? — C'est d'épancher en moi tous les désirs de ton cœur » ; elle reprit : « Comment faire, ô mon unique Bien-

Aimé? — L'Amour accomplira cela en toi. » Alors l'âme s'écria dans un transport de reconnaissance : « Oui, oui, amour, amour, amour !!! — Tu appelais ta mère : *minne* [1], reprit le Seigneur ; eh bien, mon Amour sera ta mère ; et comme les enfants boivent au sein de leur mère, ainsi tu puiseras au sein de cette vierge la consolation intérieure, l'inénarrable suavité. Cette vierge te nourrira, te désaltérera, pourvoira à ton vêtement et à toutes tes nécessités, comme le fait une mère pour sa fille unique. »

CHAPITRE XVII.

15. COMMENT ELLE NE FIT PLUS QU'UN AVEC SON BIEN-AIMÉ.

Un jour, dans la prière, elle désirait avec ardeur le Bien-Aimé de son âme, lorsque tout à coup la vertu divine l'attira si loin qu'elle s'en alla, pour ainsi dire, s'asseoir à côté du Seigneur. Or, le Seigneur, serrant alors l'âme contre son Cœur dans un doux embrassement, la remplit de sa grâce avec une surabondance qui sembla faire jaillir des ruisseaux de tous ses membres. Ces ruisseaux se dirigeaient vers les saints qui, remplis d'une joie nouvelle, tenaient en main leurs cœurs, sous forme de lampes ardentes.

1. Le mot *Liebe*, qui signifie amour, est du genre féminin en allemand ; le mot adressé à sa mère, *minne*, est un terme ancien et affectueux qui signifie également amour. Au reste, le texte ici présente quelque obscurité et des variantes ; nous avons suivi la version qui nous paraissait la plus probable à raison du contexte, restant fidèle aux manuscrits les plus anciens.

L'huile qui brûlait dans ces lampes était le don fait par Dieu à cette âme, et les saints en offraient leurs actions de grâces, pour elle, avec grande reconnaissance et allégresse.

Elle vit ensuite dans le cœur de Dieu une vierge très belle, portant à la main un anneau orné d'une pierre, diamant magnifique dont elle se servait pour toucher sans cesse le cœur de Dieu. Et l'âme demanda à la Vierge pourquoi elle frappait ainsi ce cœur ; elle lui répondit : « Moi, je suis l'Amour ; cette pierre désigne le péché d'Adam. De même qu'on se sert du sang pour briser le diamant, ainsi la faute d'Adam n'a pu disparaître sans la sainte Humanité et le sang de Jésus-Christ. Dès qu'Adam eut péché, je suis intervenu et j'ai arrêté toute cette faute ; puis, frappant sans cesse sur le cœur de Dieu, pour l'incliner vers la miséricorde, je ne lui ai laissé aucun repos jusqu'au moment où j'ai pris le Fils de Dieu dans le cœur du Père pour le déposer dans le sein de la Vierge Mère. Lorsque la Vierge ensuite gravit les montagnes pour saluer Elisabeth, le bienheureux Jean, dans le sein de sa mère, fut rempli d'une si grande joie par la présence du Christ que jamais dans la suite il ne put éprouver aucune joie terrestre. Puis je couchai dans la crèche le Fils de Dieu enveloppé de langes, et je le conduisis en Egypte. Après cela, je l'inclinai vers tout ce qu'il fit et souffrit pour l'homme, jusqu'à ce que je l'eusse attaché à l'arbre de la croix, où j'apaisai toute la colère du Père et unis l'homme à Dieu par un lien d'amour indissoluble. »

L'âme demanda : « Dis-moi, je t'en prie, en tout ce que le Christ a supporté pour nous, de quoi souffrit-il davantage ? » L'Amour répondit : « Ce fut d'être

étendu sur la croix, au point que tous ses membres en furent disloqués. Quiconque lui rend grâces pour cette douleur, lui offre un service aussi agréable que s il appliquait l'onguent le plus doux sur toutes ses plaies. Lui rendre grâces pour la soif du salut de l'homme qu'il éprouva sur la croix, sera accepté par lui comme un rafraîchissement agréable. Lui rendre grâces pour avoir été attaché avec des clous à la croix, sera pour lui comme si on le délivrait du gibet et de toutes ses douleurs. »

L'Amour dit encore à l'âme : « Entre dans la joie de ton Seigneur. » A cette parole, elle fut totalement ravie en Dieu, et comme une goutte d'eau versée dans le vin ne peut plus s'en distinguer, ainsi cette bienheureuse, passant en Dieu, devint un même esprit avec lui. Dans cette union, l'âme s'anéantissait en elle-même ; mais Dieu, la réconfortant, lui dit : « Je répandrai en toi tout ce dont l'homme a jamais pu être le contenant ; dans la mesure où l'homme peut recevoir, je multiplierai en toi mes dons. » L'Amour dit aussi : « Ici, repose-toi dans le cœur de celui qui t'aime, et ne t'inquiète pas dans la prospérité ; ici, repose-toi dans le souvenir des bienfaits de ton Bien-Aimé, et ne t'inquiète jamais dans l'adversité. »

CHAPITRE XVIII.

16. DIEU DONNE SES VERTUS POUR PARURE A L'AME.

Un jour, comme on chantait le psaume *Laudate Dominum de cœlis*, à ces paroles : *Et aquæ omnes*

quæ super cœlos sunt laudent nomen Domini : et que les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur » (Ps CXLVIII, 4), elle dit au Seigneur : « Quelles sont les eaux de ce psaume, ô Seigneur ? Car je sais bien qu'il n'est pas une goutte d'eau par laquelle vous ne soyez spécialement loué. » Le Seigneur répondit : « Ce sont les larmes que tous les saints ont versées, larmes d'amour, de dévotion, de compassion, de contrition. » Et elle vit aussitôt une eau très limpide, figurant les larmes des bienheureux ; cette eau coulait sur un lit d'or pur, semé d'un sable de perles et de pierres précieuses qui figuraient les vertus dans lesquelles les saints se sont exercés sur terre : prières, veilles, jeûnes et autres œuvres saintes. Une multitude de poissons jouaient et s'agitaient dans cette eau, signifiant les désirs qui mettent l'âme en marche vers Dieu, ainsi que les plaintes et les soupirs par lesquels Dieu est attiré vers l'âme. Tous les saints du ciel, en effet, contemplent en Dieu leurs vertus et leurs bonnes œuvres pour l'augmentation de leur joie et des délices de leurs cœurs, bien que chacun d'eux ne soit personnellement orné que de ses propres vertus.

Elle se plaignit ensuite au Seigneur de n'avoir pas célébré le jour de ses fiançailles assez dévotement et de n'avoir pas adhéré à lui avec la grande fidélité que l'épouse doit à son unique Epoux ; mais il la revêtit de la robe de ses vertus très parfaites, lui mit sur la tête un diadème d'or et l'étreignit dans les embrassements de la plus intime charité, l'entourant d'un de ses bras qu'il avait découvert. L'âme s'étonnait qu'il en agît de la sorte ; mais le Seigneur lui dit : « C'est parce qu'entre toi et moi il n'y a aucune obscurité ; de tous

mes mystères, je ne te cacherai rien. » Elle vit aussi des millions d'anges se tenir avec révérence devant leur Roi, tandis que le Seigneur disait à l'âme : « Je les mets tous à ton service. » Mais elle souhaita que tout le ministère exercé autour d'elle n'eût pour but que la louange et la gloire de son unique Bien-Aimé. Aussitôt les anges mirent leur cœur en communication avec le Cœur divin, et firent entendre un cantique si mélodieux que personne ne peut le répéter.

Après cela, le Cœur divin s'ouvrit. Le Seigneur y attira l'âme, puis l'y renferma en lui disant : « La partie haute de mon Cœur sera pour toi la suavité de l'Esprit divin qui toujours distillera sa rosée sur ton âme. Dans un désir avide, lève les yeux vers lui, ouvre la bouche et aspire la douceur de la divine grâce, selon le mot du psaume : « *Os meum aperui et attraxi spiritum* : J'ai ouvert la bouche et j'ai aspiré l'esprit » (Ps. CXVIII, 131). Dans la partie inférieure, tu trouveras le trésor de tous les biens, et la surabondante réserve de tout ce qui est désirable. Dans la partie orientale, tu découvriras la lumière de la vraie science, pour connaître et accomplir pleinement ma volonté tout entière. Dans la partie occidentale, tu verras le paradis des délices éternelles, et là tu seras toujours admise à ma table. »

Alors parut une table dressée, couverte d'une blanche nappe. La table signifiait la largesse ; la nappe, la piété. Le Seigneur était assis à cette table, et l'âme y servait joyeuse. Elle apportait devant lui des mets nombreux qui étaient les divers dons de Dieu ; aussi rendait elle autant d'actions de grâces à la munificence de Dieu, qu'elle posait de mets sur sa table. Elle dit au Seigneur : « Mon Bien-Aimé, quel vin

vous offrirai-je en priant pour vos amis? — Le vin le plus généreux, répondit le Seigneur, le vin qui réjouit mon cœur, selon qu'il est écrit : *Le vin réjouit le cœur de l'homme* (Ps. CIII, 15). — Et qu'est-ce que je vous offre quand je prie pour les pécheurs? » continua t-elle. Il répondit : « Un vin pur et plus doux que le miel et son rayon, car tu pries pour mes ennemis déjà en état d'être damnés, afin qu'ils me connaissent. — Et quand je prie pour les âmes du purgatoire? » dit-elle encore Il répondit : « Tu m'offres un vin qui égaie mon cœur quand tu pries pour ceux qui sont l'objet de ma bienveillance, afin que je les délivre au plus tôt de leurs peines. »

L'âme reprit la parole et dit : « O très aimable Seigneur, avec quel ardent désir je voudrais maintenant vous offrir mon cœur ! » Le Seigneur sans tarder prit ce cœur entre ses mains, et respira le doux parfum qui s'en exhalait comme d'une rose embaumée : « Quel parfum y trouvez-vous, Seigneur? dit l'âme, il n'y a là rien de bon ! — Puisque je suis dans ton âme, répondit-il, c'est ma bonne odeur qui s'échappe de toi. » Pour achever, le Seigneur lui dit : « Dans la partie occidentale est la longueur des jours, l'éternelle paix et la joie sans fin. Dans la partie de l'aquilon, tu trouveras la perpétuelle sécurité en face de tes adversaires, dont aucun ne pourra désormais prévaloir contre toi. »

CHAPITRE XIX.

17. LE SEIGNEUR L'ENSEVELIT EN LUI-MÊME.

Un jour de Vendredi saint, pendant que les prêtres faisaient l'ensevelissement de la croix selon la coutume, cette dévote vierge dit au Seigneur : « O le très cher Bien-Aimé de mon âme, si seulement cette âme était d'ivoire pour vous y ensevelir honorablement ! » Le Seigneur reprit sur le même ton : « C'est moi qui te donnerai sépulture en moi : au-dessus de toi, je serai espérance et joie ; au dedans, je serai la vie qui vivifiera, la substance qui réjouira et engraissera ton âme. Derrière toi, je serai le désir pour t'aiguillonner ; en avant, l'amour pour t'attirer et charmer ton âme. A droite, je serai la louange qui rendra tes œuvres parfaites ; à gauche, l'appui d'or pour te reposer dans les tribulations ; au-dessous de toi, je serai la base inébranlable qui portera ton âme. »

COMMENT LE SEIGNEUR LUI DONNA SON CŒUR EN GAGE DE VIE ÉTERNELLE.

La quatrième férie après Pâques, comme elle entonnait la messe *Venite, benedicti*, elle se sentit inondée d'une joie ineffable et extraordinaire, et elle dit au Seigneur : « Oh ! si, du moins, j'étais une de ces âmes bénies qui vous entendront dire cette douce parole ! » Le Seigneur lui répondit : « Sois-en bien certaine. Je vais te donner en gage mon Cœur. Tu l'auras toujours

avec toi, et au jour où j'aurai accompli ton désir, tu me le rendras en témoignage. Je te donne aussi mon Cœur comme maison de refuge, afin qu'à l'heure de ta mort il ne s'ouvre devant toi d'autre chemin que celui de mon Cœur, où tu viendras te reposer à jamais [1]. »

Ce don fut un des premiers qu'elle reçut de Dieu : aussi conçut-elle dès lors une extrême dévotion au Cœur divin de Jésus-Christ, et presque chaque fois que le Seigneur lui apparaissait, elle recevait de son Cœur quelque faveur spéciale, ainsi qu'on peut le voir en maints endroits de ce livre. Et elle-même répétait souvent ceci : « S'il fallait écrire tous les biens qui me sont venus du très bienveillant Cœur de Dieu, un livre comme celui des Matines n'y suffirait pas. »

CHAPITRE XX.

18. COMMENT LE CHRIST ACQUITTE POUR ELLE LES LOUANGES DUES A DIEU LE PÈRE.

Un certain jour, après avoir reçu le très saint Corps de Jésus-Christ, elle chantait à Dieu ses actions de grâces et priait son Fils Jésus, l'Époux de l'âme aimante, de daigner rendre lui-même à Dieu le Père des louanges amoureuses pour un don aussi grand et aussi inestimable. Elle le vit aussitôt se tenir avec révérence devant le Père céleste et exalter sa majesté

1. V. Le Héraut, l. V, ch. IV, et ici 3e Partie, ch. XXXVI, 7e Partie, ch. X.

par ces paroles : « *Cœtus in excelsis te laudat cœlicus omnis* [1], etc. : Toute l'assemblée céleste vous loue dans les hauteurs suprêmes ; et l homme mortel et toutes les créatures s'y joignent de concert. » Par ces paroles : l'*assemblée céleste*, elle comprit que le Seigneur attirait en lui-même l'harmonie de l'universelle louange des cieux. Par celles-ci : l'*homme mortel*, qu'il y unissait l'intention de tous les mortels ; et par ces dernières : *toutes les créatures*, qu'il condensait pour ainsi dire en lui-même l'essence de tout ce qui est créé, pour célébrer les louanges de Dieu le Père. De cette manière, il faisait retentir pour elle la louange en présence de son Père, de la part des cieux, de la terre et des enfers.

Puis, s'inclinant sur le sein de son Bien-Aimé, elle entendit résonner trois pulsations dans les profondeurs du Cœur divin [2]. Dans son étonnement, elle désirait savoir ce que cela signifiait, quand le Seigneur lui dit : « Ces trois battements indiquent trois paroles que j'adresse à l'âme aimante : la première est : *viens*, c'est-à-dire sépare-toi de toute créature ; la seconde : *entre*, avec confiance, comme une épouse ; la troisième : *dans le lit nuptial*, c'est-à-dire dans le Cœur divin. »

Ces trois mots lui firent comprendre que Dieu adresse son appel à chaque élu encore entouré de toutes les créatures, afin que renonçant d'une volonté libre et entière aux délices qu'il peut trouver en elles, il s'applique au Seigneur Dieu seul, en toute dévotion. Le Seigneur suggère ensuite la confiance

1. Strophe de l'hymne *Gloria laus*, à la procession du dimanche des Rameaux.
2. Voir 1re Partie, ch. v, 9 ; 5e Partie, ch. xxxii.

afin que l'élu, semblable à l'épouse qui ne craint pas d'être repoussée, s'avance toujours avec fermeté et entre dans le lit nuptial de son Cœur divin. Là abondent et surabondent les délices et la béatitude que le cœur de l'homme est impuissant même à souhaiter.

Alors celle-ci éprouva un véhément désir d'entendre sur quel mode la voix du Fils de Dieu entonne les louanges de Dieu le Père. Le Seigneur lui dit : « Ma voix dit encore maintenant ce seul mot : « *fiat :* soit », car elle est pour toujours l'invincible puissance de ma divine volonté. Le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment ont été créés par cette seule parole, au témoignage de l Écriture, puisqu'il est dit : « *Fiat lux*, que la lumière soit » ; « *fiat firmamentum* : que le firmament soit », etc. Tout ce qui existe au ciel et sur la terre est régi par ma seule volonté divine ; et toute la louange, la joie et la béatitude des saints dépendent d'un signe de mon vouloir. »

CHAPITRE XXI.

19. QUE LE CŒUR DU SEIGNEUR LUI APPARUT SOUS LA FORME D'UNE LAMPE.

PENDANT une messe, comme diverses pensées l'empêchaient de jouir de Dieu, elle supplia la médiatrice de Dieu et des hommes, la Vierge Marie, de lui obtenir la présence de son Fils bien-aimé. C'est donc par cette intervention, croyons-nous, qu'elle vit le Roi de gloire, le Seigneur Jésus, assis sur un trône

sublime et transparent comme le pur cristal. De la partie antérieure de ce trône sortaient deux ruisseaux clairs, dont l'un signifiait la rémission des péchés, et l'autre la consolation spirituelle, grâces octroyées d'une manière plus spéciale et plus facile à tout homme pendant la messe.

Vers l'oblation de l'Hostie sainte, le Seigneur, quittant ce trône, parut élever de ses propres mains son Cœur très doux, semblable à une lampe translucide, remplie et débordante. La lampe débordait en effet de tous côtés avec tant de force que de larges gouttes en rejaillissaient ; toutefois il ne paraissait pas que son contenu diminuât en rien. Ceci donnait à entendre que les hommes peuvent tous recevoir de la plénitude du Cœur de Jésus la grâce plus que suffisante à chacun, selon sa capacité, sans que ce Cœur cesse de surabonder en lui-même de béatitude, car, en se déversant, il ne souffre pas de détriment.

Elle vit de plus les cœurs de toutes les personnes présentes, également sous forme de lampes, attachées par des liens au Cœur du Seigneur. Certaines de ces lampes paraissaient droites, pleines d'huile et ardentes ; les autres semblaient vides et suspendues le haut en bas. Les lampes qui brûlaient droites figuraient ceux qui assistaient à la messe avec désir et dévotion, tandis que les lampes renversées désignaient ceux qui avaient négligé de s'élever vers Dieu par une dévote attention. Celle-ci, saisie alors d'un immense désir de voir son cœur totalement versé dans le Cœur divin, le vit bientôt enlevé du milieu des autres et plongé dans ce Cœur comme un poisson dans les eaux.

Ses dévotes supplications prirent aussitôt une autre direction : obtenir du Seigneur qu'il lui ensei-

gnât les dispositions dans lesquelles son cœur ainsi immergé devait demeurer afin de persévérer toujours dans cette union bénie. Au moment même, elle aperçut le divin Cœur comme changé en une grande maison d'or, et le Seigneur se promenant au milieu de son propre Cœur comme dans un splendide et agréable palais. Saisie d'admiration, elle se demandait comment cela pouvait se faire, quand elle entendit le Seigneur lui dire : « As-tu donc oublié ce mot du psaume : « *Perambulabam in innocentia cordis mei, in medio domus meæ* : J'allais et je venais dans l'innocence de mon cœur, au milieu de ma maison » ? (Ps. c, 2.) Et qui peut réaliser cela, si ce n'est moi ? Personne n'est innocent par soi-même, sinon moi seul. »

Elle aperçut aussi dans cette maison quatre vierges d'une grande beauté qu'elle reconnut pour être les vertus suivantes : l'humilité, la patience, la douceur et la charité. Cette dernière, vêtue d'une robe verte, l'emportait en grâce sur ses sœurs. La voyant ainsi et se souvenant que la charité s'était déjà montrée avec un manteau vert à une autre personne de bienheureuse mémoire, elle demanda avec surprise au Seigneur pourquoi la charité apparaît souvent sous cette couleur. Sa question reçut la réponse suivante : « La charité fait reverdir par sa vertu beaucoup de troncs desséchés, c'est-à-dire les pécheurs ; elle leur fait porter aussi les fruits des bonnes œuvres C'est donc à bon droit qu'elle porte le vert. » Et le Seigneur ajouta encore : « Tâche d'entrer dans l'intimité de ces vierges et d'obtenir leur amitié, si tu veux rester avec moi dans cette maison et jouir de ma présence. Par exemple, lorsque la vanité essaiera d'affaiblir ton cœur, rappelle-toi la force de cette charité qui m'a tiré de

mon repos, au sein du Père, pour m'abaisser vers le sein de la Vierge, m'a enveloppé de pauvres langes, couché dans la crèche et contraint à subir tant de fatigues dans mes prédications. Pour finir, c'est elle qui m'a fait mourir de la mort la plus amère et la plus ignominieuse. Ces souvenirs auront vite éloigné toute vanité de ton cœur !

« De même, quand l'orgueil te poursuit, rappelle-toi mon humilité. A cause d'elle, je ne me suis jamais exalté dans mes pensées ou dans mes paroles, dans mes gestes ou dans mes œuvres mais j'ai donné, par toutes mes démarches, l'exemple de la plus parfaite humilité.

« Si c'est l'impatience qui t'envahit, souviens-toi de la patience que j'ai conservée dans la pauvreté,la faim, la soif ; dans mes courses, devant les injures, le soutrages et surtout en présence de la mort.

« Dans les tentations de colère, aie souvenir de ma mansuétude avec ceux qui haïssaient la paix ; j'étais pacifique et doux à ce point que j'ai obtenu de mon Père pardon pour mes bourreaux. Après avoir exercé sur moi tant de cruautés que rien ne semblait pouvoir s'y ajouter, ils osèrent encore, dans l'excès de leur fureur, grincer des dents contre moi, et c'est alors que je leur ai montré cette bonté de cœur, comme s'ils n'eussent pas été des ennemis.

« C'est de la sorte que tu pourras triompher de tous les vices par les vertus. »

CHAPITRE XXII.

20. UN BUISSON ; LA VERGE DE JUSTICE ; LES NEUF CHŒURS DES ANGES.

A LA mort du jeune seigneur, comte B.[1], la communauté était allée en procession au-devant du convoi funèbre, et la servante de Dieu voyant les vastes plaines de la campagne, y avait pris beaucoup de plaisir. Plus tard, comme la maladie l'empêchait autant de dormir que de se lever pour prier, le Seigneur, vêtu de blanc, lui apparut devant sa couche, il la consolait avec douceur de ses peines et de ses infirmités. Mais elle-même prit la parole : « Eh ! mon Seigneur, s'il m'était donc permis d'aller me promener dans cette grande plaine que je traversai dernièrement ! » Le Seigneur répondit : « Ne sais-tu pas le proverbe vulgaire : Le bois a des oreilles, et la plaine des yeux ? » Il ajouta : « Le bois a des oreilles, c'est-à dire que si deux personnes s'asseyent près d'un buisson pour causer, les passants pourront les entendre. » Aussitôt apparut un buisson magnifique, large et touffu, fait de jeunes branches qui montaient bien droit. Le Seigneur était assis avec l'âme sous ce buisson, dont les jeunes branches semblaient être les vertus de Dieu : sagesse, bénignité, justice, miséricorde, charité et autres vertus

1. Ce jeune seigneur B. paraît être le même dont il est question à la 5e partie. ch. XI, c'est-à dire Burchard, fils de Gebhard de Mansfeld et d'Irmengarde de Schwarzbourg, mort en 1294.

naturelles au Seigneur. Toutes en effet, semblables à l'olivier, sont toujours en fleurs verdoyantes et fécondes en nouveaux rejetons.

Cependant l'âme embrassa la branche de la justice en disant au Seigneur : « Il convient que j'embrasse actuellement cette branche avec gratitude, puisque vous m'exercez par la justice, en m'envoyant peines et tribulations. » Mais voici que cette branche lui parut être Dieu lui-même ; elle le tint étroitement embrassé et se mit à le louer par ces mots : « Je te loue, ô soleil de justice ; je te loue, ô splendeur de justice, etc. » Cependant un fleuve sortait du Cœur divin pour se répandre sur elle, la pénétrer tout entière et chasser sa tristesse au point de n'en laisser aucune trace. Le Seigneur dit : « C'est là ce buisson dont parle l'Ecriture : « *Emissiones tuæ paradisus* : tes épanchements sont un paradis ». (Cant. IV, 13.) Mais autour de ce buisson se tenaient les anges, en sorte que leurs chœurs l'avaient entouré comme de neuf cercles.

Le Seigneur dit encore à l'âme : « Voici ce qu'on lit dans l'Ecriture : « *Quæ habitas in hortis, amici auscultant* : toi qui habites les jardins, tes amis sont aux écoutes ». (Cant. VIII, 13.) Sous l'inspiration divine, l'âme comprit de quelle manière les anges assistent le juste dans tout le bien qu'il accomplit.

« Lorsqu'un homme lit les Psaumes ou d'autres parties de la sainte Ecriture, ou qu'il s'adonne à une œuvre bonne les Anges sont là pour l'assister. Lorsque, dans l'oraison, il s'entretient avec Dieu, ou écoute la parole de Dieu, ou encore lorsqu'il parle de Dieu, il est assisté par les Archanges. S'il médite les vertus de Dieu, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice,

sa miséricorde, sa longanimité, sa charité, et quand il s'efforce d'imiter ces vertus autant que possible, les Vertus sont à son service.

« Lorsque l'homme, au souvenir de l'ineffable et sublime Divinité, tremble devant Dieu, se soumet humblement à Dieu, les Puissances sont ses serviteurs. Mais quand il exalte en son cœur la noblesse et la grandeur de la Divinité, quand il pense à cette infinie majesté qui a daigné créer l'homme à son image et à sa ressemblance, accomplir et supporter tant de travaux ; quand, en raison de la révérence témoignée par Dieu à l'homme qu'il aime, lui aussi respecte et aime tous les hommes, il est servi par les Principautés. Et si, par ses inclinations, génuflexions et prostrations, il adore Dieu, les Dominations l'assistent.

« Lorsque l'homme, dans la tranquillité de son cœur, médite sur Dieu, les Trônes le servent. S'il est illuminé dans la connaissance de Dieu, s'il s'élève dans la contemplation jusqu'à considérer les mystères divins, les Chérubins sont ses ministres. Mais quand l'âme, puisant au Cœur de Dieu un amour embrasé, aime Dieu avec son propre amour, et aime tout homme en Dieu et pour Dieu, ce sont les Séraphins qui exercent auprès d'elle leur ministère. »

Le Seigneur lui dit ensuite : « Veux-tu maintenant savoir ce que signifie : *la plaine a des yeux* ? Lorsque deux personnes marchent dans une grande plaine, elles peuvent se voir de loin. Si ces deux personnes sont chères l'une à l'autre, nul doute qu'en s'apercevant ainsi, elles ne cherchent à se rejoindre au plus tôt. Quand le cerf et la biche se sont reconnus à grande distance dans la campagne, avec quelle rapi-

dité ils courent ! Ainsi l'âme qui m'aime et me désire m'attire à elle, par un seul soupir, plus vite que la parole ne vient aux lèvres.

« Dans la plaine encore, les voyageurs, les étrangers réparent leurs forces. Ainsi, quand une âme se fait étrangère en ce monde, qu'elle garde son cœur libre des choses terrestres et dégagé de tout lien, je l'invite souvent à mon banquet.

« Dans la plaine, on cueille aussi des fleurs. Ainsi dans l'âme sainte ornée de désirs aussi variés que la parure des champs fleuris, je cueille ces désirs, j'en tresse une couronne pour la déposer sur ma tête, jusqu'au jour où l'âme venant elle-même vers moi, je puis lui rendre la couronne. »

Celle-ci dit alors au Seigneur : « Mon Seigneur, quelle faute ai-je commise en prenant plaisir à regarder autour de moi l'étendue de la campagne ? » Il répondit : « C'était contre l'obéissance et l'attention à moi ; de plus, il y avait négligence dans la prière pour le défunt. » Elle reprit : « Enseignez-moi, ô très aimant Seigneur, comment on doit se conduire en pareille circonstance. » Il répondit : « Dès la sortie du chœur, qu'on récite ce verset : « *Deduc me, Domine, in via tua, et ingrediar in veritate tua. Lætetur cor meum et timeat nomen tuum* : Conduisez-moi Seigneur, dans votre voie, et j'entrerai dans votre vérité. Que mon cœur se réjouisse à la crainte de votre nom. » (Ps. LXXXV, 11). Sortez ainsi dans ma crainte et prenez-moi pour compagnon de route et pour bâton d'appui. Lorsque vous serez dehors, vous bénirez de ma droite les maisons, les chemins, tout ce que vous rencontrerez, et ils seront bénis. Quand on a conçu une joie vaine, le cœur en demeure chargé, tandis que celui

qui conçoit ma crainte n'aura point de tristesse, mais obtiendra la joie véritable.

« A l'approche du convoi, vous pouvez penser à cette procession du dernier jugement où tous, ayant repris leurs corps, viendront au-devant de moi, pendant que moi-même, environné des anges et des saints, dans une gloire et une majesté ineffables, je m'avancerai à leur rencontre. Vous prierez en outre pour l'âme du défunt, afin que si elle est dans les peines, elle soit plus tôt délivrée ; libre de tout obstacle qu'elle soit réunie à moi et à mes saints et qu'elle devienne digne de la glorification future, pour paraître avec joie et honneur devant moi en ce jour redoutable. »

CHAPITRE XXIII.

LA CUISINE DU SEIGNEUR.

La libéralité du Seigneur lui avait fait un jour un don magnifique. Reconnaissant sa propre indignité, elle dit avec un humble mépris d'elle-même : « O Roi très généreux, un don de si haute valeur ne me convient pas. Je suis indigne d'être employée dans votre cuisine à laver les écuelles ! » Le Seigneur répondit avec bonté : « Et que seraient ma cuisine et les écuelles que tu voudrais laver ? » Ne sachant plus que répondre, elle se tut. Mais le Seigneur qui soulève parfois une difficulté, moins pour obtenir une solution que pour donner un enseignement, résolut la question au moyen d'une vision qu'il expliqua ainsi : « Ma cuisine, c'est mon Cœur divin. La cuisine est une

salle commune ouverte à tous, aux esclaves comme aux personnes libres ; ainsi mon Cœur est sans cesse ouvert pour tous, et disposé à fournir à chacun ce qui peut lui plaire. Le chef de cette cuisine est le Saint Esprit, dont l'inestimable suavité remplit sans cesse mon Cœur avec une libéralité débordante. Mes écuelles ce sont les cœurs des saints et de mes élus, qui reçoivent continuellement de cette surabondance enivrante de mon Cœur divin. »

Mais elle aperçut soudain la bienheureuse Vierge Marie debout près de Dieu, avec la multitude des anges et des saints. Les anges semblaient tirer leurs cœurs de leur poitrine sous forme de plats d'or, et les présenter aux libéralités du Roi. Et chacun d'eux paraissait aussitôt se remplir au torrent de volupté divine qui s'échappait abondamment du Cœur sacré ; puis, débordant à leur tour, les cœurs des saints faisaient refluer ce torrent vers la source, c'est-à-dire vers le Cœur du Seigneur. « Va d'abord au cœur très pur de ma mère virginale, dit le Seigneur ; tu pourras t'y laver en te livrant à l action de grâces et en exaltant cette noble fidélité avec laquelle, plus que toute créature, elle me restait fermement ou plutôt inséparablement unie en toutes ses actions Bois l'eau même qui t'aura lavée par le désir et le zèle à imiter ma Mère ; agis de même à l'égard des cœurs de tous les autres saints en exaltant toujours leurs vertus avec dévotion et en les imitant avec humilité, selon ton pouvoir. Ainsi tu pourras parvenir heureusement à jouir de leur société dans la gloire. »

CHAPITRE XXIV.

21. L'AME FAIT SON NID DANS LE CŒUR DU SEIGNEUR.

Une autre fois, après la sainte Communion, le Seigneur lui dit : « Toi en moi et moi en toi ! Plongée dans ma toute-puissance comme le poisson dans l'eau ! — O mon Seigneur, fit-elle, les poissons sont souvent pris dans le filet, et si cela m'arrivait ? » Le Seigneur reprit : « Tu ne pourras être tirée hors de moi. Tu te feras un nid dans mon Cœur divin. — Qu'est-ce que ce nid ? » Le Seigneur répondit : « L'humilité gardée dans les dons et les faveurs que tu reçois de ma part ; plonge-toi toujours dans l'abîme d'une humilité sincère. » L'âme dit encore : « Les poissons se multiplient dans les eaux : quel sera mon fruit à moi ? » Le Seigneur répondit : « Lorsque tu m'offres au Père céleste pour la joie et la gloire des saints, leurs joies et leurs mérites se multiplient, comme s'ils me recevaient corporellement sur la terre. Voilà quel sera ton fruit. » Alors l'âme se mit à réfléchir comment cela se ferait pour les patriarches et les prophètes qui sur la terre n'avaient jamais reçu le Corps du Christ ; mais le Seigneur lui dit : « Ce que les apôtres ont eu en réalité, les patriarches et les prophètes l'ont possédé par la foi et l'espérance : c'est pourquoi ce fruit leur appartient aussi véritablement qu'aux apôtres. »

CHAPITRE XXV.

22. D'UNE CROIX, ET D'UN VÊTEMENT DE SOIE DU SEIGNEUR.

PENDANT un ravissement d'esprit, elle se vit une fois dans une maison d'une beauté merveilleuse qu'elle reconnut parfaitement pour être le Cœur du Christ, car elle y était entrée plus d'une fois de la même manière, comme on l'a vu plus haut. Se prosternant alors à terre, elle trouva sur le pavé une grande croix et s'y étendit. Et voilà que du milieu de la croix sortit un dard en or très effilé, qui transperça son âme [1], puis elle entendit le Seigneur lui dire : « Tout ce qui est sur la terre ne saurait donner de joie ; mais le salut, la souveraine gloire sont dans les souffrances et la tribulation. » L'âme ressentait cependant de la tristesse et de l'anxiété, car elle entendait son unique Bien-Aimé ; mais elle ne le voyait pas. Comme elle le recherchait avec un ardent désir, il lui apparut debout devant elle, vêtu d'une robe de soie rouge et lui prenant la main, il lui parla avec une grande douceur. Mais l'âme, s'apercevant de l'extrême souplesse du moelleux vêtement dont le Seigneur était couvert, se

1. Ce qu'on rapporte de sainte Thérèse, blessée d'une flèche d'amour par un ange qui aurait été le Christ lui-même, nous le voyons aussi accompli en sainte Gertrude (v. liv II, c. v, et liv. V, c. xxv) Voici le même fait qui se produit pour sainte Mechtilde, ce qui atteste une ressemblance, une parenté, pour ainsi dire, dans leur état de perfection.

(*Note de l'édition latine.*)

demandait ce que cela pouvait signifier ; le Seigneur lui dit : « Comme une étoffe de soie est souple et moelleuse, ainsi toute souffrance et tribulation est douce pour l'âme qui aime vraiment Dieu. — Il en est ainsi au commencement de la peine, reprit-elle, car l'âme est saisie dans la première vigueur de son affection ; mais quand la souffrance augmente, elle lui devient lourde à porter. » Le Seigneur répondit : « Sans doute ; mais quand on porte un vêtement de soie orné d'or et de pierres précieuses, on ne le rejette pas à cause de sa pesanteur, on le tient au contraire pour plus distingué et plus précieux. Ainsi l'âme fidèle ne refusera pas la souffrance pour la raison qu'elle devient trop cuisante, parce que ses vertus s'y ennoblissent et son mérite s'y accroît à l'infini. »

Cette vision était le présage de la maladie qui lui arriva peu après, c'est-à-dire pendant l'Avent, qu'elle célébrait toujours avec grande dévotion et ardents désirs. A cette époque, elle fut saisie d'une douleur aiguë ; mais ce dont elle souffrait le plus était de ne pouvoir aller au chœur ni à ses dévotions ordinaires.

CHAPITRE XXVI.

23. DE SES NOMBREUSES ET DIVERSES SOUFFRANCES.

C'EST en proportion des consolations et des douceurs que Dieu répand dans une âme aimante qu'il multiplie pour elle les douleurs et les infirmités, comme nous le constatons souvent pour cette âme

fidèle. Une fois, en effet, elle souffrit pendant plus d'un mois un si grand mal de tête qu'elle ne pouvait ni dormir ni se reposer un instant. Elle perdit en même temps toute grâce, douceur et visite divine, en sorte qu'elle se plaignait souvent avec larmes de n'avoir plus sur Dieu aucune pensée consolante. Enfin elle en vint à une telle tristesse, qu'on l'entendait quelquefois réclamer à grands cris Dieu, son Bien-Aimé. Sa voix retentissait dans toute la maison Mais après sept jours passés dans cet excès de désolation, le Seigneur de bonté, qui est toujours près de ceux dont le cœur est affligé, le Seigneur l'inonda de si abondantes consolations que souvent, des Matines à Prime et de Prime jusqu'à None, elle restait les yeux clos comme une morte, absorbée dans la jouissance de son Dieu. Pendant ce temps, le miséricordieux Seigneur lui révélait les merveilles de ses secrets et la réjouissait par sa douce présence à tel point que, ne pouvant cacher sa sainte ivresse, elle manifestait, même aux hôtes et aux étrangers. cette grâce intérieure qu'elle avait tenue si longtemps cachée. Il en advint que plusieurs lui donnèrent leurs recommandations à porter auprès de Dieu, et, selon que Dieu avait daigné le lui montrer, elle révélait à toutes ces personnes les désirs de leurs cœurs Plus d'une en rendit avec joie ses actions de grâces au Seigneur.

C'est pendant cette maladie que le Seigneur lui enleva par la mort sa très douce sœur, la dame Abbesse, de vénérée mémoire [1]. Mais elle confessait elle-même avoir été dédommagée sans mesure par

1. Voir la 6e partie tout entière. — C'est en 1291 que sainte Mechtilde souffrit cette grande maladie.

Dieu de cette peine et de ses autres tribulations, car il lui était donné de voir cette âme, chaque fois qu'elle le voulait, et de connaître l'étendue de sa récompense.

Cependant comme elle se plaignait encore d'avoir perdu le sommeil à cause de cette douleur de tête, on crut autour d'elle que son infirmité l'induisait en erreur, car elle semblait ne faire autre chose que sommeiller. Son intime confidente l'interrogea donc sur ce qu'elle faisait, les yeux fermés, pendant ses longues heures d'immobilité. Elle lui répondit : « Mon âme prend ses délices dans la jouissance de Dieu, elle nage dans la Divinité comme le poisson dans l'eau ou l'oiseau dans les airs. Entre l'union que les saints ont avec Dieu et celle de mon âme, il n'y a que cette différence : ils en jouissent dans l'allégresse, et moi dans la souffrance. »

Durant cette maladie, survint le temps du Carême, et elle résolut de se retirer en esprit au désert avec le Seigneur. Pendant la nuit, il lui parut y être en effet, et elle demandait à son Seigneur où il souhaitait passer cette première nuit. Aussitôt il lui montra un arbre magnifique, mais tout creusé, appelé l'arbre de l'humilité. Il lui dit : « C'est ici que je passerai la nuit. » Aussitôt il entra dans la cavité de l'arbre. « Et moi, où irai-je ? » s'écria-t-elle. « Ne peux-tu pas voler sur mon sein et t'y reposer comme font les oiseaux ? » répondit le Seigneur. Aussitôt elle se vit sous la forme d'un petit oiseau qui volait vers le sein du Seigneur, et elle y prit très paisiblement son repos. « Miséricordieux Seigneur, dit-elle, mettez votre doigt sur ma tête pour que je puisse m'endormir. — Mais quand les oiseaux veulent dormir, reprit le Seigneur, ils se mettent la tête sous l'aile. — Seigneur, quelles sont

mes ailes ? — Ton désir toujours ardent est une aile rouge ; ton amour toujours vigoureux et grandissant est une aile verte : et ton espérance, parce qu'elle te fait sans cesse soupirer vers moi, est une aile jaune d'or. »

Elle aperçut alors le Cœur divin distiller de petites gouttes qu'elle recueillait avidement avec le bec et qui lui procuraient une ineffable consolation, inconnue pour elle jusqu'à cette heure. En ce moment arriva, lui semblait-il, saint Pierre lui-même, grandement surpris que le Seigneur de majesté daignât s'abaisser à ce point vers l'âme. Le Seigneur parla : « Pourquoi t'étonner, Pierre ? Ne sais-tu pas que les premiers et les derniers enfants sont les plus chéris ? Vous, mes disciples, vous étiez mes premiers-nés à qui j'ai témoigné toute ma tendresse, et vous avez trouvé en moi la parfaite satisfaction de tous vos désirs. »

Mais en ce moment l'esprit de celle-ci fut ravi dans le ciel où elle vit le Seigneur assis à l'orient et sa sœur d'heureuse mémoire, la dame Abbesse, entourée de tous les membres de la congrégation tant morts que vivants Au plus léger de ses mouvements toutes les âmes qu'elle avait gouvernées sur la terre faisaient entendre une mélodie si agréable que la cour céleste en ressentait une joie nouvelle ; ces personnes, comme un essaim de blanches colombes, semblaient voler autour d'elle. Les saints anges présentèrent ensuite à Dieu les œuvres méritoires de toutes ces âmes pour accroître le bonheur de la susdite Abbesse qui priait en ces termes pour sa congrégation : « Père saint, conservez en votre nom celles que vous m'avez données. » Le Seigneur répondit : « Ta volonté est la mienne ; dans l'innocence, je les garderai de tout

mal. » Au Fils elle disait : « Je vous demande qu'elles soient un en vous comme nous sommes un » : c'est-à-dire que par une pleine et entière volonté, elles soient unies à Dieu en tout, comme lui sont unis les saints dans le ciel. Le Fils lui répondit : « Ton désir est mon désir ; je suis en elles, et elles sont en moi ; et ainsi je perfectionnerai et confirmerai en moi toutes leurs œuvres. » Ensuite elle pria le Saint-Esprit : « Sanctifiez-les dans la vérité ; daignez être leur consolateur. » Et le Saint-Esprit lui répondit : « Ta joie est ma joie, je les consolerai et je les garderai. »

Elle entendit alors retentir au firmament du ciel un son très doux qui venait du bruit des disciplines que les sœurs prenaient en ce moment pour le salut des hommes. A ce bruit les saints anges dansaient en applaudissant ; les démons, occupés à torturer les âmes, fuyaient au loin ; les âmes étaient délivrées de leurs peines, et les chaînes de leurs péchés étaient rompues.

CHAPITRE XXVII.

24. LE SEIGNEUR PROMET DE LA REVÊTIR DE LUI-MÊME.

Une autre nuit, pendant que le mal de tête l'empêchait toujours de dormir, elle pria le Seigneur de lui montrer au moins le lieu où elle trouverait un peu de repos. Il lui présenta alors les quatre trous de ses blessures et lui ordonna d'y choisir la demeure qu'elle préférerait. Mais elle ne voulut pas faire de choix et s'en remit à la divine bonté qui la logerait à son gré. Alors le Seigneur lui indiqua la plaie de son Cœur en

disant : « Voici, entre et repose-toi ici ». Aussitôt elle pénétra dans le Cœur de Dieu.

Il était semblable à une maison magnifique ; au milieu, elle trouva le Seigneur qui se reposait sur un lit orné de splendides tentures vertes ; et, sur son ordre, l'âme s'arrêta pour prendre avec grande joie un peu de repos auprès de lui. Il lui sembla alors qu'on lui donnait des oreillers en nombre égal à celui des coups frappés dans sa tête par la douleur ; mais elle plaçait tous ces oreillers, l'un après l'autre, sous la tête de son Bien-Aimé en lui disant : « O Dieu très aimant, que je voudrais, moi misérable, être ornée par vous en cette fête de Pâques, de vêtements pareils aux tentures de votre lit ! — Oui, ma bien-aimée, répondit le Seigneur, je veux même te revêtir par moi-même et de moi-même. » Elle hésitait encore sur le sens à donner à ces paroles quand le Seigneur reprit : « Ne sais-tu pas que ce sont des vers qui filent la soie ? Or il est écrit de moi : *Je suis un ver et non un homme* (Ps. xxi, 6); je tirerai donc pour toi des entrailles de ma miséricorde des vêtements que nous porterons ensemble si tu ne peux les porter seule. Jusqu'ici, en effet, tu m'as servi avec dévouement dans le labeur ; désormais tu t'efforceras de me servir dans l'exercice des vertus dont j'ai donné l'exemple. »

CHAPITRE XXVIII.

25. COMMENT ELLE FIT BOIRE TOUS LES SAINTS A LA SOURCE DE MISÉRICORDE.

Une autre fois, elle s'informa du lieu où le Seigneur se disposait à passer la nuit. « Au pied de cette montagne déserte, » répondit-il. Il l'y emmena et lui montra la fontaine de miséricorde qui prend sa source au bas de cette montagne. Une coupe d'argent était là. Le Seigneur lui dit : « Fais boire l'eau de cette source à qui tu voudras. » Elle lui répondit : « Mon Seigneur je vous en prie, faites-le pour moi, je n'en suis guère capable, tant je me sens faible et infirme. » Ce furent les anges qui prirent sa place et offrirent à boire de cette fontaine, d'abord à la glorieuse Vierge Marie, pour l'accroissement de sa béatitude. Et pendant qu'elle buvait, chaque goutte en descendant dans sa gorge résonnait d'une manière si harmonieuse que les citoyens de la nouvelle Jérusalem en tressaillaient d'une nouvelle jubilation. Ils firent boire ensuite les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les veuves, ceux qui avaient été mariés et tous les citoyens du ciel. Et toujours chaque goutte absorbée par les saints résonnait toujours en l'honneur de Dieu, comme nous l'avons dit à propos de la Vierge Marie.

Ensuite les anges firent boire de la susdite source de miséricorde à l'Eglise militante. D'abord au Seigneur apostolique, aux cardinaux, aux archevêques,

aux évêques et à tous les religieux ; puis à l'empereur, aux rois, aux princes, aux juges et pasteurs des âmes. en un mot, à tous ceux qui vivent sur la terre.

Enfin les anges, toujours en lieu et place de l'amante du Christ, firent boire de cette même fontaine de miséricorde aux âmes du purgatoire. Toutes se désaltéraient, mais toutes ne faisaient pas résonner en elle cette suave harmonie entendue à travers les élus de l'Eglise triomphante.

Pour achever, le Seigneur lui-même présenta à boire aux membres de l'Eglise triomphante et à ceux de l'Eglise militante, un nectar qui se déversait de son Cœur dans une petite coupe faite des prières de sa servante.

CHAPITRE XXIX.

ENCORE LA FONTAINE DE MISÉRICORDE.

La nuit suivante, conduite de nouveau en esprit à cette fontaine de miséricorde, elle vit bouillonner, sortant de la même source, la veine d'eau très abondante de l'humble reconnaissance. Ce cours d'eau, après avoir traversé le Cœur de Jésus Christ, retournait aussi pur vers sa source. Et ceci doit s'entendre de la manière suivante : puisque les dons de Dieu sont divers et que tous les hommes n'ont pas la même grâce, vu la division des dons, chacun doit veiller soigneusement sur le don qui lui a été conféré par Dieu, et le faire remonter à Dieu par la reconnaissance, s'estimant indigne de toute grâce et même de

la vie. Que chacun demeure en sa propre abjection et dise toujours : Je suis au-dessous de votre pitié. Personne ne doit désirer pour soi-même plus de bienfaits, sinon pour la gloire de Dieu Que l'on tienne pour certain que tout ce qui arrive de joyeux ou de fâcheux vient toujours de l'extrême charité de Dieu pour ses créatures Aussi doit-on, avec reconnaissance et en union d'action de grâces avec Jésus-Christ, par son Cœur très saint faire remonter vers Dieu, qui est leur origine, tous les dons qu'on a reçus de lui.

Une autre fois, elle vit le Seigneur Jésus assis dans les hauteurs à la droite de la divine Majesté et accomplissant la purification des péchés Les sœurs, le cœur contrit et l'esprit humilié, venaient se confesser; le Seigneur Jésus enlaçait chacune de son bras droit et anéantissait en lui-même tous les péchés avoués, de telle sorte que ces fautes semblaient n'avoir jamais existé. Quand chaque sœur était ainsi purifiée, il la présentait au Père céleste, qui l'enveloppait d'un regard bienveillant et lui disait : « La droite de mon Juste t'a reçue en parfaite réconciliation. »

CHAPITRE XXX.

26. COMMENT LE SEIGNEUR LA GUÉRIT.

Après quarante jours de maladie et de continuelles douleurs de tête, elle se vit enfin de nouveau, avec le Seigneur, dans la campagne fleurie et elle lui dit : « O très doux Fiancé, donnez-moi votre béné-

diction, comme jadis à votre serviteur Jacob. » Il la bénit de la main avec bonté et dit en même temps : « Sois saine de corps et d'âme. » Elle sentit sa douleur se calmer sur-le-champ Toute joyeuse, elle demanda à la sainte Vierge et à tous les saints de louer ensemble le Bien-Aimé de son âme pour le bienfait qu'il venait de lui accorder. Et tous, la bienheureuse Vierge ayant commencé, entonnèrent de nouveaux cantiques de louange pour les bienfaits que cette âme avait reçus de Dieu.

Dès ce moment, elle se trouva mieux ; mais elle ne se rétablit pas tout à fait, car elle se livrait avec tant d'ardeur aux exercices spirituels que ses forces n'y pouvaient suffire.

CHAPITRE XXXI.

27. PUISSANCE DE L'AMOUR.

Une autre fois, comme elle pensait avec action de grâces à la puissance de l'amour divin qui, du sein du Père, a fait descendre le Christ au sein de sa Mère, le Seigneur lui dit : « Me voici ; je me mets en la puissance de ton âme pour être ton captif, pour que tu ordonnes de moi tout ce que tu voudras. Tel qu'un prisonnier qui ne peut rien sans le commandement de son maître, je serai à tes ordres. » Ce fut avec une gratitude profonde qu'elle écouta ces paroles de si grande condescendance, puis elle songea à ce qu'elle devrait demander à la bonté du Seigneur.

La solennité de Pâques était proche ; depuis l'Avent

du Seigneur, excepté la Vigile et le jour de la Nativité du Christ, ses douleurs continuelles l'avaient empêchée de se rendre au chœur; elle n'avait donc aucun désir plus véhément que celui de la santé. Cependant, ramenée à elle même par sa fidélité si parfaite envers Dieu, elle répondit au Seigneur : « O le plus doux et le plus cher à mon âme, si je pouvais maintenant recouvrer toute la vigueur et la santé que j'ai jamais eues, je ne le voudrais pas. Ce que je veux seulement, c'est n'être jamais en désaccord avec votre volonté, c'est vouloir toujours avec vous tout ce que vous voudrez et ferez pour moi de pénible ou d'agréable. » Aussitôt il lui sembla que le Seigneur l'entourait de son bras gauche et lui inclinait la tête sur sa poitrine en disant : « Puisque tu veux tout ce que je veux, je tiendrai toujours ton âme embrassée, j'attirerai en moi toutes les douleurs de ta tête et je les sanctifierai par mes souffrances. »

On pourrait écrire beaucoup d'autres choses sur ce qui se passa durant cette maladie[1]; mais nous les omettons parce que, dans ses récits souvent interrompus ou donnés par lambeaux, elle supprimait parfois le meilleur, comme elle le déclarait elle-même. Elle disait en effet : « Tout ce que je vous raconte n'est que du vent en comparaison de ce que je ne puis exprimer par des mots. » Parfois aussi elle parlait si bas que nous ne pouvions bien la comprendre. C'est pourquoi, nous n'avons rien ajouté à ce que nous avons véritablement entendu et soigneusement conservé, pour la louange de Dieu et l'utilité du prochain.

1. Maladie qui dura de l'Avent 1290 jusqu'à la fête de Pâques suivante 1291. C'est dans cet intervalle que mourut l'abbesse Gertrude.

CHAPITRE XXXII.

28. DE L'EMBRASSEMENT ET DU CŒUR DU SEIGNEUR.

PENDANT sa maladie, elle se plaignit un jour à Dieu de ne pouvoir aller au chœur et accomplir aucune bonne œuvre, et il lui sembla que le Seigneur reposait auprès d'elle sur sa couche, la tenant de son bras gauche, en sorte que la plaie de son très doux Cœur s'appliquait sur le cœur de sa bien-aimée. Puis il lui dit : « Lorsque tu es malade, je te tiens de mon bras gauche, mais quand tu es en santé, c'est de mon bras droit. Sache pourtant bien qu'enlacée de ma gauche, tu es beaucoup plus rapprochée de mon Cœur. »

CHAPITRE XXXIII.

29. COMMENT ON PEUT PRÉPARER SON CŒUR POUR QUE DIEU Y HABITE.

UN samedi, pendant la messe *Salve sancta Parens*, elle dit au Seigneur : « Oh ! si je pouvais pour votre amour, Dieu très aimable, exalter en ce moment votre glorieuse Mère par mes louanges et lui faire honneur de présents royaux plus splendides que jamais reine n'en a reçus ! » Le Seigneur aussitôt fit un signe à deux anges, comme pour se faire apporter quelque objet.

Ils partirent et rapportèrent une sorte de sac blanc qu'ils déposèrent devant le Seigneur. Ce sac contenait les bonnes œuvres de celle-ci. Parmi d'autres joyaux, le Seigneur prit une croix d'or qui figurait les souffrances ; puis il choisit encore un lis magnifique qu'il attacha sur sa poitrine en guise d'ornement

Cependant l'âme, ravie de eette scène, dit à son Seigneur : « O Bien-Aimé de mon cœur, comme je voudrais faire de ce cœur le cadeau le plus riche et le plus digne de vous ! » Le Seigneur lui répondit : « Tu ne pourras jamais trouver un présent qui me soit plus agréable qu'une petite maison établie dans ce cœur, afin que j'y habite sans cesse et que j'y prenne mes délices Cette maison n'aura en tout qu'une fenêtre par où je parlerai et distribuerai mes dons aux hommes. » Elle comprit que cette fenêtre figurait sa bouche dont elle devait se servir pour distribuer la parole de Dieu et pour enseigner ou consoler ceux qui viendraient à elle.

CHAPITRE XXXIV.

30. COMMENT L'AME PEUT SE SERVIR DES SENS DU SEIGNEUR.

Elle priait une fois le Seigneur de lui donner quelque chose qui gardât continuellement son souvenir vivant en elle. Voici comment il répondit à cette demande : « Je te donne mes yeux pour que tu voies toutes choses par eux, et mes oreilles pour comprendre par elles tout ce que tu entends. Je te donne aussi ma bouche afin que tu fasses passer par elle tes

paroles, tes prières et tes chants. Je te donne mon Cœur afin que par lui tu penses, que par lui tu m'aimes, moi, et toutes choses à cause de moi. » A ce dernier mot il attira en lui l'âme tout entière et se l'unit à tel point qu'il lui semblait voir par les yeux de Dieu, entendre par ses oreilles, parler par sa bouche, enfin n'avoir plus d'autre cœur que celui de Dieu.

Après cette faveur il lui fut souvent donné d'éprouver ce même sentiment.

COMMENT L'HOMME EST ÉLEVÉ A LA HAUTEUR INACCESSIBLE DE LA DIVINE MAJESTÉ.

Le Seigneur lui dit ensuite : « Plus tu t'éloignes des créatures, plus tu renonces aux consolations que tu pourrais en recevoir, plus tu montes vers la hauteur inaccessible de ma souveraine Majesté. Plus ta charité s'étend sur les créatures, par la compassion et la miséricorde, plus tu enserres étroitement et avec tendresse mon incompréhensible largeur. Plus tu restes humiliée au-dessous de toute créature par le mépris de toi-même, plus tu es profondément plongée en moi, pour t'enivrer dans une plus douce intimité au torrent de mes voluptés divines. »

CHAPITRE XXXV.

31. COMMENT DIEU S'EMPARA DE CETTE AME TOUT ENTIÈRE; DE L'AMOUR ET DU PSALTÉRION A DIX CORDES.

Comme elle recherchait une fois avec ardeur le Bien-Aimé de son âme, celui qui non seulement

exauce mais encore daigne prévenir le désir du pauvre, elle l'entendit chanter cet appel d'une voix douce et forte : « *Veni, dilecta mea, ad me.* Viens à moi, ô ma bien-aimée. » Or la voix du Seigneur était si sonore que tout le ciel en résonna jusqu'en ses profondeurs. Elle comprit que les extrémités des cieux désignent les âmes qui applaudissent joyeusement à la voix du Seigneur.

Cependant l'âme ainsi appelée se présenta aussitôt, et se tint debout en présence du Bien-Aimé assis sur un trône merveilleux et très élevé. Les colonnes de ce siège étaient d'ambre, leurs chapiteaux d'émeraude et leurs bases de saphir. L'émeraude signifiait la jeunesse de l éternité, et le saphir la noblesse et l'excellence de la Divinité.

L Amour, sous la figure d'une vierge très belle, se promenait autour du trône en chantant : « *Gyrum cœli circuivi sola* [1] : J ai seule fait le tour du ciel ». Par ces paroles, elle comprit comment l'amour seul avait pu rendre esclave la toute-puissance de la divine majesté, rendre folle, pour ainsi dire, l'insondable sagesse, et répandre par effusions sa suave bonté tout entière. C'est lui aussi qui a vaincu les rigueurs de la divine justice, les a changées en douceur, pour abaisser le Seigneur de gloire jusque dans l'exil de notre misère. Par la parole suivante : « *et in fluctibus maris ambulavi*, et j'ai marché sur les flots de la mer », elle apprit comment, avant la loi, sous la loi et sous la grâce, tous ceux qui, par amour, demeurèrent fidèles à Dieu dans leurs tribulations, avaient triomphé de tous les obstacles et de tous leurs vices par la force de l amour.

1. Répons du IIe Nocturne aux dimanches du mois d'août.

Et l'Amour continuait à chanter : « *Audit eum in gyro sedis, etc.* : elle entend autour du trône. » Elle comprit comment les saints chantent maintenant les grandes œuvres accomplies en eux par le Seigneur, c'est-à-dire leur élection par son impénétrable sagesse ; leur justification gratuite accompagnée du don de la grâce ; leur délivrance de toute misère par cet amour puissant et fort qui a fait servir à leur salut le mal comme le bien. Dieu agrée cette louange des saints aussi volontiers que s'ils ne tenaient pas de lui-même tous ces biens. Les saints, de leur côté, ne rendent gloire qu'à Dieu seul.

L'Amour lui paraissait être encore à la droite de Dieu, lorsque du Cœur divin sortit un instrument mélodieux tourné vers le cœur de cette vierge : c'était un psaltérion à dix cordes qui rappelait le mot du psaume : *Je vous louerai sur le psaltérion à dix cordes* (Ps. XXXII, 2). Neuf de ces cordes représentaient les neuf chœurs des anges parmi lesquels est rangé le peuple des saints. La dixième corde représentait le Seigneur lui-même, roi des anges et sanctificateur de tous les saints. L'âme alors, prosternée devant le Seigneur, toucha légèrement la première corde et le loua par ces mots : « *Te Deum Patrem ingenitum* [1] : Vous, ô Dieu, Père non engendré ». A la seconde corde, elle continua : « *Te Filium unigenitum* : vous, ô Fils, seul engendré » ; puis à la troisième : « *Te Spiritum Paraclitum* : vous, Saint-Esprit Paraclet » ; à la quatrième : « *Sanctam et individuam Trinitatem*, sainte et indivisible Trinité » ; à la cinquième : « *toto corde et ore confitemur* : nous

1. Antienne de *Magnificat* à la fête de la très sainte Trinité.

vous confessons de cœur et de bouche » ; à la sixième : « *laudamus* : nous vous louons » ; à la septième : « *atque benedicimus* : et nous vous bénissons » ; à la huitième · « *Tibi gloria* : à vous gloire » ; à la neuvième : « *in sæcula* : pour les siècles ». Mais sur la dixième corde elle ne put rien chanter, parce qu'elle ne pouvait encore atteindre la suprême élévation de Dieu.

Ensuite elle vit sur la poitrine du Seigneur un miroir transparent, dans lequel apparaissait une face d'homme ressemblant au disque de la lune. Dans sa surprise, elle se demandait ce que cela pouvait signifier, lorsque le Seigneur lui dit : « Que ceci t'instruise ». Aussitôt elle comprit que lui seul est l'éternelle sagesse désignée par les yeux, sagesse qui sait tout au ciel et sur la terre, qui seule se connaît et se voit parfaitement elle-même et que nulle créature ne peut comprendre. « Qui t'enseigne ainsi ? » reprit le Seigneur. « C'est vous, ô distributeur de tous les biens, répondit-elle, vous qui enseignez la science à l'homme et lui inspirez toute sagesse. »

Elle comprit, en considérant la bouche de cette face merveilleuse, que Dieu est incompréhensible dans sa toute-puissance, que le ciel et la terre réunis ne suffisent pas à le louer pleinement. Lui seul peut être une louange adéquate à lui-même, lui qui connaît l'étendue de l'amour avec lequel il se donne à l'âme aimante, et s'offre chaque jour sur l'autel, comme victime, à Dieu le Père, pour le salut des fidèles, dans un mystère caché aux investigations profondes des Séraphins, des Chérubins et de toutes les Vertus des cieux. Le Seigneur prit de nouveau la parole : « Et ceci, qui te l'a appris ? » Elle répondit : « Vous, ô le meilleur des

maîtres, auteur de toute bonté, vraie lumière qui illuminez tout homme venant en ce monde. »

Alors cette âme se pencha sur la poitrine de son très cher Seigneur, le louant de toutes ses forces en lui-même et par lui-même, avec transport et affection. Plus elle le louait en s'unissant à lui, plus elle défaillait en elle-même jusqu'à se trouver anéantie. Comme la cire qui fond à l'approche du feu, ainsi elle se liquéfiait pour ainsi dire et passait en Dieu, heureusement unie à lui et enchaînée par le lien d'une indissoluble union. Cet état lui faisait souhaiter que tous, au ciel et sur la terre, devinssent participants de la grâce divine. Elle saisit donc la main du Seigneur et lui fit tracer une croix assez grande pour embrasser le ciel et la terre. Cette action, qui accrut la joie des habitants des cieux, procura aussi le pardon aux coupables, la consolation aux affligés, force et persévérance aux justes, enfin soulagement et délivrance aux âmes retenues dans le purgatoire.

CHAPITRE XXXVI.

32. COMMENT ON DOIT CONFIER SES PEINES A DIEU. — TOUT BIEN DÉCOULE DE LA BONTÉ DU CŒUR DIVIN. — HONNEURS PARTICULIERS RENDUS AUX VIERGES DANS LE CIEL.

Une autre fois, comme elle pensait que sa maladie la rendait inutile et que ses souffrances restaient sans fruit, le Seigneur lui dit : « Dépose toutes tes peines dans mon Cœur, et je leur donnerai le perfec-

tionnement le plus absolu que puisse posséder la souffrance. Comme ma Divinité a attiré à soi les souffrances de mon Humanité et les a faites siennes, ainsi je transporterai tes peines dans ma Divinité, je les unirai à ma Passion, et je te ferai participer à cette gloire que Dieu le Père a conférée à ma sainte Humanité pour toutes ses souffrances. Confie donc chacune de tes peines à l'amour en disant : « O amour, je te les donne dans l'intention que tu as eue en me les apportant du Cœur de Dieu, et je te demande de les y reporter perfectionnées par une souveraine reconnaissance. »

« Lorsque tu désires me louer et que la maladie y met obstacle, prie pour que j'exalte et bénisse Dieu le Père dans tes peines, comme je l'ai fait sur la croix, au milieu de mes propres souffrances. Remercie avec la gratitude dont je l'ai remercié d'avoir décrété ma Passion pour le salut du monde ; aime avec l'amour qui m'a fait tout souffrir volontiers et librement. Ma Passion a porté des fruits infinis au ciel et sur la terre ; ainsi tes peines, tes tribulations remises à moi-même et unies à ma Passion seront tellement fructueuses qu'elles procureront aux élus plus de gloire, aux justes, un nouveau mérite ; aux pécheurs, le pardon ; et aux âmes du purgatoire, l'allégement de leur peine. Qu'y a-t-il, en effet, que mon Cœur divin ne puisse rendre meilleur, puisque tout bien au ciel et sur la terre découle de la bonté de mon Cœur ? » Et il lui montra tous les ordres des saints avec leur gloire et leur inestimable dignité, disant : « Voilà les grandes choses que la bonté de mon Cœur a opérées dans les prophètes, dans les apôtres et dans tous les saints. Comme elle a dignement achevé leurs œuvres !

Comme elle les a récompensés au delà de leurs mérites ! »

Tandis qu'elle considérait ainsi avec bonheur la gloire des saints, elle aperçut les vierges ; et, plus ravie encore de leur beauté et de leur bonheur que de tout le reste, elle dit au Seigneur : « Ah ! mon Seigneur, puisque par un amour gratuit vous accordez tant d'honneurs aux vierges, dites-moi, je vous prie, la plus grande joie que vous prenez en elles. » Et le Seigneur lui répondit : « Ah ! tu veux comprendre la plus grande et tu n'es même pas apte à comprendre la plus petite en cette vie ! Toutefois je t'en apprendrai quelque chose : Dieu mon Père aime tellement chaque vierge qu'il attend son arrivée avec plus de joie que jamais roi n'attendit la fiancée de son fils unique, dont il espère avoir un héritier illustre. Donc, dès que la nouvelle a retenti : Voici une vierge ! toutes les dignités du ciel s'ébranlent avec joie, et les premiers pas que fait la vierge dans les parvis célestes résonnent comme le son prolongé de la trompette, transportent d'allégresse tous les saints et leur fait chanter avec harmonie à sa louange : *Qu'elle est belle sa démarche !* (Cant. VII, 1) Moi-même, je m'empresse de me lever et d'aller au-devant d'elle, l'appelant par ces paroles : *Viens, mon amie, viens, mon épouse; viens recevoir la couronne* (*Ibid.* IV, 8). Et ma voix alors est d'une telle ampleur qu'elle résonne dans le ciel entier, qu'elle pénètre et les anges et les âmes des saints comme des orgues qui répondent aux accents de ma voix.

« Arrivée en ma présence, la vierge se regarde dans mes yeux, et moi je me regarde dans les siens, comme en un miroir. Nous nous contemplons ainsi

l'un dans l'autre avec ravissement. Puis, dans une amoureuse étreinte, je m'imprime en elle, je la remplis et la pénètre de ma Divinité tout entière. Quelle que soit sa situation, je parais être tout entier dans tous ses membres, et réciproquement je l'attire en moi, si bien qu'on la voit partout, glorieuse au dedans de moi-même. De plus, je me fais moi-même sa couronne, parure digne de l'épouse légitime que je veux orner. Le Saint-Esprit la pénètre aussi de la surabondance de sa douceur, de sa bonté, qui l'imprègne comme se trempe une mie de pain noyée dans un vin pur. Elle devient donc aimable et ravissante pour tous les habitants du ciel. »

CHAPITRE XXXVII.

33. QUELLES SONT LES VIERGES VRAIMENT PURES.

Un jour qu'elle rendait grâces à Dieu pour ses libéralités à son égard, le Seigneur lui dit : « Remercie d'abord pour tout ce que j'ai donné à ma Mère et aux anges ». Elle obéit sur-le-champ, rendant grâces de ce que Dieu avait choisi Marie dès l'éternité, de préférence à d'autres, et l'avait préparée à devenir sa très digne Mère en la sanctifiant dès son origine au sein de sa mère : puis encore de ce qu'il l'avait conduite pendant son enfance et sa jeunesse, si bien qu'elle ne commit jamais de péché et reçut la première, de l'Esprit Saint, l'inspiration d'émettre le vœu de parfaite chasteté. Après cette louange, le Seigneur reprit : « De tout ce qui est créé au ciel et sur la terre je n'aime rien tant

que la pureté virginale ». Mais elle : « O Seigneur, s'il en est ainsi, je vous prie de me dire quelles sont les vierges assez pures pour s'attirer vos préférences. » Il répondit : « Celles qu'un désir ou une volonté quelconque de perdre leur virginité n'a jamais souillées. — Alors, dit-elle, que feront celles qui sont coupables de négligence ? » Le Seigneur répondit : « Qu'elles se purifient par la pénitence et la confession ; elles auront société, dans une grande joie et consolation, avec les vierges parfaitement pures Mais quant à ces délices intimes qui débordent des torrents de ma Divinité, elles ne pourront les ressentir. »

CHAPITRE XXXVIII.

34. DES ARRHES OU FIANÇAILLES DE LA VIRGINITÉ.

La Reine des vierges se montra une fois à elle, revêtue d'un manteau d'or, broché de colombes rouges, placées deux à deux, tournées l'une vers l'autre et tenant dans leur bec un lis verdoyant. Elle comprit que ce manteau d'or signifiait le très ardent amour de Dieu qui a toujours embrasé la Vierge Marie, tandis que les oiseaux rouges figuraient bien sa patience aussi invincible que celle d'une douce colombe parmi toutes les adversités. Le lis représentait le magnifique et noble fruit de ses vertus et de ses œuvres. Pour serrer son manteau, la Vierge portait une ceinture d'or, d'où pendaient des anneaux de même métal, rattachés l'un à l'autre par des chaînettes ; les rubis qui ornaient les anneaux se trouvaient donc tournés vers la terre.

Les anneaux signifiaient les arrhes des fiançailles de toutes les vierges qui sont unies à Dieu par le vœu de chasteté. Ils étaient ainsi suspendus à la ceinture de la Mère du Seigneur, parce que la bénigne Vierge conserve, par amour, avec un soin maternel, les gages qui appartiennent aux vierges, ses dévouées servantes ; et elle remet à chacune au jour de sa mort les arrhes immaculées qui lui ont été confiées, en présence du Seigneur. La couleur des rubis enseignait que le Roi de gloire, Jésus-Christ, l'Époux des vierges, décore de son propre sang les arrhes des vierges sacrées. Ces pierres enchâssées sont tournées vers la terre parce que nulle vertu ne sera jugée digne de récompense si elle n'est ennoblie par l'exercice des travaux manuels.

CHAPITRE XXXIX.

35. COMMENT LE CHRIST SE REVÊT DES SOUFFRANCES QU'ON ENDURE ET LES OFFRE A SON PÈRE UNIES A SA PASSION.

PENDANT que sa maladie était plus pénible, le Seigneur Jésus-Christ vint à elle revêtu d'une robe blanche, serrée par une ceinture tissue de soie verte à losanges d'or, dont les bouts lui pendaient jusqu'aux genoux. Tout étonnée, elle désirait savoir ce que cela signifiait, quand le Seigneur le lui expliqua « Voici que je me revêts de tes souffrances, lui dit-il. La ceinture indique que tu es entourée de douleurs : elles t'atteignent jusqu'aux genoux. Moi, j'absorberai en

moi-même toutes ces souffrances et je les subirai en toi. C'est ainsi que j'en ferai une offrande très agréable à Dieu le Père, parce qu'elles seront unies à ma Passion. Je serai avec toi jusqu'à ton dernier soupir, et tu ne le rendras nulle part ailleurs que dans mon Cœur, où tu te reposeras pour jamais. Je recevrai alors ton âme dans ma maison et en moi-même avec un si grand amour que toute la cour céleste en sera ravie d'admiration. »

CHAPITRE XL.

36. COMMENT LA TRINITÉ OPÈRE DANS L'AME.

PENDANT cette maladie, après avoir communié, elle dit une fois au Seigneur : « Hélas ! ô très doux Dieu, comment ai-je pu vous appeler tout à l'heure dans mon âme, sans prières, sans aucun bien accompli auparavant ? » Le Seigneur lui répondit : « *Mon Père opère toujours jusqu'à cette heure, et moi aussi j'opère* (Joh. v, 17) ; mon Père accomplit en toi, par sa puissance, une œuvre à laquelle tes forces ne suffiraient pas ; moi, j'opère en toi, par ma sagesse, une œuvre qui dépasse ton intelligence ; et le Saint-Esprit, par son immense bonté, opère en toi une œuvre que tu ne peux encore ni sentir ni goûter. »

CHAPITRE XLI.

37. LE CHRIST CONSIDÈRE COMME RENDUS A LUI-MÊME LES SERVICES QU'ON REND A SA SERVANTE.

Comme il lui était pénible d'accepter les services d'autrui, et qu'elle craignait de recevoir trop de soulagements, elle s'en plaignit au Seigneur, qui lui fit cette réponse : « Ne crains pas, ne te trouble pas, car c'est moi qui supporte véritablement tout ce que tu souffres ; ainsi je considère comme donnés à moi-même les soins qu'on a pour toi ; je les récompenserai, comme si je les avais reçus. Tous ceux qui t'assisteront à la mort avec une tendre compassion toucheront autant mon Cœur que s'ils m'avaient suivi dans ma Passion, en prenant part à mes douleurs. Ceux qui assisteront avec piété à tes funérailles feront une action de même valeur que s'ils m'avaient honoré dans ma sépulture. »

Comme elle priait spécialement pour la sœur qui la servait, le Seigneur lui apparut avec une ceinture entièrement garnie de cercles d'or. Il les lui montra en disant : « Voici tous les pas qu'elle a faits pour ton service ; ils seront en éternelle mémoire devant moi avec tout le reste de ses complaisances pour toi. » Puis le Seigneur recommanda celle-ci à l'Amour, afin qu'il prît soin d'elle et la servît dans ses maladies. Elle comprit alors que l'amour sert utilement l'âme en trois manières : d'abord, il présente fidèlement à Dieu toutes les affaires confiées à l'âme. Ensuite il conserve

précieusement, dans l'écrin du divin Cœur, tout ce que cette âme lui remet, et il le lui rend à sa sortie de ce monde augmenté et ennobli. En troisième lieu, il lui donne son secours dans les travaux et les tribulations, il l'aide dans le bien et la défend contre le mal. Par conséquent, lorsqu'on se sent moins dévot, froid dans l'amour, loin de Dieu, qu'on invoque l'Amour, qu'on le prenne pour ambassadeur en le chargeant d'obtenir la grâce ou le zèle de la dévotion. De même, qu'on charge l'Amour de garder le bien qu'on peut accomplir afin de le retrouver ensuite grandement amélioré En tout labeur et tribulation, qu'on appelle l Amour à son aide, car, lui présent, l'homme n'éprouve ni fatigue dans le travail ni défaillance dans l'adversité. »

CHAPITRE XLII.

38. DU TRÔNE DE DIEU ET DES NEUF CHŒURS DES ANGES.

PENDANT qu'on écrivait ce livre tout à fait à l'insu de la bienheureuse dont nous parlons, elle entendit un jour, pendant la messe, une voix qui appelait par son nom la personne[1] à qui elle révélait ordinairement ses secrets. La voix ajouta : « Quelle sera, penses-tu, sa récompense, pour ce qu'elle a écrit ? » Mais elle, étonnée, stupéfaite, questionna son intime amie pour savoir si, en vérité, elle écrivait ce qui lui était

1. V. 5e partie, c. XXIV. 27. Cette personne, d'après l'intimité que révèle le Héraut entre Gertrude et Mechtilde, devait être sainte Gertrude elle-même.

raconté. La confidente s'excusa de son mieux, ne voulant pas avouer, et lui dit d'interroger plutôt le Seigneur sur cette affaire.

Le lendemain, comme celle-ci saluait la bienheureuse Vierge Marie après l'office *Salve sancta Parens*, le Seigneur lui dit : « Garde le silence; prends tout ce que je te donne et jouis-en. » Malgré cette parole, elle restait en expectative et recommença ses questions; mais elle se le reprocha en pensant que *l'obéissance vaut mieux que le sacrifice* (I Rois, xv, 22), et n'osa pas aller plus loin.

Et voilà que deux anges arrivent tout à coup et l'élèvent dans les hauteurs tandis qu'elle se répute indigne de cette faveur divine. Les anges disent : « *Oublie ton peuple et la maison de ton père* » (Ps. xliv, 11). A ces paroles elle comprit que si Dieu daigne élever une âme à une contemplation profonde, elle doit mettre en oubli sa propre personne et même ses péchés, afin de vaquer à Dieu avec liberté et de s'attacher purement à ce qui lui est révélé.

Les anges la conduisirent alors jusque vers une maison splendide et spacieuse, où elle vit en entrant les neuf chœurs placés au-dessus les uns des autres d'une manière aussi admirable qu'inexplicable, car ils formaient pour ainsi dire la tortue. Au sommet, au-dessus du chœur des séraphins, s'élevaient le trône de Dieu et celui de la bienheureuse Vierge Marie.

Elle vit alors neuf rayons partir du Cœur de Dieu vers les neuf hiérarchies angéliques, qui renvoyaient chacune leur rayon à toutes les autres. Ainsi le rayon d'amour embrasé, sortant de Dieu, se portait sans intermédiaire sur les séraphins, d'où il passait dans tous les autres chœurs. Les séraphins commu-

niquaient donc aux autres chœurs la lumière directement infuse qu'ils avaient reçue. L'âme alors, se prosternant aux pieds du Seigneur, le salua du plus profond de son cœur. Le Seigneur lui dit : « Voici que je te donne ma paix, afin qu'aucune inquiétude ne t'empêche de venir à moi. » Elle avait été tellement contristée en effet que, pendant toute une semaine, il lui était devenu impossible d'arriver au Seigneur, dans la paix intime de son cœur. Mais elle se souvint encore de la parole entendue la veille, et demanda au Seigneur si sa confidente avait vraiment écrit quelque chose, et si cette voix méritait attention. Le Seigneur lui répondit : « N'aie donc ni crainte ni souci ; laisse-la faire ce qu'elle fait ; c'est moi qui serai son coopérateur et son aide. »

Sans se tourmenter davantage, elle pria le Seigneur de lui apprendre à saluer la bienheureuse Vierge. Il répondit en lui montrant son Cœur : « Tu recevras ici de quoi saluer ma Mère [1]. » Et aussitôt l'âme, comme un petit oiseau, vola vers le côté du Seigneur et prit dans son Cœur quelques grains blancs comme la neige et semblables à la manne, pour aller les déposer dans le cœur de la bienheureuse Vierge Marie. Chaque grain exprimait une joie spéciale de la glorieuse Vierge.

Pendant les prières secrètes, comme elle rappelait à la Vierge la joie que lui procurait son union à Dieu, plus intime que celle d'aucune créature elle vit le Seigneur et sa Mère s'incliner l'un vers l'autre

1. Cf. *Hérault de l'amour divin*, plusieurs passages où le divin Cœur supplée à ce qui manque dans les hommages offerts à la bienheureuse Vierge Marie.

dans un long baiser. Et le Seigneur dit à l'âme : « Ce baiser appartiendra pour toujours à toi et à tous ceux qui salueront ma Mère ou moi-même dans l'union que nous avons ensemble ; ceux-là auront le bonheur de m'être indissolublement unis. »

Plus tard, cette âme désira savoir où se trouvait alors l'âme de l'heureuse Sœur M. [1] ; elle la vit dans le chœur des séraphins [2], sous la figure d'un oiseau qui dirigeait son vol direct vers la face du Seigneur, ce qui rappelait la connaissance dont sur la terre elle avait été éclairée plus que les autres L'âme de son intime M., qui ne faisait pour ainsi dire qu'un seul esprit dans le Christ avec la Sœur M., lui apparut un peu au-dessous, quoique placée assez près pour qu'elles pussent se donner la main.

A la fin de la messe, le Seigneur accorda quatre baisers à l'âme comme bénédiction et l'assura, par des paroles ineffables, qu'elle ne serait jamais séparée de lui.

CHAPITRE XLIII.

39. DU NOM ET DE L'UTILITÉ DE CE LIVRE.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce livre fut écrit presque tout entier à l'insu de cette servante de

1. Il s'agit sans doute ici de la Sœur Mechtilde qui a écrit le livre intitulé : « *Lumière de la Divinité* » Voir 5e partie, c. III, et le *Héraut de l'amour divin*, liv. V, c. VII.

2. Il faudrait peut-être remplacer par chérubins. (*Note de l'édition latine.*)

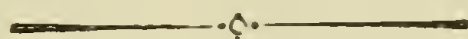
Dieu. Mais quelqu'un l'en ayant informée, sa tristesse fut si profonde qu'on ne pouvait la consoler. Aussi se réfugia-t-elle selon sa coutume auprès de son Seigneur afin de lui confier sa peine. Le Seigneur daigna lui apparaître aussitôt, tenant de sa main droite ce livre appuyé sur son Cœur. Il s'inclina jusqu'à offrir son baiser à sa servante et il lui dit : « Tout ce qui est écrit dans ce livre a découlé de mon Cœur divin et reviendra vers lui. » Puis il lui suspendit le livre au cou et l'attacha sur son épaule. Elle en conclut qu'elle ne devait pas plus se faire souci de ce livre que s'il appartenait à un autre, puisqu'il avait été écrit par un dessein providentiel de Dieu, sans qu'elle en fût avertie.

Puis elle interrogea le Seigneur pour savoir si elle devait s'abstenir désormais de manifester à personne les dons de Dieu. Il lui répondit : « Donne-moi avec la libéralité de mon Cœur généreux ; donne-moi selon ma bonté et non selon la tienne. » Elle reprit : « Mais qu'adviendra-t-il de ce livre après ma mort ? Est-ce qu'il en ressortira quelque avantage ? » Le Seigneur répondit : « Tous ceux qui me recherchent d'un cœur fidèle y trouveront une cause de joie ; ceux qui m'aiment s'enflammeront encore plus, et ceux qui sont affligés y puiseront la consolation. » L'âme demanda enfin au Seigneur quel serait le titre du livre. Il répondit : « On l'appellera *le livre de la Grâce spéciale.* »

Dès ce moment elle connut parfaitement ce livre, sans l'avoir vu de ses yeux. Elle le décrivit à sa confidente, avec sa couverture de cuir, liée d'une bande.

Le contenu de ce livre est bien peu de chose en comparaison de ce qui n'y est pas écrit, car j'ai de

solides raisons pour présumer qu'elle eut beaucoup plus de révélations qu'elle n'en voulut jamais faire connaître. Elle ne racontait pour la gloire de Dieu que celles où elle croyait trouver utilité et enseignement ; elle supprimait les paroles amoureuses de son Bien-Aimé. Parfois aussi ses visions étaient si spirituelles qu'elle n'aurait pu trouver d'expressions pour les manifester.



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

1. D'UN ANNEAU DÉCORÉ DE SEPT PIERRES PRÉCIEUSES.

Un jour, la vierge du Christ, privée de la présence de son Bien-Aimé, se laissait aller à ses vifs désirs de le retrouver, lorsqu'il lui apparut soudain. Son Cœur était ouvert, comme la porte d'une grande maison, pour lui donner entrée : le pavé était d'or dans cette maison, dont la forme ronde signifiait l'éternité de Dieu. Le Seigneur se tenait au milieu, l'âme auprès de lui. Ils causaient ensemble.

Pendant qu'on chantait à la messe : « *et tibi reddetur votum in Jerusalem* : et l'on vous rendra le vœu en Jérusalem[1] » (Ps. LXIV, 2), elle pensait à tous les *vœux* présentés en ce monde au Seigneur, par les saints. La bienheureuse Vierge Marie et toutes les vierges ont offert leur chasteté, les martyrs leur sang précieux, les autres saints beaucoup de travaux et de dévotions. Elle s'attristait de n'avoir rien à présenter aussi,

1. Introït de la messe des défunts.

lorsque la bienheureuse Vierge apparut à sa droite et lui remit un anneau d'or qu'elle donna incontinent au Seigneur. Il l'accepta gracieusement et le mit à son doigt. Cependant, au fond de son âme, celle-ci disait en soupirant : « Ah ! s'il pouvait te donner son anneau en signe de fiançailles ! » (Et il lui aurait suffi que le Seigneur lui fît ressentir au doigt annulaire une douleur qu'elle aurait volontiers soufferte tous les jours de sa vie, en mémoire de ses fiançailles avec le Christ.) Le Seigneur lui dit : « Je te donne un anneau orné de sept pierres : tu en attacheras le souvenir à sept phalanges de tes doigts.

« 1° Tu te rappelleras l'amour divin qui, m'abaissant du sein de mon Père, m'a fait travailler comme un esclave à ta recherche pendant trente-trois années. Quand l'heure des noces approcha, je fus vendu par l'amour de mon Cœur, comme prix d'un festin où je me donnai moi-même comme pain, viande et breuvage. Pendant ce festin, je fus aussi moi-même l orgue et la cithare, par les douces paroles tombées de mes lèvres, car je me fis semblable aux joueurs de profession, pour égayer les convives, c'est-à-dire que je me suis abaissé jusqu'aux pieds de mes disciples.

« 2° Tu te rappelleras qu'à la manière des jeunes élégants, j'ai commencé pour ainsi dire une danse après ce festin, lorsque en tombant trois fois par terre je subis trois chocs si violents que, baigné de sueur, je versai des gouttes de mon sang. Par cette danse j'ai revêtu tous mes compagnons d'armes d'un triple costume en leur obtenant la rémission des péchés, la satisfaction pour leurs âmes et leur part à ma divine glorification.

« 3° Tu te souviendras de l'humble amour qui m'in-

clina vers le baiser de mon épouse, lorsque Judas osa me donner le baiser. Mon Cœur ressentit un tel amour pendant cette action que si le traître se fût repenti, j'aurais fait de son âme mon épouse par ce baiser. C'est alors que je me suis uni toutes les âmes prédestinées dès l'éternité aux noces divines.

« 4° Tu te rappelleras à quels épithalames s'ouvrirent mes oreilles, par amour de l'épouse, lorsque je comparus devant le juge, et entendis les faux témoignages portés contre moi.

« 5° Tu te souviendras de quels beaux vêtements je fus orné pour ton amour : je pris tour à tour le blanc, la pourpre et l'écarlate avec la guirlande de roses, c'est-à-dire la couronne d'épines.

« 6° Tu te rappelleras comment je t'ai embrassée quand je fus lié à la colonne, où je reçus pour toi tous les traits de tes ennemis.

« 7° Tu te rappelleras de quelle manière j'ai abordé le lit nuptial de la croix Comme un fiancé laisse ses habits aux baladins, ainsi ai-je abandonné mes vêtements aux soldats et mon corps aux bourreaux. Ensuite, pour te donner de doux embrassements, j'ai étendu mes bras jusqu'aux clous cruels et je t'ai chanté sur cette couche de notre amour sept cantilènes d'une merveilleuse harmonie. Enfin j'ai ouvert mon Cœur, pour t'y faire entrer, lorsque je me suis endormi avec toi d'un sommeil d'amour en expirant sur la croix. »

Après avoir reçu cet enseignement, il lui sembla voir plusieurs personnes de la Congrégation s'approcher du Seigneur et lui offrir des deniers d'or qui signifiaient leur bonne volonté. Mais une flamme s'élançait de la poitrine du Seigneur et mettait aussitôt en fusion le denier de chacune pour en façonner une

fleur qui se plaçait d'elle-même sur la poitrine de celle qui avait fait l'offrande.

CHAPITRE II.

2. D'UNE ROSE ÉPANOUIE SUR LE CŒUR DU SEIGNEUR, SYMBOLE DE LA LOUANGE DIVINE.

PENDANT une messe, elle entendit le Seigneur lui dire : « Allons au fond du désert. » Aussitôt il lui parut qu'elle faisait un long chemin en compagnie du Seigneur. Elle le tenait pour ainsi dire entre ses bras, et lui adressait ces paroles : « Je vous loue et vous exalte en votre éternité, immensité, beauté, justice, vérité, etc. » Ils arrivèrent ainsi dans une vaste et charmante solitude. Des arbres plantés régulièrement formaient avec leurs plus hautes branches un toit au-dessus de leurs têtes, tandis que le sol verdoyant leur offrait un tapis de fleurs, sur lequel le Seigneur daigna s'asseoir. L'âme alors, sous la figure d'une brebis, se promena dans la prairie, portant au cou une petite chaîne faite de cercles en or et en argent ; cette chaîne était rivée au Cœur du Seigneur, pour signifier l'amour de Dieu et du prochain, sans lequel personne ne peut s'unir à Dieu.

Alors l'âme, voulant encore glorifier Dieu, lui dit : « Seigneur infiniment aimable, apprenez-moi donc à vous louer. » A quoi le Seigneur répondit : « Regarde mon Cœur. » Et voici qu'une rose magnifique à cinq pétales qui paraissait éclose sur le Cœur du Seigneur, couvrit toute sa poitrine. « Loue mes cinq sens dési-

gnés par cette rose », dit le Seigneur. Elle comprit donc qu'elle devait louer Dieu pour le regard d'amour qu'il tient toujours attaché sur l'homme. Comme un père à l'égard de son fils, Dieu n'a pas le regard sévère, mais toujours bienveillant comme s'il souhaitait et désirait vivement que l'homme eût sans cesse recours à lui.

Puis elle le louerait, secondement, de son attention si fine et si délicate à incliner son oreille, préférant entendre le moindre soupir ou gémissement des hommes plutôt que tous les concerts des anges

Elle offrirait, troisièmement, sa louange pour le parfum exquis caché par le Seigneur dans son amour afin de porter l'homme à prendre en lui ses délices. Qui pourrait, en effet, se délecter dans le Bien véritable si Dieu ne le prévenait? C'est la parole de l'Ecriture : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (Prov. VIII, 31).

Elle le louerait, quatrièmement, pour son sens parfait du goût qu'il met en action à la sainte messe, où il se fait lui-même la nourriture de l'âme. N'est-ce pas dans ce festin qu'il s'incorpore aussi les âmes, dans une intimité si profonde que, tout absorbées par Dieu, elles deviennent en vérité l'aliment de Dieu ?

Elle le louerait, cinquièmement, pour le sens du tact dans lequel il a ressenti de si cruelles impressions lorsque l'amour sur la croix enfonça les clous dans ses mains et ses pieds, et la lance dans son côté.

L'âme de la sainte se trouva alors comme attachée à la croix en la personne du Christ par une incomparable douleur ; et elle demeura toujours depuis lors serrée contre ses pieds, ses mains et son très

doux Cœur dans la joie d'un ineffable amour qui l'empêcha d'oublier un instant son Seigneur.

CHAPITRE III.

3. CINQ PAROLES DE DIVINE LOUANGE.

Une autre fois, pendant qu'elle souffrait d'une grande maladie, elle dit au Seigneur : « Que mon esprit est donc pauvre en ce moment ! Je ne puis ni vous louer, ni vous prier. » Mais le Seigneur daigna lui répondre : « Tu peux me louer en ces termes : Gloire à vous, très douce, très noble, très lumineuse, toujours tranquille et ineffable Trinité. Je veux unir ce mot « *dulcissima* : très douce », à ma divine douceur ; « *nobilissima* : très noble », à ma suréminente noblesse ; « *fulgida* : lumineuse », à mon inaccessible lumière ; « *tranquilla* : tranquille », à mon repos éternellement exempt de trouble ; « *ineffabilis* : ineffable », à mon inexprimable bonté.

Cette louange, je la présenterai moi-même de la manière qui sera la plus agréable à l'adorable Trinité.

CHAPITRE IV.

4. LE SEIGNEUR DOIT ÊTRE LOUÉ EN TROIS MANIÈRES.

Elle vit encore le Seigneur entouré d'effluves lumineux et portant sur la poitrine une plaque

d'argent brillant, garnie de ciselures qui représentaient les souffrances endurées par les saints pour son amour. Leurs mérites, leurs dignités et même leurs pensées, paroles, actes sans grande importance, accomplis ou soufferts, tout cet ensemble s'apercevait distinctement, car rien ne reste sans éternelle récompense, et les saints glorifient à jamais Dieu de ses dons, quels qu'ils soient. Après avoir contemplé cette merveille, celle-ci dit : « O très doux et très aimant Seigneur, à quoi vous plaît-il davantage de me voir occupée ? — A la louange », répondit-il. Elle reprit : « Alors, apprenez moi à vous louer dignement. »

Le Seigneur lui enseigna trois manières de le louer, qui sont comme trois coups retentissants : « Tu loueras, dit-il, la toute-puissance du Père, par laquelle il opère dans le Fils et dans le Saint-Esprit selon son vouloir ; tout être créé, quelque immense qu'il soit, ne peut comprendre ce mystère. Tu loueras la sagesse insondable du Fils, sagesse qu il communique pleinement et dans une liberté inaliénable au Père et au Saint-Esprit ; aucune créature ne peut davantage sonder la profondeur de ce mystère. Tu loueras la bonté du Saint-Esprit, qu'il communique abondamment au Père et au Fils selon toute sa volonté, tandis que rien de ce qui existe ne participe pleinement à cette bonté essentielle. »

L'âme s'exerçait à frapper de cette manière au Cœur de son Bien-Aimé et à le louer, lorsqu'elle entendit le coup résonner dans le ciel entier. Le Seigneur continua : « Le second coup ou la seconde manière sera de me louer pour toutes les grâces et les dons qui ont découlé de mon infinie bonté sur ma Mère, la Vierge remplie de grâce et plus comblée de biens que toute

créature. En outre, tu me loueras pour toutes les faveurs accordées aux saints qui jouissent déjà de la présence de ma Divinité, et me contemplent avec bonheur, moi la source de tous les biens.

« Le troisième coup sera de me louer pour les dons et grâces que je répands sur tous les hommes : sur les bons. sanctifiés et affermis par ce moyen ; sur les pécheurs, invités à la pénitence, car j'attends avec miséricorde qu'ils fassent le bien ; et aussi sur toutes les âmes que ma grâce délivre chaque jour du purgatoire et amène aux joies du paradis. »

Pour la première louange, il lui parut bon de réciter l'antienne : « *Tibi decus*, *etc.* : à vous honneur et empire, à vous gloire et puissance, à vous louange et jubilation pour les siècles éternels, ô Dieu, Trinité bienheureuse. » Pour la seconde : « *Te jure laudant, etc.* : C'est justement que toutes vos créatures vous louent, adorent, glorifient, ô bienheureuse Trinité. A vous louange, à vous gloire, à vous action De grâces. » Pour la troisième : « *Ex quo omnia*, *etc.* : de lui toutes choses, par lui toutes choses, en lui toutes choses : à lui gloire dans les siècles. A vous louange ! »

Cette prière achevée, le joyau qui ornait la poitrine de son Bien-Aimé se divisa par le milieu, et cette âme pénétra, dans le doux Cœur du Christ, selon son désir. Là, elle devint un seul esprit avec son Bien-Aimé, et elle put sans doute goûter et voir ce qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer.

CHAPITRE V.

5. DE TROIS CHOSES AUXQUELLES L'HOMME DOIT PENSER SOUVENT.

Le meilleur de tous les maîtres lui donna encore cette leçon : « Je t'apprendrai trois choses que tu méditeras chaque jour en ton âme, et dont tu retireras de grands avantages.

« Premièrement, rappelle-toi avec action de grâces quels bienfaits ont été pour toi la création et la rédemption. Je t'ai créée à mon image et à ma ressemblance ; pour toi, je me suis fait homme, et, après d'innombrables tourments, j'ai subi la mort la plus cruelle pour ton amour.

« Secondement, rappelle-toi avec une égale gratitude les bienfaits que je t'ai accordés depuis ta naissance jusqu'à cette heure. En effet, par une spéciale dilection, je t'ai appelée du monde ; maintes fois, je me suis incliné vers ton âme, je l'ai remplie, je l'ai enivrée des douceurs de ma divine grâce ; je l'ai éclairée par la science et enflammée par l'amour. De plus, chaque jour à la messe, je viens vers toi prêt à accomplir tes désirs et tes volontés.

« Troisièmement, dans une louange pleine de reconnaissance, songe à ce que je te donnerai éternellement dans le ciel, lorsque je te comblerai de biens qui l'emportent de beaucoup sur tout ce que tu peux espérer et même imaginer.

« Je te dis en vérité qu'il m'est très agréable de voir

les hommes attendre de moi avec confiance des choses vraiment grandes. Quiconque croira que je le récompenserai après cette vie au delà de ses mérites et m'en offrira par avance ses actions de grâces, celui-là me sera si agréable que tout ce qu'il aura présumé et espéré lui sera donné, dans une mesure qui surpassera infiniment son mérite. Il est impossible que l'homme soit frustré de ce qu'il a cru et espéré. Donc il est avantageux qu'on attende de grandes choses et qu'on se fie à moi. » L'âme répondit : « O très doux Seigneur, s'il vous est si agréable que les hommes se confient en vous, que dois-je donc croire de votre ineffable bonté ? » Il répondit : « Tu dois croire, d'une espérance certaine, qu'après ta mort, je te recevrai comme un père accueillerait son fils chéri, et que jamais père ne partagera plus équitablement un héritage avec son fils que je ne serai disposé à donner tous mes biens et à me communiquer moi-même. Je te recevrai encore comme un ami reçoit son ami le plus tendre, et j'aurai avec toi une intimité qui dépasse tout ce que les meilleurs amis ont jamais pu expérimenter. Il ne s'est point trouvé d'ami assez fidèle pour être, par nature, incapable de tromper ou de vouloir tromper son ami, tandis que, moi, je suis fidèle, je suis la Fidélité essentielle, et je ne pourrai jamais commettre la moindre fraude. Je te recevrai aussi comme l'époux reçoit l'épouse uniquement aimée : il y aura dans mon accueil tant de délices, tant de douceurs que jamais époux n'aura attiré son épouse par des caresses aussi tendres que les miennes. C'est au torrent de ma Divinité que je t'enivrerai. » L'âme dit : « Que donnerez-vous à ceux qui auront foi en ces promesses ? — Je leur donnerai un cœur reconnais-

sant, dit le Seigneur, afin qu'ils reçoivent tous mes dons avec gratitude. Je leur donnerai un cœur tendre pour m'aimer fidèlement. Je leur donnerai un cœur qui sache me louer à la manière des habitants du ciel, c'est-à-dire me louer dans l'amour qui porte les bienheureux à m'exalter et à me bénir. »

CHAPITRE VI.

6. COMMENT IL FAUT LOUER CHAQUE MEMBRE DU CHRIST.

Une nuit qu'elle se préparait à la sainte communion par ses prières et ses méditations, elle se vit debout en présence du Seigneur. Le sentiment de son cœur la portait vers la louange, quand il lui dit : « Regarde-moi ; loue les lignes parfaites qui dessinent les diverses parties de mon corps. Loue ma tête, c'est-à-dire ma divinité, car il est écrit : *La tête du Christ, c'est Dieu* (I Cor., XI, 3). Loue mon front, c'est-à-dire ma paix et mon imperturbable tranquillité, car c'est au front de l'homme que paraît son trouble. Loue mes yeux, c'est-à-dire la clarté de ma Divinité. Loue mes oreilles inclinées avec miséricorde vers les requêtes et les misères humaines, aussi souvent qu'elles entendent le plus léger soupir poussé vers moi. En voyant la ligne droite de mon nez, loue l'inflexible rigueur de ma justice qui maintiendra toujours ses justes arrêts. Par mes narines, loue le charme de mes délices, car, pour l'âme aimante, aucun parfum ne vaut celui de mon amour. Par ma bouche, comprends ma sagesse qui a tout ordonné avec perfection et

douceur. Par mon menton, vois cette humilité qui m'a tiré du ciel, pour me faire reposer au sein de la Vierge. Par mon cou, vois la générosité de ma patience qui a porté non seulement le fardeau des péchés présents, mais encore celui de tous les crimes qui se commettront jusqu'à la fin des siècles. Loue-moi d'avoir porté la croix, par mes épaules. Loue mon dos qui a enduré les cruelles douleurs de ma flagellation. Par mon cœur, exalte l'amour, la fidélité suprême que j'ai montrée aux hommes. Par mes mains et mes bras, comprends les œuvres et les travaux accomplis par mon Humanité, pour le salut du monde Par mes flancs, loue moi de l'inexprimable douleur qu'ils ont ressentie, car une de mes plus grandes souffrances fut d'être étendu et disloqué sur la croix. Par mes genoux, vois quelle fut la dévotion de ma prière, et par mes pieds, comprends le désir avec lequel j'ai travaillé tous les jours de ma vie au salut des hommes. Pense aussi à la soif qui m'a dévoré ici-bas pendant toute ma carrière. »

CONFESSION DES PÉCHÉS QU'IL FAUT FAIRE A DIEU SEUL APRÈS LA CONFESSION FAITE AU PRÊTRE.

Si une personne a le désir de se confesser ou la crainte de s'être mal confessée, sans rien trouver toutefois que sa conscience n'ait avoué, qu'elle adresse à Dieu cette confession de louange ; et si elle se trouve en faute sur un point, qu'elle le déclare à Dieu.

Ainsi en exaltant la Divinité, qu'elle se reconnaisse coupable de n'avoir pas eu pour Dieu tout le respect convenable, d'avoir tant de fois souillé en elle l'image

divine, en occupant sa mémoire de choses terrestres et inutiles, en appliquant curieusement sa raison à la sagesse humaine et en prenant plaisir à ce qui est vil et passager. Qu'elle exalte aussi les yeux de la clairvoyance divine, et qu'elle déplore d'avoir tourné vers les choses d'ici-bas l'action de ses sens, de ses facultés qui lui auraient servi à accroître sa science de Dieu. Quand elle loue les oreilles de sa miséricorde, qu'elle s'accuse de n'avoir pas donné toute l'attention requise à la parole de Dieu, et de n'avoir pas prêté l'oreille aux requêtes de son prochain.

Et que de péchés commis par la bouche! Murmures, vaines et inutiles paroles, silence inopportun au sujet de la parole de Dieu et de la doctrine, silence parfois dans la prière et dans le chant. Le joug accepté au baptême, combien de fois l'a-t-elle secoué! Et même dans les circonstances pénibles, ne l'a-t-elle pas porté de mauvais cœur? n'a-t-elle pas cessé quelquefois de s'y soumettre? Et ce joug de la Religion, accepté pour Dieu dans sa profession, faite en présence des saints, ne l'a-t-elle pas abandonné en se soustrayant à l'obéissance, en ne prenant pas souci de la garder? »

Lorsqu'elle se rappellera avec quelle inhumanité Jésus-Christ a été flagellé, elle pourra se reconnaître coupable de n'avoir pas châtié sa chair, d'avoir cédé, par paresse, aux exigences de son corps et de l'avoir trop délicatement nourri. Son cœur a péché quand elle n'a pas aimé Dieu de toutes ses forces, quand, au lieu de méditer la loi divine, elle s'est laissé envahir par les pensées inutiles. Ses mains ont péché en commettant le mal et en s'abstenant du bien, surtout des œuvres communes de miséricorde et de charité. Ses pieds spirituels pour ainsi dire (car ils figurent

les affections), elle les a plus d'une fois souillés en les détournant de Dieu, quand elle n'a point aspiré à lui et aux choses célestes de toutes ses forces.

CHAPITRE VII.

7. COMMENT L'HOMME PEUT INVITER TOUTES LES CRÉATURES A LOUER DIEU.

Un jour qu'elle s'était fatiguée à chanter, comme cela lui arrivait souvent, elle se sentit presque défaillir. Il lui parut alors qu'elle aspirait tout son souffle dans le Cœur divin et pouvait ainsi continuer à chanter, moins par ses propres forces que par la vertu divine. Sa coutume était du reste d'employer toute sa vigueur à louer Dieu avec un fervent amour; il semblait qu'elle ne se serait jamais arrêtée, dût-elle en exhaler son dernier soupir. Dans cette union, elle semblait chanter avec Dieu et en Dieu, et le Seigneur lui dit : « Tu parais prendre en ce moment ta respiration dans mon Cœur; de même toute personne qui soupirera pour moi d'amour ou de désir, prendra sa respiration non en elle-même, mais dans mon Cœur divin, comme un soufflet qui se gonfle de l'air qu'il a attiré. »

Pendant le chant du cantique *Benedicite omnia opera Domini Domino*, elle désira savoir quelle gloire Dieu recevait de cet appel à toutes les créatures invitées à la louange. Le Seigneur lui fit cette réponse : « Lorsqu'on chante ce cantique ou un autre de même genre pour convoquer les créatures, elles arrivent toutes spirituellement en ma présence,

comme des personnes vivantes qui me glorifieraient de tous mes bienfaits envers un individu, ou envers tous les hommes en général. »

Il n'y a aucune raison de se refuser à croire que les choses créées peuvent se présenter devant Dieu comme des personnes vivantes, puisque rien n'est impossible à celui qui appelle *ce qui n'est pas* comme *ce qui est* (I. Cor., I, 28), et devant qui *nulle créature n'est invisible.* (Ep. aux Hebr., IV, 13). Il convient plutôt d'admirer comment ce miséricordieux Seigneur exauce les vœux et daigne mettre sa toute-puissance au service des moindres désirs de l'âme qui l'aime, pour accomplir ce qui dépasse les forces naturelles de l'homme.

CHAPITRE VIII.

8. COMMENT L'HOMME DOIT SALUER LE CŒUR DIVIN.

L'ANGE du Seigneur apparut un jour à la servante du Christ. Vêtu d une tunique verte, il se tenait à sa droite ; et comme elle lui demandait pourquoi son vêtement était de cette couleur, l'ange répondi : « Parce que je suis éternellement jeune et vigoureux, et que je t'apporte chaque jour de nouveaux dons. — S'il en est ainsi, reprit-elle je vous demande de me faire un présent. » Aussitôt l'ange offrit au Seigneur un objet qu'il semblait avoir pris dans le cœur de celle ci, et l'âme éprouva un vif désir de savoir ce que l'ange avait pu trouver en elle, car elle ne se sentait en vérité ce jour-là aucune dévotion, ni ferveur spéciale.

Il lui fut alors montré que l'ange lui avait dérobé une sorte de charte sur laquelle ces mots étaient écrits avec son sang : *Dieu est fidèle et sans aucune injustice*, et plus bas : *J'aimerais mieux mourir que de me séparer de vous par le péché*. Or, le matin même, surprise par un assaut de l'ennemi, elle avait résisté par ces deux arguments. L'ange lui dit : « Voilà ce que tu as pensé aujourd'hui. Or, sache-le bien : toutes les fois que l'homme se propose de préférer la mort au péché, en combattant les pensées et les désirs mauvais, cette volonté est aussitôt agréée de Dieu comme si l'intention avait été suivie de l'acte lui-même. »

Se prosternant alors aux pieds du Seigneur, elle gémit d'avoir passé tout le temps de sa vie dans l'inutilité, et elle prit la résolution de demeurer sur la terre pour y endurer jusqu'au dernier jugement, toutes les douleurs et toutes les souffrances possibles. Le Seigneur lui dit : « Pour réparer tes négligences et regagner le temps perdu, salue mon Cœur dans sa bonté divine, car il est la source et l'origine de tout bien. Salue mon Cœur dans la surabondance de la grâce qui a découlé, découle et découlera sans cesse de lui sur les saints et sur les âmes de tous les élus. Salue cette eau pleine de douceur qui a jailli tant de fois de mon Cœur infiniment bon, pour enivrer ton âme au torrent des divines voluptés. »

CHAPITRE IX.

9. SALUTATION ET CONSOLATION DU SEIGNEUR.

Comme elle avait salué du fond de son cœur le Bien-Aimé de son âme, il lui répondit : « Lorsque tu me salues, je te rends ta salutation ; lorsque tu me loues, je me loue moi-même en toi ; lorsque tu me rends grâces, je rends moi-même grâces à Dieu le Père, en toi et par toi. » Elle dit alors : « Mon Bien-Aimé, quel est donc ce salut que vous adressez à mon âme ? je ne l'entends pas ? — Ma salutation n'est pas autre chose, répondit-il, que ma tendre affection. Une mère caresse l'enfant qu'elle tient sur ses genoux et lui apprend les mots qu'il doit lui adresser ; alors l'enfant répète ce qu'il vient d'apprendre, guidé par la leçon maternelle plus que par ses propres sentiments, et pourtant ces paroles d'enfant sont si agréables à la mère qu'elle récompense volontiers son fils par un baiser. De même moi, j'apprends à une âme par une inspiration divine, par un mouvement d'amour, comment elle doit m'offrir ses hommages ; et quand elle le fait, je les accepte dans toute l'étendue de ma tendresse paternelle, et je la salue en retour par ma grâce, même si elle ne s'aperçoit pas de cette faveur.

« Les œuvres dépourvues de saveur pour l'homme peuvent cependant plaire à Dieu. Il faut savoir que si une personne loue Dieu, le prie ou fait une autre action sans y avoir aucun attrait, Dieu, en qui rien ne croît ni ne décroît parce qu'il est à jamais immuable, goûte

cependant cette œuvre et l'accepte tout aussi volontiers. Le Seigneur Dieu ne se porte vers sa créature que par un mouvement dont la cause est en lui-même et en son amour C'est son bon plaisir et l'avantage d'une âme, qui portent Dieu à l'attirer par ses charmes, et à la fondre en son amour; mais quand elle n éprouve plus aucun goût, il lui fait un meilleur accueil pour ainsi dire, car il désire parfois exercer la fidélité de ceux qui l'aiment. »

CHAPITRE X.

10. COMMENT L'HOMME DOIT ÉLEVER SON COEUR VERS DIEU.

Une nuit qu'elle ne pouvait dormir, elle dit au Seigneur : « Oh ! que ce temps de silence serait bon et favorable pour m'entretenir avec vous ! » Le Seigneur répondit : « Tu ne pourras jamais te trouver dans une si grande foule que tu ne sois seule avec moi, si tu te tournes entièrement vers moi. » Et voici qu'elle aperçut comme une couronne en forme de ciborium qui descendait du ciel jusqu'au-dessus de son lit ; elle semblait être faite de perles rouges et blanches. Les rouges rappelaient le sang de Jésus-Christ répandu avec autant de profusion que s'il eût été sans valeur; les blanches, sa vie sainte et innocente. Le Seigneur se montra aussi au milieu de la couronne: il accorda à l'âme ses doux embrassements et lui adressa d'ineffables discours. Le visage du Seigneur brillait comme

l'éclair d'une lumière de feu, et aussitôt celle-ci comprit que les âmes empruntent leur beauté et leur éclat au rayonnement même de cette divine face.

Elle vit aussi le Cœur du Seigneur ouvert ; il mesurait environ deux palmes. Son aspect était celui d'une flamme ardente plutôt que d'un brasier ; sa couleur était admirable tandis que sa forme défiait toute description Le Seigneur dit : « Ainsi ai je voulu que les cœurs de tous les hommes fussent embrasés du feu de l'amour. »

Quelques exemples montreront comment on peut pratiquer ce que demande ici le Seigneur. Quand une personne est seule, qu'elle élève sans cesse son cœur vers Dieu, qu'elle s'entretienne avec lui et le désire du fond de son âme, poussant vers lui de profonds soupirs. Cette conversation continuelle avec Dieu allumera son cœur de l'amour divin.

Quand elle se trouve en compagnie d'autres personnes, qu'elle garde son attention dirigée vers Dieu, autant que possible, et parle volontiers de lui. C'est ainsi qu'on attise le feu de l'amour chez soi et chez autrui.

Il convient encore que l'homme fasse toutes ses actions en vue de Dieu, pour le louer, et qu'il abandonne par amour pour Dieu toute chose défendue. Enfin les adversités et les charges doivent être acceptées pour l'amour de Dieu et portées avec patience.

CHAPITRE XI.

11. JOUIR DE LA GRACE EST CE QU'IL Y A DE PLUS PARFAIT.

LE Seigneur lui donna cette instruction : « Lorsque je répands sur toi ma grâce, laisse là toutes choses, suspends ton activité, en sorte que, libre et dégagée, tu jouisses avec plénitude de cette grâce. Tu ne peux rien faire alors de meilleur et de plus avantageux. Lorsque tu récites un psaume ou quelque prière jadis récitée par les saints sur la terre, ils prient tous avec toi. Lorsque tu médites ou t'entretiens avec moi, les saints en sont tous dans la joie et me bénissent. »

CHAPITRE XII.

12. DE TROIS DISPOSITIONS DU CŒUR HUMAIN.

PENDANT sa prière, la servante du Christ dit au Seigneur : « Que ne puis-je descendre dans les profondeurs de la terre pour vous faire entendre mes gémissements, ô vous qui êtes mille fois désiré ! » Le Seigneur lui répondit : « Quel avantage en retirerais-tu ? Partout tes soupirs m'attirent vers toi. Le cœur humain ne peut vivre sans respirer l'air ; ainsi l'âme qui ne vit pas de mon esprit est morte. Il y a trois ouvertures dans le cœur de l'homme : une pour res-

pirer. une pour recevoir la nourriture, une autre pour distribuer les forces au corps entier. Ainsi le cœur de l'âme a trois portes Par la première, il attire à soi mon esprit divin, qui entretient sa vie. Par la seconde, il renouvelle ses forces au moyen de la parole de Dieu, qui lui est donnée comme le plus solide des aliments, par les prédications et les enseignements écrits. Par la troisième, il donne vigueur aux membres moyennant les œuvres de la charité. Or, comme l'âme n'a point de membres, sa charité doit s'exercer sur les membres de l'Église qu'elle regardera comme étant les siens. Ainsi elle présentera à Dieu des louanges et des actions de grâces pour les justes et les bons ; des prières pour l'avancement des imparfaits et pour la conversion des pécheurs; pour les affligés, afin qu'ils soient consolés, et pour les âmes du purgatoire, afin qu'elles soient purifiées, et bientôt méritent d'être appelées aux joies du ciel. »

CHAPITRE XIII.

13. TROIS INSTRUCTIONS BONNES ET UTILES.

Pendant la prière, elle rendait grâces au Seigneur pour l'œuvre de notre rédemption, et elle en était arrivée à le remercier d'avoir daigné se faire baptiser pour nous, lorsqu'il lui dit : « Je veux te baptiser. » Au même instant, une eau abondante jaillit avec impétuosité du Cœur divin, et submergea son âme. Le Seigneur ajouta : « Je veux être ta marraine. Les marraines instruisent leurs filles spirituelles, je

t'apprendrai donc trois choses. La première, c'est que tu dois supporter toute peine spirituelle ou corporelle, non pour toi, mais pour moi, comme si je les souffrais en toi. La seconde, c'est qu'il te sera bon de recevoir avec joie et reconnaissance tous les services et les bienfaits d'autrui, comme si le prochain s'adressait à moi et non à toi. La troisième, c'est que tu dois vivre pour moi si complètement que tu puisses attribuer à moi-même, et non à toi, tout l'ensemble de tes actes ; en un mot, ne sois plus qu'un vêtement dont je me couvre et sous lequel je puisse ordonner et exécuter toutes tes actions. »

CHAPITRE XIV.

14. COMMENT L'HOMME PEUT S'ATTRIBUER TOUTE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Pendant une messe solennelle, où elle s'était sentie paresseuse et endormie, elle se plaignit avec tristesse au Seigneur de sa négligence. Il lui dit : « Si tu ne trouvais en toi rien qui te déplût, comment reconnaîtrais-tu ma bonté à ton égard ? » Elle se ressouvint alors d'une personne dont elle connaissait le chagrin, se mit à prier pour elle, et reçut du Seigneur une réponse appropriée à son état Il lui dit, entre autres choses : « Et pourquoi donc cette personne ne voudrait-elle pas recevoir ce que je suis prêt à lui donner ? Ma très sainte et innocente vie sur la terre, je la lui offre volontiers tout entière ; qu'elle la prenne et qu'elle supplée par là à ce qui lui

manque. » Celle-ci reprit : « Si vous aimez tant que l'on s'empare de ce qui est à vous, dites-moi, je vous prie, ô Dieu très doux, dites-moi comment il faut s'y prendre. » Il répondit : « Qu'on offre à Dieu le Père tous ses désirs, intentions et prières unis à mes désirs et à mes prières. Cette offrande montera vers Dieu et sera agréée comme ne formant plus qu'un avec la mienne, ainsi que divers aromates jetés ensemble sur le feu ne produisent qu'une seule fumée qui monte droit au ciel. Toute prière offerte en union avec ma prière est vraiment agréée de Dieu comme le parfum d'un encens précieux. Quoique toute prière pénètre le ciel, elle n'a pas la même valeur, si elle n'est pas unie à la mienne.

Qu'on accomplisse aussi ses travaux et ses actions en union de mes labeurs et de mes œuvres. Les œuvres de l'homme peuvent être ennoblies par ce moyen, comme le cuivre fondu avec l'or perd sa propre nature pour prendre la valeur du métal précieux. Une poignée de froment jetée sur un tas de blé semble se multiplier ; ainsi les œuvres de l'homme, qui ne sont rien par elles-mêmes, s'accroissent quand on les joint aux miennes ; et leur valeur se transforme. Que l'homme règle ses mouvements, ses forces, ses sentiments, ses pensées, ses paroles, toute sa vie enfin sur la mienne : alors elle se trouvera rajeunie et ennoblie, comme un bel oiseau qui renouvellerait sa jeunesse en passant d'un climat humide et d'un air pestilentiel dans une atmosphère saine et vivifiante. C'est ainsi que l'homme terrestre peut, de sa vie envieillie, passer à une vie nouvelle, devenir tout céleste et s'unir à moi. »

Donc, mes frères très chers, recevant avec une pro-

fonde reconnaissance cette faveur si haute de l'ennoblissement divin, emparons nous de la très sainte vie du Christ pour suppléer à tout ce qui manque dans nos mérites. Efforçons-nous, selon notre pouvoir, de nous rendre semblables à lui par nos vertus, car ce sera notre gloire suprême dans l éternelle béatitude. Quelle gloire en effet peut être plus grande que de nous rapprocher, par une certaine ressemblance, de celui qui est la splendeur de la lumière éternelle !

CHAPITRE XV.

15. LES MEMBRES DU CHRIST SONT POUR NOUS COMME DE BRILLANTS MIROIRS.

Cette même servante de Dieu fut un jour pressée de se plaindre à la bienheureuse Vierge Marie d'un obstacle qu'elle croyait avoir rencontré dans le service du Seigneur. « Avance, lui répondit la très sainte Vierge, et tiens-toi avec révérence devant mon Fils. » Cette parole lui fit aussitôt comprendre que si quelque obstacle surgit dans le service de Dieu, à cause de l'attitude d'autrui à notre égard ou de dispositions personnelles ressortant des faits extérieurs, des désirs, des réminiscences, n'importe quel obstacle enfin doit être reçu par nous comme un messager du Seigneur. Il faut donc aller au-devant de lui avec respect, et le renvoyer pour ainsi dire vers Dieu, par la louange et l'action de grâces.

Alors celle-ci se prosterna ; en se relevant, elle vit deux miroirs placés sur les genoux du Seigneur ; des

miroirs aussi sur ses vêtements. et sur sa poitrine un dernier miroir si brillant qu il paraissait communiquer son éclat à tous les autres. Cette image signifiait que les membres de Jésus-Christ, dans leurs actions, reluisent pour nous comme des miroirs, car ses œuvres procèdent de son Cœur par l'amour. Ses pieds, c'est-à-dire ses désirs sont si brillants à nos yeux ; ils nous font voir combien nos pas sont lents, quand il s'agit des choses divines, et comme ils manquent souvent leur but dans les choses humaines. Les genoux du Christ sont des miroirs d'humilité, ils se sont bien des fois pliés pour nous dans la prière et ils ont touché terre quand le Maître lava les pieds des apôtres. Là nous pouvons confesser notre orgueil, qui nous empêche de nous humilier, cendre et poussière que nous sommes. Le Cœur du Christ est pour nous le miroir du plus ardent amour ; nous pouvons y voir la tiédeur de notre cœur à l'égard de Dieu et du prochain. La bouche du Christ est pour nous le miroir des suaves discours de louange et d'action de grâces ; nous pouvons y découvrir toutes nos paroles inutiles et nos péchés d'omission dans la prière et dans la louange divine. Les yeux du Seigneur sont pour nous les miroirs de la vérité divine ; nous pouvons y voir les ténèbres de notre infidélité. qui font obstacle en nous à la connaissance de la vérité. Les oreilles du Seigneur sont des miroirs d'obéissance : en effet, autant le Seigneur fut toujours prêt à rendre obéissance à son Père, autant il est maintenant toujours attentif à nos prières.

CHAPITRE XVI.

16. COMMENT L'HOMME VIT SELON LE BON PLAISIR DE DIEU.

Un jour, après la sainte communion, comme elle désirait savoir ce que le Seigneur voulait d'elle, il lui fit cette réponse : « Sortons dans la campagne. » Et aussitôt, il lui sembla se trouver dans un champ émaillé de roses, de lis, de violettes et de mille fleurs gracieuses. Les roses désignaient les martyrs ; les lis, les vierges ; les violettes et les autres fleurs symbolisaient les veuves et tous les saints. Il y avait là aussi un magnifique champ de blé, où le Seigneur. assis, était comme enfermé des quatre côtés dans le froment. Celle-ci comprit que le champ signifiait tout le fruit qu'avait rapporté à l'Église l'Humanité de Jésus-Christ Des rossignols et des alouettes, faisant entendre leurs plus doux chants, voltigeaient autour du Seigneur ; les rossignols désignaient les âmes éprises d'amour, et les alouettes. celles qui accomplissent leurs bonnes actions avec joie et mansuétude. Il semblait aussi qu'une colombe prenait son repos sur le sein du Seigneur, symbole des âmes simples qui reçoivent les dons célestes sans calcul. qui ne discutent ni les œuvres de Dieu, ni celles des hommes. C'est en elles surtout que le Seigneur prend ses délices.

Celle-ci, toutefois, voulait savoir pourquoi le Seigneur était enfermé de tous côtés comme par les

quatre murs d'une maison. Alors elle vit en esprit que la vie de Jésus-Christ sur la terre est comme divisée en quatre parties qu'elle pouvait considérer pour apprendre à gouverner sa propre existence.

Le Christ fut premièrement fervent de cœur. Elle devrait à son exemple, quand elle serait dans la solitude, porter toujours son attention vers Dieu, en considérant, soit la Divinité, soit les œuvres de la sainte Humanité, soit les opérations de Dieu dans ses saints, soit ce que la divine miséricorde lui avait déjà accordé. Le Christ fut secondement doux et sociable avec tous; ainsi devrait-elle se montrer aimable et douce, ne blesser personne par une parole mordante, mais au contraire ne s'entretenir que des actions de Notre-Seigneur et des saints, et de ce qui peut être avantageux à autrui. Troisièmement, le Christ ne fit jamais que des œuvres utiles, guérissant les corps et les âmes ; ainsi devrait-elle s'appliquer soigneusement à agir en tout d'un cœur doux et joyeux. Quatrièmement, le Christ fut d'une souveraine patience dans les persécutions et les douleurs ; ainsi devrait-elle demeurer sans aucune aigreur dans les peines et les injures. La brebis au pâturage bêle souvent; mais, conduite à la mort, elle se tait devant le bourreau. Ainsi l'âme fidèle doit être dans la crainte quand elle ne ressent aucun genre de peine; mais au temps de la tribulation, elle est en pleine sécurité.

Alors celle-ci pria le Seigneur de lui apprendre comment elle pourrait vivre à chaque instant selon son bon plaisir. Le Seigneur lui dit : « Chaque matin, en te levant, offre-moi ton cœur pour que j'y verse mon divin amour A la messe, sois avec moi comme en un festin où tous se réunissent, dont nul n'est excepté,

mais où tous aussi participent à la dépense, c'est-à-dire, apportent leurs prières. Moi, le Seigneur, je guéris là toutes les blessures par la libéralité de ma Majesté divine ; je remets les péchés, j'enrichis de vertus ceux qui sont pauvres et je console tous les affligés. » L'âme lui dit : « Seigneur, que faites-vous lorsque je prie ou que je récite des psaumes ? — J'écoute, répondit le Seigneur ; quand tu chantes, j'accorde ma voix avec la tienne, quand tu travailles je me repose, et plus tu es attentive et zélée à l'ouvrage, plus mon repos en toi est doux. Lorsque tu manges, je travaille, parce que je me nourris de toi et toi de moi ; enfin, lorsque tu dors, je veille et je te garde. »

CHAPITRE XVII.

17. COMMENT ON DOIT SALUER LE CŒUR DIVIN ET OFFRIR SON CŒUR A DIEU EN LUI DEMANDANT DE GARDER NOS SENS.

« LE matin dès ton lever, salue le Cœur tendre et fort de ton très doux amant, car c'est de lui que tout bien, toute joie, toute félicité ont découlé, découlent et découleront sans fin, au ciel et sur la terre. Emploie toutes tes forces à verser ton propre cœur dans ce Cœur divin, en lui disant : Louange, bénédiction, gloire et salut au très doux et très bienveillant Cœur de Jésus-Christ, mon très fidèle amant ! Je vous rends grâces pour la garde fidèle dont vous m'avez entourée, pendant cette nuit, où vous n'avez cessé d'offrir à Dieu

le Père les actions de grâces et les hommages que je lui devais.

« Et maintenant, ô mon unique amour, je vous offre mon cœur comme une rose fraîchement épanouie, dont le charme attire vos yeux tout le jour et dont le parfum réjouisse votre divin Cœur. Je vous offre aussi mon cœur comme une coupe qui vous servira à vous abreuver de votre propre douceur et des opérations que vous daignerez opérer en moi aujourd'hui. Je vous offre mon cœur comme une grenade d'un goût exquis, digne de paraître à votre royal festin, afin que vous l absorbiez si bien en vous-même qu'il se sente désormais heureux au dedans de votre Cœur divin. Je vous prie de diriger aujourd hui toutes mes pensées, mes paroles, mes actions et mon bon vouloir selon le bon plaisir de votre très bénigne volonté. »

« Fais ensuite le signe de la croix en disant : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Père saint, unie à l'amour de votre très aimable Fils, je vous remets mon esprit. Et tu répéteras cette parole au commencement de tes autres actions ; entrée au chœur, intonation des Heures, oraison particulière. Après cela, aie foi en Dieu, qui ne laissera demeurer sans fruit aucune de tes actions.

« Confie à la divine Sagesse ta vue intérieure et extérieure, afin qu'elle te donne la lumière et que tu connaisses, outre ses volontés, tout ce qui lui est agréable. Confie ton oreille à la divine miséricorde, afin qu'elle t'accorde de comprendre tout ce que tu dois entendre ce jour-là, et ne te laisse ni voir ni écouter rien de nuisible. Recommande tes lèvres et ta voix à la fidélité divine, la priant de répandre en toi la saveur de son Esprit, afin que tout ce que tu dois

dire ce jour-là en soit rempli ; que ta bouche ne s'ouvre que pour la louange et l'action de grâces, et que cette fidélité divine te garde de toute faute. Confie tes mains à la clémence divine, afin qu'elle unisse tes œuvres aux siennes, qu'elle les sanctifie et les rende parfaites, en les éloignant de tout mal. Recommande ton cœur à l'amour afin qu'il le cache en son Cœur divin et l'embrase à tel point qu'il ne puisse désormais goûter ni joie, ni délectation terrestre.

« A la messe, offre de nouveau ton cœur à Dieu ; qu'il soit purifié, séparé de toute préoccupation humaine avant la Secrète, et ainsi préparé à recevoir les effusions de l'amour divin, qui doivent bientôt déborder sur toutes les personnes présentes. »

Pendant la messe, cette servante de Dieu vit le Cœur de Jésus-Christ symbolisé par une lampe transparente comme le plus pur cristal et ardente comme la flamme. Cette lampe laissait déborder de tous côtés son incomparable douceur qui, plus suave que le miel, pénétrait les cœurs de tous les dévots assistants. Le feu signifiait l'ardeur de ce divin amour qui porta le Christ à s'offrir pour nous à Dieu le Père sur l'autel de la croix. La douceur répandue signifiait la surabondance des biens et de la félicité qu'il nous a donnés dans son propre Cœur. Oui, nous avons vraiment en lui tout ce qui peut nous être salutaire et utile, c'est-à-dire la louange et l'action de grâces, la prière, l'amour, le désir, la satisfaction. enfin tout ce qui peut compenser toutes nos négligences.

CHAPITRE XVIII.

18. SATISFACTION DE L'HOMME POUR SES NÉGLIGENCES.

Une autre fois, comme elle priait le Seigneur pour une personne et lui demandait ce qu'il accepterait comme réparation de ses négligences, elle reçut de l'Esprit-Saint cette réponse : « Qu'elle récite trois fois chaque jour le *Laudate Dominum omnes gentes*. Au premier, dès l'aurore, elle prendra l'enfant Jésus par la main et le présentera à Dieu le Père, avec les œuvres de son enfance, pour suppléer à tout le bien qu'elle a omis d'accomplir, quand elle était enfant.

Elle dira le second *Laudate* à la messe, et, prenant le Seigneur Jésus comme Fiancé de son âme, elle s'accusera, devant Dieu le Père, de n'avoir pas rendu à cet Époux un juste retour de fidélité et de tendresse et tout le respect qui lui est dû. Elle se rappellera les bienfaits reçus gratuitement de lui, car elle était pauvre et vile quand il a daigné l'enrichir de ses biens. Enfin, elle offrira à Dieu le Père le très ardent amour et les vertus qui caractérisèrent le Christ, au temps de sa jeunesse.

Mais celle-ci, au souvenir de sa pauvreté personnelle dit au Seigneur : « Hélas ! quelle triste et misérable épouse vous avez ! Je ne porterais certes pas l'anneau, signe de fidélité, si je ne le recevais de vous ! » Aussitôt le Seigneur lui montra un cercle assez grand pour enfermer ensemble le Seigneur et l'âme. Sur cet immense anneau brillaient sept perles

fines. Elle comprit que ces perles désignaient sept manières spéciales dont le Seigneur vient vers nous à la sainte messe.

Il descend d'abord dans une telle *humilité* qu'il n'y a pas de créature si vile vers laquelle il ne s'incline, pourvu qu'elle le désire.

Puis il vient dans la *patience*, car il n'est aucun pécheur, aucun ennemi qu'il ne supporte et n'absolve, pourvu qu'il le trouve repentant.

Il vient là avec un si grand *amour* que le cœur le plus froid et le plus obstiné peut s'y embraser et se fondre d'amour, s'il consent à ne pas résister.

Il vient avec une si généreuse *libéralité* qu'il n'est pas de pauvre qui ne puisse être par là magnifiquement enrichi.

Il se donne à tous sous la forme d'une *nourriture* si douce, si délicieuse et si forte que tout malade et tout affamé peuvent trouver la santé et plein rassasiement.

Il vient dans une telle *clarté* qu'il n'y a pas de cœur assez aveugle et assez ténébreux pour n'être point purifié et illuminé par sa présence.

Il vient enfin, tellement rempli de *sainteté* et de *grâce*, que l'homme le plus lâche et le moins dévot peut secouer là sa torpeur et s'enflammer de dévotion.

Le soir, elle dira le troisième *Laudate Dominum* en prenant le Seigneur Jésus avec toute sa très parfaite vie. Elle la présentera à Dieu le Père pour réparer ses négligences, et demandera que par lui, il soit suppléé à toutes ses imperfections. De plus, si elle veut recouvrer complètement tout ce qu'elle a perdu, mal fait ou négligé, elle s'approchera souvent du très noble et très digne sacrement de Jésus-Christ, parce

qu'il contient tous les biens et fait trouver toutes les grâces.

CHAPITRE XIX.

19. QU'IL EST BON D'ASSISTER A LA MESSE.

Un jour, comme sa faiblesse l'empêchait d'aller plus loin, elle resta dans le cloître pour entendre la messe ; mais elle en gémit. se plaignant à Dieu d'être tenue à l'écart. Le Seigneur répondit aussitôt: « Où tu es, je suis. » Elle demanda alors si l'on perdrait quelque chose à n'entendre la messe que de loin. Le Seigneur lui dit : « Il est bon d'être présent ; si c'est impossible. il faut s'efforcer du moins d'être assez près pour entendre les paroles, car l'Apôtre dit : *La parole de Dieu est vivante, efficace et pénétrante.* (Hebr. IV, 12.) La parole de Dieu en effet vivifie l'âme, répand en elle la joie spirituelle, ainsi qu'on le voit chez les fidèles et les gens simples qui, sans comprendre les lectures, en ressentent néanmoins une joie spirituelle qui les excite à la pénitence. La parole de Dieu fait produire à l'âme des vertus réelles, des œuvres bonnes ; elle pénètre pour illuminer. Quand donc l'infirmité, une obédience ou quelque cause raisonnable empêche une personne d'assister à la messe, n'importe où elle est, je suis avec elle. »

Celle-ci reprit : « O Seigneur, dites-moi maintenant quelques paroles de la messe qu'on célèbre, pour consoler mon âme. » Le Seigneur répondit : « Voici qu'on chante les trois *Agnus Dei*. Par le pre-

mier, je m'offre à Dieu le Père, pour vous, avec mon humilité et ma patience. Par le second, je m'offre avec l'amertume de mes douleurs, pour être votre réconciliation. Au troisième, je m'offre avec tout l'amour de mon divin Cœur, pour suppléer à tous les biens qui manquent aux hommes. » Le Seigneur ajouta : « Je te l'affirme, voici ce que je ferai pour celui qui entend la messe avec zèle et dévotion : je lui enverrai à sa dernière heure, pour le consoler, le défendre et faire un cortège d'honneur à son âme, autant de nobles personnages de ma céleste cour qu'il aura entendu de messes sur la terre. »

Une autre fois, en allant à la messe, elle vit le Seigneur descendre du ciel, revêtu de blanc. Il disait : « Quand les hommes se rendent à l'église, ils devraient se préparer par la pénitence, se frapper la poitrine et confesser leurs péchés. Alors ils pourraient aller au-devant de ma divine lumière et la recevoir en eux-mêmes. C'est cette lumière que désigne la blancheur éclatante de mon vêtement. »

CHAPITRE XX.

20. COMMENT ON DOIT CHASSER LA TORPEUR ET LE SOMMEIL.

Un jour d'été cette pieuse et dévote vierge, qui aspirait toujours avec ardeur vers les choses célestes, vit quelques sœurs nonchalantes et endormies pendant la messe. Dirigée par le zèle de la justice et en même temps par un sentiment de piété, elle dit au

Seigneur : « Ah ! Seignur Dieu, qu'est-ce donc que l'homme faible et misérable, puisque même pendant les saints mystères, il ne peut s'empêcher de dormir ? » A quoi le Seigneur répondit : « Si l'on pensait aux joies du ciel ou seulement aux peines de l'enfer, on chasserait bien le sommeil. — Mais pour ceux à qui il n'est pas donné de le faire, répondit-elle, comment s'en tireront-ils ? » Il reprit : « Celui qui posséderait un ami très cher, gémirait s'il était privé de sa familiarité. De même si l'on réfléchissait que je suis l'ami infiniment tendre et fidèle, que je découvre à quiconque parvient auprès de moi des secrets dignes de contenter pleinement tout désir et toute volonté de savoir, on serait justement excité à prendre en moi ses délices Si l'on pensait à la saveur dont je puis rassasier les cœurs, si l'on savait combien est puissant celui qui me possède et qui par là est libre de ma propre liberté, pour accomplir sans entraves tout ce qu'il veut, je t'affirme qu'on chasserait bien le sommeil. »

Après de doux colloques entre Dieu et son âme, le Seigneur lui dit encore : « Je suis à toi, je suis en ta puissance conduis-moi donc où tu voudras. » Elle le conduisit alors au chœur, vers les sœurs, à qui il témoigna sa tendre affection comme s'il faisait un cadeau à chacune. Cependant celle-ci demanda au Seigneur ce qu il leur avait donné, et il répondit : « Le souffle de mon Esprit. — Quel profit en retireront-elles ? — Le souffle de mon Esprit fait ressentir à l'âme une certaine douceur, d'où naît le goût de Dieu. Si l'âme veut se prêter et se disposer à recevoir davantage, la reconnaissance viendra. Si elle pratique la reconnaissance, en ne recevant aucun don de Dieu

sans en ressentir une gratitude spéciale, elle s'élancera vigoureusement vers le bien, et il arrivera ainsi que s'avançant de jour en jour dans la vertu, elle se trouvera enfin dans l'abondance de tous les biens »

CHAPITRE XXI.

21. COMMENT ON DOIT CONTEMPLER SON MAE, SPÉCIALEMENT AVANT DE COMMUNIER.

Un jour qu'elle devait communier et qu'elle ne se trouvait ni digne, ni préparée, le Seigneur lui dit : « Voici que je me donne tout entier à toi pour être ta préparation. » Et il plaça son Cœur sur le cœur de la Sainte et appuya la tête sur sa tête. Celle-ci dit alors : « Mon Seigneur, par la clarté de votre visage, illuminez la face de mon âme. » Le Seigneur répondit : « Qu'est-ce que la face de ton âme ? » Comme elle gardait le silence, le Seigneur dit lui-même : « La face de ton âme est l'image de la sainte Trinité. Cette image, ton âme doit la contempler sans cesse sur mon visage comme dans un miroir pour voir s'il ne s'y trouve aucune trace de péché. »

Celle-ci comprit par ces paroles que si l'on occupe sa mémoire de pensées terrestres et inutiles, on souille l'image divine. De même, quand on applique sa raison, c'est-à-dire son intelligence, à la sagesse et aux curiosités de ce monde, on salit encore le visage de son âme. Quand on se met en désaccord avec la volonté divine, quand on aime quoi que ce soit hors de Dieu et qu'on se délecte dans les choses passagères,

on dégrade en soi l'image de Dieu. Puisque l'âme. captive du corps, contracte de nombreuses souillures au contact des choses terrestres, il importe que dans ce miroir, type lumineux et inaltérable, qu'est la face de Dieu, elle contemple souvent son visage, surtout lorsqu'elle va recevoir le sacrement du Seigneur. Si l'épouse est belle, son teint est blanc et rose ; si l'âme veut entretenir sa blancheur, la fréquente confession et le souvenir constant de la Passion pourront y ajouter la fraîcheur des roses. »

CHAPITRE XXII.

22. COMMENT ON DOIT SE PRÉPARER A LA SAINTE COMMUNION.

Une autre fois, avant de communier, elle dit au Seigneur : « Ah ! très doux Dieu, apprenez-moi à me préparer au royal festin de votre Corps et de votre Sang adorables. » A quoi le Seigneur répondit : « Que firent mes disciples quand je les envoyai préparer la Pâque que je devais manger le soir avec eux, avant ma Passion ? » Aussitôt, il lui parut se trouver dans une maison merveilleuse par sa grandeur, où elle vit une table d'or couverte d'une nappe et de riche vaisselle. Le Seigneur dit : « Cette maison désigne l'ampleur de mon immense largesse, qui accueille triomphalement dans sa libéralité quiconque vient à elle. Celui qui voudra communier peut se réfugier auprès de ma clémente générosité : elle l'accueillera avec une mater-

nelle bonté, et le protégera contre tous les dangers. La table est l'amour, près duquel celui qui doit communier trouvera un sûr accès ; il enrichira l'indigence de l'âme en lui communiquant tous ses biens. La nappe est ma tendresse : comme une étoffe souple et douce au toucher, elle tend fortement à se rapprocher de l'homme. Dans ma tendresse, la créature trouve un refuge assuré, parce que le souvenir de ma douceur et de ma miséricorde doit la rendre audacieuse pour rechercher et obtenir tout ce qui est nécessaire à son salut. »

Sur la table parut un agneau plus blanc que la neige. Il touchait du pied, l'un après l'autre, chacun des plats et des coupes de cette table ; ce geste les remplissait aussitôt de mets et de breuvages variés. Cet agneau était le Christ, seule nourriture et véritable rassasiement des âmes. Dans cette maison, deux vierges très belles faisaient le service : elles se nommaient Miséricorde et Charité. La Miséricorde était portière : après avoir introduit les arrivants, elle les plaçait à la table, tandis que la Charité servait les convives, et versait largement à boire à tous les invités.

CHAPITRE XXIII.

23. AVEC QUEL DÉSIR ON DOIT S'APPROCHER DE LA SAINTE COMMUNION.

COMME elle *posait le signe*[1] pour indiquer qu'elle devait communier, elle dit au Seigneur : « Écrivez

1. Il est probable, d'après ce chapitre, que les moniales d'Helfta

mon nom dans votre Cœur, ô Seigneur très aimable, et inscrivez aussi votre doux nom dans mon cœur par un souvenir perpétuel. » Le Seigneur lui dit : « Lorsque tu veux communier, reçois-moi comme si tu possédais tous les désirs et tout l'amour dont un cœur humain peut jamais être enflammé : ainsi tu t'approcheras avec le plus grand amour possible. Et moi, j'accepterai de toi cet amour, non tel qu'il s'y trouve réellement, mais comme s'il était aussi ardent que tu aurais souhaité qu'il le fût ».

24. DE SEPT PIERRES PRÉCIEUSES.

Une autre fois, en posant le même signe, elle dit : « Écrivez, Seigneur, mon nom dans votre Cœur. » Et aussitôt il lui sembla que le Seigneur avait sur la poitrine comme des lettres d'or enrichies de pierres précieuses ; elle vit la première lettre de son nom et en apprit la signification. Elle rechercha ensuite les noms de quelques personnes qui s'étaient recommandées à ses prières, et elle trouva aussi que les premières lettres de leurs noms étaient ornées de sept pierres précieuses. La première de ces pierres désignait la pureté du cœur ; la seconde, le souvenir assidu de la vie et des paroles du Christ ; la troisième, l'humilité ; la quatrième, l'accroissement des œuvres bonnes. La cinquième désignait la patience dans les adversités ; la sixième, l'espérance ; la septième enfin, l'amour des choses célestes. Voilà ce que doit posséder celui qui se dispose à la sainte communion.

avaient une manière d'avertir la sacristine quand elles devaient communier ; cet usage se trouve fréquemment dans les monastères.

CHAPITRE XXIV.

25. COMMENT ON DOIT S'APPROCHER DE LA COMMUNION.

La coutume de la servante du Christ était de méditer avec plus de soin la Passion de Jésus-Christ avant de communier. Si parfois elle négligeait cette pratique, elle craignait d'avoir manqué gravement, parce que le Seigneur a dit : *Faites ceci en mémoire de moi* (Luc. XXII, 19). C'est pourquoi, après avoir prié Dieu de lui expliquer le sens de ces paroles, elle fut instruite par l'Esprit-Saint, et les comprit comme il va suivre : « *Hoc facite in mea mcommemorationem* : faites ceci en mémoire de moi, » il y a trois choses à se rappeler au moment de la sainte communion. La première est cet éternel amour dont Dieu nous aimait avant que nous ayons reçu l'être. Prévoyant nos crimes et notre perfidie, il a cependant daigné nous créer à son image et à sa ressemblance ; nous devons lui en rendre grâces.

La seconde est cet amour immense qui a tiré le Fils de Dieu du sein des ineffables délices qu'il goûtait dans la gloire du Père, pour incliner sa majesté infinie jusqu'au fond de la misère qui est notre lot dans les liens d'Adam. La faim, le froid, le chaud, la lassitude, la tristesse. les mépris, les souffrances et la plus ignominieuse des morts, il a tout enduré avec une ineffable patience, afin de nous délivrer de toutes nos misères.

La troisième est cet amour insondable avec lequel

il nous regarde à tout moment et prend soin de nous, avec une tendresse de père, après avoir été notre créateur et notre rédempteur. Comme un tendre frère, il intercède toujours pour nous auprès du Père ; il règle et traite ce qui nous concerne, comme un avocat et un ministre fidèle.

On doit se rappeler ces trois vérités à toute heure, mais spécialement lorsqu'on prend part au céleste banquet que notre très doux Amour nous a laissé, comme le testament à jamais mémorable de son indicible tendresse.

CHAPITRE XXV.

26. DE LA TRIPLE ONCTION DE L'AME.

Après avoir prié pour une personne qui s'était plainte à elle de ressentir moins de dévotion lorsqu'elle communiait, elle lui donna cette instruction de la part du Seigneur : « Lorsque tu voudras communier, si tu sens ton cœur tiède dans la prière, sans désir ni amour, crie de toutes tes forces vers Dieu et dis : *Entraînez-moi après vous ; nous courrons à l'odeur de vos parfums* (Cant. I, 3). A cette parole : *entraînez*, songe combien vigoureux et immense fut l'amour qui entraîna le Dieu tout-puissant à l'ignominieux supplice de la croix. Souhaite que celui qui a dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (Jean, XII, 32), attire à lui ton cœur ainsi que toutes les forces de ton âme et te fasse courir dans l amour et le désir, à

l'odeur des trois parfums sortis du très noble coffret de son Cœur pour embaumer le ciel et la terre.

« Le premier de ces parfums est une eau de rose, que l'amour a distillée dans le fourneau de la charité, de la très noble rose qui est dans la poitrine du Seigneur. Emploie ce parfum pour laver la face de ton âme ; et si, après un sérieux examen, tu y trouves quelque tache de péché, demande qu'elle soit lavée dans la fontaine de miséricorde où s'est purifié le larron sur la croix.

« Le second parfum est ce vin rouge du noble sang que le pressoir a fait jaillir sur la croix, et qui est sorti avec l'eau, de la blessure vermeille du Cœur divin. Demande que la face de ton âme soit colorée par ce vin : ce sera digne préparation à ce grand banquet.

« Le troisième parfum est la douceur surexcellente et surabondante du Cœur divin que l'amertume même de la mort n'a pu altérer. On l'appelle baume ; il l'emporte sur tout autre parfum aromatique et peut guérir toutes les langueurs de l'âme. Demande que ce parfum soit répandu dans ton cœur, afin que ton âme goûte et sente combien le Seigneur est doux ; qu'elle s'engraisse, se dilate et s'incorpore à celui qui s'est donné par un si grand amour.

« Et si tu continues à ne pas ressentir la douceur des parfums, tu demanderas que ton fidèle et tendre amant daigne ne pas prendre en dégoût ton insipidité[1] et qu'il réchauffe en lui ta froideur ; car lui seul doit être glorifié en toutes tes œuvres, ici bas et à tout jamais. »

1. Ce mot est employé dans son sens latin : absence de goût. Le lecteur peut essayer de suppléer à notre traduction par une autre expression.

CHAPITRE XXVI.

27. COMBIEN IL EST BON POUR L'HOMME DE COMMUNIER FRÉQUEMMENT.

Comme elle priait pour une personne qui s'effrayait de communier trop souvent, le Seigneur lui répondit : « Plus on communie, plus l'âme devient pure, de même que le corps est plus propre quand on le lave plus fréquemment. Plus une personne communie, plus aussi j'opère en elle et elle en moi, de sorte que ses œuvres deviennent plus saintes. Et plus une personne est zélée pour la communion, plus elle se plonge profondément en moi, pénètre dans l'abîme de ma Divinité et dilate son âme, dont la capacité s'accroît pour contenir la Divinité, de même que si l'eau coule souvent sur un même terrain, elle s'y creuse un lit plus profond, dans lequel l'eau peut couler toujours davantage. »

CHAPITRE XXVII.

28. COMMENT LE CŒUR DE L'HOMME S'UNIT AU CŒUR DE DIEU.

Elle venait de recevoir le sacrement du très saint Corps de Jésus-Christ, quand il lui sembla, après de doux colloques, que le Seigneur lui prenait le cœur et le pétrissait tellement avec le sien qu'ils ne

faisaient plus qu'un seul cœur. Et il lui dit : « Ma volonté est que les cœurs des hommes me soient tellement unis par leurs désirs que la créature ne souhaite plus rien, mais dispose toutes ses aspirations selon mon Cœur. Ainsi lorsque les vents soufflent de deux côtés, on ne distingue plus leurs courants.

« La créature doit également m'être unie dans ses opérations. S'il s'agit, par exemple, de manger ou de dormir, qu'elle dise en son cœur : Seigneur, en union de cet amour par lequel vous avez créé pour moi cette chose utile et en avez usé vous-même sur la terre, je l'accepte pour votre éternelle louange et à cause de la nécessité que mon corps en ressent. En faisant une action par obéissance, qu'on dise : Seigneur, en union de cet amour qui vous a fait travailler de vos mains et vous fait encore opérer sans relâche dans mon âme, j'accomplirai la tâche que vous venez de m'enjoindre, pour votre gloire et pour l'utilité de mon prochain. Et parce que vous avez dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* (Jean, xv, 5), je vous prie d'unir cet acte à votre très parfaite opération, et de le rendre parfait, afin qu'il soit semblable à la goutte d'eau tombée dans un grand fleuve dont elle suit naturellement alors tous les courants.

« Enfin l'union doit s'accomplir par l'accord des volontés, c'est-à-dire qu'on veuille tout ce que je veux, dans l'adversité comme dans la prospérité. Un alliage de métaux précieux fondu dans le creuset ne peut plus subir de séparation ; ainsi l'homme, par l'amour, devient à jamais un seul esprit avec moi, ce qui est le plus haut point de la perfection et de la vertu en cette vie. »

CHAPITRE XXVIII.

29. D'UNE ARMOIRE A TROIS COMPARTIMENTS, SYMBOLE DU CŒUR HUMAIN.

Une autre fois, après avoir reçu le Corps du Seigneur. elle vit devant elle une armoire merveilleusement décorée d'or et de pierres précieuses, dont l'intérieur était blanc et divisé en trois parties. Le haut contenait des vases d'or ; la partie du milieu, de riches vêtements, et celle du bas, une sorte de mets très délicat. Cette armoire était un symbole du cœur humain, rempli de vertus et de bonnes œuvres.

Les vases d'or placés dans le compartiment du haut représentaient les cœurs des saints, toujours prêts à recevoir la grâce du Saint-Esprit. Nous devons les imiter en préparant les nôtres à accepter la grâce du même Saint-Esprit. La couleur blanche de l'armoire signifiait que l'âme dont la volonté est de plaire à Dieu, doit garder son cœur pur et libre de tout ce qui est terrestre, sans se préoccuper des actions des hommes.

Les actions de Jésus-Christ en son Humanité étaient désignées par les riches vêtements placés dans la seconde partie de l'armoire. Il y en avait de quatre sortes : vêtements de pourpre, ornés de trèfles d'or ; vêtements verts, brochés de roses d'or; vêtements d'azur, parsemés d'étoiles d'or ; enfin des vêtements rouges, relevés de lis également en or.

Et comme elle se demandait avec surprise ce

que tout cela signifiait, elle reçut du Seigneur cette réponse : « Tu choisiras un vêtement pour moi selon le désir de ton cœur. Lorsque tu loueras mon enfance, qui contenait en soi toute la majesté de la Trinité, tu me donneras la robe de pourpre, ornée de trèfles d'or. Lorsque tu feras mémoire de mon adolescence, tu me couvriras de la tunique verte, brochée de roses d'or. Elle désigne les délices de ma Divinité que je suis venu communiquer aux hommes selon cette parole : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (Prov. VIII. 31). Moi qui suis Fils de Dieu dans toute la plénitude de la Divinité, j'ai été fils de la Vierge, fils de l'homme ; et à la Vierge, ma Mère, à elle seule, j'ai communiqué pleinement les délices de ma Divinité. »

Celle-ci dit : « Pourquoi, Seigneur très aimable, si peu d'hommes ont-ils goûté à ces délices pendant votre vie ? — Ils ne le pouvaient avant que je les eusse acquis pour ainsi dire, par ma Passion et par ma mort, » répondit-il. Elle dit encore : « Que signifient, Seigneur, les vêtements rouges ? — Ma Passion, toute rouge de sang, dit le Seigneur ; quant à ma mort très innocente, elle est exprimée par les lis d'or. Quand tu en feras mémoire, tu me couvriras de ce vêtement [1]. »

Celle-ci dit encore : « Que signifient ces mets déposés dans la partie inférieure de l'armoire ? » Le Seigneur répondit : « La saveur des grâces et les délices que l'âme peut goûter en ce monde dans le sacrement de l'Eucharistie, où sont vraiment conte-

1. On remarquera que le symbolisme du vêtement couleur d'azur n'est pas donné par la sainte.

nues toute grâce et toute douceur. L'homme qui reçoit le sacrement me nourrit et je le nourris. » Elle reprit : « Mais pourquoi, Seigneur, ce mets est-il placé dans la partie inférieure ? — Parce que je te suis plus intime que tout ce qu'il y a de plus intime, » conclut le Seigneur.

CHAPITRE XXIX.

30. DES SEPT HEURES CANONIALES.

La servante du Christ, après avoir entendu prêcher un jour sur les noces, dit au Seigneur : « Hélas ! ô mon tendre Époux, quelle infidèle épouse je vous suis tous les jours ! Je n'ai jamais témoigné mon amour d'épouse comme je le devais, à vous, mon Époux véritable ! » Aussitôt le Seigneur lui apparut dans une gloire ineffable et délicieuse, en disant : « La coutume veut parfois qu'après un voyage de l'époux dans un pays très éloigné, les époux au retour renouvellent leurs noces. Il faut que je fasse de même. Pour l'âme qui aime, un seul jour loin de moi est plus pénible que mille ans de séparation pour une épouse de la terre. » Il plaça donc son Cœur divin sur le cœur de sa bien-aimée en lui disant : « Désormais mon Cœur est à toi et le tien à moi. » Par un doux embrassement où il mit toute sa force divine, il attira tellement cette âme qu'elle semblait ne plus faire qu'un seul esprit avec lui.

Elle dit ensuite au Seigneur : « L'épouse produit habituellement des fruits pour son époux ; quel fruit, ô

très vaillant Époux, vous rapporterai-je ? — Chaque jour, répondit le Seigneur, tu me donneras sept fils. D'abord pendant la nuit, quand tu te lèveras, par révérence pour l'amour qui m'a livré chargé de chaînes aux mains des impies, et m'a rendu obéissant jusqu'à la mort, tu disposeras ton cœur à obéir en ce jour à tout ce qui te sera enjoint ce jour-là, même si tu devais accomplir un acte héroïque, comme en font les saints. Vers Prime, par respect pour cette humilité avec laquelle j'ai comparu devant un juge indigne comme un très doux agneau, soumets-toi à toute créature, à cause de moi, et sois prête à exécuter de vils et humbles travaux [1]. A Tierce, à cause de cet amour pour lequel j'ai voulu être méprisé, conspué et rassasié d'opprobres, estime-toi digne d'être abaissée et vilipendée. A Sexte, crucifie le monde à ton égard et sois crucifiée au monde. Pense que moi, ton amant, j'ai été, par amour, attaché à la croix ; par conséquent, toutes les délices et les douceurs du monde ne doivent plus être pour toi qu'une croix amère. A None, meurs au monde et à toute créature, en sorte que l'amertume de ma mort soit une douceur pour ton cœur, et que toute créature devienne à tes yeux vile et sans attrait. Vers l'heure de Vêpres, à laquelle je fus déposé de la croix, tu penseras avec joie comment après ta mort et tous tes travaux, tu prendras un heureux repos dans mon sein. A Complies également, tu pourras penser à cette union où, devenue un seul esprit avec moi, tu jouiras parfaitement de moi-même, par une suprême expérience. Cette union aura pour point de départ la concorde

1. La coutume dans les monastères, était de distribuer le travail aux sœurs à l'issue de Prime.

entre ma volonté et la tienne, dans les joies et dans les contrariétés, et elle atteindra son sommet dans l'avenir pour la gloire sans fin. »

CHAPITRE XXX.

31. DE TROIS POINTS A CONSIDÉRER PENDANT LES HEURES.

Si l'on veut chanter dévotement les Heures, qu'on fasse attention à trois choses. Depuis le commencement des Heures jusqu'aux psaumes, qu'on loue et qu'on exalte l'abîme d'humilité où s'est abaissée, du haut des cieux, la suprême Majesté en se précipitant dans notre vallée de misères. Dans cette humilité, le Dieu des anges s'est fait le frère et le compagnon des hommes ; bien plus, leur humble serviteur, selon ce qu'il a dit lui-même : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir* (Matth. xx, 28). Pour honorer cette humilité, qu'on s'incline avec dévotion.

Pendant les psaumes, qu'on exalte l'insondable sagesse de Dieu qui a daigné converser avec les hommes, les instruire elle-même par ses discours et ses avertissements. Qu'on lui rende grâces par les inclinations, pour la doctrine et les douces paroles qui ont découlé de son Cœur en passant par ses lèvres divines. Qu'on rende grâces encore pour tous les oracles des prophètes, pour les prédications et les discours des saints, car c'est sous l'inspiration du Saint-Esprit qu'ils ont parlé. Qu'on remercie de plus pour toute influence divine exercée sur l'homme par la grâce

spirituelle selon le bon plaisir de la volonté de Dieu.

Après les psaumes jusqu'à la fin des Heures, qu'on exalte la douce bénignité qui apparaît dans tout ce que le Seigneur a fait et souffert, et qu'on rende grâces pour tous les désirs, les prières et les autres bonnes œuvres qu'il a accomplies pour nous. Remercions spécialement pour ce qui se rapporte à l'Heure même que nous célébrons.

CHAPITRE XXXI.

32. COMMENT ON DOIT ENTONNER LES HEURES.

Le Seigneur apparut une fois à sa servante pendant les heures du sommeil. Elle lui demanda entre autres choses s'il en est des vertus comme des vices. Car on lit qu'il n'y a péché si léger que l'habitude ne rende mortel[1] : les vertus de leur côté, acquièrent-elles plus de mérite devant Dieu par la pratique habituelle ? Le Seigneur lui répondit : « Il n'est pas d'acte bon, si petit, qui ne paraisse grand devant Dieu, s'il est constamment pratiqué. » Elle reprit : « Quelle est la moindre bonne action qu'on puisse faire le plus souvent avec profit ? » Le Seigneur dit : « C'est de réciter ses Heures avec attention et dévotion, non que cet acte soit de petite valeur, mais parce qu'on ne peut faire moins que de s'acquitter de son devoir. En commençant les Heures,

1. Ceci ne doit pas se prendre à la lettre au sens théologique, mais seulement au sens moral. (*Note de l'édition latine.*)

qu'on dise donc de cœur et même de bouche : Seigneur, en union avec l'attention que vous avez mise à observer sur la terre les Heures canoniales en l'honneur du Père, je célèbre cette Heure en votre honneur Ensuite, qu'on ne prête plus attention qu'à Dieu. Et quand cette pratique fréquemment répétée sera devenue une habitude, cet exercice sera si élevé et si noble devant Dieu le Père, qu'il semblera ne faire qu'un avec ce que j'ai pratiqué moi-même. »

Dans la suite, le Seigneur lui ayant encore apparu dans l'oraison, elle lui demanda si, en vérité, il avait célébré les Heures sur la terre. Il daigna lui répondre : « Je ne les ai pas récitées à votre manière ; cependant à ces heures, je rendais hommage à Dieu le Père. Tout ce qui s'observe chez les chrétiens, je l'ai inauguré moi-même, comme le baptême par exemple. J'ai observé et accompli ces choses pour les chrétiens, sanctifiant ainsi et rendant parfaites les œuvres de ceux qui croient en moi. C'est pourquoi j'ai dit au Père : *Je me sanctifie pour eux, afin qu eux-mêmes soient saints en moi* (Jean, XVII, 19). Dans les sept Heures, vous faites mémoire de ce que j ai souffert à ces heures mêmes ; ainsi moi, je prévoyais dans ma sagesse tout ce que je devais souffrir, comme l'atteste l'Évangéliste en disant : *C'est pourquoi Jésus sachant tout ce qui devait lui arriver* » (Jean, XVIII, 4).

CHAPITRE XXXII.

33. COMMENT ON PEUT RÉPARER SES NÉGLIGENCES.

Comme elle priait pour une personne qui s'était plainte à elle de dire souvent ses Heures sans dévotion et en pensant à autre chose, elle reçut de Dieu cette réponse : « Qu elle ajoute toujours ces paroles à la fin des Heures : *Dieu, soyez propice à moi pécheur.* ou celle-ci : O très doux Agneau, ayez pitié de moi ; avec intention de réparer par là sa négligence. » A quoi celle-ci reprit : « Mais si elle oublie de garder cette pratique à la fin de chaque Heure? » Le Seigneur répondit : « Si elle omet de dire cette prière après les Heures, qu'elle la dise au moins sept fois par jour, à n'importe quel moment, pour suppléer à sa négligence. Si en effet cette parole : *Dieu, soyez propice à moi pécheur* (Luc, XVIII, 13), a eu tant d'efficacité pour le publicain qu'elle lui a mérité la justification de tous ses péchés. pourquoi n'obtiendrait-elle pas à n'importe qui le pardon d'une négligence ? Ma miséricorde est maintenant aussi clémente qu'elle l'était dans ce temps-là. »

CHAPITRE XXXIII.

34. COMMENT L'HOMME DOIT DEMANDER A DIEU DE LUI GARDER LA FOI.

Si quelqu'un recommande sa foi à Dieu de la manière suivante, il obtiendra la grâce d'être préservé, à la

fin de sa vie, de toute tentation contre la vraie foi.

Premièrement donc, que le chrétien recommande sa foi à la toute-puissance du Père, le priant de la fortifier tellement par la vertu de la Divinité, qu'elle ne puisse jamais s'éloigner de la vraie foi.

Secondement, qu'il confie sa foi à l'impénétrable sagesse du Fils de Dieu, le priant de l'illuminer par les splendeurs de la divine science, de telle sorte qu'elle ne soit jamais séduite par l'esprit d'erreur.

Troisièmement, qu'il la donne en garde à la bienveillance du Saint-Esprit le suppliant d'accorder à cette foi de n'opérer qu'en présence du Saint-Esprit, par l'amour, afin qu'à l'heure de la mort l'âme soit consommée dans la perfection.

CHAPITRE XXXIV.

35. COMMENT IL FAUT S'ENDORMIR.

Elle vit un jour son âme sur le sein du Seigneur, sous la forme d'un petit lièvre endormi les yeux ouverts, et elle dit : « Mon Seigneur Dieu, donnez-moi les mœurs de cet animal : lorsque mon corps s'endort, que mon esprit veille pour vous. » Le Seigneur fit cette réponse : « On dit que le lièvre rumine et dort les yeux ouverts ; qu'ainsi en allant prendre son sommeil, qu'on rumine cette strophe :

« *Oculi somnum capiant,*
Cor ad te semper vigilet[1] :

1. Premiers vers de la quatrième strophe de l'hymne de Complies à cette époque.

Que les yeux s'endorment,
Que le cœur veille toujours pour toi. »

« Ou bien que l'on pense à Dieu, qu'on lui parle, et si l'on s'endort de cette façon, le cœur veillera toujours pour moi. Que s'il arrive pendant ce temps quelque mal pénible ou fâcheux, ou si l'on se trouve molesté et lourd, on ne sera néanmoins jamais séparé de moi.

« A l'heure du sommeil, on peut encore tirer un soupir comme du fond de mon divin Cœur, en union avec cette louange qui a découlé de moi sur tous les saints, pour suppléer à la louange dont la création entière m'est redevable.

« Puis on peut soupirer uni à cette reconnaissance que les saints, en puisant les grâces dans mon Cœur, me témoignent pour les dons qui leur sont octroyés.

« On peut, troisièmement, soupirer à cause de ses propres péchés et des péchés du monde, en union avec cette compassion qui m'a fait porter les crimes de tous.

« Quatrièmement, il faut soupirer dans l'affection et le désir de tout le bien nécessaire aux hommes pour la gloire de Dieu et pour leur utilité personnelle, et uni au divin désir que j'avais sur la terre pour le salut du genre humain.

« Cinquièmement, que l'on gémisse en s'unissant à toutes les prières qui sont sorties de mon Cœur divin et de celui des saints, pour le salut des hommes, des vivants et des morts. En désirant que chaque respiration durant le sommeil soit agréée de moi comme un incessant soupir, on méritera que je comble ces souhaits dans ma divine vérité, car je ne puis rien refuser aux désirs de l'âme aimante. »

CHAPITRE XXXV.

36. COMMENT LE CHRIST ACCOURT AU GÉMISSEMENT DU PAUVRE.

Un jour de fête, pendant que le convent communiait, la servante du Christ, malade dans son lit, gémissait vers Dieu du plus profond de son cœur, quand elle vit le Seigneur se lever en hâte de son trône et lui dire : « *A cause de la misère des indigents et des soupirs du pauvre, je me lèverai maintenant* » (Ps. xi, 6). A son exemple, tous les saints se levèrent et offrirent à Dieu en éternelle louange, pour la consolation de cette âme, tout le service qu'ils lui avaient rendu ici-bas et tout ce qu'ils y avaient souffert. De plus, le Seigneur Jésus offrit aussi tout ce qui lui appartenait à Dieu le Père, en disant : *Je placerai dans le salut* (Ps. xi, 6), c'est-à-dire, en moi-même et par moi-même, j'accomplirai ses désirs. Et de la sorte, il rendit pour elle, à Dieu le Père, de dignes louanges.

La lumière divine lui fit comprendre que toutes les fois qu'une âme en détresse pousse des soupirs vers Dieu, soit afin de le louer, soit afin d'obtenir une grâce, aussitôt les saints se lèvent, louent Dieu tous ensemble pour cette âme, ou lui obtiennent la grâce désirée. Si c'est à propos de ses péchés qu'elle gémit, ils implorent son pardon ; mais tout cela n'est pas assez pour Jésus-Christ, il se lève lui-même et dit : *Je placerai dans le salut*, c'est-à-dire je satisferai par

moi-même son désir, j'offrirai à Dieu le Père des louanges pour cette âme; et il supplée ainsi largement à tout ce qu elle peut désirer. Après l'avoir ainsi éclairée, le Seigneur lui dit : « Oh ! si un seul soupir trouve un accueil si favorable, comment peut-il rester encore quelque tristesse dans l'âme du pauvre ? »

Une autre fois, comme dans son désir elle gémissait encore auprès du Seigneur, il lui dit : « Qu'as-tu maintenant ? Toutes les fois que tu gémis, tu m'attires en toi, car il est bien facile de me recevoir ! Il faut un acte de volonté pour acquérir l'objet le plus petit et le plus insignifiant, fût-ce un bout de fil ou un fétu de paille ; mais pour me posséder, une seule intention, un seul soupir suffit. »

CHAPITRE XXXVI.

37. COMMENT LE CHRIST RAFRAICHIT DANS L'AME LES ARDEURS DE SON CŒUR DIVIN.

Une fois encore que, remplie de tristesse, elle gémissait de se voir inutile, parce que la maladie l'empêchait de garder les observances de l'Ordre, elle entendit le Seigneur lui dire : « Ah ! viens à mon secours, laisse-moi rafraîchir en toi l'ardeur de mon Cœur divin. » Par cette parole, elle comprit que toute personne qui, librement et volontiers, supporte les peines de cœur, la tristesse, l'abattement, tout genre de tribulations, en union avec l'amour qui fit supporter à Jésus-Christ sur la terre les afflictions, les peines, et enfin une mort ignominieuse ; elle comprit, disons nous,

que cette personne offre au Seigneur de rafraîchir en elle l'ardeur de son Cœur divin. N'est-il pas toujours à la recherche du salut de l'homme ? En effet, comme le Seigneur ne peut plus maintenant souffrir ses douleurs, il se fait suppléer par ses amis, par ceux qui adhèrent à lui dans la fidélité. Sa Passion a servi au monde entier, non seulement aux hommes de son temps, mais à tous ceux qui croiront en lui jusqu'à la fin des siècles ; ainsi les souffrances et les tribulations de ceux qui l'aiment, contribueront au mérite des justes, au pardon des pécheurs et au bonheur éternel des défunts. Et lorsque cette âme, qui aura été sur la terre le rafraîchissement du Cœur divin, entrera dans le ciel, elle volera droit vers le Cœur de Dieu. Imprégnée de la Divinité comme d'un onguent précieux, elle ira, dans les flammes de ce Cœur embrasé, se consumer tout entière avec ce qu'elle aura supporté pour le Christ. Semblable au baume et à l'encens parfumé, elle répandra dans le ciel entier de merveilleuses senteurs, dont les saints retireront des joies et des délices nouvelles. C'est là ce qui est dit dans le psaume : *Dieu t'a donné l'onction ; oui, ton Dieu t'a donné l'onction d'allégresse avant tes compagnes* (Ps. XLIV, 8).

CHAPITRE XXXVII.

38. LES HOMMES SONT COMME UN GAGE AUX MAINS DE DIEU.

Une fois qu'elle entendait chanter ce verset : « *Dulcem vocem audient justi* : les justes entendront une

douce voix », elle se ressouvint d'un gage que Dieu lui avait jadis donné, et lui en rendit grâces avec une douce effusion. Le Seigneur lui dit : « Je suis ton gage [1] et tu es le mien. » Mais elle se demandait encore comment, dépourvue de tout mérite, elle pouvait être le gage de Dieu, lorsque le Seigneur lui répondit : « Tous les hommes sont comme un gage remis entre mes mains, car ils sont tous tenus de me payer ma mort selon le mot de l'Apôtre : *Mortifiez vos membres qui sont sur la terre* (Col. III, 5). Tout homme doit en effet mortifier ce qu'il y a de vicieux en lui, afin qu'avant la mort, ou du moins au moment de la mort, libre de péché, il me rende joyeusement *mon gage* qui n'est autre que lui-même. Mais les hommes spirituels sont mes otages d'une manière plus spéciale, eux que j'ai appelés à une gloire singulière et suréminente. Toutes les fois qu'ils m'offrent leur volonté dans quelque œuvre ardue, ils se présentent à moi comme un gage paré d'un ornement nouveau. J'agis à la manière d'un homme qui, gardant chez lui la caution de son ami, ne la regarde jamais sans l'enrichir d'or ou de pierres précieuses. »

CHAPITRE XXXVIII.

39. DE LA ROBE NUPTIALE.

Comme elle entendait lire dans l'Évangile cette parole : *Mon ami, pourquoi êtes-vous entré ici*

1 Voir 1re partie, c. XX ; 2e partie, c. XIX ; 7e partie, c. XI, et le *Hérault*, liv. V, c. IV.

n'ayant pas la robe nuptiale ? (Matth. xxii, 12), elle dit au Seigneur : « Mon Bien-Aimé, quelle est cette robe sans laquelle personne ne pourra venir à vos noces ? » Aussitôt le Seigneur lui montra une robe merveilleusement tissue de pourpre, de blanc et d'or, en lui disant : « Voici la robe nuptiale faite de la blancheur d'un cœur pur, de l'humilité, et de l'or du divin amour. Quiconque veut porter cette robe doit avoir un cœur pur, c'est-à-dire ne permettre volontairement à aucune pensée mauvaise d'entrer dans son cœur, puis juger favorablement tout ce qu'il voit et entend. Qu'il se soumette avec douceur et humilité à ses supérieurs et même à toute créature, en vue de Dieu. Qu'il aime Dieu de tout son esprit, qu'il méprise toute créature en la comparant au Créateur, et ne s'attache à aucune chose qu'il ne soit disposé à rejeter et à fuir absolument, si elle l'éloignait de Dieu. »

CHAPITRE XXXIX.

COMMENT L'AME PEUT PRENDRE LA RESSEMBLANCE DU SEIGNEUR.

Comme on chantait la Messe : « *Dicit Dominus : Ego cogito cogitationes pacis et non afflictionis*[1] : Le Seigneur dit : mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction, » le Seigneur lui dit : « Si tu veux me ressembler comme une fille bien-aimée, imite-moi dans ces paroles. J'ai des pensées de paix et non

1. Introït du dernier dimanche après la Pentecôte.

d'affliction ; de même applique-toi à posséder un cœur tranquille et des pensées pacifiques ; ne conteste avec personne, mais cède toujours avec patience et humilité. De même que j'exauce ceux qui m'invoquent, ainsi montre-toi bienveillante et favorable à tout le monde. Travaille à délivrer tous les captifs, c'est-à-dire porte secours et consolation aux affligés et à ceux qui sont dans la tentation. »

CHAPITRE XL.

40. QUE DIEU DÉSIRE NOTRE CŒUR.

PENDANT la messe, elle vit une fois le Seigneur sur l'autel sous la figure d'un aigle d'or, et elle pensa aussitôt que le vol de l'aigle est le plus élevé, et son regard le plus perçant ; ainsi l'aigle divin pénètre jusqu'aux profondeurs du cœur humble. Il lui sembla aussi que cet aigle avait le bec recourbé et une langue très douce. Par le bec, étaient signifiés les discours du Seigneur, qui transpercent le cœur de dévotion, tandis que la langue figurait leur suavité. L'aigle cherche toujours le meilleur morceau dans sa proie, c'est-à-dire le cœur ; ainsi Dieu désire toujours notre cœur et la douce offrande que nous pouvons lui en faire.

CHAPITRE XLI.

41. COMMENT ON DOIT EXERCER SA MÉMOIRE.

CETTE pieuse vierge priait un jour le Seigneur de lui conférer un don, celui de l'avoir toujours présent à la mémoire de son cœur. Et voilà que le Seigneur lui montra son divin Cœur comme une maison. L'âme y pénétra par la porte, voltigea comme une colombe, et découvrit un monceau de froment. Le Seigneur lui dit : « Quand la colombe rencontre du blé en grande quantité, elle n'emporte pas tout, mais elle choisit quelques grains qui lui plaisent. Fais de même. Lorsque tu entends ou lis la parole de Dieu, ton esprit ne peut tout retenir ; recueille cependant quelques mots pour les repasser dans ta mémoire et dis-toi ceci : « Voyons, qu'est-ce que ton Bien-Aimé t'annonce ou te prescrit par cette lecture ? »

Ce même jour, elle entendit à la messe l'évangile : « *Simile est regnum cœlorum thesauro* : le royaume des cieux est semblable à un trésor », et elle dit au Seigneur : « Mon très doux Maître, que dois-je prendre dans cet évangile selon votre instruction ? » Le Seigneur répondit en ces termes : « Qu'est-ce qu'un trésor ? Un trésor se compose d'or, d'argent et de pierres précieuses. L'or désigne l'amour ; l'argent signifie les bonnes œuvres, et les pierres, les vertus. L'argent est un métal sonore : ainsi les bonnes œuvres rendent un doux son à mes oreilles. Donc celui qui

fait de bonnes actions en se disant : Ton Dieu s'est fait humble, il a daigné s'abaisser aux œuvres basses et serviles ; à plus forte raison, dois-tu, toi, vil petit homme, être humble et soumis. On peut avoir des pensées analogues au sujet de la patience et des autres vertus, et faire toutes ses actions en mémoire de moi : j'écrirai sur mon Cœur le souvenir de celui qui aura agi de la sorte, et rien ne pourra jamais l'en effacer. »

CHAPITRE XLII.

42. COMMENT ELLE CONSULTAIT DIEU DANS TOUTES SES ACTIONS.

Apercevant un jour une colombe dans son nid, elle dit au Seigneur : « Mon Bien-Aimé, quel pourrait donc être l'œuf sur lequel je me reposerais en méditant ? » Le Seigneur répondit : L'œuf en latin *ovum* est un mot dissyllabique [1]. La première syllabe *o* signifie la hauteur de ma suréminente Divinité, la seconde syllabe *vum* la profondeur de ta bassesse. Réunis ces deux extrêmes et reste là comme l'oiseau sur son œuf, réfléchissant à la grandeur de la divine Majesté. Ne descend-elle pas jusqu'à ta bassesse lorsqu'elle pénètre, par l'effusion de ma grâce, jusqu'aux moelles de ton âme et te joint à moi dans une heureuse union ? » Elle avait coutume de consulter

1. On peut conclure de ceci que les révélations de sainte Mechtilde furent le plus souvent reçues et écrites en latin. (*Note de l'édition latine.*)

ainsi le Seigneur à propos de toutes ses actions, même petites et vulgaires, et elle recherchait en tout le bon plaisir de la divine volonté.

CHAPITRE XLIII.

43. COMMENT IL FAUT VAINCRE SES RÉPUGNANCES PAR LA GRACE DE DIEU.

Elle vit un jour quelqu'un faire un geste dont elle fut scandalisée. Mais elle reconnut sa faute sur-le-champ et la confessa au Seigneur, qui lui dit : « Lorsque tu apercevras un geste qui te scandalise, tu me loueras pour la noblesse et la convenance de tous les miens. Quand tu verras quelqu'un s'enorgueillir, tu me loueras dans la profondeur de mon humilité qui m'a soumis à tous, quoique je fusse le Seigneur de tous. Lorsque tu apercevras une personne emportée par la colère, tu me loueras pour la mansuétude qui m'a fait paraître devant mes juges comme un agneau. Lorsque tu verras un impatient, tu me loueras pour ma patience à tout souffrir. Ainsi tout ce qui pourra te déplaire, tu le surmonteras par moi, car tout ce que tu verras en moi te plaira souverainement. »

CHAPITRE XLIV.

44. COMMENT IL FAUT CHERCHER DIEU PAR LES CINQ SENS.

Une autre fois, le Seigneur lui dit : « Cherche-moi dans tes cinq sens, à la façon d'un hôte qui, attendant l'arrivée d'un ami très cher, regarde par les portes et par les fenêtres pour voir si celui qu'il désire n'arrivera pas enfin. C'est ainsi que l'âme fidèle doit me chercher sans cesse au moyen de ses sens, qui sont les fenêtres de son âme. Si elle voit, par exemple, des choses belles ou aimables, qu'elle pense combien est beau, aimable et bon celui qui les a faites, et qu'elle s'élève aussitôt vers le Créateur de l'univers. Lorsqu'elle entend une mélodie suave ou quelque discours agréable, qu'elle se dise : Oh ! combien sera douce cette voix qui t'appellera un jour ! C'est elle qui communique harmonie et sonorité à toutes les voix. Et quand elle ouïra des conversations ou des lectures, qu'elle y cherche ce qui lui fera trouver son Bien-Aimé.

« Au contraire, si elle prend la parole, que ce soit en vue de la gloire de Dieu et du salut de ses frères. Qu'elle lise ou chante avec cette pensée : Voyons, qu'est-ce que ton Bien-Aimé te dit ou te commande en ce moment par ce verset, par cette lecture ? Qu'elle le cherche donc en tout, jusqu'à ce qu'elle goûte la saveur des douceurs divines. Si l'âme se sert de l'odorat ou du toucher, qu'elle en agisse de même, se

rappelant combien est suave l'esprit de Dieu, et combien seront doux ses baisers et ses étreintes.

« Toute délectation qui se présente doit donc ramener le souvenir des délices cachées en Dieu, qui a créé toute beauté et tout plaisir pour nous faire connaître sa bonté, et nous attirer à son amour. Il faut agir comme une bonne mère de famille qui aide celui qu'elle aime dans ses travaux et ne le laisse porter seul aucun labeur. C'est ainsi que la fidèle épouse de Dieu doit avoir l'intention de secourir la sainte Église, en qui Dieu opère toujours ; d'offrir au Seigneur, autant que cela est en son pouvoir, les louanges, actions de grâces et prières que lui donneraient toutes les créatures ensemble, si elles étaient fidèles ; et enfin tout le service dont chacune en particulier devrait s'acquitter. Qu'elle soit prête en outre à supporter toutes les peines, les tribulations et les travaux qui ont jamais été soufferts pour l'amour de Dieu. »

CHAPITRE XLV.

45. DE L'OBÉISSANCE ET DE LA CRAINTE ; COMMENT ON DOIT ACCEPTER LES BONS SERVICES D'AUTRUI.

Comme elle voyait la portière dérangée pendant une messe, par l'arrivée des hôtes, elle en eut compassion et pria pour elle. Le Seigneur lui dit : « Chaque pas fait par obéissance est comme un denier déposé dans ma main pour accroître la somme des mérites. » A quoi elle répondit : « Très doux Dieu,

il m'est bien pénible d'être trop malade pour suivre la communauté ; cependant je vous en rends mes actions de grâces, parce que je suis ainsi délivrée d'occupations multiples. » Le Seigneur reprit : « Quand tu étais occupée aux charges communes, tu craignais toujours d'être dérangée dans ta vie spirituelle et dans l'usage du don que tu as reçu ; maintenant tu crains de recevoir plus de soulagement que n'en réclament tes infirmités ; c'est ainsi que l'homme juste garde la crainte en tout ce qu'il fait comme on le dit de Job, à qui j'ai rendu ce témoignage qu'il n'avait pas son semblable sur la terre, dans la crainte de Dieu et la fuite du mal. Il disait de lui-même : « *Verebar omnia opera mea* : je craignais pour toutes mes actions » (Job, IX, 28).

« On devrait user de tout ce qui est nécessaire au corps en union avec mon amour créant les choses utiles à l'homme, et dont je me servais moi-même sur la terre, pour l'honneur de mon Père et le salut des hommes. Enfin, on doit recevoir les soins et les services des autres en union avec l'amour qu'ils mettent à vous les donner pour la gloire de Dieu, et afin d'obtenir qu'ils se sanctifient et reçoivent la récompense de leur charité. »

CHAPITRE XLVI.

46. D'UN DÉSIR DE JÉSUS-CHRIST.

Une autre fois, comme elle remerciait Dieu pour le désir qu'il avait exprimé par ces paroles :

J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous (Luc, XXII, 15), le Seigneur lui fit cette réponse : « Je voudrais que tous se souvinssent de la longue attente imposée à ce désir : ils auraient ainsi de la patience lorsque les leurs tardent à être exaucés. »

CHAPITRE XLVII.

47. DE QUATRE SORTES DE PRIÈRES.

Comme elle entendait une fois chanter le répons : « *Vidi sanctam Jerusalem*, etc : J'ai vu la sainte cité de Jérusalem ornée et composée des prières des saints », elle se demanda comment une cité peut être formée et ornée de prières. Le Seigneur lui expliqua ce qui va suivre : « Quatre genres de prières ornent cette cité comme d'une parure d'or et de perles précieuses : la première est la prière des justes qui, d'un cœur contrit et humilié, implorent le pardon de leurs péchés. La seconde est celle des affligés, qui cherchent refuge et secours auprès de Dieu La troisième est celle de la charité fraternelle, qui intercède pour les besoins et les misères d'autrui. Cette prière est très agréable à Dieu, et embellit singulièrement la Jérusalem céleste. La quatrième est celle d'une âme inspirée par le plus pur amour, lorsqu'elle intercède pour l Église, en général, et pour chacun de ses frères, comme pour elle-même. Cette prière ressemble au lever d'un nouveau soleil qui brillerait sur toute la Jérusalem céleste. »

CHAPITRE XLVIII.

48. QUEL EST LE MEILLEUR USAGE QU'ON PUISSE FAIRE DE SON CORPS.

Une autre fois le Seigneur lui dit : « La meilleure et la plus utile des œuvres à laquelle l'homme puisse employer sa bouche est la louange divine et la fréquente conversation avec Dieu, c'est-à-dire l'oraison. Les yeux ne peuvent rien faire de plus louable que de répandre des larmes d'amour ou de lire assidûment la sainte Écriture ; les oreilles, que d'écouter volontiers la parole de Dieu et de se tenir inclinées devant les ordres des supérieurs. La meilleure œuvre des mains est de s'élever dans une prière pure ou d'être employées à écrire. Ce qu'il y a de meilleur pour le cœur, c'est d'aimer, de désirer Dieu avec ferveur et de penser doucement à lui dans la méditation. Pour l'exercice du corps entier, les génuflexions, les prostrations et les œuvres de charité seront d'une grande utilité. »

CHAPITRE XLIX.

49. DE LA NOBLESSE ET DE LA VALEUR DE L'AME ; DÉFINITION DU CORPS HUMAIN.

Le Roi de gloire, le Christ, lui apparut un jour dans les hauteurs, entouré d'un éclat indicible, dans

la plénitude de sa joie, portant une robe d'or, brodée de colombes et recouverte d'un manteau rouge. Ce vêtement était ouvert des deux côtés, pour marquer que l'âme a partout libre accès auprès de Dieu. Le manteau rouge signifiait la Passion du Christ qui lui fut toujours présente, et qu'il offre encore à son Père, interpellant sans cesse pour l'homme. Les colombes exprimaient la simplicité du Cœur divin, dont les dispositions sont toujours immuables, quoique la créature lui manque si souvent de fidélité.

Cependant l'âme qui se sentait à une grande distance du Seigneur, songeait à ces paroles du Prophète : *Hélas! c'est de loin que le Seigneur m'a apparu* (Jér. xxxi, 3), quand il lui répondit : « Qu'importe? Partout où tu es, là est mon ciel. Que tu dormes, que tu manges, que tu fasses une action quelconque, ma demeure est toujours en toi. »

Comme elle se demandait ce qu'était son être corporel, le Seigneur lui répondit : « Ton corps n'est qu'un sac grossier, enveloppant un cristal qui contient une liqueur précieuse. Et de même qu'on garderait un tel sac avec précaution, sans le jeter ici ou là, de peur de briser le cristal et de répandre la liqueur, ainsi l'homme doit, à cause de l'âme qui contient la liqueur de la divine grâce et l'onction du Saint-Esprit, respecter son corps et veiller sur ses sens, afin de ne rien voir, ou entendre, ou dire qui puisse laisser l'onction spirituelle de la grâce divine se répandre au dehors ou chasser mon Esprit qui règne en lui. »

CHAPITRE L.

50. DU JARDIN ET DES ARBRES DES VERTUS.

Une fois, après s'être confessée et avoir accompli sa pénitence, elle pria la glorieuse Vierge d'intercéder pour elle auprès du Seigneur. Il lui parut alors que la Vierge Marie la conduisait elle même dans un jardin délicieux, planté de beaux arbres, transparents et brillants comme le cristal qui reflète le soleil. Elle demanda d'être conduite vers l'arbre de la miséricorde, dont Adam avait été privé si longtemps. Or cet arbre immense, aux rameaux élevés, avait ses racines dans un sol d'or, ses fleurs et ses fruits étaient d'or, et trois ruisseaux prenaient en lui leur source. Le premier était destiné à purifier, le second à polir, le troisième à désaltérer. Sous cet arbre était prosternée la bienheureuse Marie-Madeleine, et auprès d'elle Zachée, agenouillé, adorait Dieu. Elle se prosterna entre ces deux personnages, pour adorer aussi et demander pardon.

Elle vit ensuite un bel arbre dont la hauteur signifiait la longue patience de Dieu. Ses feuilles étaient d'argent ; et ses fruits rouges, renfermés dans une écorce dure et amère, ressemblaient à une amande très douce. Il y avait aussi là un arbre assez bas pour être à la portée de toutes les mains ; sous le souffle de l'auster, il s'inclinait vers tous les hommes et figurait ainsi la mansuétude du Seigneur. Il ne portait point de fruits, parce que ses feuilles, d'un vert plus accen-

tué que celles des autres arbres, possédaient la même vertu que les fruits.

Elle vit alors un arbre d'un aspect attrayant, délicieux, semblable au pur cristal. Ses feuilles d'or portaient toutes un anneau incrusté, et ses fruits, couleur de neige, étaient aussi agréables aü toucher qu'au goût. Il signifiait la très brillante pureté de la nature divine que le Seigneur désire communiquer à tous. Cet arbre s'entr'ouvrit, et le Seigneur y entra, s'unissant à cette âme dans une intimité qui lui sembla réaliser cette parole du Psaume : *Je l'ai dit : vous êtes des dieux* (Ps. LXXXI, 6). Sous cet arbre germait la rose, la violette, le crocus, l'herbe appelée benoîte. Le Seigneur prenait ses délices parmi ces fleurs, c'est-à-dire dans la charité, l'humilité, l'abaissement, et l'action de grâces qui tient la créature prête à dire en tout ce qui lui advient : « Béni soit le nom du Seigneur, » et à remercier et bénir Dieu en tout temps

---

CHAPITRE LI.

51. COMMENT ON DOIT S'EXAMINER AVANT LA CONFESSION.

AVANT la confession, il faut se mettre à nu par l'examen de ce qu'on est, comme le Christ s'est dépouillé avant d'être flagellé et crucifié. Puisque le Christ s'est dépouillé pour recevoir des coups, l'homme peut bien se dépouiller aussi pour être réprimandé Avant la confession, il faut aussi contempler son visage dans le miroir des vertus de Jésus-Christ. La créature

regardera son humilité dans le miroir de l'humilité divine pour voir si elle n'a pas souillé sa face par la superbe. Dans celui de la patience du Christ, elle verra si elle ne découvre pas en elle-même quelque tache d'impatience. Dans le miroir de l'obéissance du Christ, on examinera si le visage ne porte pas des traces de désobéissance. Dans celui de l'amour du Christ, on verra si l'on a rempli le devoir de l'amour envers les anciens, c'est-à-dire envers les supérieurs, si l'on a été pacifique avec les égaux, doux envers les inférieurs. Et s'il y a sur ces points ou sur d'autres quelque chose de répréhensible sur le visage de l'âme, qu'on s'efforce de l'enlever avec le linge très doux de l'Humanité de Jésus-Christ, se rappelant que le Christ est notre frère, assez miséricordieux pour pardonner tout péché dès qu'on s'en accuse. Qu'on veille à ne pas essuyer les taches d'une manière trop rude, c'est-à-dire sans considérer la bonté divine, car si l'on frottait le visage avec trop de violence on le déchirerait au lieu de le guérir.

CHAPITRE LII.

52. DE LA CHASTETÉ DE LA GLORIEUSE VIERGE, ET COMMENT IL FAUT GARDER LA ROBE DE L'INNOCENCE.

Comme elle entendait exalter dans un sermon la chasteté de la Bienheureuse Vierge, elle se mit à prier cette Mère virginale de lui obtenir la vraie chasteté de l'esprit et du corps. Alors il lui sembla que la Bienheureuse Vierge se tenait devant le Seigneur et

prenait dans le Cœur divin une robe blanche, pour la lui donner. Mais quand celle-ci voulut s'en revêtir, des troupes de démons s'approchèrent à droite et à gauche pour l'empêcher de mettre cette robe. Alors elle invoqua la Vierge Marie et la pria de venir à son aide : et elle vit aussitôt la secourable Vierge la couvrir de son ombre, en se plaçant devant les démons. Ils disparurent.

Lorsque celle-ci fut revêtue de la robe, elle pria la glorieuse Marie de lui enseigner comment elle pourrait la conserver sans tache. Elle reçut cette réponse : « Prends garde qu'il ne tombe rien de tes yeux, de ton nez ou de ta bouche sur la robe, et que tes mains ne touchent ce qui pourrait la salir. » Par ces paroles, elle comprit qu'il faut détourner ses yeux de toute vanité et ne jamais les arrêter sur les hommes avec trop d'attention ; qu'il ne faut pas accorder à l'odorat un plaisir qui détourne de Dieu. Quant à la bouche, si elle prononce des paroles vaines et surtout des paroles de distraction, de murmure et de mensonge, elle souille singulièrement l'âme. Les mains la souilleraient aussi en s'employant à des travaux qui n'auraient pas pour but la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. »

QUATRIEME PARTIE.

OU IL EST TRAITÉ DES HOMMES ; PREMIÈREMENT, DES HOMMES EN GÉNÉRAL ; SECONDEMENT, DE L'HOMME EN PARTICULIER.

CHAPITRE I.

1. COLLATION DU SEIGNEUR ; TROIS DISPOSITIONS DE SON CŒUR.

Cette pieuse et dévote servante de Dieu entendit le Seigneur dire un jour après la sainte communion : « Nous allons faire collation ensemble. » Aussitôt le Seigneur lui apparut assis sur un trône devant l'autel ; les âmes de toutes les personnes de la congrégation sortirent de leur corps, sous la figure de vierges revêtues d'une cyclade aussi blanche que la neige, et vinrent s'asseoir aux pieds du Seigneur. Les prélats occupèrent les sièges placés en face du Seigneur, et il leur dit : « *Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ; mais c'est vous qui avez persévéré avec moi dans mes tentations, et moi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume* » (Luc, XXII, 28-30).

Par ces paroles : *Je suis au milieu de vous comme*

celui qui sert, elle comprit que le Seigneur habitait en trois manières dans la Congrégation : en quelques-uns, par la saveur de sa grâce ; en d'autres, par l intelligence de la sainte Écriture ; en d'autres enfin. par l'audition de la doctrine. Celle-ci demanda ce que signifiait le mot : « *sicut qui ministrat* : comme celui qui sert », et le Seigneur répondit : « Ce que je vous sers. c'est mon Cœur ». Et aussitôt le Seigneur montra son Cœur au milieu de sa poitrine, sous la forme d'un calice où il y avait trois chalumeaux, pour signifier trois des sentiments qu'il eut pendant sa vie terrestre. Or le Seigneur veut que tout homme ordonne ses propres dispositions selon ces trois sentiments; le premier est une disposition d'amour et de révérence à l'égard du Père ; le second, de miséricorde et de charité à l'égard du prochain ; le troisième, d'humilité et d'abjection devant soi-même

Dans ces paroles : « *vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis* : c'est vous qui avez persévéré avec moi dans mes tentations », il lui sembla entendre le Seigneur se plaindre d'être si maltraité dans l'Église et spécialement de trois manières : le clergé ne s'appliquait pas à la sainte Écriture, mais s'en servait par vanité ; les hommes spirituels négligeaient les choses intérieures pour se porter aux œuvres extérieures ; le commun du peuple ne se souciait ni de la parole de Dieu ni des sacrements de l'Église.

Par ces mots : « *Ego dispono vobis regnum* : je dispose pour vous le royaume. » elle comprit que le Seigneur prendrait ses délices à voir la Congrégation s'approcher plus souvent de la table de son Corps et de son Sang.

Il lui sembla ensuite que le Seigneur donnait à boire à tous ceux qui s'étaient approchés des chalumeaux

plongés dans son Cœur en leur disant « *Bibite et inebriamini, carissimi*: buvez, et soyez enivrés, mes bien-aimés. » Celle-ci souhaita que toutes les âmes, au ciel, sur la terre et dans le purgatoire eussent part à cette grâce Elle vit alors la bienheureuse Vierge Marie assise à la droite de son Fils, s'incliner avec respect vers ces chalumeaux et en tirer une liqueur merveilleuse qui s'échappait ensuite de ses lèvres en un parfum délicieux. et embaumait toutes les personnes présentes. Puis les chœurs des saints, s'approchant avec révérence, burent à leur tour. Enfin le Seigneur dit : « J'absorberai en moi les cœurs de tous ceux qui auront ainsi bu dans mon Cœur. »

CHAPITRE II.

2. LA ROBE BLANCHE ET LA COURONNE DU ROYAUME.

Une autre fois, pendant que le convent communiait, elle vit le Seigneur debout, tenant à la main une robe blanche qu'il donnait à toutes les personnes qui venaient le recevoir, Cette robe blanche signifiait l'innocence du Christ communiquée à tous ceux qui, vraiment contrits, reçoivent le sacrement de son Corps. Puis il les enveloppa d'un manteau aux couleurs variées, sur lequel brillaient toutes les œuvres de sa sainte Humanité. Cela signifiait que le Seigneur communique les œuvres de sa vie mortelle et sa Passion elle-même à l'âme qui le reçoit dans la communion. Il déposa ensuite sur leur tête une couronne magnifique appelée *couronne de règne* (Is. LXII, 3). Entre autres

ornements, cette couronne avait quatre fleurons brillants comme des miroirs. Le fleuron placé sur le devant de la couronne marquait l'amour indicible et éternel dont le cœur de Dieu aime toutes ses créatures, mais que chaque âme ne connaîtra bien que dans le ciel, où il la pénétrera jusqu'aux moelles et aux profondeurs de son être. Le fleuron de droite signifiait la pleine possession de l'amour qui, sans interruption et sans obstacle, jouit de Dieu et de tous ses biens. Le fleuron de gauche désignait l'union indissoluble qui nous rendra semblables à Dieu. Enfin le dernier fleuron, en arrière de la couronne, exprimait cette connaissance inamissible qui nous fera toujours contempler sans nuage la lumière incirconscrite et le très pur miroir de l'adorable Trinité. Le Seigneur pare de ces ornements toute âme contrite et humiliée, que le désir conduit à lui.

CHAPITRE III.

3. COMMENT BRILLENT LES VERTUS SUR LA COURONNE DU SEIGNEUR.

Pendant une messe où l'on chantait l'offertoire *Domine Jesu Christe, Rex gloriæ* [1], le Seigneur lui apparut debout près de l'autel, couronne en tête, accompagné de tout l'appareil royal. Celle-ci fut ravie d'admiration et voulut savoir le symbolisme des colombes, des aigles et des pierres précieuses qu'elle

1. Offertoire de la messe des morts.

voyait sur la couronne du Seigneur. Il lui dit : « l'humilité, la foi, la patience, l'espérance de tous les hommes brillent comme des perles sur ma couronne. Les colombes et les aigles qui la surmontent représentent les âmes simples et les âmes éprises d'amour.

Pendant les prières secrètes, elle vit une sorte de gradin annexé à l'autel. Quand le Seigneur y fut monté, il sembla debout au-dessus de l'autel même. Son manteau était orné par devant d'une espèce de grémial qui descendait jusqu'à ses genoux. Celle-ci regardait surprise, quand il lui fut dit que cet ornement symbolisait les cheveux des hommes, les brins des herbes, les poils des animaux, parce que les moindres détails de la création viennent se réfléchir jusque dans la très sainte Trinité, par le moyen de l'Humanité de Jésus-Christ, car c'est de la même terre qui les produit que le Fils de Dieu a tiré son Humanité.

Mais elle vit aussi les âmes des hommes étinceler sur le manteau royal comme un merveilleux ornement ; le Seigneur, toujours sur l'autel, couvrit le prêtre de son manteau, absorba dans son Cœur et changea en lui-même l'hostie consacrée. Alors celle-ci, prosternée aux pieds du Seigneur, baisa ses plaies, tandis qu'il s'inclinait amoureusement, et lui disait : « Mes désirs s'inclinent vers vous avec tous les biens qui sont en moi. »

CHAPITRE IV.

4. COMMENT LA COMMUNAUTÉ S'APPROCHA DE LA COMMUNION.

Un jour que la communauté allait au festin de l'Agneau, elle vit le Roi de gloire, le Seigneur Jésus-Christ, sur le trône de sa magnificence, entouré des bataillons de ses anges et de toute la glorieuse armée des saints. La Reine était aussi présente, la Mère du Roi des anges, et son vêtement portait des broderies magnifiques représentant la vie entière de son Fils bien-aimé. Les personnes de la Congrégation ressemblaient toutes à des vierges admirablement parées. La Vierge Mère s'avança du trône vers elles et leur présenta à baiser un agneau plus blanc que la neige, tandis que les saints faisaient entendre cette joyeuse acclamation : « Honneur, joie de la Mère ! etc. »

CHAPITRE V.

5. QUEL EST LE MEILLEUR MOYEN D'AVANCER DANS LA PERFECTION.

Un vendredi, férie sixième, elle vit encore le Seigneur Jésus debout sur l'autel, les mains étendues ; de ses plaies sacrées le sang coulait avec abondance. Il lui dit : « Voici que toutes mes plaies sont ouvertes

afin d'apaiser pour vous Dieu le Père. » La glorieuse Vierge se tenait à la droite de son Fils ; sur sa merveilleuse couronne apparaissaient ses vertus, ses mérites, ainsi que toutes les grandes choses que Dieu daigne opérer par sa médiation. Celle-ci s'approcha de la bienheureuse Vierge, la priant d'intercéder pour elle et pour la Congrégation. Aussitôt la Vierge Marie fléchit le genou avec grande révérence devant son Fils et salua ses plaies avec amour, en ordonnant à cette âme de l'imiter. « Approche-toi aussi, lui dit-elle, salue la plaie du Cœur tant aimé de mon Fils, car c'est ce Cœur qui a ressenti la souffrance de toutes les blessures de son corps. » Après l'avoir fait, la Sainte demanda au Seigneur de lui révéler le point principal à observer dans la Communauté pour l'accroissement de la Religion. Il répondit : « Celui qui veut devenir un vrai religieux doit défendre à ses yeux tout regard illicite ou inutile, défendre à ses oreilles d'écouter aucune parole qui puisse souiller son cœur, défendre à sa bouche toute parole inutile et lui interdire de répéter tout ce qu'il a vu et entendu. Il doit surtout défendre à son cœur de prendre plaisir aux pensées mauvaises, et même de s'y arrêter volontairement. (On ne peut empêcher les pensées de se présenter à l'esprit ; mais on peut toujours n'y pas consentir, ne pas les accepter volontiers ; on peut les chasser facilement.) Il doit aussi surveiller avec attention tous ses actes, et chaque fois qu'il se trouve en défaut, ne s'accorder aucun repos jusqu'à ce qu'il ait demandé pardon à Dieu et pris la résolution de se confesser le plus tôt possible.

CHAPITRE VI.

6. DE CE QUI PEUT MAINTENIR LES RELIGIEUX SANS DÉFAILLANCE.

Une autre fois qu'elle avait prié avec instance pour la Congrégation, afin que Dieu daignât la maintenir en tout temps à son service, lui multiplier ses grâces, la faire fleurir par les vertus et prospérer dans tous les biens, Dieu lui fit cette réponse : « Tant que je trouverai en elle une humble sujétion, l'amour de la chasteté virginale, une tendre reconnaissance et une aimable charité, je ne détournerai jamais d'elle les yeux de ma protection paternelle et je ne l'abandonnerai pas dans ses nécessités. L'humble sujétion consiste à obéir aux supérieurs et à s'obéir mutuellement avec humilité et simplicité. L'amour de la virginité va plus loin que la garde de la virginité, il fait aimer d'amour la chasteté et protège le cœur, aussi bien que les sens, contre tout ce qui peut les souiller. — Celui qui posséderait un joyau très précieux et très utile veillerait à ce qu'il ne subît ni perte, ni dommage : ainsi agit l'amour de la virginité. La tendre reconnaissance consiste non seulement à accepter de Dieu les dons spirituels, mais à recevoir tout ce qui est nécessaire pour le corps, comme le vêtement et la nourriture, d'un cœur touché et joyeusement satisfait, avec une action de grâces véritable, parce qu'on ne se répute digne de rien. Quant à la charité aimable, elle consiste non seulement à

aimer Dieu d'un cœur sincère, mais à s'aimer les uns les autres en Dieu et à se rendre à l'envi tous les bons offices de la charité.

CHAPITRE VII.

7. DE TROIS CHOSES TRÈS AGRÉABLES A DIEU.

Si quelqu'un veut me faire une offrande agréable, qu'il s applique à pratiquer les trois choses suivantes : la première, ne jamais abandonner le prochain dans ses besoins ou sa détresse, atténuer et excuser les défauts et les péchés de ses frères autant qu'il le peut. Je promets d'être attentif à toutes les nécessités de celui qui pratiquera cela, et de couvrir ses péchés et ses négligences en l'excusant devant mon Père. La seconde, ne chercher refuge qu'en moi dans la tribulation ; ne se plaindre de ses chagrins à personne, mais confier avec abandon, à moi seul, toutes les inquiétudes qui chargent le cœur. Je n'abandonnerai jamais celui qui agit ainsi. La troisième est de marcher avec moi dans la vérité. Celui qui s'adonne à ces pratiques sera reçu par moi à l'heure de sa mort comme par une mère très aimante qui accueille son fils. Je lui donnerai le repos sans fin dans mes embrassements paternels.

La première pratique m'est si agréable qu'elle m'oblige à payer toute dette qu'on aurait contractée envers son prochain. La seconde pratique délivre des dettes qu'on pourrait avoir envers soi-même. Quant à la troisième, je l'estime capable d'obtenir la remise de toute créance due à Dieu.

CHAPITRE VIII.

8. COMMENT ELLE VIT LES SAINTS PRIER POUR LA CONGRÉGATION.

Un jour qu'elle ne sentait pas Dieu selon sa grâce ordinaire, elle s'efforçait, dans l'affliction de son cœur, de le retrouver, quand elle aperçut un splendide portique d'argent où s'abritait le Seigneur. Il lui disait : « *Intra in gaudium Domini tui :* entre dans la joie de ton Seigneur. » Après quoi, il se retira dans un lieu agréable où une table était préparée, et le pain déjà servi. Le Seigneur s'assit à cette table ; auprès de lui était sa Mère, puis les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges. Tous tenaient en main des calices d'or ; mais celui de la bienheureuse Vierge Marie était plus beau, à cause de ses pierres précieuses. La communauté s'assit à terre auprès du Seigneur, qui prit le pain, le rompit et le distribua. Quelques-unes mangèrent ce pain avec délices, tandis que les autres ne lui trouvaient aucune saveur. Les premières étaient celles qui servaient le Seigneur avec de fervents désirs ; les secondes, celles qui n'avaient pas de dévotion.

Cependant cette âme se tenait devant le Seigneur qui lui dit : « Pourquoi ne pries-tu pas ces saints, comme tu le souhaitais, au sujet de votre tribulation? — O Seigneur, reprit l'âme, apprenez-moi comment je dois prier votre bienheureuse Mère ! » Le Seigneur répondit : « Tu la prieras par la lumière infuse

qu'elle a reçue plus abondamment que toute créature, afin qu'elle t'obtienne une âme lumineuse, où il ne reste aucun recoin pour le péché; tu la prieras aussi par son union avec la Divinité, plus étroite que celle de tout être créé, afin qu'elle t'obtienne d'être vraiment unie à ma volonté. Enfin tu la prieras par la connaissance et la jouissance de ma Divinité qu'elle possède au suprême degré, afin qu'elle t'obtienne la jouissance des dons et des grâces que tu reçois selon les desseins de ma volonté. »

L'âme fit cette prière à la bienheureuse Vierge Marie ; puis elle s'adressa aux patriarches et aux prophètes qui, tournés vers Dieu et les mains étendues, dirent ensemble : « *Sancte Deus*: Dieu saint », « *Sancte Fortis* : Saint Fort ». ayez pitié d'elles. Puis elle s'avança vers les apôtres. s'étonnant qu'ils eussent leur place au-dessous de ceux qui avaient possédé des femmes et des biens en ce monde. Elle exprima sa surprise à saint Jean l'Évangéliste, qui lui répondit : « Nous ne sommes pas pour cela plus éloignés de Dieu, car il habite en nous comme je l'ai écrit : « *Verbum caro factum est et habitavit in nobis* : le Verbe s'est fait chair et il a habité en nous. » Il ajouta : « Et toi-même es-tu plus éloignée de Dieu à cause de la place que tu occupes ? » Alors les apôtres, élevant aussi les mains, prièrent le Seigneur en disant : « Père et frère, maître et Seigneur, ayez pitié d'elles. » Ensuite elle pria les martyrs, parmi lesquels elle remarqua particulièrement saint Étienne, orné d'une auréole étincelante de pierres précieuses, parce qu'il se réjouit d'être accablé sous les pierres du torrent pour le nom du Christ. Ceux-ci, tournés vers Dieu, lui dirent : « O Seigneur, par votre sang très pur, qui a sanctifié le nôtre, secourez-

les. » Elle s'approcha ensuite des confesseurs, entre lesquels elle distingua surtout saint Benoît portant son bâton pastoral [1]; il offrait à boire dans sa coupe à tous les membres présents de son Ordre. La prière des confesseurs était celle-ci : « Seigneur, nous vous offrons tous nos travaux, afin de suppléer pour elles. » Enfin elle pria les saintes vierges, qu'elle s'étonna de voir à la dernière place : « Tu peux remarquer que nous ne sommes pas plus loin de Dieu, » lui dirent les vierges, puis elles prièrent ainsi : « Nous vous supplions pour cette assemblée de vierges, ô vous, Époux et Agneau plein de douceur. »

La table du festin disparut, et les vierges se placèrent toutes autour du Seigneur qui, se levant lui-même, commença avec elles une danse très joyeuse au son mélodieux de cantiques nouveaux où brillait avec honneur le nom de la Congrégation. La Sœur M. [2] apparut aussi, illuminée d'un rayon que le Cœur du Seigneur lançait vers le sien, pour signifier le don spécial d'amour qu'elle avait reçu en partage

---

CHAPITRE IX.

9. COMBIEN SONT HEUREUX CEUX QUI NE VIVENT QUE POUR SERVIR LE SEIGNEUR.

Une autre fois, pendant que le convent communiait et que la servante de Dieu était retenue par la

1. Ainsi est affirmée la tendresse filiale que sainte Mechtilde professait pour le bienheureux Pere saint Benoît (*Note de l'édition latine*, Ire parti·, c xxviii).
2. Probablement la Sœur Mechtilde.

maladie, elle pria le Seigneur de lui donner au moins quelques miettes de sa table. Alors le Seigneur lui apparut assis à une grande table avec tous ses saints : il lui offrait des miettes en forme de globules d'or et de perles, c'est-à-dire qu'il lui communiquait sa joie et sa béatitude. Ensuite la Reine, Mère du Seigneur, remplit ses deux mains de miettes et les lui donna ; tous les saints firent de même très joyeusement.

Or, les vierges, à cause de leur spéciale prérogative, étaient assises à cette table en face du Seigneur ; c'est-à-dire qu'elles contemplaient mieux le visage et la beauté de leur Époux et prenaient plus familièrement en lui leurs délices. Cette âme s'approcha d'elles en suppliante, et les vierges lui dirent : « Ah ! bienheureux êtes-vous, vous qui vivez encore sur la terre et pouvez acquérir tant de mérites ! Si l'homme savait combien il peut mériter en un seul jour, à peine serait-il éveillé que son cœur se dilaterait de joie, en voyant luire encore une journée, pendant laquelle il pourrait vivre à Dieu et mériter pour le glorifier ! Cette joie le rendrait certainement plus allègre et plus fort pour tout ce qu'il devrait faire ou souffrir ! »

CHAPITRE X.

10. DIEU ACCORDE LA PLUIE A SES PRIÈRES [1].

Une grande sécheresse désolait tout le pays, car depuis longtemps on attendait en vain la pluie.

1. Voir le *Héraut de l'amour divin*, livre I c. 13.

Celle-ci pria le Seigneur d'arroser la face de la terre d'une eau fécondante. Il répondit : « Aujourd'hui, je vous donnerai de la pluie. » Cependant l'inexorable sérénité du ciel lui fit concevoir quelques doutes ; mais, vers le soir, une pluie abondante tomba du ciel, selon la promesse divine.

CHAPITRE XI.

11. DIEU PROTÈGE LE MONASTÈRE A CAUSE DE SES MÉRITES.

A UNE autre époque, comme nous redoutions beaucoup la présence du roi qui se trouvait à peu de distance de notre monastère [1], elle pria le Seigneur pour qu'il daignât, lui qui est le Roi de tous les rois, nous protéger contre les dommages que pourrait nous causer l'armée du prince. Le Seigneur lui répondit : « Tu ne verras pas un seul soldat de cette armée. » Elle se dit : cette promesse de ne pas les voir, les empêcherait-elle aussi de nuire au monastère ? « Pas un seul n'approchera de vos murs, ajouta le Seigneur, et moi je vous défendrai avec tendresse contre tous. » C'est ce qui arriva, car le Seigneur nous garda avec tant de miséricorde que nous n'avons souffert aucun dommage, quoique beaucoup d'autres monastères aient été attaqués.

1. Dans la guerre de l'empereur Adolphe contre les fils d'Albert de Saxe en 1294.

CHAPITRE XII.

12. LE SEIGNEUR RÉTABLIT LA PAIX A CAUSE D'ELLE.

Comme une grande guerre s'était allumée entre nos barons et que notre monastère en souffrait beaucoup, elle supplia le Seigneur d'apaiser ces querelles et de ramener un état paisible. Le Seigneur lui répondit : « Je changerai tout en bien. » Le fait se réalisa : la paix fut bientôt rétablie et le trouble fit place à la parfaite tranquillité.

CHAPITRE XIII.

13. COMMENT DIEU L'APPELA.

Un dimanche où la maladie l'avait empêchée de communier, elle en ressentit une grande tristesse et dit au Seigneur : « Mon Seigneur, que voulez-vous que je fasse maintenant ? » Il lui répondit par un triple « *Veni* : Viens, viens. viens. » Mais elle ne comprit pas ce que cet appel signifiait. Le Seigneur reprit alors : « Viens cœur à cœur par l'amour ; viens des lèvres aux lèvres par le baiser ; viens d'esprit à esprit par l'union. » Mais ces paroles « venir d'esprit à esprit » la faisaient encore songer, quand le Seigneur les lui expliqua : « Quiconque aura renoncé à sa volonté, quiconque préférera toujours ma volonté à la

sienne en tout événement heureux ou malheureux, celui-là viendra à l'union d'esprit à esprit, et en lui s'accomplira ce qui est écrit : *Celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui.* (I Cor. VI, 17.)

Alors elle se mit à prier le Seigneur afin que sa clémence voulût bien éloigner du monastère un malheur qu'on redoutait. « Tu es ma joie, répondit le Seigneur, et je suis la tienne ; tant que tu vivras et que tu feras les délices de mon Cœur, pareil accident n'arrivera jamais au monastère. » L'âme reprit : « Ah ! mon Bien-Aimé, pourquoi me parlez-vous ainsi, puisqu'il n'y a rien de bon en moi ? » Il répondit : « Le miel mêlé au vinaigre perd sa douceur ; mais aucun mélange ne peut changer ma douceur en amertume. »

Voyez, mes bien-aimés, de quelle force est *la prière assidue du juste* (Jac. V, 16), de quelles grâces Dieu fait part aux hommes à cause de ses amis. Vraiment il convient d'honorer extrêmement vos amis, ô mon Dieu ; on ne peut jamais assez les rechercher, les aimer et les vénérer, eux qui apaisent si souvent votre colère et de plus nous comblent de bienfaits. *Qui donnera des eaux à notre tête et à nos yeux des fontaines de larmes ?* (Jer. IX, 1) pour pleurer dignement celle qui intervenait ainsi pour nous ! Pour son amour, le Dieu tout-puissant nous a tant de fois épargnées, tant de fois nous avons ressenti le fruit de ses prières ! Tout embrasée du feu de l'amour, semblable au charbon ardent, elle embrasait les cœurs de l'amour divin. Hélas ! où trouverons-nous une telle sœur [1] ?

1. Ces regrets ne peuvent avoir été exprimés que par sainte Gertrude, l'amie et la confidente de sainte Mechtilde qui s'efface ainsi devant celle qu'elle devait encore surpasser en grâces divines.

maintenant étant entrée dans les puissances du Seigneur, elle a été introduite dans la chambre nuptiale du souverain Roi pour reposer à l'ombre de son Bien-Aimé !

CHAPITRE XIV.

14. COMMENT ON DOIT ÉLIRE UNE ABBESSE.

L'ABBESSE qui était vraiment selon le cœur de Dieu ayant vieilli, la pieuse et fidèle vierge pria le Seigneur de pourvoir son monastère d'une autre abbesse qui lui fût agréable. Le Seigneur lui dit : « Le jour où vous voudrez élire une abbesse, faites chanter la messe du Saint-Esprit et que toute la communauté se mette en prière, demandant à Dieu, puisqu'il connaît toutes choses avant qu'elles arrivent, de leur inspirer le choix de celle qu'il a destinée de toute éternité pour cette charge. Qu'on choisisse une personne sage et craignant Dieu, et que chacune, après avoir prié, la charge de consigner par écrit le nom de celle qu'elle voudrait voir élue. Les sœurs ne doivent pas se communiquer leur opinion, ni faire leur élection par des motifs d'affection particulière, mais selon le bon plaisir de Dieu, autant qu'elles peuvent le connaître.

« Ensuite, il faut constituer sept personnes sages et craignant Dieu, pour faire le choix d'un nom parmi toutes les élues ; la communauté demeurera en prière jusqu'à ce que l'accord (plaise à Dieu qu'il en soit ainsi !) se fasse sur un même nom. Si l'accord ne peut s'établir, qu'on en réfère au prévôt ; il présidera

alors au lieu et place de Dieu. Qu'on reçoive et qu'on établisse celle qu'il mettra à la tête comme si elle était donnée par Dieu. Les officiers majeurs, tels que le prévôt et la prieure, peuvent être élus en la même forme [1]. »

CHAPITRE XV.

15. COMMENT ON PEUT RENOUVELER SES ENGAGEMENTS.

Comme elle repassait devant Dieu toutes les années de sa vie dans l'amertume de son âme, se disant combien elle avait eu de négligence, combien les innombrables grâces reçues de Dieu et même sa consécration comme épouse avaient été souillées par ses péchés, le Seigneur lui dit : « Si on te donnait le choix, que préférerais-tu ? Acquérir les biens que je t'ai donnés par l'effort de tes œuvres et de tes vertus, ou les recevoir tous gratuitement de moi ? » Elle répondit : « O mon Seigneur, je fais plus de cas du moindre don concédé par vous que de l'acquisition des mérites de tous les saints par les plus grands travaux et les plus hautes vertus. » Le Seigneur reprit : « A cause de cela, sois à jamais bénie ! » Puis il ajouta : « Si tu veux renouveler tes fiançailles, approche-toi de mes pieds, rends grâces pour la robe

1. Il est probable que l'abbesse qui devait être ainsi remplacée à cause de son grand âge ne fut pas l'abbesse Gertrude, sœur de sainte Mechtilde, morte à 59 ans, mais Sophie de Mansfeld, que sa mauvaise santé obligea à se démettre, et qui, après un interrègne, fut remplacée par Jutta de Halberstadt, lorsque déjà sainte Mechtilde était décédée.

d'innocence que je t'ai gratuitement conférée, car ce n'est point par ton mérite que tu l'as gardée, et demande que ma très parfaite innocence corrige tout ce qu'il y a de vicié en toi. Puis, approche-toi de mes mains, rendant grâces pour mes actions qui t'ont obtenu des mérites et aussi pour les tiennes, opérées par moi-même en toi. Enfin, dans la fournaise de mon divin Cœur fais refondre l'anneau de ta foi et de ton amour, comme l'or éprouvé par le feu, et lave sa pierre dans l'eau et le sang de mon Cœur afin qu'elle reprenne sa valeur et son éclat. »

Cependant l'âme, désirant louer Dieu d'une manière ineffable, pria le Père de daigner être lui-même pour lui-même cette suprême louange que la très sainte Trinité se donne et reçoit en son propre sein. Pour satisfaire ce désir, le Seigneur prit le cœur de celle-ci sous le symbole d'un vase de cristal, taillé en triangle, rehaussé d'or et de pierres précieuses. Cette coupe désignait l'ineffable louange de l'adorable Trinité, laquelle buvait pour ainsi dire avec délices sa propre louange. Enfin Dieu offrit la coupe à la multitude des saints. Mais celle-ci se mit alors à prier pour que les âmes des fidèles défunts eussent aussi part à cette faveur : aussitôt elle les vit venir en foule et puiser avec joie dans ce vase. Quelques-unes y burent quoique leur purification ne fût pas achevée, et elle en fut surprise. Le Seigneur lui dit : « Ce que tu vois ne se passe pas dans le ciel véritable ; mais parce que tu me vois, moi qui contiens toute créature, tu vois aussi toutes les créatures comme si elles t'étaient présentes. »

Elle aperçut l'âme d'un certain religieux, et comme elle demandait pourquoi il n'était pas au ciel, le Seigneur

lui répondit : « Il se jugeait plus sage que son supérieur. Ce que faisait son supérieur ne lui plaisait pas, parce qu'il avait la prétention de mieux faire. Cette idée se dressa devant lui comme un obstacle après sa mort, car un religieux ne peut jamais se croire d'une sagesse qui le dispense d'obéir en toute humilité à son prélat, et de se soumettre à ses volontés en tout ce qui est bien. » Dans la suite, ayant prié de nouveau pour ce religieux convers, elle vit son âme dans une grande lumière, surpassant en gloire les autres convers autant que les prêtres se distinguent, par leur dignité, au-dessus du vulgaire. Or il avait mérité cette prérogative par son zèle et sa dévotion à servir les prêtres à l'autel autant qu'il le pouvait, et à les aider pour chanter la messe autant que pour la célébrer.

CHAPITRE XVI.

16. COMMENT LES JEUNES FILLES ENCORE NOVICES DOIVENT SE COMPORTER.

Avec la bienveillante charité qui ne lui laissait oublier personne, elle priait aussi le Seigneur pour les novices, afin qu'il daignât les confirmer dans la profession de la religion et d'une vraie sainteté. Dieu lui fit à leur sujet cette réponse : « *Je marcherai au milieu d'elles, j'habiterai en elles, et elles seront mon peuple* (II Cor VI, 16). Je marcherai au milieu d'elles par leurs saints désirs et leur bonne volonté ; j'habiterai en elles par l'union de l'amour. Elles seront mon

peuple, par une vie bonne et digne de louange, par le progrès et la prospérité qu'elles procureront à la sainte Eglise. Tous ceux qu'elles attireront par leurs bons exemples, leurs vertus, leurs instructions, ou qu'elles gagneront par leurs prières pour l'avancement des justes, la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes souffrantes, tous ceux-là seront comptés au nombre de *leur peuple.*

« Qu elles s'appliquent surtout aux pratiques suivantes : prier souvent et avec dévotion lire et écouter volontiers la sainte Ecriture, s'appliquer à l'étude, garder avec soin l obéissance et la règle en tout ce qui les concerne, conserver partout l'humilité, sans se comparer aux autres et ne mépriser personne. Pendant qu'elles prieront ainsi, je leur enseignerai ma divine volonté et tout ce qu elles doivent savoir ; pendant leur lecture, je leur ferai goûter ma douceur. Dans les travaux, je les sanctifierai ; dans l'obéissance et l'observance régulière, je leur donnerai ma compassion, ma force et mon secours ; et dans leur humilité, je veux trouver mon repos. »

CHAPITRE XVII.

16. COMMENT LE CHRIST LES ACCUEILLE QUAND ELLES FONT PROFESSION.

COMME elle avait encore prié pour les mêmes novices au jour de leur profession, le Seigneur lui dit : « Elles doivent me demander les yeux de l'intelligence avec lesquels on peut me voir et reconnaître

tout ce qui est salutaire ; les oreilles de l'obéissance prêtes aux commandements et volonté des supérieurs, la bouche de la sagesse qui sait chanter mes louanges, enseigner et dire ce qui convient au prochain. Qu'elles demandent aussi un cœur aimant, avec lequel elles puissent m'aimer et aimer tout en moi et pour moi ; enfin qu'elles demandent les mains des bonnes œuvres, afin d'accomplir toutes leurs actions avec une attention parfaite »

Pendant qu'on récitait pour elles les Litanies, celle-ci vit la bienheureuse Vierge Marie et ensuite chacun des saints invoqués fléchir les genoux avec révérence en priant le Seigneur, et pendant qu'elles émettaient leur profession, le Seigneur Jésus les reçut avec amour entre ses bras, et tendit à chacune sa main droite pour les soutenir dans l'accomplissement de leurs vœux et les protéger de tout mal. Lorsqu'elles s'approchèrent de la communion, il leur donna un très doux baiser ; et elles devinrent un seul esprit avec lui, dans cette heureuse union.

CHAPITRE XVIII.

17. COMMENT LE SEIGNEUR SERRE ENTRE SES BRAS CEUX QUI VOUENT L'OBÉISSANCE.

Touchée de compassion pour une personne qui, sur un point, ne pouvait se mettre pleinement d'accord avec la volonté de son supérieur, elle priait le Seigneur de l'éclairer par sa grâce et de l'incliner à se soumettre. Et voici qu'elle aperçut le Seigneur Jésus

debout, enlaçant de son bras droit cette personne en disant : « Dès l'heure où elle m'a engagé sa volonté propre en la remettant aux mains de ses supérieurs, je l'ai reçue dans mes bras ; ma droite ne la quittera jamais, à moins qu'elle ne retourne volontairement en arrière et ne se dérobe à moi. Si elle le faisait, elle ne pourrait retrouver sa place élevée sans s'être abaissée. » Par ces paroles elle comprit que Dieu, au jour de la profession, prend chaque religieux dans son sein paternel et ne l'en rejette jamais, à moins que, de propos délibéré (ce dont Dieu nous préserve !) on ne manque à l'obéissance ; alors on se dérobe, pour ainsi dire, à la main de Dieu et l'on devient incapable de la saisir de nouveau, avant de s'être prosterné humblement devant lui par une vraie pénitence, une satisfaction convenable et la promesse d'obéir volontiers à l'avenir.

CHAPITRE XIX.

18. COMBIEN IL EST UTILE DE BRISER SA VOLONTÉ PROPRE.

Une personne lui demanda un jour de présenter à Dieu un sacrifice pénible qu'elle avait accompli pour son amour : c'était un acte de renoncement à sa volonté propre. Celle-ci s'acquittait de ce message, à la messe lorsqu'elle vit sortir du ciboire où était contenu le Corps de Jésus-Christ. un tout petit enfant qui grandit soudain pour devenir une vierge très

belle, symbolisant la volonté divine. Quelques personnes, s'étant approchées de cette vierge, la regardaient avec une infinie tendresse, l'embrassaient et liaient conversation avec elle. Ces personnes signifiaient les âmes qui s'appliquent à conformer leur volonté à celle de Dieu dans leurs peines aussi bien que dans leurs joies, et qui se soumettent toujours aux *ordres des anciens*[1].

Celle-ci vit de l'autre côté un marmiton dans ses habits noircis par la fumée. Il était le symbole de la volonté propre et du sentiment particulier. Ce méprisable valet s'efforçait de détourner de la vierge les personnes susdites et d'attirer leurs regards. Quelques-unes ne prêtèrent aucune attention à ce manège et se remirent aussitôt à contempler la vierge ; mais d'autres, s'étant tournées vers le petit homme noir, lui souriaient, causaient, chuchotaient avec lui. Ces dernières signifiaient les âmes qui se détournent parfois de la volonté divine pour suivre la leur et préfèrent abonder dans leur propre sens, plutôt que de se ranger aux avis de leurs prélats. Si elles ne retournent par la pénitence vers cette vierge, c'est-à-dire vers la volonté de Dieu, il leur faudra souffrir une perpétuelle pauvreté avec le misérable marmiton, parce que la volonté propre n'engendre rien dans la vie spirituelle sinon l'éternelle indigence.

(1) Expression tirée de la Règle de saint Benoît.

CHAPITRE XX.

19. DU LIBRE ARBITRE DE L'HOMME.

Elle vit un jour le Seigneur Jésus ; en face de lui, un homme se tenait debout. Dans le Cœur divin elle aperçut une roue qui tournait sans cesse et une longue corde qui se dirigeait vers le cœur de l'homme, où il y avait aussi une roue en mouvement. Cet homme figurait tous les humains, et la roue signifiait que Dieu a communiqué de son libre arbitre aux hommes, la libre volonté de se tourner vers le bien et vers le mal. La corde, c'est la volonté de Dieu, qui attire toujours au bien et non au mal. Cette corde va donc du cœur de Dieu à celui de l'homme ; et plus la roue tourne rapidement, plus l'homme se rapproche de Dieu. Mais si la créature choisit le mal, la roue se met aussitôt à tourner en sens inverse et l'homme s'éloigne de Dieu. S'il persévére dans le mal jusqu'à sa mort, la corde se rompt et il tombe dans la damnation éternelle. S'il se relève par la pénitence, Dieu, qui est toujours prêt à pardonner, le reçoit de nouveau en sa grâce ; la roue tourne alors dans le même sens qu'auparavant, et l'homme recommence à se rapprocher de Dieu.

CHAPITRE XXI.

20. COMBIEN IL EST UTILE DE DOMINER SES SENS.

Un jour qu'elle avait dit entre autres choses à Dieu, dans un élan d'amour : « Que je voudrais être votre prisonnière ! » le Seigneur lui répondit : « Celui qui désire être mon captif sur la terre doit détourner ses yeux de tout regard illicite ou inutile, et les enchaîner ; et moi, dans la gloire de mon ciel, j'ouvrirai ses yeux, je lui dévoilerai la lumière de mon visage et lui manifesterai ma gloire ; je me découvrirai à lui d'une manière si délicieuse que la milice céleste en sera dans l'allégresse et dans l'admiration.

« Il doit aussi fermer les oreilles aux inutilités et aux choses dangereuses et j'emploierai dans l'éternité les plus suaves modulations de ma voix à lui chanter la douce mélodie d'une gloire toute particulière. S'il tient sa bouche close pour toute parole oiseuse ou nuisible, je la lui ouvrirai si parfaitement pour me louer qu'il célébrera ma gloire avec une dignité spéciale.

« Celui qui interdit à son cœur toute pensée vaine ou mauvaise et tout désir nuisible, sera doté par moi avec tant de libéralité qu'il aura en sa puissance moi-même et tout ce qu'il voudra ; en outre, son cœur tressaillira éternellement dans mon divin Cœur et y jouira d'une liberté délicieuse.

« Et celui qui se lie les mains pour ne faire aucune œuvre de péché, je l'honorerai en le délivrant de tout travail, je lui donnerai le repos éternel, et j'exal-

terai ses bonnes œuvres unies aux miennes avec tant de magnificence que toute la cour céleste en recevra un surcroît de joie. »

CHAPITRE XXI.

20. EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE FAITE EN COMMUN.

Le convent dans une pressante nécessité, avait récité tout un psautier et l'avait confié à la servante du Christ pour qu'elle l'offrît à Dieu Elle dit à son ange gardien : « Or çà, mon ange bien-aimé, vous connaissez comme vous êtes connu, tandis que moi, je ne connais qu'en partie [1]. Veuillez présenter ma prière au Roi que vous servez dans la gloire et les délices. » L'ange répondit : « Point du tout je ne connais pas autant que je suis connu, car celui qui m'a fait me connaît comme souveraine puissance, suprême sagesse et souverain amour, tandis que je le connais seulement dans la mesure de mon être créé. Cependant je suis plus heureux de présenter à mon Dieu ton message qu'une mère ne le serait de voir son fils unique comblé d'honneurs et de richesses. » Alors l'ange reçut ces prières sous forme d'alouettes vivantes, déposées sur un linge blanc, et les offrit joyeusement à Dieu. Quelques-unes essayèrent de voler, mais elles ne montèrent pas bien haut et revin-

1 Allusion à ces paroles de saint Paul : « Nunc cognosco ex parte ; tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. » (I Cor. XIII, 12.)

rent sur la blanche nappe : d'autres, portées sur leurs ailes, allèrent se reposer sur la poitrine du Seigneur ; d'autres enfin, volant jusqu'à la hauteur de son visage, lui donnèrent des baisers. Et le Seigneur dit : « Autant il y a de personnes qui ont récité ces prières, autant de fois je veux les regarder d'un œil de miséricorde et incliner vers elles les oreilles de ma clémence. »

CHAPITRE XXIII.

22. COMMENT JÉSUS-CHRIST SUPPLÉE A CE QUI NOUS MANQUE.

La servante de Dieu priait un jour pour une personne qui lui avait avoué combien son âme était triste de ne pas aimer Dieu et de le servir sans dévotion. Elle-même était tombée dans une grande tristesse et se croyait tout à fait inutile puisque, après avoir reçu de si grandes grâces, elle n'aimait pas Dieu comme elle l'aurait dû. Le Seigneur lui dit alors : « Eh ! ma bien-aimée, ne sois pas triste ; tout ce qui est à moi est à toi ». Elle lui dit : « Si vraiment tout ce qui est à vous est à moi, votre amour est donc mien, et il est vous-même, ainsi que dit Jean : *Dieu est amour* (Jean, IV, 16) ; alors je vous offre cet amour pour qu'il supplée à tout ce qui me manque. » Le Seigneur accepta cette parole, et répondit : « C'est bien, et quand tu voudras me louer ou m'aimer et que tu n'arriveras pas à satisfaire ton désir, tu diras : « Je vous loue, ô bon Jésus ; à tout ce qui me manque, suppléez vous-même, je vous prie, » Et quand il te

plaira de m'aimer, tu diras : « Je vous aime, ô bon Jésus ; à ce qui me manque, daignez suppléer en offrant à votre Père pour moi l'amour de votre cœur. » Tu diras à la personne pour laquelle tu pries de faire la même chose. Si elle y revient mille fois par jour, mille fois je m'offrirai pour elle au Père, car je ne peux ressentir ni lassitude, ni ennui. »

CHAPITRE XXIV.

23. CE QU'ON DOIT FAIRE DANS LA TRISTESSE.

Comme elle adressait à Dieu une prière analogue pour une autre personne, elle reçut cette réponse : « Qu'elle récite souvent ce verset : Vous êtes béni, ô Adonaï, au firmament du ciel, louable, glorieux et exalté dans les siècles ; vous qui vous avez fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, soyez loué, glorifié et exalté dans les siècles, alleluia.

« Et si la pensée qu'elle n'est pas du nombre des élus lui vient jamais à l'esprit, qu'elle agisse à la manière de quelqu'un qui chemine dans une vallée obscure : si cet homme était pris tout à coup du désir de voir le soleil, il monterait de la vallée sur la colline afin d'échapper aux ombres. C'est ainsi qu'elle doit agir Est-elle enveloppée des nuages de la tristesse ? qu'elle gravisse la montagne de l'espérance et qu'elle me contemple des yeux de la foi, moi, le céleste firmament auquel sont fixées, comme des étoiles, les âmes de tous les élus. Ces étoiles peuvent bien être cachées sous les nuages du péché et

les brouillards de l'ignorance ; cependant elles ne peuvent cesser de briller à leur firmament, c'est-à-dire dans ma clarté divine, parce que les élus, bien que chargés parfois de péchés énormes, sont toujours enveloppés à mon regard par ma charité qui les a choisis et les fera parvenir à mon éternelle lumière. C'est pourquoi il est bon à l'homme de se rappeler souvent ma gratuite bonté qui, après l'avoir élu, peut dans ses merveilleux et secrets jugements le regarder comme juste, même s'il est actuellement dans le péché, parce que je m'occupe de lui avec amour pour substituer au mal le bien que je veux voir en lui. Alors on peut me bénir, moi qui suis l'éternel firmament des élus ! Par cette parole : *Que tous tes anges et tes saints te bénissent*, qu'on désire me louer avec eux ».

CHAPITRE XXV.

24. COMMENT ON DOIT CONFIER TOUTES SES PEINES A DIEU.

Comme elle priait encore pour une autre personne, elle entendit Dieu lui faire cette réponse : « Lorsqu on est dans la peine. on doit se prosterner à mes pieds, y déposer tout son fardeau et me le confier par cette prière : *Regardez, nous vous en prions, Seigneur, votre servante, pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à se livrer aux mains de ses ennemis et à souffrir le supplice de la croix. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

Ainsi soit-il[1]. Cette personne demandera par ces paroles que je la regarde d'un œil de miséricorde, que j éclaire son âme afin de lui faire connaître pour quelle raison et avec quel amour j'ai permis cet événement Ensuite qu'elle souffre sa peine pour ma gloire et toutes ses autres adversités

« Qu'elle se dirige en second lieu vers mes mains en disant le Répons · « *Emitte Domine sapientiam* etc.: Envoyez, Seigneur la divine sagesse du trône de votre majesté, afin qu elle demeure avec moi et daigne partager mes travaux pour que je connaisse en tout temps le moyen de vous plaire. Donnez-moi, Seigneur, cette sagesse qui assiste à vos conseils éternels ! » Par ces paroles, elle demande que la divine Sagesse soit sa coopératrice et l'aide à supporter cette peine pour la gloire de Dieu, pour sa propre utilité et pour celle de tout l univers.

« Enfin qu'elle s'approche de mon Cœur en disant : « *O mira circa nos tuæ pietatis dignatio*, etc ; puis *O admirable pretium*, etc. O merveilleuse condescendance de votre bonté pour nous, excès incompréhensible de votre charité ! Pour racheter l'esclave, vous avez livré le Fils ! O prix admirable par lequel vous avez racheté la captivité du monde, les barrières infernales ont été brisées, et les portes de la vie ouvertes pour nous ! Ainsi priera-t-elle afin que l amour de mon divin Cœur, qui m'a chargé du fardeau de tous les hommes, l'aide à supporter ce poids de tristesse avec un amour reconnaissant. »

(1) Oraison de l Office aux trois derniers jours de la Semaine sainte.

CHAPITRE XXVI.

25. COMMENT ON DOIT OFFRIR SON CŒUR A DIEU DANS LA TRIBULATION.

Elle priait une autre fois pour une personne qui désirait être assurée de sa persévérance, quand elle vit l'âme de cette personne à genoux pour ainsi dire devant Dieu, lui offrant son cœur sous le symbole d'une coupe dont les deux anses signifiaient la volonté et le désir. Le Seigneur accepta volontiers cette coupe et la cacha dans son sein. Il avait auprès de lui deux amphores, une d'or à sa droite, une d'argent à sa gauche, et ce qu'il versait tour à tour de l'une et de l'autre se mélangeait dans la coupe. De la première amphore coulait la douceur de sa Divinité, de l'autre les labeurs de son Humanité. N'est-ce pas ce qu'il verse à la fois au cœur de l homme quand il lui fait sentir dans ses peines les douceurs de la consolation divine, et qu'il lui donne en même temps pour réconfort les travaux de sa sainte Humanité ?

Le Seigneur dit : « Quand une peine survient, si on avait aussitôt l'intention de me donner à boire, mes lèvres, en se portant vers le calice, y infuseraient tant de douceur que le chagrin deviendrait noble et fructueux. Mais si l'homme boit le premier au calice, il corrompt le breuvage ; et plus il boit, plus la coupe devient amère, de sorte qu'il ne convient plus que j'y puise moi-même, à moins que la coupe n'ait été purifiée par la pénitence et la confession. »

Glose : Quand vient la tristesse, il faudrait aussitôt en offrir le poids à Dieu : alors il enverrait la douce consolation, il encouragerait à la patience et ne permettrait pas que l'affliction demeurât sans fruit. Si l'homme, par faiblesse, revenait indûment à sa peine, soit par pensée, soit par parole, sa faute serait vite effacée par la pénitence. Mais quand on veut porter soi-même ses chagrins, on tombe dans l'impatience, et plus on s'en occupe, soit pour les raconter, soit pour les revivre en esprit, plus ils deviennent lourds et amers. Quand on rentre ensuite en soi-même, on n'ose plus les offrir à Dieu parce qu'on y verrait de l'inconvenance. Toutefois, même alors, il ne faut pas perdre confiance, car si cette œuvre a été purifiée par la confession et la pénitence, on pourra encore l'offrir à Dieu d'un cœur contrit et humilié »

Après ces paroles, le Seigneur embrassa cette personne avec bonté en disant : « On ne me ravira jamais ton âme. » Puis il la bénit en traçant sur elle le signe de la croix accompagné de ces paroles : « Que ma Divinité te bénisse, que mon Humanité te réconforte, que ma tendresse te réchauffe et que mon amour te conserve ! »

CHAPITRE XXVII.

26. COMMENT ON PEUT JOUER AUX DÉS AVEC LE CHRIST.

Comme elle priait encore la glorieuse Vierge Marie pour la même personne, il lui sembla que cette bienheureuse Vierge lui remettait trois dés en lui

disant : « Donne-les-lui de ma part afin qu'elle joue avec mon Fils. Lorsqu'un époux fait une partie de dés avec son épouse, il aime à lui prendre au jeu ses anneaux, ses bijoux, les jolis ouvrages qu'elle a faits de ses mains ; et, de son côté, l'épouse s'adjuge tout ce que possède son bien-aimé. »

Celle-ci vit alors, par l'inspiration divine, que le point un du dé, signifie la bassesse et le néant de l'homme ; il le met pour ainsi dire en jeu contre le Christ, quand il supporte le mépris et la contradiction, et il se tient volontiers sous la dépendance de toute créature ; mais l'âme gagne ce que le Christ possède lorsqu'elle reçoit de lui l'élévation et les honneurs que son Père lui a donnés, en compensation des abaissements qu'il a subis sur la terre, selon ce mot du Prophète : *Je suis un ver de terre, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple* (Ps. xxi, 7).

Les deux points signifient le corps et l'âme ; on les expose au jeu quand on accomplit ses œuvres spirituelles et corporelles par amour, en vue de glorifier le Christ, qui donne alors en échange toutes les œuvres de sa Divinité et de son Humanité.

Les trois points sont les trois puissances de l'âme : mémoire, intelligence et volonté. Elle les jette au jeu lorsqu'elle leur donne pour règle le bon plaisir divin ; mais elle gagne ce qui appartient à son époux quand l'image de la sainte Trinité, imprimée sur elle à la création, peut s'y parfaitement reproduire, par la grâce de Jésus-Christ.

Les quatre points sont amenés par l'âme quand elle se confie totalement à Dieu, dans la prospérité et dans l'adversité, pour le présent et pour l'avenir. Le Christ

jette les mêmes points quand les quatre parties du monde, avec ce qu'elles contiennent, régies par sa puissance et sa sagesse, sont, par lui, assujetties au service de cette âme.

Les cinq points sont les cinq sens de l'âme : elle les jette quand elle ne cherche plus à jouir de ses cinq sens en dehors du bon plaisir de Dieu. Alors le Christ lui donne les cinq plaies qu'il a reçues pour l'amour et le salut de cette âme, et il y ajoute tout le fruit de sa Passion.

Les six points sont les six âges de l'homme, et l'âme les amène quand elle reconnaît les négligences et le mal qu'elle a commis tous les jours de sa vie. Par contre, le Christ, dans sa bénignité, jette à ce jeu toute sa très sainte vie et conversation, avec l'absolue perfection de ses vertus.

CHAPITRE XXVIII.

27. L'AME DOIT CHERCHER TOUT CE QU'ELLE DÉSIRE DANS LE CŒUR DE DIEU.

On lui avait demandé d'obtenir pour quelqu'un un cœur pur, humble, plein de désirs, ardent et tout spirituel. Elle entendit la réponse suivante pour cette personne : « Ce qu'elle veut, ce dont elle a besoin, qu'elle le cherche dans mon Cœur ; qu'elle me prie de le lui donner, à la manière d'un enfant qui exprime tous ses désirs à son père Veut-elle la pureté ? qu'elle recoure à mon innocence ; l'humilité ? qu'elle la

prenne chez moi. Qu'elle emprunte encore au même fonds l'esprit de désir, et s'empare avec confiance de mon amour et de toute ma sainte et divine manière d'être durant ma vie. »

Celle-ci ajouta : « Mon Seigneur, je vous prie d'agir miséricordieusement avec elle à ses derniers moments, en lui donnant l'assurance d'être toujours avec vous. » A quoi le Seigneur répondit : « Quel est l'homme sage qui jetterait et détruirait un trésor aimé, acquis à force de travail ? J'ai sanctifié tout son être humain dans ma sainte Humanité ; j'ai vivifié en mon esprit au baptême tout son être spirituel Qu'elle adhère donc à moi par les deux côtés de sa nature : ses tentations, ses adversités, tout ce qui est de l'homme extérieur, qu'elle me le confie en l'unissant à mon Humanité ; et pour ce qui est de l'homme spirituel, qu'elle le dirige vers moi seul par l'espérance, la joie et l'amour ; alors je ne l'abandonnerai jamais. »

CHAPITRE XXIX.

28. COMMENT ON PEUT RÉPARER SES NÉGLIGENCES PAR LA LOUANGE.

Elle vit un jour devant le Seigneur une personne affligée pour qui elle priait, et elle vit aussi le Seigneur : « Voici, disait-il, que je remets à celui-là tous ses péchés ; mais il devra réparer, par la louange, ses fautes et ses négligences. Quand il entendra ces paroles de la Préface : « *per quem majestatem tuam laudant angeli* : par qui les anges louent votre majesté »,

il me louera en union avec cette louange supra-céleste dont les personnes de la Trinité adorable se louent et sont louées réciproquement ; c'est cette suprême louange qui découle d'abord sur la bienheureuse Vierge Marie et ensuite sur les anges et sur les saints. Qu'il récite un *Pater* et qu'il l'offre en union de cette louange que le ciel, la terre et toute créature font résonner pour me louer et me bénir. Qu'il demande que par moi, Jésus-Christ, Fils de Dieu, sa prière soit acceptée, puisque ce qui est offert par moi-même au Père lui plaît souverainement. Ainsi je suppléerai à ses péchés et à ses négligences. »

Si quelqu'un se livre à la même pratique, on doit croire pieusement qu'il recevra la même grâce, car, ainsi que l'a dit plus haut le Seigneur il est impossible de ne pas obtenir ce qu'on croit et ce qu'on espère.

CHAPITRE XXX.

29. COMMENT DIEU SE REVÊT DE L'AME.

Une sœur s'étant trouvée souffrante un jour de fête, la vierge du Christ, dans un sentiment de tendresse, adressait au Seigneur pour elle des prières et de doux reproches, se plaignant qu'il eût rendu sa bien-aimée malade quand elle l'aurait si bien servi au chœur. Le Seigneur répondit : « Et depuis quand ne m'est-il pas permis de m'amuser gaîment, à mon jour, avec ma bien-aimée ? Quand une personne est malade, je me revêts de son âme comme d'un manteau de gloire

et dans la joie de mon cœur, je me présente à mon Père, lui rendant grâces et louanges pour toutes les souffrances qu'elle endure. » Et il ajouta : « Si quelqu'un désire que je me revête aussi de son âme, il doit dès l'aurore soupirer vers moi avec ardeur, désirant que j'opère en lui ce jour-là, toutes les œuvres qu'il doit accomplir. En m'aspirant pour ainsi dire en lui, par ses soupirs, il deviendra mon vêtement et de même que l'âme anime et régit le corps, ainsi l'âme qui vit de moi opérera par moi. »

Le Seigneur dit encore : « Les soupirs ont de grands effets. Jamais on ne gémit devant Dieu sans se rapprocher de lui. Les soupirs qui ont pour cause l'amour, le désir de moi-même ou de ma grâce ont trois bons effets dans l'âme. Premièrement, ils la fortifient, comme un parfum suave et fort réconforte l'homme. Secondement, ils l'illuminent comme le soleil éclaire une maison obscure. Troisièmement, en adoucissant ses actions et ses souffrances, ils leur communiquent une agréable saveur. Quant aux gémissements causés par la contrition des péchés, ils sont comme un bon ambassadeur qui réconcilie l'âme avec Dieu, obtient la grâce au coupable et rassérène la conscience troublée. »

Mais cette pensée survint en son esprit : Comment peut se vérifier la parole d'Ezéchiel : « A quelque heure que le pécheur soupire, j'oublierai toutes ses iniquités » (Ezech. XVIII, 22), puisqu'on est encore obligé de confesser tous ses péchés, sauf empêchement majeur » ? Le Seigneur répondit : « Quand on a demandé la grâce d'un serviteur coupable, il n'a pas cependant la présomption de se présenter incontinent devant son maître ; il commence par se laver et par

se revêtir proprement. Ainsi convient-il que le pécheur déjà rentré en grâce se purifie de ses souillures et se revête de l'éclat des vertus. »

CHAPITRE XXXI.

30. COMMENT ON DOIT VIVRE SELON LE BON PLAISIR DE DIEU.

On l'avait suppliée de prier pour une personne qui désirait savoir comment elle pourrait vivre conformément au bon plaisir de Dieu. Il lui donna pour elle cette réponse : « Qu'elle agisse comme une jeune épouse qui orne de parures sa tête, ses mains, ses bras et sa poitrine et se couvre d'un manteau. Sa tête, c'est ma Divinité, que sa louange et sa révérence peuvent couronner d'un diadème. Ses mains et ses bras seront ornés d'anneaux, de bracelets et de joyaux si elle entreprend ses actions et ses travaux, unie à l'intention qui dirigeait mes œuvres et mes labeurs. Elle doit porter aussi l'anneau de la sagesse, c'est-à-dire s'adonner à la lecture assidue des saintes Lettres et les apprendre par cœur, puisque l'épouse de la Sagesse a le devoir d'être savante dans les choses divines. Elle doit porter l'anneau de l'amour, c'est-à-dire aimer Dieu seul de tout son cœur et de toutes ses forces ; puis l'anneau de la foi, en me gardant avec jalousie la fidélité qu'elle m'a vouée ; l'anneau de la noblesse en imitant mes vertus : l'humilité, l'obéissance, la patience, la pauvreté volontaire

et mes autres vertus, qui l'ennobliront et la rendront digne de mes embrassements.

« Qu'elle orne aussi sa poitrine : c'est-à-dire qu'elle s'entretienne de pensées d'amour et se fasse un bouquet de mes paroles, de mes actions et de mes souffrances, et que par un continuel souvenir, elle le garde à jamais sur son cœur. Qu'elle s'enveloppe aussi d'un manteau, c'est-à-dire, qu'elle se montre aux yeux des autres comme un modèle de toutes les vertus. »

Une autre fois qu'elle priait encore à la même intention, il lui sembla que le Seigneur étendait la main vers cette personne qui baisait chacun des doigts de cette main divine. Elle comprit ainsi le sens de cette action : le petit doigt signifiait qu'elle devait aimer et vénérer toutes les œuvres et les souffrances de l'Humanité de Jésus-Christ ; l'annulaire marquait l'amour intime et la fidélité dus au Christ son Epoux ; le majeur signifiait l'élévation de la connaissance et de la contemplation ; l'index, la sagesse et l'enseignement qu'elle devait donner à ceux qui en avaient besoin ; par le pouce, enfin, étaient désignées la force et la persévérance de l'amour divin et des bonnes œuvres. Ce baiser aux doigts du Seigneur donnait à entendre qu'il ne lui suffisait pas de posséder ces vertus, mais qu'il fallait de plus les aimer, parce qu'on arrive à y prendre ses délices, en proportion de ce qu'elles sont réellement acquises.

CHAPITRE XXXII.

31. COMMENT ON DOIT SE COMPORTER AVEC DIEU.

Une autre fois encore, elle se mit en prière pour une personne désireuse de savoir ce que Dieu voulait surtout qu'elle fît. Elle entendit pour cette personne la réponse suivante : « Qu'elle se comporte avec moi comme un enfant qui aime tendrement son père, ne s'adresse jamais qu à lui pour obtenir quelque chose et trouve toujours ce qu'il reçoit beau et précieux à cause de son affection filiale. De même elle doit aspirer toujours à recevoir la grâce, et tout ce que je lui donne ne doit jamais lui paraître petit, parce qu'elle peut recevoir tout par amour dans une gratitude profonde.

« Qu'elle se comporte encore comme la jeune épouse que ni la beauté, ni la richesse, ni la noblesse ne distinguent, mais que l'amour seul a fait choisir, aimer et élever aux honneurs de la couronne. Cette épouse sera naturellement plus reconnaissante et plus fidèle, elle aimera davantage ; et s'il lui fallait souffrir quelque chose de la part de son époux ou pour lui, elle montrerait plus de patience. Ainsi cette âme pourra se rappeler sans cesse avec reconnaissance que je l'ai élue gratuitement avant la création du monde, que je l'ai chèrement rachetée au prix de mon sang, et destinée de plus, à un amour spécial et à la familiarité avec moi.

« Puis, elle pourra prendre l'attitude d'un ami à

l'égard de son ami, lequel estime comme sien tout ce qui appartient à son ami. Qu'elle cherche donc aussi en toutes choses la gloire de Dieu, qu'elle l'accroisse autant qu'il est en son pouvoir, et ne voie jamais avec indifférence ce qui peut outrager Dieu.

« Si cependant elle n'arrive pas encore ainsi au comble de ses désirs, si sa grâce habituelle[1] ou la consolation divine lui est enlevée, qu'elle ne s'en afflige pas, qu'elle ne pense pas aussitôt que cela vient du mécontentement ou de l'abandon de Dieu. Quand un bon père refuse à son fils une chose que celui-ci a le tort de demander, ou qu'un époux prend à l'égard de son épouse une attitude sévère, ce n'est pas la colère qui les inspire, mais le désir de leur donner un enseignement. C'est ainsi que Dieu veut éprouver la fidélité de l'âme, non qu'il l'ignore, *lui qui sait toutes choses avant qu'elles arrivent* Sap. VIII, 8), mais parce qu'il veut faire valoir cette fidélité devant tous ses saints. »

32. DE TROIS AUTRES MANIÈRES D'ÊTRE DEVANT DIEU.

A PROPOS d'une autre personne, le Seigneur dit : « Qu'elle ait trois attitudes à mon égard : d'abord, qu'elle soit pour moi quand elle est en société comme un petit chien fidèle, qui, souvent chassé, revient sans cesse derrière son maître. Si elle est blessée par une parole, qu'elle ne s'écarte point par impatience, ou que, si elle s'est éloignée un instant, le regret la ramène et qu'elle se fie à ma miséricorde, qui pardonne tout à un seul soupir.

(1) C'est-à-dire le don d'oraison ou de contemplation.

« Au chœur et dans la prière, qu'elle soit à mon égard comme l'épouse avec son époux, par les témoignages de son amour et de sa tendre familiarité.

« A l'heure de la communion, qu'elle vienne comme une reine vient à son roi. Une reine admise à la table du roi se montre libérale ; elle prodigue les dons et les aumônes ; qu'elle distribue donc généreusement à tous, les dons de son roi et les secours de ses prières. »

CHAPITRE XXXIII.

33. COMMENT L'AME DOIT S'ASSOCIER A JÉSUS-CHRIST.

Comme cette servante du Christ se recommandait une fois à la glorieuse Vierge Marie, il lui sembla que celle-ci la couvrait de son manteau comme d'une protection en lui disant : « L'âme qui veut entrer en société avec mon Fils doit se comporter comme une noble jeune fille, unie à un époux d'un rang très supérieur au sien et qui, pour l'honneur de cet époux, respecte attentivement toutes les règles de l'étiquette, de crainte de lui déplaire par la moindre incorrection. Ainsi l'âme ne doit se laisser entraîner volontairement à aucun péché, si léger qu'il soit.

« Ensuite, dans tous ses besoins et ses désirs, qu'elle cherche en Dieu son refuge assuré, ne demandant qu'à lui seul secours et consolation. S'il ne veut pas la soulager aussitôt, elle doit souffrir patiemment, comme une épouse fidèle, qui ne confie qu'à son époux ses secrets et ses besoins, parce qu'elle juge

déplacé d'être consolée par un autre que par lui.

« Enfin qu'elle imite les vertus du Christ autant qu'il lui est possible. Puisque Jésus-Christ fut humble et obéissant, qu'elle s'efforce de se soumettre à toute créature, et même si la circonstance l'exige, d'obéir jusqu'à la mort. Un acte de vertu ainsi uni aux vertus du Christ, est plus noble que mille autres accomplis sans cette intention. »

CHAPITRE XXXIV.

34. COMMENT DIEU COMMUNIQUE SES ŒUVRES A L'HOMME.

Elle priait un jour pour une personne empressée à tous les travaux, surtout aux plus vils. Elle la vit comme en prière devant le Seigneur, à genoux et les mains élevées. Le Seigneur appliqua ses deux mains d'où découlait une liqueur embaumée sur celles de cette personne. Il faisait distiller ce baume goutte à goutte en disant : « Voici que je te donne toutes mes œuvres pour sanctifier les tiennes et suppléer à ce qui leur manque » Elle comprit ainsi que les travaux de cette personne étaient très agréables à Dieu. Le Seigneur ajouta : « Lorsque l'ouvrage l'empêche de penser à moi, qu'elle récite l antienne : « *Gratias tibi, Deus*. etc. : Je vous rends grâces, ô Dieu. je vous rends grâces, ô Trinité vraiment une et vérité trine » ; ou cette autre : « *Ex quo omnia*, etc. : De qui toutes choses, par qui toutes choses, en qui toutes choses

sont; à lui la gloire dans les siècles » De plus, qu'elle s'efforce de répondre avec douceur à tout le monde. »

CHAPITRE XXXV.

35. DE LA DOUCE CONSOLATION QUE DONNE LE SEIGNEUR.

COMME elle priait encore pour une autre, elle vit le Seigneur la prendre par la main et la conduire dans une prairie délicieuse et toute fleurie. Ceci lui fit comprendre que cette personne serait éprouvée avant la mort par diverses maladies. Le Seigneur avait sur la poitrine des roses, des lis et de petits écussons d'or que cette personne reçut de lui avec joie et confiance, puis les ajusta sur elle-même comme en se jouant. Elle comprit que les petits écussons désignaient la constance et la victoire; les roses, la patience qui la ferait triompher dans ses maladies; les lis, la pureté du cœur qui la rendrait conforme au Christ.

Alors cellé qui jouissait de cette vision dit au Seigneur : « A l'heure de sa mort, ô très doux Dieu, donnez-lui un avant-goût de la vie éternelle, c'est-à-dire l'assurance de n'être jamais séparée de vous. » Dieu lui répondit : « Quel navigateur, après avoir transporté heureusement ses richesses jusqu'au port, les jetterait alors volontairement à la mer? Cette âme que j'ai élue dès l'enfance pour la vie religieuse, *que j'ai tenue par la main droite et conduite dans ma volonté* Ps. LXXII, 24), sera élevée avec gloire jusqu'à

moi, lorsque je l'aurai rendue parfaite, selon mon bon plaisir. »

CHAPITRE XXXVI.

36. DE TROIS VOIES SUIVIES PAR LE SEIGNEUR.

En priant pour une âme affligée, elle reçut de Dieu cette réponse : « J'ai marché par trois voies en ce monde : par ces mêmes voies doit me suivre quiconque voudra parfaitement m'imiter. La première fut aride et étroite ; la seconde, semée de fleurs et plantée d'arbres fertiles ; la troisième, envahie par les ronces et les épines.

« La première est celle de la pauvreté volontaire que j'ai tenue étroitement embrassée tous les jours de ma vie ; la seconde est ma vie elle-même, remplie de vertus et digne de louange ; la troisième est mon amère et cruelle Passion. C'est pourquoi celui qui veut me suivre doit ne désirer aucune possession en ce monde par amour de la pauvreté ; puis mener une vie digne d'éloge, et enfin souffrir volontiers pour mon amour, les peines et les tribulations. »

CHAPITRE XXXVII.

37. COMMENT L'AME PEUT SE RÉFUGIER EN DIEU.

Elle se vit une fois debout en présence du Seigneur et adressant des salutations à ses plaies

sacrées entourées de perles précieuses. Comme elle en était étonnée, le Seigneur lui dit : « De même que les perles ont une vertu spéciale et peuvent même chasser certaines maladies, ainsi mes plaies ont une telle efficacité qu'elles guérissent toutes les langueurs de l'âme. Il y a des cœurs timides qui n'osent jamais se fier à ma tendresse et qui, dans leur frayeur, cherchent à fuir ma face ; on peut dire que ceux-là sont atteints de la paralysie tremblante. S'ils se réfugiaient dans ma Passion et saluaient souvent mes plaies avec amour, je les aurais bientôt délivrés de toute crainte. D'autres ont des cœurs volages et inconstants, ils courent d'une pensée à l'autre, un seul mot suffit pour les faire tomber dans l'impatience ou la colère. S'ils se souvenaient de ma Passion, s'ils fixaient mes plaies dans leur cœur, ils acquerraient la stabilité et trouveraient la patience. Il en est d'autres atteints de la paralysie dormante, c'est-à-dire qu'ils agissent en tout avec paresse et tiédeur Combien le pieux souvenir de ma Passion, l'attention à mes plaies si profondes et si douloureuses serait efficace pour les réveiller de leur torpeur ! »

Elle se mit alors à prier pour une personne qu'elle aperçut aussitôt devant Dieu, couverte d'un vêtement blanc. Les mains du Seigneur étaient posées sur les siennes, ce qui donnait à entendre que la droite du Seigneur accorderait à cette âme secours et force pour toute œuvre bonne, tandis que sa gauche la protégerait contre toute adversité.

Puis elle se demanda ce que signifiaient les manches du vêtement qui est en usage chez les religieux, et le Seigneur lui dit : « L'ampleur de ces manches signifie que les religieux doivent toujours avoir le cœur large

et prêt à exécuter tout commandement. » Le Seigneur ajouta : « Tu diras à la personne pour qui tu pries de retenir ses larmes. Quand elle ne le peut, qu'elle les unisse au moins à mes larmes, en regrettant de ne pas verser les siennes pour les pécheurs ou par amour. Alors, si elle le désire, je présenterai ses larmes unies aux miennes, comme louange à mon Père. »

Une autre fois, priant pour la même, elle vit son âme sous la forme d'un petit enfant qui semblait debout dans le Cœur de Dieu, et tenait en même temps ce divin Cœur entre les mains. Le Seigneur dit : « Qu'elle vienne ainsi vers moi dans toutes ses tribulations ; qu'elle se tienne dans mon Cœur ; qu'elle y cherche la consolation, et je ne l'abandonnerai jamais. »

CHAPITRE XXXVIII.

38. COMMENT DIEU PEUT CHANGER DES LARMES RÉPANDUES INUTILEMENT.

Une personne éprouvait une grande peine de ne pouvoir. par infirmité, arrêter ses larmes. Pendant presque cinq ans, elle avait tant pleuré que, sans un secours de la miséricorde divine, elle en aurait perdu le sens ou la vue. Elle supplia donc celle-ci et d'autres de prier pour elle afin que la clémence de Dieu la délivrât de cette pénible épreuve. Touchée de compassion, celle ci la consolait souvent et redoublait ses prières auprès de Dieu. La personne fut alors si vite délivrée, que celle ci demanda au

Seigneur comment une pareille tristesse pouvait passer subitement. Le Seigneur répondit : « Sa délivrance est un effet de ma seule bonté. » Et il ajouta : « Dis-lui de ma part qu'elle peut me demander de transformer ses larmes comme si elle les avait versées par amour, par dévotion et par contrition de ses péchés. » A ces paroles, celle-ci conçut une vive surprise : des larmes répandues si inutilement pourraient-elles donc se changer en saintes larmes? « Qu'elle se confie seulement à ma bonté, dit le Seigneur, et, dans la mesure de sa foi, j'accomplirai mon œuvre en elle. »

O étonnante et admirable condescendance de la miséricorde divine, qui, dans sa libéralité, daigne venir au secours des malheureux par de si grandes consolations! Lecteur, toi qui apprends comment Dieu a donné ses consolations aux hommes par son amante, je te conseille de les prendre comme si elles t'appartenaient, car Dieu lui a révélé qu'il aime à voir réclamer aussi par toi la faveur qui est accordée à un autre.

Un grand nombre de personnes ont reçu par celle-ci des consolations spirituelles ; mais elle les leur donnait le plus souvent sous forme d'instruction, ou comme si elle les avait apprises par un intermédiaire. Que Dieu soit donc béni de nous avoir accordé une telle médiatrice qui s'est montrée la tendre mère des malheureux par ses prières continuelles, ses instructions zélées et ses consolations.

CHAPITRE XXXIX

39. D'UNE PERSONNE TENTÉE ET DÉLIVRÉE.

Un homme vint de loin lui dévoiler une tentation dont il s'était ouvert à beaucoup de personnes, à des Frères [1] et même à d'autres hommes de Dieu, sans en recevoir le moindre soulagement. Celle-ci le consola et pria Dieu avec ferveur pour lui. Le lendemain cet homme vint la remercier en lui disant que sa tentation avait disparu, et que jamais personne ne l'avait aussi bien consolé.

CHAPITRE XL.

40. D'UN FRÈRE DE L'ORDRE DES PRÊCHEURS.

Elle priait pour une autre personne troublée, quand le Seigneur lui apparut debout, auprès d'une montagne fleurie, la main droite levée vers cette montagne qui lui parut sous un nuage de petits insectes semblables à des moucherons. Le Seigneur dit : « Un homme écarterait facilement de la main tous ces moucherons ; il me serait bien plus facile encore, si je le voulais, d'enlever tout ennui à celui pour qui tu pries ; mais je ne le veux pas. Tenté en petites

1. Ce mot désigne sans doute les Frères Prêcheurs.

choses, il apprend, par ma grâce qu'il implore, comment il doit donner conseil et secours aux autres dans leurs grandes tentations. » Et il ajouta : « Sache à n'en pas douter, que les embarras où il se trouve ne lui nuiront pas plus que ces petits moucherons ne ravageront la montagne. »

Une autre fois elle priait pour le même, et le Seigneur lui dit : « Je l'ai élu à cause de moi-même, et je le garderai à jamais ; partout où il sera, je le gouvernerai, et je coopérerai à toutes ses œuvres. Je serai le protecteur, le consolateur et le pourvoyeur de la maison qu'il habite. Quand il prêche, qu'il prenne mon Cœur pour porte-voix ; quand il enseigne, qu'il prenne mon Cœur pour livre. Il doit donner aux Frères trois avertissements : le premier est d'éviter pour eux-mêmes toute délectation sensible ; le second, de fuir les honneurs et l'élévation ; le troisième, de ne réclamer que le strict nécessaire dans les choses temporelles. Si les Frères n'obéissent pas à ces recommandations, il ne doit cependant pas cesser de les avertir afin de pouvoir dire avec le Prophète : *Je n'ai point caché votre justice* (Ps. XXXIX, 11). Qu'il ne prenne pas pour lui-même les honneurs qui lui sont rendus mais qu'il les rapporte à moi, et qu'il accepte comme pour mon propre corps les soulagements qui lui sont offerts. »

CHAPITRE XLI.

41. D'UN AUTRE FRÈRE PRÊCHEUR.

Elle reçut dans la prière cette réponse au sujet d'un autre Frère : « Je me suis livré en son pouvoir

de telle sorte que je ne veux frapper aucun pécheur contre sa volonté. De plus, je veux accorder à tous ceux pour qui il priera, telle part de ma grâce qu'il lui plaira de déterminer. »

CHAPITRE XLII.

COMMENT ELLE PRIA POUR UN AUTRE.

Une autre fois, elle priait encore pour un Frère, et le Seigneur prit la parole : « Ainsi qu une plume légère soulevée par le vent se prend à la liqueur de baume, ainsi son âme adhérera à mon divin Cœur. »

CHAPITRE XLIII.

42. LE SEIGNEUR SE COMPARE A L'ABEILLE.

Elle vit une fois un homme qui s'était totalement épuisé au service de Dieu. Elle dit alors au Seigneur : « Hélas ! mon Seigneur, comme vous avez attiré à vous toute la force de cet homme ! Vous avez bien imité l'abeille qui suce tout le suc de la fleur ! » Le Seigneur lui répondit : « Je suis l'abeille qui ne puise qu'en moi-même ma propre douceur. » Alors elle vit comme une abeille s'échapper de la bouche de Dieu et y rentrer. Elle songeait à ce que signifiait ce symbole, quand le Seigneur lui dit : « Cette abeille figure mon esprit. Lorsque je répands ma

grâce sur les hommes et que je la fais revenir en moi, je distille en mon Cœur divin le miel de l'éternelle douceur. »

CHAPITRE XLIV.

43. COMMENT LE SEIGNEUR JÉSUS SE FAIT LE SERVITEUR DE CEUX QUI LE SERVENT.

PENDANT qu'une sœur récitait les Collectes au chœur, celle-ci vit le Seigneur Jésus sous la forme d'un beau jeune homme qui, debout devant cette sœur, tenait son livre et s'inclinait vers elle en lui disant : « Je te suivrai partout ; tu ne peux m'être enlevée. » Celle-ci fut étonnée de voir le Seigneur témoigner tant d'affection à cette sœur ; mais il lui dit : « Je sais ce que je puis faire en elle, et je multiplierai ses forces pour toutes choses. »

CHAPITRE XLV.

44. JOIE DU SEIGNEUR A LA CONVERSION D'UN PÉCHEUR.

COMME elle priait pour une autre personne, elle reçut cette réponse : « Je la suis sans cesse, et quand elle se retourne vers moi par la pénitence, le désir ou l'amour, ma joie est indicible. Il n'y a pas pour un pauvre débiteur de plus grand plaisir que de recevoir un cadeau assez riche pour acquitter

ses dettes. Or, je me suis, pour ainsi dire, constitué le débiteur de mon Père en m'engageant à satisfaire pour la faute du genre humain ; aussi rien n'est pour moi plus agréable et plus désirable que de voir l'homme revenir à moi par la pénitence et l'amour. »

CHAPITRE XLVI.

45. COMMENT LE SEIGNEUR JÉSUS SE DONNE TOUT ENTIER A L'AME FIDÈLE.

Comme une sœur infirme devait communier, celle-ci vit Jésus, le Dieu de majesté, l'Epoux plein de jeunesse, assis sur un trône élevé devant le lit de la malade. Lorsque le prêtre déposa l'hostie sainte sur ses lèvres, Jésus-Christ lui-même, pain de vie et aliment inépuisable des anges, se donna tout entier à cette âme, lui offrant sa bouche vermeille à baiser et ouvrant ses bras pour l'y recevoir. Ainsi cette bienheureuse âme, comme une blanche colombe, devint tellement une avec le Bien-Aimé, qu'on n'apercevait plus que Dieu en elle.

CHAPITRE XLVII.

D'UNE PERSONNE QUI CRAIGNAIT DE COMMUNIER SOUVENT.

Comme elle priait pour une personne qui, par tiédeur et légèreté, omettait souvent de recevoir le Corps de Jésus-Christ, elle la vit en présence du Seigneur

et entendit ces paroles : « Ma très chère, lui disait-il, pourquoi me fuis-tu ? » Celle-ci s'étonna d'un mot si aimable adressé à cette personne ; mais le Seigneur reprit : « Tous les jours de sa vie, elle sera appelée de ce nom » Celle-ci arrêta alors son esprit à la crainte de lui voir perdre un tel nom après sa mort, mais le Seigneur reprit encore : « Ce nom lui restera à jamais. » Et l'âme de cette personne lui apparut devant Dieu sous la forme d'une vierge très belle, vers qui le Seigneur se tourna en disant : « Approche avec confiance de la toute-puissance du Père pour te réconforter ; de la sagesse du Fils pour t éclairer ; de la bénignité du Saint-Esprit pour te remplir de douceur. »

CHAPITRE XLVIII.

46. D'UNE AUTRE PERSONNE QUI AVAIT LA MÊME CRAINTE.

Une autre personne était tentée de la même manière, car en s'approchant du sacrement de vie (dont personne pourtant ne peut se juger digne) elle craignait toujours d être spécialement indigne. Celle-ci pria pour elle avec confiance et reçut cette réponse : « Qu'elle s'approche souvent de moi, et chaque fois je la recevrai comme ma véritable reine. » Cette parole consola beaucoup la personne tentée, et elle en remercia le Dieu de bonté.

CHAPITRE XLIX.

47. C'EST POUR DIEU QU'EST ACCOMPLIE TOUTE ACTION ENTREPRISE POUR LE PROCHAIN EN VUE DE DIEU.

Un jour qu'elle s'était bien fatiguée au service de quelqu'un et qu'elle craignait d'avoir dépassé la mesure par tant d'assiduité, le Seigneur lui apparut tenant sur ses genoux les vêtements de cette personne afin de les recoudre. Il dit : « Ne crains pas : tout ce que tu as fait pour elle, c'est à moi que tu l'as fait. » Cependant celle-ci ne sut pas résister à la crainte qui l'avait envahie, et il lui fallut prier le Seigneur d'éloigner la tentation. Le Seigneur l'exauça si bien, que dans la suite elle eut souvent à souffrir de la part de cette personne ; mais elle acceptait tout avec joie, pour l'amour de Dieu, demandant de ne ressentir aucune aigreur et de ne jamais commettre de fautes à ce sujet.

Or, le Seigneur lui montra son petit doigt, mais elle ne comprit pas ce que pouvait signifier ce geste ; alors il lui dit : « Ne t'ai je pas souvent dit que ce doigt figure mon Humanité ? Que vois-tu dans ce doigt ? — Trois articulations, » répondit-elle. Le Seigneur reprit : « La plus grande désigne l'humilité ; sache que c'est surtout par elle que je prépare l'homme à ma grâce. Celle du milieu désigne la patience qui fait supporter toute contrariété à cause de moi. L'articulation supérieure qui est mince et effilée peut pénétrer partout : elle désigne la charité. Pratique ces trois

vertus, et tu triompheras dans mon amour de toute contradiction. »

CHAPITRE L.

43. AUTRE FAIT REMARQUABLE.

Comme une personne ressentait une extrême tristesse, celle-ci, dans sa compassion. pria dévotement afin de lui obtenir la consolation du Saint-Esprit. Le Seigneur lui dit : « Pourquoi se trouble-t-elle ? Je l'ai créée pour moi, je me suis donné à elle pour tout ce qu'elle peut désirer de moi. Je suis pour elle père dans la création, mère dans la rédemption, frère dans le partage du royaume et sœur par notre douce association. »

CHAPITRE LI.

QU'ON DOIT ABANDONNER SES ENNEMIS A DIEU.

Une personne qui avait à se plaindre d'une autre vint lui confier sa peine. Elle s'adressa en sa faveur au Seigneur, qui répondit : « Dis-lui de me donner ses ennemis, et moi je me donnerai à elle, avec tous mes saints, en récompense éternelle. »

CHAPITRE LII.

49. COMMENT DIEU ACCEPTE LA VOLONTÉ POUR LE FAIT.

Lorsqu'elle priait encore pour une personne dans l'affliction, le Seigneur lui dit : « Si quelqu'un est triste au point qu'il en vienne à croire la mort préférable à sa peine, et s'il m'offre son fardeau avec la volonté de le porter, je recevrai cette oblation comme s'il avait réellement souffert la mort pour moi. »

CHAPITRE LIII.

50. QUE DIEU DÉSIRE LA CONVERSION DES PÉCHEURS.

Comme elle priait pour une personne affligée dont les dispositions étaient mauvaises, elle ressentit en même temps contre cet homme un mouvement d'indignation, car elle lui avait souvent adressé de salutaires remontrances, sans obtenir son amendement. Alors le Seigneur lui dit : « Voyons, cède-moi et prie pour les misérables pécheurs. Je le sai achetés d'un grand prix, et je désire tant leur conversion ! »

CHAPITRE LIV.

QUE DIEU PREND SES PLUS GRANDES DÉLICES DANS LE CŒUR DE L'HOMME.

Une autre fois, le Seigneur lui dit : « Rien ne me procure autant de délices que le cœur des hommes, dont je ne jouis pourtant que rarement. J'ai tous les biens en abondance, excepté le cœur de l'homme, qui m'échappe souvent. »

CHAPITRE LV.

51. LE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST INTERCÈDE AUPRÈS DU PÈRE POUR LES PÉCHEURS.

Etant en prière, elle vit une fois le Seigneur couvert d'un vêtement tout ensanglanté, et il lui dit : « De même que mon Humanité couverte de plaies sanglantes s'est présentée amoureusement à Dieu le Père, comme une victime, sur l'autel de la croix, ainsi je m'offre au Père céleste pour les pécheurs, dans le même sentiment d'amour, et je lui représente tous les supplices de ma Passion. Ce que je désire le plus, c'est que le pécheur se convertisse par une vraie pénitence et qu'il vive. »

CHAPITRE LVI.

52. DE LA RÉCITATION DE CINQ MILLE QUATRE CENT SOIXANTE PATER.

Une autre fois, pendant qu'elle offrait à Dieu cinq mille quatre cent soixante *Pater* récités par la Communauté en l'honneur des très saintes plaies de Jésus-Christ, le Seigneur lui apparut ayant les mains étendues et toutes les plaies béantes, il lui dit : « Lorsque j'étais suspendu à la croix, chacune de mes plaies était une voix qui intercédait auprès de Dieu le Père pour le salut des hommes. Maintenant encore leur cri monte vers lui pour apaiser sa colère contre le pécheur. Je te l'assure, jamais un mendiant n'a reçu l'aumône accordée à ses clameurs importunes avec plus de joie que je n'en éprouve à recevoir une prière faite en l'honneur de mes plaies. Je t'assure aussi que personne ne dira jamais une telle prière avec attention et dévotion sans s'établir par là en état de salut. » Elle dit alors : « Mon Seigneur, quelle intention faut-il avoir en récitant cette prière ? » Il répondit : « On doit prononcer les paroles non seulement des lèvres, mais avec l attention du cœur et me remettre entre les mains les cinq *Pater*. »

L'invocation suivante lui fut inspirée par Dieu pour être jointe aux cinq *Pater* : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, recevez cette prière avec cet amour extrême qui vous a fait endurer toutes les plaies de votre corps sacré ; ayez pitié de moi, des

pécheurs et de tous les fidèles vivants et trépassés. Amen. » Le Seigneur reprit la parole : « Un pécheur, tant qu'il est dans son péché, m'enchaîne pour ainsi dire sur la croix ; mais quand il fait pénitence, il me délivre aussitôt. Et moi, ainsi détaché de la croix, je tombe sur lui avec ma grâce et ma miséricorde, comme je tombai dans les bras de Joseph quand il m'enleva du gibet ; je me livre en sa puissance, de sorte qu'il peut faire de moi tout ce qu'il veut. Mais si le pécheur persévère dans le mal jusqu'à sa mort, il tombera au pouvoir de ma justice, et elle le jugera selon ce qu'il aura mérité. »

CHAPITRE LVII.

53. COMMENT LE SEIGNEUR LUI ACCORDA CENT PÉCHEURS.

Comme elle entendait lire dans l'Evangile : *Le Fils de l'homme viendra avec grande puissance et majesté* (Luc. XXI, 21), tout inondée de joie spirituelle, elle dit au Seigneur : « Oh ! oui, soyez bien venu ! » Le Seigneur répondit : « Épelle ce que tu dis : Bien, *bene*, te fera remarquer que je suis le Bien d'où procède et procédera à jamais tout bien. Le mot *venias*, que tu viennes, te fera penser à cette divine charité avec laquelle je viens à l'âme tout enivré du vin pur de l'amour. » Elle pria alors le Seigneur de convertir tous ceux qui étaient en état de péché, et il lui répondit : « Eh bien, en réponse à ta demande, je convertirai cent pécheurs. »

CHAPITRE LVIII.

54. COMBIEN DIEU EST DISPOSÉ A ACCUEILLIR LES PÉCHEURS.

Elle souffrait un jour de violentes douleurs de tête, lorsqu'au moment de l'oblation de l'hostie, pendant la Messe solennelle, elle offrit sa souffrance au Seigneur avec l'hostie sainte en louange éternelle. Le Seigneur lui apparut aussitôt. Il tenait entre ses mains délicates un cercle de bois desséché, et semblait y attacher de belles roses. La Sainte admirait, en se demandant ce que pouvait signifier cette action : fixer des roses fraîches sur du bois sec, lorsqu'elle entendit le Seigneur lui dire : « Comprends par là qu'il n'y a pas de pécheur dont le cœur soit si desséché par la rouille du vice, qu'il ne puisse reverdir sur-le-champ, s'il est saisi d'une maladie quelconque. Il lui suffit de la supporter avec intention de souffrir bien davantage pour mon amour et pour ma gloire, et il devient capable de recevoir grâce et miséricorde.

« Je te dis même qu'il n'y a si grand criminel auquel je ne remette tous ses péchés dès qu'il se repent sincèrement, et vers lequel je ne sois disposé à incliner mon Cœur divin avec autant de clémence et de douceur que s'il n'eût jamais péché. » Elle dit alors : « S'il en est ainsi, pourquoi, ô très doux Dieu, l'homme misérable ne le sent-il pas ? — Cela vient, reprit le Seigneur, de ce qu'il n'a pas encore totalement perdu

son inclination au mal. Si le pécheur résistait assez vigoureusement à ses vices dès qu'il s'est repenti, pour extirper incontinent de son âme le goût et la délectation du péché, il sentirait sans aucun doute la douceur de l'Esprit divin. »

O profondeur vraiment insondable de sagesse et de miséricorde ! Dieu très doux, que vous faites d'efforts pour attirer à vous le cœur du pécheur par des voies diverses et admirables ! Vous ne voulez pas qu'il se désespère, puisque votre clémence le poursuit par des invitations si paternelles !

CHAPITRE LIX.

55. CE QU'ELLE ÉCRIVIT A UNE DAME SÉCULIÈRE, SON AMIE [1].

« Très chère fille dans le Christ,

« L'amant de ton âme tient ta main dans sa droite ; il touche de ses doigts chacun des tiens, afin de te montrer comment il opère en ton âme et comment tu dois le suivre en imitant ses exemples.

« Son petit doigt signifie sa vie très humble sur la terre *où il vient, non pour être servi, mais pour servir* (Marc. x, 45), et pour se soumettre à toute créature. Sur son doigt applique le tien, c'est-à-dire rappelle-toi, quand gronde la superbe, l'humiliation et la sujé-

1 Cette lettre est tout ce qui nous reste de ce que sainte Mechtilde a écrit.

(*Note de la 1re édition.*)

tion de ton Dieu. Demande-lui, par son humilité, d'abattre tout orgueil et toute volonté propre, ces rejetons de l'amour-propre que chacun entretient chez soi.

« Son doigt annulaire symbolise la fidélité de son Cœur. Il a souci de nous ; comme une mère très fidèle, il soulève nos charges et nos fardeaux avec une indicible constance, et il nous garde de tout mal. A ce doigt, joins le tien, en confessant ton infidélité envers ce doux et fidèle amant : tu as éloigné de lui ton âme créée pour le louer et l'aimer ; ton cœur est froid, et tu penses rarement à lui, toi qui es destinée à jouir de lui seul dans les délices de l'éternité !

« Son doigt majeur désigne l'éternel, le suprême, le divin amour qui incline son Cœur vers une âme et ne lui laisse aucun repos jusqu'à ce qu'il se soit répandu tout entier dans cette âme, comme la source jaillissante qui a découvert un lit profond pour ses eaux rapides. Près de ce doigt, place le tien, c'est-à-dire ta volonté. Si tu ne peux être à toute heure dans l'exercice actuel de l'amour de Dieu, donne-lui un désir qui puisse remplacer l'acte, et par ton intention, dis-lui que tu dirigerais vers lui seul l'amour de tous les saints et de toutes les créatures si ton cœur pouvait le contenir.

« L'index de sa divine main signifie l'ordre mystérieux et admirable de sa Providence, qui prévoit avec miséricorde tout l'avenir et dont la sagesse ramène l'homme dans la voie droite à travers les joies et les douleurs. Mets volontiers ton doigt sur celui-là, c'est-à-dire crois que tout ce qui t'advient, bien ou mal, ressort de son amour et te procurera d'autant plus d'avantages que tu ne voudras recevoir de lui ni

autrement, ni autre chose. Offre-lui donc en tout, louange et actions de grâces.

« Le pouce désigne sa toute-puissance divine et la protection de sa bonté paternelle par laquelle il écarte et réprime tout ce qui nuirait à l'âme fidèle, ne laissant arriver jusqu'à elle rien qui ne concoure à la sanctifier et à l'exercer dans la vertu. Unis ton pouce à celui-là, c'est-à-dire sois forte dans la pratique des vertus, et résiste aux vices avec un viril courage Ne te défie jamais de la miséricorde de Dieu, même s'il permet à la tribulation de t'approcher ou s'il te soustrait les consolations de sa grâce. »

56. EXCELLENTE CONSOLATION A LA MÊME.

« O AME fidèle et qui aime Dieu, considère avec attention et amour la loi que t'a donnée le Prince royal, Jésus, fils de la tendresse du Père, lorsqu'il t'a choisie pour épouse, lorsqu'il s'est donné à toi comme un aimable Epoux, célébrant les noces à ses frais et en sa propre personne. *Au jour de cette grande solennité et de la joie de son Cœur* (Cant. III, 11), il s est revêtu d'une robe de couleur rose teinte par l'amour dans le sang de son Cœur. Il a placé sur sa tête un diadème de roses et de lis, entremêlés de nobles perles, c'est-à-dire des gouttes de son précieux Sang. Il a porté des gants si bien percés que ses mains ne pouvant plus rien tenir, il t'a livré tout ce qu'il y avait caché pour le monde entier. Sa couche nuptiale fut une dure croix, sur laquelle il s'élança avec plus de joie et d'ardeur qu'un époux ravi de posséder un lit orné d'ivoire et de tentures précieuses. Sur ce lit

d'amour, brûlant de désirs il attend encore tes embrassements. Que si maintenant tu veux être son épouse, il te faut renoncer à toute joie sensible, partager avec lui cette couche de souffrance et d'ignominies et t'unir à la plaie béante de son Cœur.

« Considère attentivement le gage précieux qu'il t'a offert en ouvrant pour toi ce Cœur si doux, trésor de la Divinité, en te présentant à boire le nectar de l'amour destiné à guérir toutes les langueurs de ton âme. Oui, ce noble gage est d'un prix inappréciable puisque toute grâce, toute vertu, toute bonté s'y trouvent contenues. Il ne veut pas te l'enlever puisqu il témoigne de sa foi promise. Comme un roi qui n'a pas encore conduit sa fiancée dans ses palais, livre en gage à ses amis quelque cité opulente ainsi l'Epoux, qui est ton amant, a remis à Dieu le Père un don précieux, c'est-à dire son Cœur divin. Voilà le gage qui prouve sa résolution de ne jamais t'abandonner, toi qui es son épouse. Et ce n'est pas assez, il offre encore ce Cœur chaque jour sur l'autel, pour manifester l'amour dont il t'a prévenue de toute éternité.

« Donc, ô fille du Père éternel, épouse choisie de son Fils unique et coéternel, amie du Saint-Esprit et lieu de repos qu'il convoite, aime un tel Amant, qui est tout amour et dont tu es la bien aimée. Sois fidèle à celui qui est la fidélité même. S'il t'arrive un ennui, accepte-le comme une chaîne d'or que Dieu attache sur toi pour t'attirer à l'amour de son Fils. Cède aussitôt à cette douce violence ; élève-toi, élève ton cœur afin qu'il soit plus efficacement attiré ; prépare-toi par la patience et par la reconnaissance, et considère le salut que Dieu veut opérer ainsi dans ton âme.

« Considère aussi ce qui te manque de vertus. Est-ce de l'humilité ou d'une autre que tu es surtout dépourvue ? Ouvre, par la clef de l'amour, le précieux écrin de toutes les vertus, c'est-à-dire le Cœur divin de Jésus-Christ ; demande à ce Seigneur des armées de te donner sa force pour triompher de l'assaut des vices. Si les larrons des mauvaises pensées essaient de te surprendre, cours à l'arsenal et empare-toi des armes toujours brillantes qui sont la Passion et la mort de ton Seigneur. Tu les fixeras sur ton cœur par un souvenir continuel, et la tourbe des pensées sera réduite à fuir honteusement.

« Si des pensées de désespoir te font la guerre, recours au trésor inépuisable de cette tendresse qui ne veut laisser périr personne, mais souhaite attirer tous les hommes à la connaissance et à l'amour de la vérité. Ceux-là seuls sont exceptés qui choisissent volontairement l'éternelle damnation. Rappelle-toi comment Dieu est plus prêt à recevoir l'homme qu'il ne l'est à venir vers Dieu. Rappelle-toi que le désir suprême du Seigneur est de voir l'homme si bien disposé. qu'il puisse verser sans cesse sa grâce en lui et augmenter les biens qu'elle y a déposés. »

57. EXCELLENTE INSTRUCTION ADRESSÉE A LA MÊME.

« L'AMANT des hommes, le Seigneur Jésus-Christ souhaite d'un immense désir s'unir à l'âme, surtout à celle qui veut être consolée par lui, connaître les délices que lui seul procure, et rejeter au loin les joies et les consolations terrestres incapables d'attirer une âme ou de la perfectionner dans

l'amour de Dieu. Lorsqu'on rencontre ce qui plaît ou ce qu'on aime. il faut penser que cela vient de Dieu afin de nous porter à l'amour. Et si l'on s aperçoit que l objet aimé, au lieu de faire progresser dans l'amour, revient à la pensée plus souvent que Dieu même, il faut l'écarter quel qu'il soit, homme ou chose, si l'on ne veut être privé de l'intimité avec Dieu Cette intimité est excessivement délicate : elle ne souffre rien au-dessus d'elle, ni même avec elle. C'est Jésus lui-même, Fils de la charité du Père, qui veut être le bien-aimé et l'intime ami de ton cœur. »

58. AVIS UTILE A LA MÊME.

« DIEU fait don de son Cœur divin à l'âme pour qu'en retour elle lui donne son cœur. Si elle l'offre avec joie et confiance, il le donnera en garde à sa puissance, de telle sorte que cette personne ne pourra jamais tomber dans un péché grave. Il faut donc aussi garder avec soin le Cœur de Dieu et étudier attentivement ce qui lui plaît davantage. Dans la tristesse, il faut chercher refuge et consolation auprès du trésor qui nous est confié, et si, par une disposition de la grâce divine, la consolation ne vient pas, persévérer néanmoins à louer Dieu et à lui rendre grâces. Ce qui plaît à Dieu dans une âme fidèle c'est de lui voir chercher, non pas ses intérêts. mais *ceux de Jésus-Christ* (I Cor. XIII. 5), c'est de lui voir préférer à sa consolation la gloire et l honneur de Dieu. »

CHAPITRE LX.

59. TRIPLE INTERROGATION DU SEIGNEUR.

PENDANT qu'on lisait dans l'Evangile ces paroles : *Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* (Jean, XXI, 15), son attention fut captivée et pendant un ravissement elle se vit en la présence du Seigneur qui lui disait : « Moi, je t'interroge aussi ; réponds dans la sincérité de ta conscience. Y a-t-il au monde quelque chose qui te soit tellement cher que tu ne consentes, si c'était légitime, à l'abandonner pour mon amour ? » Elle dit : « Vous savez, Seigneur, que si le monde entier était à moi, avec tout ce qu'il renferme, je l'abandonnerais totalement pour votre amour. » Et le Seigneur accepta cette volonté comme si, possédant le monde, elle l'eût vraiment quitté.

Le Seigneur l'interrogea une seconde fois : « Y a-t-il un travail quelconque ou un joug d'obéissance que tu ne voudrais porter pour mon amour ? » Elle répondit : « Oh ! non, Seigneur, je suis prête à tout subir pour votre amour. »

Le Seigneur poursuivit : « Y a-t-il quelque peine si lourde que tu refuserais de l'endurer pour mon amour ? » Elle répondit : « Mon Seigneur, avec vous et avec votre aide je suis prête à endurer toutes les souffrances. » Et le Seigneur agréa ces trois réponses comme si elles eussent été suivies de leur effet.

Enfin le Seigneur reprit la parole : « Je te confie trois catégories de personnes. D'abord les enfants

innocents et simples, désignés par l'innocent Agneau; tu les instruiras, tu les prépareras à me connaître et à m'aimer. En second lieu, ceux qui sont dans la douleur et le mépris, désignés aussi par la mansuétude de l'Agneau; tu les consoleras et tu t'efforceras de les aider selon tes moyens. Enfin, je te confie toute l'Eglise, figurée par la brebis, si utile à l'homme ; par tes désirs constants et ta prière infatigable, tu la présenteras sans cesse devant les yeux de ma miséricorde. »



CINQUIEME PARTIE.

CHAPITRE I.

1. DE L'AME DE SA SŒUR DÉFUNTE, L'ABBESSE GERTRUDE.

CETTE vierge d'une piété éminente. pleine de tendresse pour les affligés, se souvenait devant le Seigneur non seulement des vivants, mais aussi des morts, auxquels elle appliquait ses dévots suffrages. Il arriva donc plus d'une fois que, priant pour des âmes qui n'avaient plus besoin de ce secours, leur mérite et leur gloire lui furent manifestés par le miséricordieux Seigneur.

Un jour qu'on chantait la messe pour les défunts dans *la chapelle*[1], elle récitait pour l'âme de sa sœur, la Dame abbesse Gertrude d'heureuse mémoire la série des répons de la sainte Trinité en action de grâces envers Dieu. Plusieurs fois déjà elle avait vu

1. Ce mot doit désigner sans doute celle dont il est question au ch. XVI de cette 5e partie.

cette âme dans la gloire. Pendant sa prière, le Seigneur lui dit : « La reverrais-tu volontiers maintenant ? » Et sur-le-champ sa sœur lui apparut. Elle portait sur la tête un voile de lin éclatant de lumière. Celle-ci demanda ce que signifiait ce voile, et elle lui répondit : « Il représente la vie que j'ai menée dans le cloître ; la divinité pénètre de gloire et de splendeur tous les fils dont il est tissé. » Ces paroles firent comprendre à celle-ci qu'on ne garde aucune coutume par dévotion ou par fidélité aux règles de son état. comme par exemple celle de porter des voiles et des couronnes, sans que ce détail soit recueilli par le souvenir de Dieu, et sans que l'âme en reçoive une récompense spéciale. « Où est ta couronne? » reprit celle-ci. L'âme répondit : « Ma couronne est tellement glorieuse qu'elle s'élève de la terre jusqu'au trône de Dieu, et qu'elle touche les confins du monde. Elle commence sur la terre où j'ai laissé aux hommes ma mémoire et mes exemples ; elle monte jusqu'au trône de Dieu, parce que mes vertus procurent honneur et louange à Dieu et réjouissent en même temps tous les saints. Elle embrasse aussi les quatre parties du monde, parce que ma vie a profité à toute l'Église et lui servira jusqu'à la fin des siècles. »

Comme celle-ci l'interrogeait ensuite sur un point qui avait été l'objet de ses prières pendant sa vie, elle répondit : « Ma prière est désormais plus efficace, plus utile et plus fructueuse qu'au temps de ma vie. » Et comme celle-ci témoignait quelque surprise en entendant ces paroles, elle ajouta : « Il en est ainsi parce que la prière, même après la mort du juste qui l'a faite, jamais ne périt ni ne meurt. La prière qui aura sollicité le salut des pécheurs conservera sa valeur

après la mort de l'intercesseur. Il en est de même pour toutes les autres prières. »

Ceci est conforme à ce qui se lit au second livre des Machabées, où l'on voit le grand prêtre Onias apparaître avec le prophète Jérémie à Judas Machabée et lui dire de Jérémie : *Voilà celui qui prie tant pour le peuple* (II Mach., xv, 14). Il est certain que l'âme de Jérémie était alors dans les limbes. Mais celui qui, pendant sa vie, comme un vrai prêtre du Seigneur, avait apaisé Dieu par ses prières pour le peuple, est montré après sa mort, intercédant encore pour lui. D'où l'on peut conclure que si l'on donnait à ses désirs une intention qui s'étendrait à tous les siècles, c'est-à-dire si l'on voulait vivre et se perfectionner jusqu'à la fin du monde pour l'amour et la gloire de Dieu, en priant, travaillant et souffrant afin de secourir les vivants et les âmes du purgatoire, on verrait sûrement Dieu accepter ce vœu comme l'acte lui-même.

CHAPITRE II.

2. DE L'AME DE SA SŒUR ET COMMENT LES AMES BIENHEUREUSES OFFRENT A DIEU LES PRIÈRES RÉCITÉES A LEUR INTENTION.

Une autre fois, pendant que le convent communiait, elle vit encore l'âme de sa sœur toute resplendissante de beauté, se tenir à la droite de Dieu et recevoir du Seigneur autant de baisers qu'il venait de personnes à la communion. Ceci exprimait

le mérite particulier que lui avait acquis son zèle à réclamer des sœurs qu'elles fussent empressées à communier souvent. Tout en considérant avec joie et admiration un tel spectacle, celle-ci voulut savoir si le prêtre gagnait quelque mérite à distribuer le Corps du Christ ; à quoi le Seigneur lui-même répondit : « Si un simple soldat portait le fils unique du roi aux princes de la cour, et que l'enfant reçût de chacun d'eux cent marcs, le soldat ne s'enrichirait-il pas lorsque rapportant le fils du roi, il en recevrait tout l'argent donné par les princes? De même s'accroît le mérite du prêtre qui, avec dévotion et sainte joie, distribue aux fidèles le sacrement du Corps de Jésus-Christ. »

Ensuite elle dit à sa sœur : « Dis-moi, sœur bien-aimée, quel avantage reçois-tu lorsque nous récitons pour toi les répons de la sainte Trinité ou quelque autre prière ? » Elle répondit : « Je reçois toutes les paroles de vos lèvres sous forme de roses que j'offre avec joie à mon Bien-Aimé. » Puis elle lui montra dans les plis de son manteau de très belles roses ayant une feuille d'or à leur centre, et elle lui dit : « Cette feuille d'or est celle du cœur, c'est-à-dire de la charité d'où vient la valeur de la prière. N'est-ce pas plutôt par charité que par devoir que vous me faites cette offrande? — Mais qu'advient-il, reprit celle-ci, des offrandes faites aux saints ? » Elle répondit : « Ils les reçoivent aussi avec joie et les présentent de même à Dieu leur Roi. N'offririez-vous à tous les saints qu'un seul *Pater* avec l'intention d'en donner autant à chacun si vous le pouviez, qu'ils accepteraient tous cet unique *Pater* comme s'il avait été récité en particulier pour chacun d'eux. »

CHAPITRE III.

3. DE L'AME DE LA SŒUR MECHTILDE.

Quand mourut la sœur Mechtilde, d'heureuse mémoire, son âme apparut à celle-ci sous la forme d'une très belle vierge. Enveloppée d'un linceul vert elle portait une couronne sur la tête et se trouvait entourée d'une multitude de vierges et de saints qui lui témoignaient une vive tendresse. Cependant celle-ci connut en esprit que la sœur M. attendait encore son entrée dans la gloire ; elle ne devait l'obtenir qu'au moment où se ferait pour elle à la messe l'oblation de l'hostie. Le Seigneur se donnait alors à cette âme d'une manière spéciale pour la dédommager d'avoir été privée durant quelque temps par la maladie de recevoir le sacrement de son Corps sacré.

Pendant le chant de l'offertoire *Domine Jesu Christe*, comme personne ne se présentait pour faire l'offrande en faveur de cette pauvrette, celle-ci vit le Roi de gloire, l'Epoux des vertus, s'approcher de Dieu le Père et lui offrir toutes les œuvres, prières, travaux et souffrances de sa très sainte Humanité, pour accroître la béatitude de sa nouvelle épouse. Ensuite la bienheureuse Vierge, Mère de l'Epoux glorieux de la virginité. offrit en sacrifice toutes les grâces et privilèges qu'elle possédait pour augmenter la gloire de cette épouse de son Fils Les patriarches les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les

vierges, les ordres des saints firent tous de même. Mais, à l'oblation de l'hostie sainte, il apparut à l'orient une merveilleuse lumière qui représentait la gloire de la Divinité et dans laquelle fut ravie l'âme bienheureuse. Là cette communion, dont il est parlé plus haut, lui fut donnée dans la véritable société et jouissance de Dieu. Là encore, elle reçut la pleine et surabondante récompense de ses travaux et de ses peines. Croire à cette béatitude est plus facile au cœur de l'homme que de l'imaginer ou de la décrire.

CHAPITRE IV.

4. DE L'AME DE LA PIEUSE RECLUSE YSENTRUDE.

Celle-ci connut encore comment l'âme d'Ysentrude la recluse, d'heureuse mémoire, était passée à Dieu. Il lui sembla que tous les chœurs des anges lui faisaient un cortège de gloire et d'honneur, parce qu elle était particulièrement digne de leur être associée et comme assimilée. Elle avait en effet ressemblé aux esprits angéliques par l'empressement humble et affectueux qui lui faisait accueillir ses visiteurs. Elle avait imité les Archanges par sa familiarité avec Dieu ; les Vertus, par la pratique vigoureuse du bien, par les bons exemples et même par un zèle si ardent que plusieurs personnes s'étaient converties en écoutant ses véhémentes exhortations Elle avait encore porté la ressemblance des trois chœurs suivants par son courage et sa puissance contre les démons et les vices, par son respect et son amour pour l'image de

Dieu imprimée en tout homme et conservée sans tache dans son âme ; par les prières et les adorations ferventes qu'elle offrait à Dieu jour et nuit. Elle avait même été l'émule des anges qui appartiennent aux ordres les plus élevés, car Dieu trouvait en son âme un repos délicieux, tandis qu'elle possédait une vraie plénitude de connaissance et entretenait pour le Seigneur une extrême ferveur d'amour.

La bienheureuse Vierge Marie et Jean l'Evangéliste présentèrent donc son âme devant le trône de gloire. Notre-Seigneur Jésus-Christ la reçut dans ses embrassements, la conduisit devant Dieu le Père et chanta d'une voix mélodieuse en l'honneur de son épouse : « *Hæc est quæ nescivit thorum in delicto, etc.* : Voici celle qui n'a pas connu le mariage [1], » etc. Voici celle qui m'a aimé de tout son cœur et de toutes ses forces. Voici celle qui s'est attachée à moi dans toute la pureté de son âme. » Sur sa couronne, la Passion du Christ objet de sa grande dévotion), l'amour et la chasteté brillaient d'un éclat particulier qui se répandait aussi sur ses vêtements et sur toute sa parure.

CHAPITRE V.

5. DE L'AME DE LA MONIALE B. DE BAR.

PENDANT l'agonie d'une moniale, elle vit Notre-Seigneur Jésus-Christ tenir un linge très blanc devant la bouche de la mourante, comme pour y rece-

1. 3e Antienne des Vêpres à l'office des vierges.

voir son âme. Dès qu'elle fut morte, on célébra la messe pour elle. Cette messe était à peine commencée que le Seigneur Jésus, Epoux des vierges, parut venir à l'autel pour y déposer un grand trésor. Cela signifiait qu'il offrait pour elle à son Père tout ce qui est à lui, même sa Passion. Puis la bienheureuse Vierge apporta les divers joyaux dont on a coutume de parer les fiancés pour le jour de leurs noces. C'étaient les opérations du Seigneur en sa glorieuse Mère qu'elle-même offrait sous cette forme à la très sainte Trinité pour compléter la gloire de la nouvelle épouse de son Fils, et fêter joyeusement son arrivée. A l'élévation de la sainte hostie, le Seigneur parut debout sur l'autel et, s'inclinant vers le prêtre, il lui dit : « Ta volonté est ma volonté. » A ces paroles, celle-ci comprit que le désir du prêtre en ce moment avait été de délivrer l'âme, et il fut exaucé. Quand on en fut arrivé à l'*Agnus Dei* et que le prêtre eut pris le Corps du Seigneur, cette âme, sous la forme d'une vierge très belle, s'approcha de l'autel d'où le Seigneur s'inclinant, lui accorda le doux baiser qui l'introduisit dans l'heureuse participation à la vie du ciel.

A la fin de la messe, au moment de la bénédiction du prêtre, on entendit dans les airs des voix qui chantaient, accompagnées de tambourins, de harpes, et de toute espèce d'instruments, comme c'est la coutume aux noces des rois. Et cette âme fut admise à partager le sort des anges et des saints qui se tinrent jusqu'à la fin des prières d'usage au-dessus du monastère où gisait le corps. Alors, tressaillant de joie, ils emmenèrent cette âme dans la patrie céleste.

Le lendemain, jour de la sépulture, le Seigneur

apparut encore pendant la messe ; et l'âme, suivie d'une grande troupe de vierges, arriva parée de roses d'or comme une épouse nouvellement introduite dans la maison. A l'offertoire *Domine Jesu Christe*, le Seigneur lui dit avec bienveillance : « Va maintenant et offre au Père tout ce que ma Mère et moi t'avons donné hier. Ce trésor t'appartient pour ton éternelle béatitude. » Toujours suivie de la troupe des vierges, elle s'avança pour offrir ces dons précieux reçus du Seigneur ; et toutes les autres vierges présentèrent pour leur compagne les merveilles opérées en chacune d'elles par la très sainte Trinité. Ce chœur de vierges formait cercle autour de l'autel ; la nouvelle épouse occupait le milieu, et elles menèrent ainsi une ronde joyeuse jusqu'à la fin de la messe. Puis elles parurent dans les airs, chantant leurs louanges au Seigneur au-dessus du lieu où le corps reçut la sépulture, jusqu'à ce que la cérémonie fût terminée. Alors, reprenant leurs tambourins et leurs célestes cantiques, elles conduisirent l'épouse, c'est-à-dire cette âme bienheureuse, jusqu'à la chambre nuptiale de l'Epoux immortel à qui soient honneur et gloire dans les siècles éternels ! Amen

O heureuse âme, Bertha [1] par la grâce de Dieu et par le nom ! Pour la pureté de ta très innocente vie, te voilà unie au Seigneur des anges par l'indissoluble lien de l'amour ! Tu suis l'Agneau partout où il va. Dans ces délices surabondantes, souviens-toi encore de nous !

1. *Bertha*, en vieux langage germanique, veut dire brillant, éclatant. Il a pour équivalent en latin *Lucia*, *Clara*, et se traduit également par *brillant*.

Cette apparition du Seigneur s'offrant à Dieu le Père pour cette âme, nous apprend qu'il s'offre ainsi pour les religieux, car ayant tout quitté ici-bas pour son amour, ils n'ont plus personne qui fasse l'offrande pour eux après leur mort, et le Seigneur y supplée lui-même dans sa miséricorde.

CHAPITRE VI.

6. D'UNE AME QUI S'ENVOLA DANS LES BRAS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE EN SORTANT DE SON CORPS.

Une sœur qui avait servi Dieu dévotement tous les jours de sa vie dans la sainte religion tomba malade. Celle-ci se mit en prière et vit l'âme de cette sœur comme agenouillée devant le Seigneur. Il lui montrait ses plaies vermeilles, qu'elle saluait par la prière suivante, inconnue de celle-ci : « O plaies salutaires de mon très cher amant, Jésus-Christ salut ! Salut ! salut ! en la toute-puissance du Père qui vous a permises, en la sagesse du Fils qui vous a endurées, en la bénignité du Saint-Esprit qui, par vous, a accompli l'œuvre de notre rédemption. »

Comme la sœur devait recevoir l'onction de l'huile sainte, et que la communauté s'était réunie autour de son lit, celle-ci vit deux anges qui portaient des bassins pleins d'une eau qui signifiait la miséricorde et la vérité, disposées à laver l'âme de toutes ses souillures, selon cette parole : *La miséricorde et la vérité marcheront devant votre face* (Ps. LXXXVIII, 15). Elle

vit ensuite arriver quatre anges : ils suspendirent au-dessus du lit une tenture rouge, pour symboliser le mérite et la dignité que cette sœur recevrait après sa mort, car tant qu'une âme est enfermée dans son enveloppe mortelle, elle ne peut connaître la gloire dont Dieu la couronnera dans le ciel.

Cependant celle-ci fut saisie de tristesse, car son Bien-Aimé était absent. La présence des anges ne suffisait pas à la consoler, et elle se mit à chercher avec l'œil du cœur, d'un coin à l'autre, celui qu'elle aimait uniquement. Il parut tout à coup au milieu de l'appartement ; son vêtement était blanc, orné d'écussons d'or ; la couleur blanche désignait la pureté de la malade, et les écussons, sa patience inaltérable dans les douleurs et les infirmités. Le Seigneur avait donc choisi ces vêtements pour honorer les vertus de son épouse.

Cependant il prit la place du prêtre auprès de la malade. La bienheureuse Vierge Marie s'assit à la tête du lit, et pendant que les prêtres récitaient les litanies, le Seigneur fit trois fois sur elle le signe de la croix en disant : « Je te bénis pour la santé de ton âme et pour la sanctification de ton corps. » Quand on prononça son nom, la bienheureuse Vierge Marie souleva la malade en disant : « Voici, ô mon Fils, cette épouse que j'offre à vos éternels embrassements. » Et chaque saint, à l'invocation de son nom, fléchissait le genou afin d'intercéder pour elle. Ensuite ils formèrent tous une ronde autour de ce lit, les vierges y marchant les premières auprès du Seigneur. Quand les onctions furent finies, le Seigneur dit à sa Mère : « Je vous la confie pour me la représenter immaculée. »

Cependant l'heure du bienheureux passage approchait ; et comme la sœur était à toute extrémité, celle-ci, touchée de compassion, redoublait de ferveur dans ses prières. Elle vit alors arriver une armée innombrable de saints. Les martyrs se rangèrent près de la tête de la malade ; ils étaient vêtus de pourpre, portaient des boucliers jusque sur leurs vêtements et se disaient les uns aux autres : « Agitons nos boucliers. » Ce bruit d'armes produisit une harmonie si suave, que les douleurs de la malade se changèrent en allégresse. Le Bien-Aimé de cette âme, Jésus, se tenait encore auprès du lit, ayant sa Mère à côté de lui : alors cette bienheureuse âme, délivrée des liens de la chair, s'envola joyeuse dans les bras de la Vierge-Mère. Délivrée de toute douleur, elle allait recevoir l'éternelle couronne ! Mais la Vierge Marie la donna aussitôt à son Fils [1], qui la reçut en ses embrassements avec une ineffable tendresse. Il la fit reposer sur son sein jusqu'à la célébration de la messe où fut offerte la victime pascale.

Cependant le Seigneur avait recommandé à la personne qui voyait toutes ces choses de faire chanter au plus tôt la messe pour elle, ce qui eut lieu, car la messe fut célébrée avant Prime. Le Seigneur s'était revêtu, en l'honneur de sa nouvelle épouse, d'un ornement blanc brodé d'aigles. La couleur blanche signifiait la pureté et chasteté de la malade ; les aigles, son âme contemplative. Dès le commencement de la messe, il sembla que le souverain Prêtre et Pontife véritable célébrait lui-même, le trésor d'infinie richesse qu'on voyait déposé sur l'autel était l'ensemble des

1. Voir le *Héraut*, liv. V, ch. VII, vers la fin.

œuvres opérées par le Fils de Dieu sur la terre pour le salut du genre humain. Il l'offrit à son Père pour suppléer aux mérites de cette âme que la glorieuse Vierge Marie conduisit elle-même près de l'autel, après lui avoir remis un écrin d'or contenant le trésor de ses propres vertus et œuvres saintes, qui surajoutées à celles que cette âme avait elle-même pratiquées, couvraient toutes leurs défectuosités A l'Evangile, le Seigneur la prenant par la main lui dit : « Je te promets, ma bien-aimée, que ton corps qui a été consacré tout entier à mon service, ressuscitera glorieux au dernier jour. »

L âme cependant parée comme une épouse, portait au doigt un anneau dont la pierre représentait une tête d'homme ; un éclat merveilleux donnait à son cœur la transparence d'un clair miroir, mais lorsque le divin Agneau pascal fut offert pour elle au Père céleste, il jaillit du cœur de Dieu une lumière plus brillante encore qui enveloppa cette âme et la déroba aux regards. Ainsi irradiée par la lumière de la divinité, remplie par la douceur ineffable de l'Esprit-Saint, enrichie de tous les dons célestes, elle devint un seul esprit avec Dieu par le lien d'un indissoluble mariage.

Comme on portait le corps à la sépulture, celle-ci entendit résonner l'harmonieux cantique des saints qui voulaient honorer ainsi les obsèques de l'épouse du Roi immortel. Ils chantaient : « Tu es bienheureuse, et tout est bien pour toi, ô Mechtilde, épouse choisie du Christ : tu partageras la joie des saints et l'allégresse des anges à jamais. » Des torches ardentes aux larges flammes précédaient le corps pour représenter les œuvres que cette sœur avait accomplies avec

la coopération de Dieu et qui l'avaient précédée dans l'éternité. Ensuite le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs reçut son épouse et l'embrassa étroitement ; mais elle, sachant de quelle manière elle disposait du Dieu qui se mettait en sa puissance, saisit la main du Seigneur et lui fit bénir la Congrégation.

C'est donc ainsi que le Seigneur transporta joyeusement sa bien-aimée, escortée par la glorieuse armée des saints jusque dans les célestes régions. Celle-ci vit encore cette âme en présence de l'adorable Trinité, où elle brillait d'une indicible splendeur. Le Seigneur s'inclinait vers elle comme pour lui donner le baiser ; mais il ne le lui donnait point. Et comme elle en était surprise, le Seigneur lui en expliqua la raison : « Le baiser signifie la paix. On ne la donne pas au ciel, séjour de l'éternelle paix : aussi elle n'a aucun besoin du baiser de paix. » Puis le Seigneur dit à cette âme bienheureuse : « Lève-toi, et viens comme une fille te précipiter dans les bras de ton Père. » Elle obéit aussitôt avec joie, et le Seigneur reprit : « Cet embrassement signifie l'union en laquelle l'âme m'est à jamais jointe par un indissoluble lien d'amour. »

CHAPITRE VII.

8. DE L'AME DU FRÈRE N., DE L'ORDRE DES PRÊCHEURS.

Dans les huit jours qui suivirent la mort du frère N., de l'ordre des Prêcheurs, ami intime et fidèle du

monastère [1], celle-ci eut une révélation sur son âme qui, pendant la messe, lui apparut dans les airs. Le religieux semblait porter des chaussures si admirablement brodées que celle qui le voyait désirait vivement obtenir quelque chose de ces ornements. Il lui dit : « Reçois la perle de patience. » Ces chaussures symbolisaient les courses fatigantes du Prêcheur.

Il appela ensuite celle-ci par son nom, et lui dit : « Ah ! ah ! ah ! tout ce que tu me cachais, je le sais maintenant ! — O seigneur, priez pour nous », répondit-elle. « Ne m'appelle pas seigneur, reprit-il, mais *frère*, car nous sommes tous frères dans le Christ. » Elle dit : « Priez pour nous, je vous en supplie, afin que nous ne soyons pas trompées par l'ennemi dans le don [2] qui nous est fait. » Il répondit : « Revêtez-vous de l'armure de la foi, comme des élus de Dieu, c'est-à dire, croyez vraiment et purement que ce don vient de Dieu. »

Lorsqu'on fut arrivé à l'offertoire de la messe, elle entendit une voix qui disait : « Elles sont ouvertes, les portes du ciel. » Et elle crut voir à l'instant s'ouvrir une immense porte par laquelle entra joyeuse l'âme du susdit Frère. Le Seigneur vint au-devant de lui, les mains étendues ; il le reçut dans ses bras et le conduisit jusqu'au trône de gloire, où il l'arrêta pour le revêtir d'un éclat merveilleux, qui dépasse les expressions de toute langue humaine. Il lui mit aux mains des gants très blancs, et aux pieds des chaussures encore plus belles et plus brillantes que les premières, disant : « Apportez vite la première robe. » Or, cette

1. Voir 4e partie. ch. XL.
2. C'est-à-dire le don de révélation.

robe, le Seigneur l'a faite de lui-même. Voici comment celle-ci comprit que Dieu revêt une âme : sur la terre, il est pour elle l'auteur et le distributeur de toute grâce ; dans les cieux, il est l ornement, la gloire et la surabondante récompense des bienheureux, qu'il pare et rémunère de lui-même pour toutes les bonnes œuvres et les vertus qu'ils ont pratiquées sur la terre. Ensuite on lui mit une grande couronne d'or rouge, ornée de perles fines. En la recevant, il se jeta aux pieds du Seigneur, rendant grâces et confessant qu'il tenait tous ces dons de la seule bonté divine et non en vertu de ses mérites.

Alors celle-ci désira savoir quel mérite ce Frère avait acquis en appréciant avec fidélité de cœur le don de Dieu en la sœur M... [1]. Et elle vit sortir du Cœur divin comme un courant qui se répandit sur ce bienheureux Frère ; elle connut que ce même courant se portait également vers toutes les âmes qui aiment le don de Dieu chez les autres, bien qu'elles-mêmes n'en reçoivent pas de pareils. Aussitôt la sœur M. apparut en grande joie, entourée de gloire et de lumière. Celle-ci lui dit en l'admirant : « Faites-moi connaître quelque chose de votre magnifique parure » ; mais elle répondit : « Tu ne pourrais rien y comprendre, car je porte maintenant plus d'ornements qu'il n'y a de fils dans un vêtement ordinaire, et ils sont un présent du Seigneur mon Époux. » Par ces paroles, elle connut que les saints n'attribuent rien à leurs propres mérites, mais qu'ils font remonter tout ce qu'ils possèdent de

1. D'après certaines éditions, *Mechtilde*, la même dont il est parlé au ch XLII de la 2e partie, dans le ch. VI de cette 5e partie et dans le *Heraut*, liv. V, ch. VII, c est-à-dire la sœur Mechtilde, auteur de la *Lumière de la Divinité*.

récompense et de gloire, à la grâce et à la miséricorde divines.

CHAPITRE VIII.

9. DE L'AME DU FRÈRE H. DE PLAUEN.

Un Frère lui ayant demandé de prier Dieu pour l'âme d'un autre Frère, elle ne se hâta point de le faire ; mais un jour, étant en oraison, elle reçut l'inspiration de prier pour cette âme. Elle s'y refusait encore, lorsque le Seigneur lui dit avec une certaine sévérité : « Ainsi je ne pourrai par toi satisfaire le désir de mon ami ! » Puis, la prenant par la main il lui dit : « Viens, et je t'introduirai *au lieu de l'admirable tabernacle jusque dans ma maison* » (Ps. XLI, 5). Aussitôt elle fut ravie au ciel où elle vit l'âme de ce Frère comme debout devant le Seigneur ; cinq rayons partant du Cœur divin venaient l'orner merveilleusement.

Le premier rayon entra dans ses yeux, pour signifier cette connaissance si délicieuse par laquelle un bienheureux contemple Dieu sans cesse dans la gloire de sa divinité. Le second pénétra dans ses oreilles, pour désigner la joie qu'il éprouve à écouter les paroles et les salutations si pleines de tendresse et de douceur qu'il entend éternellement de la bouche de Dieu. Le troisième rayon lui remplit la bouche, pour désigner la louange ineffable qu'il adresse à Dieu incessamment. Le quatrième remplit son cœur, pour manifester

la suavité, la joie et les ineffables délices qu'il goûte à se laisser pénétrer par la volupté divine. Le cinquième revêtit et illumina tous ses membres d'un indicible éclat, pour signifier que son corps avec toutes ses forces avait été voué aux bonnes œuvres et à la pratique des vertus.

Ce Frère portait sur la tête une couronne dont les fines ciselures représentaient la Passion du Seigneur : celle-ci en conclut qu'il avait eu une dévotion particulière pour ce mystère. Alors, dans un sentiment d'admiration, elle dit au Seigneur : « Très doux Dieu, pourquoi avez-vous si tôt enlevé cette âme du siècle, où tant de monde aurait profité de ses paroles et de ses exemples ? » Le Seigneur répondit : « Son violent désir m'y a contraint ; car ainsi que l'enfant sevré du sein de sa mère, son âme s'est attachée à moi et a mérité de posséder le repos en moi. Elle devait être si élevée en dignité et en gloire que son admission a souffert quelque délai, mais pendant cette attente je l'aï fait reposer sur mon sein » Elle reprit : « O Seigneur très aimable, combien de temps ce repos a-t-il duré ? » Il répondit : « L'espace d'un matin, jusqu'à ce que l'amour eût accompli pour lui ce qu'il avait décrété de toute éternité. »

CHAPITRE IX.

10. DES AMES DES FRÈRES ALBERT ET THOMAS, DE L'ORDRE DES PRÊCHEURS.

Elle vit que les âmes de Dom Albert et de Frère Thomas [1], d'illustre mémoire, avaient pénétré dans les cieux. comme des princes de haute noblesse. Chacune était précédée de deux grands anges armés de flambeaux, dont l'un appartenait au chœur des séraphins, et l'autre à celui des chérubins. Le chérubin indiquait que sur la terre ils avaient été éclairés de la science divine ; le séraphin, qu'ils avaient brûlé d'un ardent amour, non seulement pour Dieu, mais aussi pour cette connaissance et cette intelligence qu'ils aimaient comme le plus excellent des dons divins.

Lorsqu'ils furent arrivés devant le trône de Dieu, toutes les paroles de leurs écrits apparurent sur leurs vêtements en lettres d'or ; la lumière de la divinité les faisait toutes briller comme l'or qui resplendit sous un soleil rutilant, et chaque parole renvoyait à son tour un reflet magnifique sur la divinité Une inexprimable douceur découlait aussi de ces paroles mêmes sur les membres de ces saints, pour augmenter la joie de leurs âmes. Il n'y en avait pas une traitant de la divinité ou de l'humanité de Jésus-Christ,

1. Le B Albert le Grand mourut en 1280. Son culte fut autorisé pour le diocèse de Ratisbonne par Grégoire XV en 1622 seulement. Saint Thomas d'Aquin, mort en 1274, fut canonisé en 1325.

qui ne donnât à leurs âmes une gloire particulière, et ne parût créer en eux une sorte de ressemblance avec la divinité. De même leurs expositions sur la gloire et la félicité des anges, sur les paroles des prophètes et des apôtres, sur le triomphe des martyrs, sur le mérite de tous les saints, reproduisaient pour eux la gloire des uns et des autres ; aussi voyait-on briller en ces docteurs la clarté des anges, les mérites des prophètes, la dignité suréminente des apôtres, la gloire triomphale des martyrs, la doctrine de sainteté des confesseurs, enfin la glorification de tous les saints.

CHAPITRE X.

11. DE L'AME DU SEIGNEUR B. ; FONDATEUR DU MONASTÈRE.

Au jour anniversaire du Seigneur comte B. [1], notre fondateur, de pieuse et éternelle mémoire, pendant la messe qu'on célébrait pour lui, la servante du Christ vit cette âme devant Dieu. Elle portait des vêtements sur lesquels apparaissaient comme de très belles images, toutes les âmes appartenant à la communauté qu'il avait fondée, tant celles qui régnaient déjà dans le ciel que celles qui devaient y parvenir un jour. Sa couronne avait autant de fleurons d'or qu'il avait gagné d'âmes à Dieu dans ce même monastère. Les deux

1. Burchard, comte de Mansfeld, qui fonda le monastère en 1229.

abbesses [1] qui s'étaient déjà succédé dans le gouvernement, se tenaient dans la gloire, à sa droite et à sa gauche, et le Seigneur les félicitait avec des paroles pleines de tendresse de ce que pas une des brebis à elles confiées ne s'était perdue. Les membres de la communauté avec quelques-uns des héritiers du Comte, qui sur la terre avaient fait bon usage de leurs biens, formèrent autour de lui comme une ronde et dirigèrent vers cette âme un rayon qui la faisait briller d'un éclat merveilleux. Chacune modulait aussi de douces poésies pour narrer les bienfaits qui leur avaient été octroyés par Dieu, et cet élu écoutait dans l'allégresse de son cœur. Tout ceci donnait à comprendre que le Comte se réjouissait d'avoir sa part dans les mérites de toutes ces âmes et une sorte de droit sur le bien accompli en elles par Dieu.

Elle vit aussi parmi ces bienheureux, le prévôt O.[2], entouré d'un éclat merveilleux. Il ressemblait à un cloître garni de gracieuses petites fenêtres dans lesquelles des âmes venaient s'asseoir comme des statues selon la coutume des moniales. Au-dessus, dans la frise, couraient des inscriptions pour rappeler toutes les bonnes observances instituées au temps de ce Prévôt.

Elle y vit encore l'âme du seigneur C., curé d'Osterhausen [3]. Il portait un vêtement brodé de cercles

1. Cunégonde d'Halberstadt, première Abbesse, et Gertrude de Hackeborn sœur de sainte Mechtilde morte en 1291.

2. Otta, prévôt, nommé dans l'acte de fondation du monastère d'Hedersleben sous l'Abbesse Gertrude, en 1252.

3. Paroisse à trois lieues environ au sud d'Helfta, près de l'abbaye cistercienne de Sichem ou Sittichen.

d'or entourant des saints pour figurer sa grande dévotion envers les bienheureux. Le prêtre qui célébrait alors la messe pour cette âme semblait lui présenter des calices d'or, l'un après l'autre. Ceci donnait à comprendre que le prêtre félicitait l'âme de son bonheur et offrait pour elle à Dieu des prières et des actions de grâces.

Au moment où fut immolée la victime du salut, le Seigneur Jésus-Christ entr'ouvrit son très doux Cœur; il s'en exhala un suave parfum, qui procura un ravissement nouveau à l'âme du curé et à toutes les autres. Or, celle qui voyait ces choses dit au Seigneur : « Pourquoi cette âme a-t-elle mérité que vous lui inspiriez la volonté de faire une œuvre si grande et si glorieuse pour vous ? » Il répondit : « C'était un homme d'un cœur doux et bienveillant. Quand il pécha, ce ne fut jamais par méchanceté ; c'est pourquoi ma sagesse a trouvé pour lui cette voie du salut. Un cœur bienveillant m'est très agréable, tandis qu'un péché commis par malice charge beaucoup une âme. Et parce que celui-ci a fondé ce monastère, non pour s'attirer la faveur des hommes, mais pour ma gloire et pour le salut de son âme, et parce qu'il a fortement aimé le convent qui l'habite, il s'est acquis les mérites de chacun de ses membres, et jouit des biens de tous comme des siens propres. »

CHAPITRE XI.

12. DE L'AME DU COMTE B., MORT A L'AGE DE DIX-NEUF ANS [1].

Le lendemain du jour où mourut le comte B., d'heureuse mémoire, cette dévote vierge étant en oraison le vit étendu aux pieds du Seigneur et versant d'abondantes larmes, parce que à ses derniers moments il s'était repenti plutôt par crainte que par amour de Dieu. Il pleurait aussi parce qu'il n'avait jamais répandu de larmes d'amour. Celle-ci compatissant à cette détresse, pria le Seigneur de donner à cette âme comme remède et compensation toutes les larmes que son innocent amour lui avait fait verser à elle-même Le Seigneur daigna exaucer cette prière, et le défunt en ressentit une grande joie.

Mais celle-ci dit au Seigneur : « Pourquoi l'avez-vous enlevé par une mort prématurée, ô mon Seigneur, quand il aurait pu faire tant de bien en ce monde avec le bon esprit dont il était doué ? » Le Seigneur répondit : « Ne sais-tu pas que les œuvres bonnes accomplies par un homme en état de péché mortel sont comme de nulle valeur ? » Elle reprit : « A quoi lui servent les éloges que les hommes font maintenant de sa bonté, de ses qualités et de ses manières élégantes ? » Le Seigneur répondit : « Toutes les fois que les hommes sur la terre célèbrent ses vertus et l'innocence de sa

1. Le jeune Burchard XII de Mansfeld, mort en 1294.

vie, tous les saints me rendent un hommage particulier pour les vertus naturelles dont j'avais orné son âme. De plus cette âme elle-même, quoique non encore béatifiée, célèbre mes louanges avec allégresse toutes les fois qu'on dit du bien d'elle sur la terre. »

A la messe du huitième jour célébrée pour le défunt dans la chapelle où il avait été inhumé, elle aperçut le Seigneur tourné vers le prêtre pendant qu'il lisait l'Evangile, et vit que toutes les paroles du Seigneur rapportées dans cet évangile traversaient le prêtre comme des rayons brillants. Et le Seigneur dit : « Toutes les paroles que j'ai prononcées sur la terre ont gardé leur efficacité : elles opèrent encore dans ceux qui les répètent avec dévotion les merveilles qu'elles ont opérées en sortant de mes lèvres. Mes paroles ne passent pas comme les paroles des hommes. L'effet de mes paroles est éternel parce que je suis éternel. »

Pendant qu'on chantait l'offertoire, le Seigneur dit : « Les offrandes des fidèles que le prêtre reçoit et m'offre avec joie, non par amour de l'argent, mais simplement pour le salut des âmes, sont d'un grand profit pour elles. » Elle vit alors le défunt circuler autour de l'autel en chantant : « Je sais, Seigneur, que vous m'avez livré à la mort pour mon salut. Vous avez donné joie et consolation à mon âme ! » Celle-ci lui dit : « Qui donc vous a appris à chanter ? » L'âme répondit : « Je sais tout ce que je puis et dois chanter à la louange de mon Créateur. — Souffrez-vous quelque peine ? — Aucune, répondit l'âme, sinon que je ne vois pas encore mon Dieu très aimable, et j'aspire si ardemment à le contempler ! Quand bien même tous les désirs qui ont jamais existé au cœur de l'homme

se trouveraient réunis, ils ne seraient rien en comparaison de mon désir. » Alors elle dit : « Comment serait-ce vrai, puisque tant de saints ont soupiré vers Dieu par des gémissements inénarrables ? — Tant qu'une âme est appesantie par le poids de la chair, reprit le défunt, les nécessités de son corps l'entravent sans cesse. Manger, dormir, agir, être en rapports avec les humains ne laisse pas au désir le moyen de s'enflammer, tandis qu une âme délivrée de la chair, libre de tout obstacle et de toute nécessité, aspire incessamment vers son Créateur. »

Trois mois après sa mort, le susdit comte apparut encore à la vierge du Christ. Son âme était conduite par deux jeunes hommes éclatants de lumière. Il portait la tunique grise, le surcot et tout l'équipement d'un chevalier. La vierge lui dit : « Pourquoi êtes-vous encore habillé comme dans le siècle ? » Il répondit : « Ma mère a fait de mes vêtements un emploi si bon et si agréable pour moi que j'en veux apparaître couvert encore maintenant. — N'a-t-elle pas fait aussi bon usage de tout ce qui vous appartenait ? » continua la vierge. « Elle a vraiment tout bien distribué ; mais en ce qui concerne cet équipement, elle a particulièrement réussi à me donner satisfaction. Je vous demande de témoigner ma gratitude à ma mère, et aux parents et amis qui ont agi à mon égard avec tant de bienveillance et d'affection » Elle lui dit : « N'est-ce pas un obstacle pour vous d'être tant pleuré par vos parents et par votre famille ? — Non, répondit-il ; je désire seulement qu'ils sachent le bien que Dieu a fait à mon âme en la retirant du siècle. » Elle lui dit : « Pourquoi portez-vous ce vêtement gris ? — Parce que, au mo-

ment de mourir, après avoir reçu le Corps du Seigneur, je m'étais résolu dans la plénitude de ma volonté, à me faire soldat du Christ si je gardais la vie. » Elle dit alors : « Avez-vous la dignité réservée aux vierges ? — Je ne l'ai pas dans sa perfection, parce que les conseils des méchants ont incliné mes désirs et ma volonté vers les choses de la terre et du siècle, et mon âme en a contracté une souillure. » La vierge dit encore : « Qu'est-ce qui vous a le plus profité ? » Il répondit : « Les messes célébrées pour moi, les aumônes et la prière pure. — Mais qu'entendez-vous par la prière pure ? — C'est celle qui sort d'un cœur pur, c'est-à-dire exempt de péché, ou d'un cœur qui a l'intention de se purifier et qui confesse sa faute à Dieu dès qu'il a conscience d'avoir péché. Une prière ainsi offerte coule dans le Cœur divin comme une eau très limpide, et y opère des merveilles ; mais la prière du pécheur ne monte que comme une eau trouble. » Elle reprit : « Qui vous a enseigné ces choses ? — Tout ce que nous voulons savoir, Dieu nous l'apprend. — Et qui sont ces jeunes gens ? — L'un est l'ange à qui Dieu m'avait confié sur la terre, répondit l'âme, l'autre appartient au chœur où je dois être conduit. »

CHAPITRE XII.

14. DE L'AME D'UNE PETITE FILLE APPELÉE E. D'ORLAMUNDE.

Une dame avant même la naissance de son enfant l'avait consacré à Dieu dans l'intention de fian-

cer au Seigneur la fille qu'il pouvait lui donner. Cette enfant mourut dans la deuxième année de son âge, et son âme apparut à la servante de Dieu sous la forme d'une vierge très belle, revêtue d'une tunique rose et d'un manteau d'or brodé de lis aussi blancs que la neige. Celle-ci dit à l'enfant : « D'où te vient tant de gloire? » Elle répondit : « Le Seigneur dans sa bonté m'a confié ces dons ; la robe rose signifie que j'étais naturellement aimante ; le manteau d'or, c'est l'habit de la religion. Le Seigneur me l'a donné parce que ma mère m'avait destinée à la vie religieuse ; or, tout ce dont le Seigneur m'aurait enrichie si j'avais pratiqué la perfection religieuse, il me l'accorde maintenant par un effet de sa libéralité ; il m'attribue même, comme mérite particulier, d'avoir été consacrée à Dieu dès le sein de ma mère. »

Et comme ces paroles causaient une grande surprise à la servante de Dieu, le Seigneur lui expliqua ce qui suit : « Pourquoi t'étonner ? Est-ce que les enfants baptisés ne sont pas sauvés sur la foi d'autrui? Quand la marraine a voué à la religion chrétienne l'enfant dont elle prend la responsabilité, si l'enfant vient à mourir, il est sauvé par cette promesse ; de même ici, j'ai accepté la volonté formelle de la mère pour le fait, et j'ai attribué à l'enfant par une récompense éternelle tous les biens que sa mère lui avait désirés. » Elle fit cette question au Seigneur : « Mais pourquoi, ô mon Bien-Aimé, avez-vous si tôt enlevé cette enfant ? » Il répondit : « Elle était si aimable qu'il n'était pas opportun pour elle de rester sur la terre. De plus, son père, après la mort de sa fille aînée, aurait annulé le vœu de sa mère et l'aurait gardée pour le siècle. »

CHAPITRE XIII.

15 D'UNE AUTRE AME.

Comme elle priait pour un autre défunt, le Seigneur parla ainsi à cette âme : « Bois la joie que tu puiseras dans la moelle même de mon Cœur, et reçois-la de la part de tous ceux qui prient pour toi. »

CHAPITRE XIV.

16. DE LA RÉSURRECTION FUTURE.

Pendant la messe, comme elle entendait lire dans l'Evangile : « *Et tertia die resurget* : et il ressuscitera le troisième jour » (Matth. XVII, 22), elle se prosterna contre terre, et rendit grâces à Dieu pour la résurrection et la glorification future. Et voilà que, dans la chapelle [1] où elle priait, elle vit trois corps qui avaient reçu la sépulture devant l'autel, se lever de leurs tombeaux et élever les mains au ciel, comme pour rendre grâces à Dieu. Leurs cœurs étaient comme ornés de pierres précieuses ; il semblait, à voir leurs mouvements, qu'ils se préparaient au jeu ; ils tressaillaient de joie à cause des vertus et des bonnes œuvres qu'ils avaient pratiquées pendant

1. Chapelle de Saint-Jean, construite en 1265 par Burchard de Querfurt.

leur existence. Alors celle-ci dit au Seigneur : « Comment donc, mon Seigneur, ces corps reprendront-ils leurs âmes ? Quelle sera leur clarté lorsque l'âme leur sera de nouveau associée ? » Le Seigneur lui répondit : « A la résurrection, le corps sera sept fois plus brillant que le soleil, et l'âme sept fois plus brillante que le corps. L'âme reprendra son corps comme un vêtement et illuminera tous ses membres comme le soleil qui rayonne à travers le cristal. Et moi je pénétrerai le fond même de l'âme d'une ineffable lumière, et les élus brilleront ainsi dans le séjour céleste, corps et âme réunis pour jamais. »

CHAPITRE XV.

17. DE L'AME DU COMTE B.

A L'ANNIVERSAIRE de l'un des morts dont on a déjà parlé, le Comte B., la Dame Abbesse[1] donna l'ordre presque formel à la servante de Dieu de prier pour connaître quelque chose sur l'état de son père. Mais elle voulut se dérober à cet ordre, car elle ne sollicitait presque jamais de révélation ; elle préferait s'en remettre à la volonté de Dieu ayant toujours pour agréable tout ce qui lui plaisait.

Or, pendant la messe, vers les prières secrètes, le Seigneur lui dit : « Accomplis ton obédience. » Comprenant aussitôt, elle répondit : « Mais je n'avais

1. Sophie de Mansfeld, fille de Burchard de Querfurt, petit-fils du fondateur Burchard de Mansfeld par sa mère, Sophie de Mansfeld.

pas pris cela pour un ordre. » Le Seigneur continua : « Agis comme je l'ai fait : mon Père a commandé et je suis descendu sur la terre. » Ces paroles lui donnèrent à comprendre que le Seigneur Jésus en sortant du sein de son Père, s'était abaissé devant lui en si grande révérence et soumission que jamais fils ne s'est autant incliné devant son père ni serviteur devant son maître. En effet, il était prêt à porter les fardeaux, les misères et les labeurs de tous les hommes, et à suppléer à toutes leurs impuissances. Après avoir reçu cette lumière, elle dit à Dieu : « Mon Seigneur, exaucez le désir de votre servante. »

Aussitôt elle vit l'âme du susdit Comte devant le Seigneur, ayant un vêtement de couleur verte et une magnifique ceinture toute brillante, dont les bouts lui tombaient jusqu'aux pieds. La couleur verte désignait l'éternité toujours nouvelle et renaissante, et la ceinture signifiait la foi catholique que le Comte avait toujours gardée ferme, invincible et enrichie par les bonnes œuvres. Il portait aussi sur la poitrine un joyau damasquiné qui le couvrait comme une cuirasse du cou jusqu'à la ceinture. Là étaient représentées toutes ses vertus et ses bonnes œuvres. On y distinguait surtout son humilité, qui le rendait soumis même à son épouse ; puis la tendresse de son cœur, qui le portait à se montrer accessible et bienveillant envers tous ; sa miséricorde pour les pauvres et les indigents ; enfin la dévotion profonde avec laquelle il avait offert sa fille à Dieu. Alors celle-ci dit à cette âme : « Que recommandez-vous à votre fille ? » Il répondit : « De garder une entière fidélité et une soumission parfaite à celui qui daigne en toute fidélité s'abaisser jusqu'à être son Epoux. »

Elle connut aussi que l âme de la Comtesse [1] ressentait une grande joie dans le ciel de ce que, volontairement et spontanément, elle avait fondé pour l âme du susdit Comte une aumône annuelle pour les pauvres.

Elle dit ensuite au Seigneur : « Mon Seigneur, avec cette extrême bonté qui vous a fait ainsi prendre le fardeau de tous les hommes pour suppléer à tout ce qui nous manque, et vous a rendu obéissant jusqu'à la mort. je vous prie de rendre grâces au Père de ce que vous avez voulu accomplir mon obédience ». Le Seigneur lui répondit : « Comme j'ai obéi à mon Père, ainsi j'obéis encore à tous les obéissants qui. pour moi, dominent leur volonté ; ceux-là jouiront en moi, après cette vie, d'une liberté spéciale et de délices éternelles. Et moi, de mon côté, je veux jouir en eux de particulières délices afin de manifester aux habitants des cieux combien il m'est agréable que l'homme brise sa propre volonté par une obéissance véritable ».

CHAPITRE XVI.

18. DES AMES DE SALOMON, DE SAMSON, D'ORIGÈNE ET DE TRAJAN.

SUR la requête d'un Frère, elle demanda au Seigneur où étaient les âmes de Salomon, de Samson, d'Origène et de Trajan. A quoi le Seigneur répondit :

1. La comtesse Oda de Reinstein.

« Je veux que les dispositions de ma miséricorde envers l'âme de Salomon restent cachées aux hommes, afin qu'ils évitent plus soigneusement les péchés de la chair. Ce que ma bonté a fait de l'âme de Samson restera aussi inconnu, afin qu'on redoute de tirer vengeance de ses ennemis. Ce que ma bonté a fait de l'âme d'Origène restera aussi caché, afin que personne ne s'élève en se fiant à sa science [1]. Enfin ce que ma libéralité a décidé pour l'âme de Trajan demeurera, de par ma volonté, ignoré des hommes, afin que la foi catholique soit plus exaltée, car cet empereur, quoique doué de toutes les vertus, n'a eu ni la foi chrétienne, ni le baptême. »

CHAPITRE XVII.

19. DES AMES QUI ONT ÉTÉ DÉLIVRÉES PAR SES PRIÈRES.

Au jour de la Commémoration des âmes des fidèles trépassés, elle voulait prier, mais elle en fut empêchée par des pensées incessantes au sujet d'une personne dont elle connaissait l'état déplorable. Et voilà qu'elle vit le Seigneur Jésus tout à coup suspendu dans l'air, pieds et mains liés, et lui disant : « Chaque fois que l'homme pèche mortellement, il me lie ainsi, et il me retient lié tant qu'il persévère dans le péché. »

1. Dans le seul manuscrit de Saint-Gall on trouve ajouté en cet endroit, mais à la marge : « Ce que ma bonté a fait pour l'âme d'Aristote sera caché, de peur que le philosophe s'arrête à la nature et méprise les choses célestes et surnaturelles. »

Le Seigneur lui apparut encore sous la forme d'un jeune homme de la plus grande beauté, d'un fiancé dans toute sa grâce ayant parmi d'autres ornements trois joyaux précieux sur la poitrine. Le premier signifiait l'éternel désir dont Dieu brûle pour l'âme ; le second, l'amour de son divin Cœur, amour brûlant et immuable, quoique les hommes demeurent tièdes et sans amour ; le troisième exprimait le sentiment du Cœur divin dont parle l Ecriture : « *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* : Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes » (Prov. VIII, 31). Il avait encore autour de la poitrine une ceinture d'or, pour signifier le lien d'amour par lequel il enserre les âmes dans son union ineffable. Et le Seigneur lui dit : « C'est ainsi que je suis lié avec l âme aimante. » Prenant alors la Sainte près de lui, il la conduisit dans un agréable jardin situé non loin du ciel. Il y avait là une foule d'âmes toutes assises à une grande table, du côté de l'aquilon. Cependant le Seigneur daigna s'approcher pour servir lui-même à cette table, sous forme de mets et de breuvages les paroles des Vigiles récitées au chœur et tous les offices célébrés dans l'Eglise universelle en ce jour. L'âme de celle qui voyait ces choses aidait le Seigneur à servir.

Pendant le verset[1] : « *Si quæ illis sint, Domine:* s'ils ont encore Seigneur, etc », elle dit à Dieu : « A quoi peuvent leur servir ces paroles, ô mon Seigneur, puisqu elles sont dans une si grande joie ? » Alors les âmes se dévoilèrent pour ainsi dire, et elle vit dans le cœur

1. Verset d'un répons usité dans l'ancien office des défunts : « *Si quæ illis sint dignæ, Domine, cruciatibus culpæ, tu eis gratia lenitatis indulge* : Si elles méritent encore quelques tourments pour la faute, dans la grâce de ta douceur, pardonne, ô Seigneur. »

de chacune d'elles comme un ver ayant une tête de chien et quatre pattes, occupé à ronger ces cœurs et à les déchirer de ses ongles. Ce ver était leur propre conscience, bien représentée par le chien, animal fidèle, car la conscience ronge et consume l'âme en lui reprochant d'avoir été infidèle à un Dieu si tendre et si bon, et de n'avoir pas mérité de prendre son essor vers lui sans obstacle après la mort. Les pattes de devant données au ver, désignaient les fautes commises contre les préceptes de Dieu et pour lesquelles on est tourmenté après la mort. Les pattes de derrière figuraient les mauvais désirs et les voies perverses qui ont éloigné l'âme de son Dieu. Mais le ver avait en outre une longue queue ; chez quelques-uns, elle était lisse et plate : chez d'autres, raide et hérissée de poils. Cette queue représentait la renommée que chacun laisse après soi en ce monde. Chez ceux qui s'étaient acquis une bonne renommée, le ver avait une queue tout unie, et leur âme souffrait moins ; mais chez ceux qui avaient laissé un mauvais renom, la queue du ver était hérissée et recourbée, ce qui accroissait leur tourment. Ce ver ne meurt jamais et l'âme ne peut en être délivrée avant d'entrer dans la joie de son Seigneur et d'être unie à Dieu par une alliance indissoluble.

Alors celle-ci employa toutes ses forces à prier le Seigneur d'accorder à ces âmes un entier pardon et de les prendre dans la gloire de sa lumière Et voilà que tous ces vers se mirent à tomber et à mourir, tandis que les âmes, dans une grande allégresse, s'envolèrent dans les joies éternelles.

Après cette vision, Dieu l'emmena pour lui montrer le purgatoire et les tourments qu'on y souffre.

Elle vit certaines âmes qui semblaient sortir de l'eau, nues et ruisselantes; elle en vit d'autres qui sortaient du feu, horriblement brûlées et noircies. Pendant qu'elle priait, ces âmes sortaient de leurs tourments, reprenaient la forme et l'état qu'elles avaient sur la terre, et passaient dans ce beau jardin, d'où les premières âmes avaient été tirées.

CHAPITRE XVIII.

20. DE LA PRIÈRE APPELÉE : « *Fons vivus* : SOURCE VIVE ».

Le prélat interdit à la dévote servante du Christ de faire connaître ses révélations sur les âmes des trépassés, parce qu il craignait que le fait ne devînt public et n'attirât des désagréments au monastère. Mais, touchée de compassion pour les âmes, elle dit au Seigneur : « Hélas ! ô très doux consolateur et secours des affligés, que ferons-nous désormais pour les âmes, surtout quand nous recevons des aumônes pour aider à leur délivrance ? » Le Seigneur lui répondit avec bonté : « Récitez la prière appelée : Source vive, c'est-à-dire le psaume : *Beati immaculati in via* (Ps. CXVIII), avec l'oraison qui lui est assignée. Vous porterez ainsi un grand secours aux âmes, et vous compenserez largement les aumônes faites pour elles. »

---

21. COMMENT ON PEUT PRIER AVEC SUCCÈS POUR LES AMES DES DÉFUNTS.

Un jour qu'elle avait communié et offert à Dieu l'Hostie précieuse afin qu'elle fût la délivrance des âmes, la rémission de leurs péchés et la réparation de leurs négligences, le Seigneur lui dit : « Récite pour elles le *Pater* en union avec l'intention que j'eus en le tirant de mon Cœur pour l'enseigner aux hommes. » En même temps l'inspiration divine lui dévoila ce qui suit :

Par les premières paroles : « *Notre Père qui êtes aux cieux* », on doit demander pour les âmes le pardon de la faute commise envers un Père si adorable et si aimable. Sa bonté en effet a élevé les hommes à un tel honneur qu'ils sont nommés et sont en réalité les enfants de Dieu. Eux, au contraire, n'ont pas aimé et révéré Dieu ; ils ne lui ont pas donné l'honneur qui lui est dû ; ils l'ont même souvent irrité par des péchés qui le chassaient de leur cœur, où il avait résolu de régner comme dans son ciel. On prie alors en union de cette amoureuse satisfaction offerte pour eux par leur frère innocent, Jésus-Christ, afin que le Père reçoive en réparation du péché, l'amour du Cœur divin avec l'honneur et la révérence qui lui ont été rendus par le Dieu fait homme.

« *Que votre nom soit sanctifié* », en réparation de ce que les hommes n'ont pas respecté le nom de Dieu, le nom d'un tel Père ; de ce qu'ils l'ont pris en vain ou trop souvent oublié, et se sont rendus indignes, par leur vie perverse, d'être appelés du nom de chrétiens, qu'ils tenaient du Christ. On demande alors au Père

de daigner accepter la très parfaite sainteté avec laquelle le Fils a exalté son nom dans tous ses discours, et l'a honoré par tous les actes de sa sainte Humanité.

« *Que votre règne arrive.* » Par ce mot Jésus-Christ avait l'intention de demander le pardon pour les âmes qui n'ont point assez désiré le règne de Dieu, ni aspiré vers Dieu lui-même qui veut être cherché diligemment, car en lui seul sont le vrai repos et la joie éternelle. On prie alors le Père d'agréer le très saint désir qu'éprouva son aimable Fils d'avoir ceux là pour héritiers de son royaume, et de réparer par son amour la tiédeur qu'ils ont montrée pour le bien.

« *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel.* » Les hommes n'ont pas préféré la volonté de Dieu à la leur, ils ne l'ont pas aimée en toutes choses. On demande alors au Père d'oublier cette désobéissance, en vertu du très aimant Cœur de son Fils uni au sien par la très prompte soumission qui le rendit obéissant jusqu'à la mort. Elle connut en particulier que les personnes religieuses pèchent beaucoup contre cette parole : *que votre volonté soit faite*, etc., car il est rare qu'elles offrent pleinement leur volonté à Dieu ; et, quand elles l'ont offerte, elles la lui retirent souvent. Aussi est-il très nécessaire de les mentionner à cette demande, parce que leur négligence les retient après la mort dans un grand éloignement de Dieu.

« *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* » Beaucoup d'âmes n'ont pas reçu le très noble et très profitable sacrement de l'Eucharistie avec assez de désir, de dévotion et d'amour, et se sont rendues indignes de lui ; un plus grand nombre encore ne l'ont que rarement ou même jamais reçu. On prie le Père d'agréer l'amour embrasé, l'ineffable désir, la grande

sainteté et dévotion qu'avait Jésus-Christ son Fils lorsqu'il nous a fait ce don suprême.

« *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les remettons à ceux qui nous ont offensés.* » A ces paroles on doit demander pardon pour toutes les fautes commises par les âmes, c'est-à-dire pour les sept péchés capitaux et tous ceux qui en découlent, implorer aussi le pardon pour ceux qui ont refusé d'aimer leurs adversaires et de se réconcilier avec eux, et enfin supplier Dieu d'accepter la prière si amoureuse de son Fils pour ses ennemis.

« *Et ne nous induisez pas en tentation* » : c'est-à-dire pardonnez à ces âmes de n'avoir pas résisté aux vices et à la concupiscence, et de s'être volontairement impliquées dans le mal en cédant au diable et à la chair. On prie le Père céleste d'accepter en réparation de toutes ces fautes, la glorieuse victoire que le Christ a remportée sur le diable et sur le monde, d'accepter sa très sainte vie tout entière avec ses travaux et ses souffrances, et enfin on lui demande de délivrer ces âmes de tous maux et de les conduire au royaume de gloire qu'il est lui-même. Amen.

Quand elle eut récité l'Oraison dominicale aux susdites intentions, elle vit une grande multitude d'âmes rendre grâces à Dieu de leur délivrance, avec une joie extrême.

CHAPITRE XIX.

22. DE CINQ *Pater* A RÉCITER AUSSITOT QU'UNE PERSONNE VIENT D'EXPIRER.

SELON la coutume, elle avait récité pour un défunt cinq *Pater* en l'honneur des plaies sacrées du Christ, comme nous les disons dès qu'on annonce un trépas, et elle désirait savoir quel soulagement l'âme en avait ressenti. Le Seigneur lui dit : « Elle en retire cinq avantages : à droite les anges lui donnent protection : à gauche, consolation ; devant elle. ils placent l'espérance ; derrière elle, la confiance ; et planant au-dessus, la joie du ciel. » Le Seigneur ajouta : « Quiconque, par un sentiment de compassion ou de charité, intercède pour un mort, aura part à tout le bien qui s'accomplit dans l'Eglise pour ce défunt, et au jour où il sortira lui-même de ce monde, il trouvera ce bien déjà préparé pour le soulagement et le salut de son âme. »

CHAPITRE XX.

23. DE L'ENFER ET DU PURGATOIRE.

PENDANT sa prière elle vit une fois l'enfer ouvert sous ses pas, et dans le gouffre la misère l'horreur infinie, des serpents, des crapauds des lions, des chiens, les spectres horribles de toutes les bêtes

féroces qui se déchiraient cruellement les unes les autres. Elle dit alors : « O Seigneur, qui sont ces infortunés ? » Le Seigneur lui répondit : « Ce sont ceux qui n'ont jamais pensé doucement à moi pendant une seule heure. »

Elle vit aussi le purgatoire, où il y avait autant de tourments que de vices dont les âmes s'étaient faites les esclaves sur la terre. Les orgueilleux tombaient sans cesse d'un abîme dans un autre ; ceux qui avaient été infidèles à leur règle et à leur profession religieuse marchaient courbés comme sous un fardeau écrasant. Les gourmands et les ivrognes gisaient à terre, privés de sentiment et desséchés par la faim et la soif. Ceux qui avaient satisfait leurs désirs charnels se fondaient dans le feu comme la viande et la graisse sur le gril. Ces âmes souffraient dans le purgatoire la peine qu'avait méritée leur vice préféré. Mais lorsque celle-ci eut prié pour elles, le Seigneur en délivra un grand nombre.

CHAPITRE XXI.

24. COMMENT L'HOMME JUSTE QUITTE SON CORPS.

LORSQUE l'âme d'un juste sort de son corps, si elle est assez libérée de tout péché pour entrer aussitôt dans les cieux, à l'heure même, Dieu pénètre cette âme heureuse de sa vertu divine, et prend tellement possession de tous ses sens qu'il devient l'œil par lequel l'âme voit, la lumière à travers laquelle elle voit, et la beauté qu'elle voit. Ainsi, d'une manière merveil-

leuse et souverainement agréable, Dieu dans l'âme et avec l'âme contemple et lui-même, et l'âme, et tous les saints Il est l'ouïe de l'âme par où elle entend ses paroles pleines de douceur, caressantes comme la plus maternelle tendresse, et aussi le concert de Dieu avec tous les saints. Par Dieu également, l'âme sent et respire le souffle vivant et divin qui s'échappe de lui-même ; plus embaumé que les plus suaves parfums, il vivifie l âme pour l éternité. Il est le goût de l'âme, afin de lui faire expérimenter sa douce saveur. Dieu est encore la voix et la langue de l'âme, car il se loue lui-même en elle et pour elle, de la manière la plus haute et la plus complète. Il est aussi le cœur de l'âme pour la charmer et la réjouir, jouissant lui-même, dans l'âme et avec l'âme, des plus ravissantes délices. De plus, Dieu est la vie de l'âme et le mouvement de toutes ses parties, en sorte que toute action de l'âme semble être faite par Dieu. Ainsi se trouve accomplie dans les saints cette parole : *Et Dieu sera tout en tous* (I Cor. xv, 28).

Les âmes qui ne sont pas encore purifiées reçoivent des anges la lumière de la connaissance, l'assistance et la consolation dans leurs peines.

Les âmes des damnés, à leur sortie du corps, sont envahies par les ténèbres, l'horreur, l infection, l'amertume, la peine intolérable, l'inexprimable tristesse, le désespoir et une détresse infinie. Elles sont en elles mêmes si corrompues et si destituées de tout bien que, lors même qu'elles ne tomberaient pas en enfer et au pouvoir des démons, les maux dont elles sont remplies seraient pour elles une torture suffisante.

Fin des visions concernant les âmes.

CHAPITRE XXII.

25. DE LA VÉRACITÉ DE CE LIVRE : « DE LA GRACE SPÉCIALE » [1].

PENDANT une messe, le Seigneur apparut devant sa servante, assis sur le trône de sa majesté. Lorsqu'on sonna la cloche à la prière secrète (de la consécration), elle dit au Seigneur : « Vous voici maintenant tout entier sur l'autel aux mains du prêtre, et cependant vous êtes tout entier ici avec moi. » Il lui répondit : « Ton âme n'est-elle pas dans toutes les parties de ton corps, et cependant toujours en ma présence dans le ciel ? Si ton âme, qui n'est qu'une simple créature, a ce pouvoir, pourquoi moi, le Créateur de toutes choses, ne puis-je pas être dans toutes mes créatures et partout ? » Et au même instant, il lui parut que son âme était dans le ciel, en présence de la sainte Trinité, et revêtue d'une robe éclatante de blancheur. Le Seigneur l'éleva jusque dans son sein, la regarda avec tendresse et lui dit ces amoureuses paroles : « Ma beauté sera ta couronne ; ma joie, ton collier ; mon amour, ton manteau, et mes délices seront ton honneur. »

Il ajouta, en la faisant doucement reposer sur son Cœur : « Reçois mon divin Cœur tout entier. » L'âme sentit la Divinité s'élancer en elle comme un torrent impétueux, et elle dit : « Bien que vous veniez de me

1. Tout ce qui suit semble avoir été écrit après la mort de sainte Mechtilde. (Note de l'édition latine.)

remplir tout entière et de m'illuminer merveilleusement, je suis pourtant une créature si petite que tout ce que je connais de vous et puis en faire connaître aux hommes, équivaut à peine à ce que la fourmi pourrait emporter de la grande montagne. »

Elle se ressouvint alors du livre dans lequel on avait écrit les révélations que le Seigneur avait daigné lui faire, et elle dit : « Pourquoi ce qu'on a fait m'est-il si pénible, ô mon Dieu très aimable [1], quoique je ne doute pas que vous ne l'ayez voulu ? » Le Seigneur lui répondit : « Parce que tu n'as pas eu assez de gratitude pour le don que je t'ai accordé [2]. » Elle reprit : « Et qu'est-ce qui vous a contraint à conférer de tels dons à moi si vile et si indigne ? » Il répondit : « Mon infinie bonté Si je ne t'avais pas attirée, alléchée, pour ainsi dire, par de telles faveurs, tu aurais trouvé autant de consolations sur la terre que j'en aurais trouvé peu en toi. »

Mais elle reprit encore : « Comment puis-je savoir si tout ce qui est écrit est vrai, puisque je ne l'ai ni lu ni approuvé ? Et encore l'aurais-je lu que je ne m'en rapporterais pas parfaitement à moi-même. » Le Seigneur lui répondit : « Je suis dans le cœur de celles qui désirent t'entendre, c'est moi qui excite en elles ce désir Je suis leur intelligence lorsqu'elles t'écoutent ; je leur fais comprendre ce que tu leur rapportes. Je suis aussi dans leur bouche quand elles en parlent ; je suis dans leurs mains quand elles écrivent, je suis leur aide et leur coopérateur. Ainsi tout ce qu'elles dictent et écrivent par moi et en moi, qui suis la vérité,

1. Voir 2e partie, ch XLIII.
2. Voir 5e partie, ch. XXV.

est vrai Un artiste a souvent des ouvriers pour l'aider; ils ne peuvent, comme le maître, donner à l'œuvre sa dernière perfection; mais ils l'aident selon leur talent, en sorte que tous concourent réellement à produire l'œuvre. De même les écrits de celles-ci, bien que dépourvus du charme avec lequel je te communique ma lumière, sont cependant le fruit de ma grâce, qui les aide et coopère à leur ouvrage ; aussi seront-ils confirmés et approuvés dans ma vérité. Tu m'as d'ailleurs si souvent prié de ne pas te laisser séduire par l'esprit d'erreur, que tu peux à bon droit te croire exaucée sur ce point par ma bonté. »

Elle vit alors trois rayons du Cœur divin se diriger vers le cœur de deux personnes qui écrivaient ce livre [1], ce qui donnait à entendre qu'en accomplissant cette œuvre, elles étaient inspirées et fortifiées par la grâce divine, et qu'elles étaient prêtes à accepter de bon cœur le travail et tout ce qui pourrait en résulter pour elles.

Celle-ci dit encore : « Hélas ! ô mon très doux ami, puisque j'ai été ingrate pour vos dons et ne vous ai jamais assez remercié, je désire que tous ceux qui liront ce livre rendent pour moi, misérable, des actions de grâces à vous-même, par vous-même. Je serai consolée s il doit revenir de ce livre louange à vous et profit aux lecteurs. » Le Seigneur répondit : « Tous ceux qui liront ce livre ou entendront parler de toi n'auront qu'à réciter à cette intention l'antienne : « *Tibi decus* : A vous la gloire », ou quelque autre parole

1. L'une de ces personnes est, à notre avis, sainte Gertrude, dont les relations particulières avec sainte Mechtilde sont plus d'une fois accusées dans le livre de sainte Gertrude et aussi dans la 7e partie de celui-ci.

de louange. Ce sera comme s'ils faisaient entendre autant de chants d'amour dans le ciel, pour m'honorer en présence de la très sainte Trinité.

CHAPITRE XXIII.

26 CEUX QUI AIMENT LE DON DE DIEU DANS LES AUTRES PARTAGERONT LEURS MÉRITES.

Une autre fois, après avoir prié Dieu pour tous ceux qui liraient ce livre, elle lui demanda quel mérite peuvent acquérir ceux qui aiment le don de Dieu chez autrui, et elle reçut cette réponse : « Tous ceux qui aiment mes dons chez les autres recevront le même mérite et la même gloire que ceux à qui j'ai octroyé cette grâce [1]. Si une fiancée était ornée d'une parure exquise qui la ferait briller au milieu de ses compagnes, d'autres fiancées pourraient acquérir une parure semblable et devenir aussi belles ; ainsi les âmes de ceux qui, par leur charité, s'approprient de tels dons, peuvent gagner le mérite et la gloire que je destine aux personnes enrichies de ces dons. »

CHAPITRE XXIV.

27. COMMENT CE LIVRE FUT COMPOSÉ.

Que ce livre est vraiment de Dieu, qu'il a été composé par sa grâce, qu'il est, de nom comme d'effet,

1. Voir 5e partie ch. VII.

le *Livre de la grâce spéciale*, c'est ce qui a été déjà exposé plus haut[1]. La personne qui l'écrivit, d'après ce qu'elle tenait de la bouche de celle-ci ou d'après les récits d'une personne qui causait familièrement avec elle[2], fut favorisée d'une vision pendant son sommeil, il y a environ trois ans. Il lui semblait que cette personne agréable à Dieu, dont il est ici question, communiait très dévotement. Au retour de la communion, elle tenait une grande fiole d'or, longue d'une coudée, et chantait à haute voix : « Seigneur, vous m'avez remis cinq talents ; en voici de plus cinq autres que j'ai gagnés » ; puis elle dit à tous : « Qui veut du miel de la céleste Jérusalem ? » Toutes les sœurs présentes au chœur s'approchaient et recevaient un rayon du miel contenu dans la fiole. Or, la personne qui avait cette vision s'approcha ; celle-ci lui donna une bouchée de pain trempée de ce miel. Mais pendant qu'elle la tenait dans ses mains, elle vit une autre merveille : cette bouchée et le miel commencèrent à augmenter si bien que la bouchée devint un pain entier, frais et tendre, tandis que le miel ayant pénétré le pain de toutes parts coulait comme de l'huile non seulement sur ses mains, mais encore sur tous ses vêtements et même sur la terre qu'il inonda.

Je ne crois pas devoir taire non plus le fait suivant. Les personnes qui écrivaient ce livre le tenaient soigneusement caché ; or, un jour de fête, l'une d'elles, désirant y lire, n'eut pas plus tôt ouvert le livre qu'une autre lui dit avec impétuosité : « Eh bien ! quel trésor

1. Voir 2e partie, ch. XLII.
2. C'est-à-dire sainte Gertrude. Voir 5e partie, ch. XXII, et les notes.

y a-t-il dans ce livre ? Au moment où je l'ai aperçu, mon cœur en a ressenti une si forte émotion, que tout mon corps en a tressailli. »

C'est donc avec raison que ce volume a reçu de Dieu le nom de *Livre de la grâce spéciale*, puisqu'on vient de le voir présenté sous la figure d'une si douce liqueur et qu'il pénètre de sentiments si agréables ceux qui seulement l'aperçoivent. Rien n'est plus doux en effet que la consolation de la grâce divine ; rien ne touche et n'éclaire l'âme comme cette grâce qui l'anime et la fortifie pour toute bonne œuvre. D'où cette parole de l'Apôtre : *Il est bon d'affermir l'âme par la grâce* (Heb. XIII, 9.) De même le psalmiste démontre que les paroles de Dieu (et elles abondent dans ce livre) illuminent l'âme, car il dit : *L'exposition de vos discours, Seigneur, donne l'intelligence aux petits enfants.* (Ps. CXVIII, 130.)

CHAPITRE XXV.

28. QUE LES ŒUVRES DE CHARITÉ PURIFIENT DE TOUT PÉCHÉ VÉNIEL.

Comme on l'a écrit plus haut [1], Dieu avait reproché à celle-ci de ne l'avoir pas remercié de ses dons comme elle l'aurait dû. Alors ses deux confidentes, dans l'intention d'y suppléer pour elle, firent réciter comme louange à Dieu l'antienne *Ex quo omnia*, etc.,

(1) Voir ch. XII.

autant de fois qu'elle avait vécu de jours sur la terre[1]. Et comme celle-ci offrait ces louanges à Dieu, en union de l'amour qui a fait couler de son cœur tous ces dons, et en union de la reconnaissance qui, par son Fils, les fait tous refluer vers lui-même, elle vit jaillir du cœur de Dieu les eaux limpides d'un fleuve impétueux. Dans son cours, il purifiait de toute souillure les âmes de celles qui, par charité, avaient récité ces prières, et le Seigneur dit : « C'est ainsi que tout acte de charité purifie du péché véniel; mais le péché mortel, qui adhère à l'âme aussi fortement que la poix, ne peut être enlevé que par la confession et une plus grande contrition. Je garde aussi tout acte de charité dans mon cœur, comme un trésor spécialement aimé, jusqu'à ce que vienne à moi celui qui l'a accompli, et alors je le lui rends pour mettre le comble à son mérite et à sa grâce. »

Mais une des personnes qui aimaient si tendrement celle-ci dans le Christ ne s'en tint pas là. Elle voulait que la négligence fût plus que largement compensée, et, ne trouvant rien de mieux, elle fit célébrer autant de messes que celle-ci avait passé d'années sur la terre. Des religieux, c'est-à-dire des Frères et des prêtres pieux, célébrèrent donc la messe *Benedicta sit*[2] à cette intention, en l'honneur de l'adorable Trinité. Et comme celle-ci offrait également ces messes à Dieu, dans un sentiment d'action de grâces et d'admiration pour la charité qui lui a fait opérer de telles choses parmi les hommes, le Seigneur lui dit : « Donne-moi tout ce qui est à toi. » Aussitôt elle

1. Voir *le Héraut*, l. V., ch. IV à la fin.
2. Introït de la Trinité.

vida sa main, comme si elle eût été pleine, dans la main même de Dieu. Mais ce qu'elle avait donné lui apparut alors comme un joyau de grand prix, une sorte de collier en perles blanches, roses et pourpres, figurant l'humble et gratuite charité que celle-ci avait pratiquée envers tout le monde. Le Seigneur plaça ce joyau sur son cœur, et une merveilleuse et indicible suavité s'en échappa. « Tous ceux, dit le Seigneur, qui aimeront ce don de ma grâce spéciale, tous ceux qui, croyant à ma bonté, me remercieront humblement pour les âmes que j'ai admises à mon intimité, je leur ouvrirai mon cœur avec une tendresse spéciale. » Cependant celle-ci put encore admirer quatre lis qui entouraient le mystérieux joyau, et le Seigneur ajouta : « Ce sont les vierges qui m'ont fait pour toi cet hommage. »

CHAPITRE XXVI.

29. COMMENT ON PEUT RENDRE POUR ELLE DES ACTIONS DE GRACES A DIEU.

Une dévote personne avait l'habitude de représenter au Seigneur dans ses oraisons qu'ayant transféré l'esprit de Moïse en d'autres (Nombres, XI), l'esprit et la vertu d'Elie en son disciple Elisée, il pourrait bien communiquer aux sœurs l'esprit de sa servante (de qui ces choses sont écrites) et aussi ses vertus et sa grâce. Elle traitait de ces dons, pour ainsi dire, comme d'un héritage à recevoir par testament.

Une fois donc elle dit à Dieu dans le recueillement

et la prière : « Mon Seigneur Dieu, que dois-je faire maintenant ? » Le Seigneur lui répondit : « Je vais te découvrir l'objet de tes prières et de tes vœux. Mon amante, pour qui tu me rends si souvent des actions de grâces, avait des vertus insignes ; mais elle m'a plu surtout par les suivantes : renoncement complet à elle-même, parfaite union de sa volonté avec la mienne. Elle n'a réellement jamais voulu que l'accomplissement de ma volonté ; toutes mes œuvres, toutes mes décisions lui étaient agréables. Elle était aussi très compatissante, et portait avec tendresse secours et consolation aux âmes affligées. Elle aimait son prochain absolument comme elle-même ; jamais, dans tout le cours de sa vie, elle n'a cherché à lui nuire. Son cœur était calme et pacifique : jamais elle n'y a gardé ce qui aurait pu troubler mon repos en elle. J'attirerai donc avec plus de douceur et d intime suavité tous ceux qui l'aimeront à cause de moi. A ceux qui me loueront pour elle ou m'offriront des actions de grâces, ou me féliciteront d avoir élu et perfectionné une telle âme, je donnerai ce qui leur aura plu davantage en elle, et j'y ajouterai encore ce qui aura été l'objet de mes propres préférences.

« Quand celle-ci touchera à sa dernière heure et que je viendrai la prendre avec moi, vous qui préparerez alors vos cœurs pour recevoir ma grâce, et qui me remercierez des dons que je lui ai départis, vous serez exaucées selon vos vœux : les unes recevront des consolations spirituelles ; je donnerai à d'autres la lumière de l'esprit ou la ferveur de l'amour ; à d'autres encore, une sagesse discrète ou la doctrine pour instruire le prochain, ou l'avancement dans la

sainte Religion afin qu'elles servent d'exemple autour d'elles. »

Alors cette dévote personne demanda au Seigneur : « Et de quelle façon, Seigneur, pouvons-nous vous rendre grâces et louanges pour elle ? » Il répondit : « Remerciez-moi pour tous les biens que j'ai opérés, que j'opère encore en elle et que j'opérerai à jamais, spécialement pour les délices et l'agréable repos que j'ai goûtés dans son âme, pour ce torrent de félicité que j'y ai fait couler, pour les saintes opérations de mon Esprit et pour la parfaite liberté avec laquelle je pouvais prendre en elle mes délices. »

CHAPITRE XXVII.

DE LA RÉSURRECTION FUTURE [1].

CHAPITRE XXVIII.

30 DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS [2].

Le Seigneur lui dit encore : « Celui qui voudra me prier avec profit pour les captifs, prisonniers

1. Le chapitre xxvii de notre édition latine *de futura resurrectione* appartient au ch. ix de la 6e partie et concerne l'âme de l'abbesse Gertrude : c'est pourquoi nous ne l'avons pas inséré dans cette 5e partie.

2. Les deux chapitres xxviii et xxix manquent dans les grandes éditions et ne se trouvent à cette place que dans les éditions abrégées, manuscrites ou imprimées.

dans leurs corps ou prisonniers de leurs péchés, pourra le faire ainsi :

« 1° Par l'amour qui m'a retenu neuf mois captif au sein de la Vierge ;

« 2° Par l'amour qui m'a enveloppé de langes et de bandelettes ;

« 3° Par l'amour qui m'a livré garrotté aux mains des impies ;

« 4° Par les chaînes dont les juifs m'ont chargé pour me livrer au juge ;

« 5° Par les liens qui m'attachèrent à la colonne de la flagellation ;

« 6° Par les clous qui m'ont fixé à la croix ;

« 7° Par le suaire qui m'a enveloppé après la mort pour que je fusse mis au sépulcre ;

« Par l amour qui m'a enchaîné dans toutes ces circonstances, on peut demander que je délivre tel homme de ses chaînes ou de ses péchés. »

CHAPITRE XXIX.

31. COMMENT LE SEIGNEUR JÉSUS LA RECOMMANDA A SA MÈRE.

Une fois qu'elle venait de lire l'Evangile : « *Stabat juxta crucem* : Debout près de la croix » (Jean, XIX. 26), elle dit au Seigneur, dans un élan d'amour : « Recommandez-moi à votre Mère, ô Seigneur, comme vous lui avez recommandé Jean votre bien-aimé. » Aussitôt le Seigneur, acquiesçant à son désir, la remit aux mains de sa Mère, en disant : « Je vous

confie cette âme, ô ma Mère, comme je vous confierais mes plaies. Si vous me voyiez gisant blessé, devant vous, vous voudriez me pânser et me guérir ; ainsi caressez et consolez celle-ci dans toutes ses peines Je vous la confie, comme je vous remettrais le prix que je vaux. afin que vous ayez souvenir du prix auquel je l ai estimée, puisque je n ai pas refusé de mourir pour son amour. Je vous la recommande comme l'objet dans lequel j'ai placé toutes les délices de mon cœur, selon cette parole *: Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* » (Prov. VIII, 31). L âme dit alors : « O Seigneur. ne voulez-vous pas agir de même pour tous ceux qui vous désirent ? » Il répondit : « Oui, car je ne fais acception de personne. »

CHAPITRE XXX.

32. DE L'ADMIRABLE VIE DE CETTE VIERGE.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage quoiqu'il nous soit possible d'ajouter encore beaucoup de faits ; mais la prolixité ou la multiplicité de nos récits pourrait, ce qu à Dieu ne plaise, fatiguer le lecteur. Ce que nous avons écrit est peu de chose en comparaison de tout ce que nous avons omis. C'est pour la gloire de Dieu seul et pour l'utilité du prochain que nous publions ceci, parce qu'il nous semblerait injuste de garder le silence sur tant de grâces que celle-ci a reçues de Dieu, non tant pour elle-même, à notre avis, que pour nous et pour

ceux qui viendront après nous. Mais comme nous n'avons rien dit encore de la digne et admirable vie d'une si vénérable personne, il convient de la louer en quelque manière avant de terminer, afin de la présenter comme modèle à ceux qui voudront marcher sur ses traces.

Or cette moniale vénérable a gardé avec un grand soin la virginité (qu'elle avait vouée dès l'âge de sept ans), avec la parfaite pureté du cœur. Dès son enfance, elle s'était mise en garde contre le péché, à tel point que ses deux confesseurs attestèrent n'avoir jamais rencontré d'âmes aussi pures et innocentes, que celle-ci et sa sœur, la Dame abbesse. Aussi, après avoir entendu sa confession générale, le confesseur ne lui imposa-t-il, pour tous ses péchés, que la récitation du *Veni Creator*. Un autre, en pareille circonstance, lui donna pour pénitence le *Te Deum*. Le plus grand péché de son enfance, et elle ne se le rappelait qu'avec douleur, était d'avoir dit une fois qu'elle voyait un voleur dans la cour, tandis qu'il n'y en avait point. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais commis sciemment aucun autre mensonge. On l'assimilera donc en toute justice aux vierges qui suivent l'Agneau, puisqu'elle pourra le suivre pas à pas partout où il ira ; pour s'élever à cette sublimité de la gloire suprême, l'humilité indispensable ne lui a pas plus manqué que cette chasteté virginale, qui associe familièrement et délicieusement à l'Agneau.

On la comparera bien aussi à nos pères dans la religion puisque, pour l'amour du Christ elle a méprisé le monde dans sa fleur, et si bien embrassé la pauvreté qu'elle refusait même le nécessaire. Ce n'était qu'en vertu de l'obéissance qu'elle acceptait un

voile (d'une étoffe plus fine) ; ses autres vêtements étaient du tissu le plus commun ; ses tuniques étaient raccommodées et rapiécées dans tous les sens tandis qu'elle aurait pu s'en procurer d'autres au gré de ses désirs.

Elle posséda en perfection toutes les autres vertus de la vie religieuse : le renoncement à sa volonté propre, le mépris de soi, la prompte obéissance, le zèle de la prière et de la dévotion, l'abondance des larmes, l'amour d'une contemplation assidue. Elle avait tellement renoncé à elle-même et, dans cet oubli, s'était si bien absorbée dans le Christ, qu'elle usait peu de ses sens extérieurs, comme on le lit de saint Bernard. Aussi mangeait-elle parfois des œufs pourris sans même s'en apercevoir ; l'odorat de ses voisines le découvrit plusieurs fois. Quand elle mangeait avec les hôtes, elle refusait obstinément de toucher à la viande. Ceux qui connaissaient ses habitudes mettaient alors de la viande devant elle, et elle en mangeait sans le savoir ; mais le sourire des hôtes la ramenait à elle-même et elle s'apercevait alors de sa méprise.

Elle distribuait la doctrine avec une telle abondance que semblable maîtresse ne s'est jamais vue dans le monastère et que nous craignons fort, hélas ! qu'on ne l'y rencontre jamais plus [1]. Les sœurs se réunissaient autour d'elle comme auprès d'un prédicateur, pour entendre la parole de Dieu Elle était le refuge et la consolatrice de tous, et possédait par

1. La personne qui exprime cette crainte lorsque la renommée de sainte Gertrude était si grande au dedans comme au dehors du monastère, ne peut être que cette sainte elle-même. Les dons spéciaux de sainte Gertrude sont préférés à ceux de sainte Mechtilde dans le *Héraut*, liv. I, ch. III.

un don singulier la grâce de se faire ouvrir avec confiance les secrets des cœurs. Bien des personnes, non seulement dans le monastère, mais encore parmi les religieux et les séculiers, venaient de loin et attestaient qu'ils avaient été par elle délivrés de leurs peines. et ne trouvaient nulle part autant de consolation qu'auprès d'elle. Elle a dicté et enseigné un si grand nombre de prières que si elles étaient réunies, elles dépasseraient la valeur d'un psautier.

Elle fut tellement éprouvée par les douleurs et les infirmités qu'on est en droit de l'associer aux martyrs; de plus, elle mortifiait rigoureusement son corps pour obtenir le salut des pécheurs. Une fois, dans les jours qui précèdent le Carême, elle entendit le peuple chanter avec folie; embrasée du zèle de Dieu et touchée de compassion, elle parsema sa couche de morceaux de verre et d'autres objets cassés, pour offrir au moins à Dieu une réparation, et s'y roula jusqu'à en être déchirée et couverte de plaies; son sang ruissela de toutes parts, et la douleur l'empêcha longtemps de se coucher ou de s'asseoir.

Au temps de la Passion du Seigneur, elle était si émue qu'elle n'en pouvait parler sans verser des larmes. Souvent aussi, quand ses entretiens avaient pour sujet la Passion ou l'amour de Jésus-Christ, elle s'embrasait d'une telle ferveur que son visage et ses mains prenaient la couleur de l'écrevisse. Ceci nous porte à croire qu'elle a plus d'une fois, en esprit, répandu son sang pour l'amour du Christ.

Ainsi que ces hommes choisis, c'est-à-dire les apôtres, qui servaient Jésus-Christ jour et nuit, écoutaient ses enseignements pleins de douceur et jouissaient de sa présence, cette dévote disciple du

Christ contemplait Dieu face à face par les yeux de son âme, jouissait véritablement chaque jour de ses suaves entretiens et, comme une disciple et une fille chérie, était instruite par lui-même de tout ce qu'elle avait le désir ou la nécessité de savoir. Elle était en effet si intimement unie à Dieu et lui avait fait de sa volonté une offrande si parfaite, qu'après sa profession, ainsi qu'elle l'a rapporté elle-même, elle n'eut jamais en aucune circonstance, d'autre volonté que le bon plaisir de Dieu.

Les paroles de l'Evangile lui étaient une nourriture merveilleuse et excitaient en elle des sentiments d'une telle douceur que souvent, en les lisant au chœur, son enthousiasme l'empêchait d'achever et la faisait presque tomber en défaillance. La manière dont elle lisait ces paroles saintes était d'ailleurs si fervente qu'elle excitait la dévotion. De même quand elle chantait au chœur, elle était tout entière à Dieu; son ardeur l'enlevait à elle-même de sorte qu'elle manifestait quelquefois ses sentiments par ses gestes, étendant les mains ou les élevant vers le ciel. D'autres fois, comme ravie en extase, elle ne sentait pas le mouvement qu'on voulait lui imprimer et ne revenait qu'à grand peine aux choses extérieures.

Douée aussi de l'esprit de prophétie, elle annonça plus d'une fois l'avenir à certaines personnes. Une dame était en grande crainte pour son mari à qui ses ennemis préparaient une embuscade : ils voulaient l'attendre sur le chemin et le retenir prisonnier jusqu'à ce qu'il eût consenti à libérer leurs captifs. Cette dame vint se recommander à la servante du Christ qui lui répondit après avoir prié : « J'ai vu le Seigneur, sa main était dure

comme la corne et il disait : On ne peut blesser cette main ; de même ses ennemis ne pourront lui faire de mal. » Après cette réponse la dame prit confiance, parce qu'elle avait maintes fois reconnu la vérité des paroles de celle-ci, et elle retourna dans sa maison. Elle était à peine rentrée dans la ville, que les ennemis survinrent et assiégèrent le château, mais sans succès. La même dame recommanda une autre fois à la servante de Dieu la prospérité et le salut de son mari. dont les ennemis étaient nombreux ; elle répondit d'un ton prophétique : « Adversités et périls ne lui manqueront pas, mais de captivité et de blessure mortelle le Seigneur le préservera. » L'événement justifia la prophétie, car ce seigneur échappa souvent par miracle au danger d'être fait captif.

Maintenant que dirons-nous encore ? Ne peut-elle pas être comparée aux esprits angéliques ? Unie avec eux sur la terre par un lien d'étroite amitié, elle était rarement privée de leur présence, et il semble qu'elle ait exercé l'office dévolu à chacun de leurs chœurs. Ainsi elle ressemble bien aux Anges, dont le ministère est de servir, puisque sa charité complaisante et son commerce agréable ont donné aux malheureux sa compassion, aux pécheurs ses prières, aux tièdes le stimulant de ses corrections, aux ignorants ses sages leçons. A la manière des Archanges, elle servit à plusieurs de messager auprès de Dieu par sa miséricordieuse intervention. Ne ressemblait-elle pas aux Vertus, puisqu'elle fut un illustre modèle de toutes les vertus ? Et nous pouvons la comparer aux Puissances, car la majesté toute-puissante s'est remise bien souvent en sa puissance et lui a donné un grand pouvoir sur le démon. Un

jour même, il s'en plaignit, disant à quelqu'un, dans une apparition, que ses mérites et ses prières lui enlevaient tous les jours des âmes.

Elle mérite aussi place à côté des Principautés parce que, semblable à un prince de la céleste milice, elle s'est unie à sa sœur, la vénérable Dame Abbesse, pour gouverner le monastère au spirituel et au temporel avec une grande sagesse et régularité. On l'associe également sans erreur aux Dominations, puisqu'il est prouvé qu'elle fut maîtresse de ses affections et de ses actions. Oui, elle dominait ses sentiments, car elle les dirigeait tous vers Dieu ; elle dominait son cœur par une garde vigilante exercée sur lui ; elle dominait ses actions en les accomplissant toutes pour Dieu.

La sérénité et la pureté parfaite de son esprit peuvent lui donner le nom de Trône très tranquille et très délicieux du Seigneur. Remplie de la grâce divine, elle indiquait à quiconque venait l'interroger comment il fallait vivre et se conduire ; elle semblait alors rendre des oracles au nom de Dieu résidant en elle. Nous pensons même qu'elle ressemble aux Chérubins, car souvent plongée dans la source de la sagesse et pénétrant les profondeurs de la lumière, comme le soleil qui brille dans le temple de Dieu, elle a éclairé ceux qui venaient à elle par sa science et sa sagesse. Elle nous a souvent confié que pendant la psalmodie chantée ou récitée, son esprit recevait subitement du Seigneur l'intelligence de vérités inconnues pour elle jusqu'alors. Mais c'est surtout aux Séraphins qu'il convient de comparer cette vierge angélique. Si souvent unie sans intermédiaire à l'amour même qui est Dieu, si souvent serrée avec

tendresse contre son Cœur embrasé, elle devint avec lui un seul *esprit de feu.* Son langage était noble quand elle parlait de Dieu ; lorsqu'il s'agissait de l'amour, ses paroles devenaient si ferventes qu'elles embrasaient aussi ses auditeurs, d'où l'on peut dire que ses discours, à l'exemple de ceux d'Elie, *brûlaient comme une torche ardente* (Eccl. XLVIII, 1).

Nous avons écrit ces quelques lignes pour loüer sa vie et la comparer aux saints avec qui elle était si étroitement unie sur la terre qu'elle jouissait fréquemment de leur présence, surtout au jour de leur fête. Mais que personne ne pense qu'il est absurde de comparer à tous les saints une personne du temps actuel, où nous voyons déjà la fin des siècles, c'est-à-dire la lie de tous les vices et le dégoût de tout ce qui est bien. Saint Grégoire dit en commentant Ezéchiel : « Dieu daigne illuminer de plus en plus les hommes d'une connaissance supérieure et leur révéler davantage ses secrets ; avec le temps s'accroît l'intelligence des choses spirituelles ». Faisant intervenir ce passage de Daniel sur la fin des temps : « *La plupart passeront, et la science se multipliera* » (Dan. XII, 4), il dit encore : « Moïse en a plus connu qu'Abraham, les prophètes plus que Moïse, les apôtres plus que les prophètes ». C'est ce que David atteste de lui-même : « *Plus que ceux qui m'enseignent et plus que les vieillards j ai compris* » (Ps. CXVIII, 100). On lit dans les viès des Pères qu ils firent cette prophétie sur la dernière génération : les hommes de ce temps seront négligents ; mais ceux qui parmi eux seront parfaits vaudront mieux que nous et nos frères [1].

1. A la suite de ce chapitre, que l'édition vulgaire de Cologne

CHAPITRE XXXI.

32. ACTIONS DE GRACES POUR L'ACHÈVEMENT DE CE LIVRE.

BÉNI soit le Seigneur, Dieu de toute grâce, dont la volonté nous a donné de terminer ce livre, entrepris, non par la décision ou la présomption de celles qui l'ont écrit, mais d'après les conseils et les ordres de la Dame abbesse [2] et le consentement de leur Prélat.[1] La servante du Christ à qui fut inspiré et révélé ce qu'il contient, a lu elle-même, approuvé et corrigé ce livre. Voici comment le fait arriva :

Une nuit qu'elle était en prière, le Seigneur lui apparut, tenant ce livre ouvert dans sa main droite. Elle raconta cette vision aux deux personnes qui écrivaient, et les pria de lui montrer le volume. Elles refusèrent, craignant de l'affliger ; mais celle-ci eut une grande peine de leur refus et leur dit qu'elle ne se consolerait pas avant d'avoir lu leur manuscrit. La nuit suivante, étant encore en prière, elle vit la glorieuse Vierge Marie portant un bel enfant sur son bras. Elle se prosterna à ses pieds et lui exposa la

compte pour le 33ᵉ, cette édition en place un 34ᵉ qui n'est que l'abrégé de la 7ᵉ partie et que, pour cette raison, nous avons laissé de côté. Là s'arrêtent toutes les éditions abrégées.

1. Cette abbesse est Sophie de Mansfeld, qui prit le gouvernement après Gertrude de Hackeborn et ne le quitta pas avant 1298, année de la mort de sainte Mechtilde. Le Prélat est le Prévôt du monastère ou peut-être l'évêque d'Halberstadt.

(*Note de l'édition latine.*)

cause de sa tristesse. Mais la Vierge lui confia l'Enfant en lui disant : « Reçois mon Fils, le consolateur des affligés : il a le pouvoir d'adoucir ton chagrin. » Elle le prit avec joie et c'est à lui qu'elle exposa toute l'affaire : « Ne crains rien, lui dit le Seigneur ; c'est moi qui ai permis tout cela ; donc ce livre est mon ouvrage. Le don que tu as reçu vient de moi ; aussi réellement que tu as reçu de mon esprit, celles-ci ont été poussées par mon esprit à écrire et à poursuivre leur travail. Ainsi, ne crains rien, il n'y a pas de raison de t'affliger. C'est moi qui préserverai ce livre de tout dommage et de toute erreur. » Il mit son âme en grande assurance, il lui dit touchant l'exactitude de l'ouvrage : « Elles ont en toute vérité écrit d'après mon esprit tous les mots de ce livre ; ils brilleront à jamais dans leur couronne devant mes yeux. »

C'est ainsi que le Seigneur la délivra de son chagrin, et à partir de ce jour, on lui montra le livre selon son désir, et on lui en donna lecture, sans rien omettre, sauf le dialogue et le dernier chapitre. Et toutes les fois qu'il s'y rencontra un passage douteux, elle en référa au Seigneur, qui se fit alors le vrai correcteur de ce livre par l'intermédiaire de sa servante.

CHAPITRE XXXII.

DE TROIS BATTEMENTS DU CŒUR DIVIN LORSQUE LE SEIGNEUR EXPIRA [1].

Une interrogation fut posée au Seigneur pour savoir comment il avait si vite expiré après trois battements de son Cœur divin, ainsi qu'il a été dit dans ce livre [2]. Le Seigneur donna cette réponse : « A l'instant même où, dans l'allégresse de la très sainte Trinité, mon âme fut créée. cette adorable Trinité, l'embrassant dans son immense amour, se répandit en elle avec la plénitude de sa divinité. et lui fit don de tout ce qu elle possédait. Dieu le Père lui donna sa toute-puissance ; la personne du Fils, sa sagesse incréée ; le Saint-Esprit, toute sa bonté ou amour, en sorte que mon âme possédait par grâce tout ce que la Divinité possède par nature. Dans cette union même, ce divin et éternel désir qu'eut toujours la sainte Trinité d'unir la nature humaine à la divinité pour racheter l'homme, embrasa mon âme d'un ineffable amour pour l'accomplissement de cette œuvre. Comme, d'autre part, je connaissais pleinement et clairement, dans ma sagesse divine, la gloire de mon humanité, tout ce qui devait lui arriver et conséquemment le salut de l'homme dans toute son étendue,

1. C'est pour nous conformer aux meilleures éditions que nous donnons ici ce chapitre, qui ne se trouve pas dans les éditions abregées.

2. 1re Partie, ch. v.

j'en concevais une joie divine dépassant toute mesure. Le très bienveillant amour infus dans mon âme par l'Esprit-Saint la rendit si empressée, si préparée à sauver l'homme que le fardeau lui est doux et léger.

« Mais au moment où j'ai été conçu par l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire quand mon âme fut unie à mon corps, la toute-puissance dut modérer ce désir divin, la sagesse tempérer cette joie, l'onction du Saint-Esprit adoucir cette ferveur d'amour, afin que mon humanité conservât sa vie dans le temps. Cependant, à l'heure de ma mort, cette charité toute-puissante, sage et bienveillante, qui avait déjà si vigoureusement fait battre mon Cœur, céda la victoire à la divinité et donna libre cours à mon désir et à ma joie. Elle saisit mon Cœur d'un suprême et immense amour, et sépara mon âme d'avec mon corps. Aucun tourment dépassant même tout ce que l'esprit peut inventer ne m'eût sans cela donné la mort. »



SIXIEME PARTIE [1].

CHAPITRE I.

DE LA VIE ET DE LA MORT DE LA VÉNÉRABLE DAME ABBESSE GERTRUDE.

NOTRE abbesse, de très douce mémoire, Dame Gertrude, l'illustre et glorieuse lumière de notre Église, s'épanouit comme la rose dans toutes les vertus. Modèle de sainteté, ferme colonne de la vraie religion, elle fut la sœur selon la chair de la vierge dont nous parlons en cet écrit. Dès son enfance, sa sagesse et sa discrétion furent si merveilleuses qu'en la dix-neuvième année de son âge, l'élection la fit abbesse.

Elle gouvernait avec tant de mérite, de douceur et

1. Cette sixième partie, qui manque en beaucoup de manuscrits, fait un éloge pompeux de l'abbesse Gertrude de Hackeborn. déjà louée dans les ch I et II de la 5e partie, et dans le *Héraut* liv. V, c. II. Ce qui concerne cette illustre abbesse fut révélé en partie à sa sœur sainte Mechtilde, en partie à sainte Gertrude, et se trouve consigné dans leurs livres respectifs. Plusieurs faits ayant trait à ses vertus et surtout à sa maladie et à sa mort sont relatés en termes tellement semblables qu'ils semblent bien dus à la plume du même auteur.

(*Note de l'édition latine.*)

de prudence qu'elle s'attira la vénération et l'amour de tous ; elle se montrait gracieuse et aimable devant Dieu et devant les hommes. L'humilité de sa conduite et de ses démarches brillait dans ses paroles et dans ses œuvres. On la voyait souvent partager avec les sœurs les ouvrages les plus vils et les travaux communs. Parfois elle y arrivait la première, ou même travaillait seule jusqu'à ce que celles qui lui étaient soumises fussent attirées à l'aider par son exemple ou ses bonnes paroles Amante de la vraie pauvreté, elle éloignait d'elle-même et de celles qui lui étaient soumises toute superfluité dans les choses temporelles.

Elle prenait le plus grand soin des malades ; aucune occupation ne pouvait l'empêcher de passer un seul jour sans les visiter l'une après l'autre, pour s'enquérir avec sollicitude de leurs moindres désirs ; elle les servait souvent de ses propres mains, autant pour les distraire que pour les soulager. Aussi quand la vieillesse vint l'accabler d'infirmités, elle se faisait encore porter auprès des malades, et lorsqu il lui fut impossible de leur parler, son attitude et ses gestes leur manifestaient encore un sentiment fidèle de compassion qui les attendrissait jusqu'aux larmes. Elle était accessible à toutes, et les chérissait toutes d'un amour si maternel que chacune se croyait la plus aimée ; c'est à peine si l'on pouvait distinguer celles de ses filles qui lui étaient unies par les liens du sang. Ses manières étaient douces et aimables ; aussi lorsqu'elle avait adressé par devoir à quelque sœur une remontrance sévère, sans retard et au même lieu, elle lui adressait la parole avec autant d'amitié et de douceur que si la délinquante n'eût pas failli. Elle en agissait de même

lorsqu'au Chapitre la justice l'obligeait à réprimander avec vigueur ; le Chapitre fini, la sœur qui avait été reprise était sûre de trouver bon accueil. Il n'y avait aucune sœur, même parmi les plus jeunes, qui n'osât lui parler avec confiance. Jamais on ne la vit, jamais on ne l'entendit se montrer sévère sans motif raisonnable, ni contrister quelqu'une par une saillie de caractère. Pendant sa maladie, elle se montra douce et bienveillante, si gaie même et si patiente qu'elle égayait et réjouissait tous ceux qui venaient la visiter ou la servir.

Elle se délectait dans l'étude attentive des saintes Ecritures, elle s'y livrait le plus possible. Elle exigeait des sœurs non seulement l'amour des saintes lettres, mais aussi une étude capable de les fixer dans leur mémoire. C'est pourquoi elle se procurait pour son église, ou faisait transcrire par les sœurs tous les bons livres qu'elle pouvait trouver. Elle tenait beaucoup aussi aux progrès des jeunes filles dans les arts libéraux, disant que si le zèle de la science venait à se refroidir, on ne comprendrait plus la sainte Écriture, et que deviendrait alors le culte de la religion? Aussi obligeait-elle souvent les plus jeunes, moins formées aux lettres, à une étude plus assidue, surveillées par les maîtresses qu'elle leur donnait. Sa dévotion et sa ferveur étaient grandes pendant la prière, ses larmes tarissaient rarement. Son âme était si tranquille, son cœur si libre et si dégagé de tout souci que, souvent appelée à la fenêtre (du parloir) ou à d'autres affaires pendant l'oraison, elle retrouvait dès son retour toute la pureté de sa dévotion. Enfin elle s'était fait de la prière une telle habitude, que dans la vieillesse, malgré la défaillance de ses forces et même

de ses sens, puisqu'elle fut privée de l'usage de la parole, elle communiait encore avec le respect et l'abondance de larmes qu'on avait remarqués en elle tous les autres jours de sa vie. Lorsque les sœurs lui parlaient de Dieu, elle témoignait sa satisfaction en remerciant par l'expression de ses traits et par des signes de tête ; jamais elle ne fut assez absorbée par la maladie pour ne point manifester son contentement quand elle entendait un discours ou même seulement une parole sur Dieu. Elle voulait qu'on la conduisît souvent à la messe, et suivait avec tant de zèle et d'attention les heures canoniales qu'elle triomphait de l'assoupissement et de ses habitudes pour se tenir en éveil tout le temps qu'elles duraient.

La pureté de son cœur fut si grande dès son enfance qu'elle ne voulait pas entendre la moindre parole capable de la souiller. Que dire encore ? Tout ce qu'on peut imaginer de vertu, de science, de véritable esprit religieux, brillait en elle comme en un miroir. Très fervente dans son amour et sa piété envers Dieu, elle atteignit le plus haut degré de la tendresse et de la sollicitude à l'égard du prochain, et fut la première dans l'humilité et la mortification à l'égard d'elle-même. Avec les enfants, elle se montrait douce et indulgente, sainte et discrète avec les sœurs plus jeunes, très sage et prévenante avec les anciennes. Jamais on ne la trouvait inoccupée, car elle travaillait des mains dès qu'elle cessait de prier, d'instruire ou de lire. Enfin elle fut si vraiment grande, se gouverna elle-même et dirigea ses filles d'une manière si digne de louange que, si j'ose ainsi parler, elle n'eut point sa pareille dans le passé et ne l'aura jamais dans l'avenir.

Il y avait quarante ans qu'elle gouvernait notre monastère lorsqu'elle fut atteinte de nombreuses infirmités. Malade pendant plus d'une année, elle perdit ensuite l'usage de la parole. Sa pieuse sœur, qui craignait une fin prochaine, redoubla de ferveur dans ses prières afin que le Seigneur daignât disposer toutes choses d'une part selon son bon plaisir, de l'autre selon les besoins de cette âme. Mais elle fut tout à coup ravie dans le ciel où elle vit dans le miroir de la divine Providence que sa sœur la Dame Abbesse ne mourrait pas encore malgré cette maladie. Cependant l'armée des saints préparait déjà avec allégresse l'arrivée et la réception de cette grande épouse de Dieu.

La bienheureuse Vierge Marie, outre ses splendides ornements, se mettait aux mains des gants blancs comme la neige : sur l'un était brodé un aigle d'or, sur l'autre un lion également d'or. Ces gants symbolisaient l'âme que la bienheureuse Vierge Marie se disposait à accueillir solennellement et qui, sur trois points en particulier, peut lui être comparée : son innocence virginale n'est-elle pas aussi blanche que les gants de la Vierge, tandis que sa sublime et profonde contemplation est figurée par un aigle, et sa vigoureuse constance à triompher des vices, par un lion ?

Les Patriarches et les Prophètes préparaient des corbeilles d'or remplies de divers joyaux, indiquant par là qu'elle avait pourvu avec sagesse et fidélité aux besoins spirituels et temporels de tous ses subordonnés. Les Apôtres portaient devant eux pour lui faire honneur, de grands livres magnifiquement ornés, car elle avait distribué aux siens la saine doctrine, ce qui lui lui donnait les mérites d'un apôtre. Les Martyrs

avaient en main de resplendissants boucliers d'or dont ils devaient lui faire hommage à cause de son infatigable patience dans toutes les adversités, ce qui en faisait leur émule. Les Confesseurs étaient couverts de chapes splendides aux larges plis afin de lui faire cortège, car sa vie dans la sainte religion et ses saints exemples lui avaient acquis des mérites égaux aux leurs. Les Vierges dans leurs apprêts mettaient des auréoles et des miroirs, pour les offrir à la malade, en signe de son innocente pureté et pour rappeler la louable coutume qui la portait à examiner souvent sa vie au clair miroir des exemples de Jésus-Christ, afin de constater si elle arrivait à prendre plus ou moins la ressemblance de Dieu. C'est ainsi qu'elle avait mérité d'être réunie aux saintes vierges et d'occuper même un rang supérieur parmi elles.

CHAPITRE II.

DOUZE ANGES ASSISTENT LA MALADE.

Dans la suite, sa sœur, priant encore pour elle, vit son âme sous la forme d'une maison transparente, au milieu de laquelle Dieu était assis et rayonnait comme le soleil à travers le cristal. Le Seigneur dit : « De même que tu me vois sans obstacle à travers cette maison, ainsi tu peux me reconnaître en son âme, dans toutes les œuvres et les vertus qu'elle pratique actuellement, en particulier dans la patience, la bienveillance, la bonne humeur ; la grâce de Dieu lui a

départi ces dons plus encore que la nature. C'est moi qui opère ces vertus en elle et par elle. »

Puis elle vit autour de la couche de la malade douze anges députés à son service qui rapportaient sans cesse au Seigneur tout ce qui se passait autour d'elle, ainsi que ses vertus et les actions des personnes qui la servaient. A ses pieds étaient trois anges qui entretenaient sa patience ; elle en était si largement pourvue que les douze anges n'étaient pas trop nombreux pour en louer le Seigneur Dieu. A gauche trois archanges lui inspiraient la bonne volonté, les intentions, les saints désirs. A droite, trois anges du chœur des Trônes lui servaient la tranquillité, la mansuétude et la piété. A la tête, trois anges du chœur des Dominations s'emparaient de l'honneur, de la vénération et de la charité témoignés par les sœurs à la malade et les transportaient avec joie en présence du Roi suprême.

Mais sa sœur se reprocha comme un péché de demeurer si volontiers auprès d'elle, parce qu'elle craignait de céder en cela à un sentiment humain ; elle consulta donc le Seigneur qui lui répondit : « Tu n'as commis aucune faute. Ses sens, ses mouvements, tous les moyens de pécher lui ont été enlevés ; je l'ai mise en un état où sa vie ne peut en rien me déplaire. De plus, tu ne me trouveras en aucun lieu, si ce n'est au sacrement de l'autel [1], avec plus de vérité et de certitude qu'en elle et avec elle, et tu rencontreras en elle la conformité parfaite avec mes mœurs et mes vertus. Je me suis montré plein de bénignité, de mansuétude et

1. Le Seigneur déclara la même chose à propos de sainte Gertrude. (V. le *Héraut*, liv. I, ch. III.)

d'amabilité envers mes disciples et envers tous les hommes ; elle en agit de même à l'égard de ses sujets et de quiconque vient vers elle. J'ai enduré avec douceur, joie et patience toutes les injures et les peines qu'on m'a faites ; c'est ainsi qu'elle supporte d'un cœur doux et content les maladies et les douleurs. Dans mon extrême libéralité, j'ai distribué à mes bourreaux tout ce que je possédais ; ainsi avec la libéralité de cœur qui l'a toujours distinguée, elle donne maintenant tout ce qui lui appartient. »

CHAPITRE III.

QUE LE CHRIST JÉSUS SE REÇOIT EN ELLE-MÊME.

Une autre fois, comme elle devait communier, sa sœur pria le Seigneur de daigner se recevoir lui-même en elle et d'offrir à Dieu le Père un digne tribut de louange et d'actions de grâces, puisqu'elle ne pouvait parler. A quoi le Seigneur répondit : « Ne suis-je pas obligé d'agir ainsi ? Un voleur même le ferait s'il voulait se montrer juste ; il rendrait l'objet volé ou restituerait l'équivalent Je lui ai enlevé l'usage de la parole ; j'acquitterai par moi-même au centuple ce qu'elle ne peut donner. »

Il lui sembla que le Seigneur se tenait à la droite de la malade, revêtu d'un manteau d'or garni de fleurs vertes, et que la prenant avec amour entre ses bras, il lui donnait un baiser en disant : « Reçois-en des milliers de mille, ô mon épouse. » Le vêtement d'or du Seigneur figurait l'amour de son Cœur divin, et les

fleurs vertes, la fraîcheur et l'épanouissement des vertus qu'il avait pratiquées sur la terre. Une rose splendide brillait sur sa poitrine ; elle semblait aussi de couleur verte, mais tout enrichie de pierres précieuses ; la malade jouait avec cette fleur qui signifiait le complet abandon qu'elle avait pratiqué en toutes circonstances.

Le visage de la malade devint alors d'une si éclatante beauté, que celle-ci ne croyait pas en avoir jamais vu d'aussi splendide ; il laissait pour ainsi dire percer la beauté de l'âme invisible ; ses sourcils en particulier, bien dessinés, légèrement arqués, remettaient en mémoire la merveilleuse prévoyance qui avait présidé à toutes les dispositions de son gouvernement. Le rayonnant éclat de ses yeux rappelait le regard de miséricorde qu'elle dirigeait avec tant de compassion sur ses sujets en détresse, tandis que ses lèvres vermeilles redisaient les fréquents enseignements qu'elle faisait entendre à ceux qui vivaient sous sa crosse ou qui, de loin, venaient la consulter.

Une autre fois, sa sœur, après avoir communié, dit encore au Seigneur : « Je vous en conjure, ô Seigneur, souvenez-vous du zèle avec lequel votre servante amenait les sœurs, tantôt par caresses, tantôt par menaces, à pratiquer volontiers la communion fréquente. La maladie l'empêche maintenant de recevoir votre corps adorable, veuillez donc vous donner vous-même à elle par le moyen qui convient à votre royale libéralité. » Le Seigneur répondit : « Elle me possède comme Epoux ami fidèle et seul consolateur. — Comment peut-il être exact, reprit-elle, que vous soyez son seul consolateur, puisque son sourire dénote une certaine satisfaction quand elle reçoit des

autres un service ou un petit présent ? Ne semble-t-elle pas prendre encore plaisir aux choses terrestres ? » Le Seigneur répondit : « Mais ne remarques-tu pas que, lorsque vous faites le contraire de ce qu'elle demande, faute de comprendre ses signes, elle vous sourit cependant avec autant de bonté que si vous lui aviez fait grand bien ? Sache donc qu'elle est si fermement établie en moi que, devant tout ce qui arrive d'agréable ou de pénible, elle garde toujours la même attitude. »

Une autre fois encore qu'elle devait communier, cette même sœur vit le Seigneur Jésus sous la forme d'un beau et noble jeune homme, âgé d'environ douze ans. De son bras droit, il enlaçait son épouse et il lui disait : « Je t'ai pris la main droite, car je me fais ton coopérateur en toutes tes œuvres : je t'ai pris le pied droit, je me fais ton conducteur. Je te donnerai l'éclat d'une virginité perpétuelle ; la joie et l'allégresse pour compenser tes infirmités ; l'agilité parfaite au lieu du poids actuel de ton corps. Enfin tu jouiras de moi dans une éternelle félicité. »

CHAPITRE IV.

DE SON HEUREUX TRÉPAS.

A la fin donc, comme ce rayon de soleil descendait vers le couchant de la mort, et que cette brillante couronne de notre gloire s'inclinait déjà vers le tombeau, afin de la mieux préparer le Seigneur lui enleva pendant vingt-deux semaines l'usage de la parole,

d'une manière en quelque sorte miraculeuse puisqu'elle ne pouvait plus dès lors faire connaître ses besoins même par signes [1], et que cependant elle prononçait encore deux mots : « *spiritus meus* : mon esprit ». Elle se servit dès lors de ces deux mots pour tout exprimer. Il arriva plus d'une fois que, ne le comprenant pas, on fit tout le contraire de ce qu'elle voulait, et elle le supportait sans se départir de sa bonté et de sa patience admirables. Dieu habitait vraiment en elle et avec elle ; il la dirigeait entièrement selon son bon plaisir, par son très doux esprit. Comme elle ne faisait que répéter ces mots : « Mon esprit », sa sœur lui dit une fois : « Et qui donc est votre esprit ? ou bien à quel chœur des anges appartient-il ? » Aussitôt sa langue se délia, et elle put répondre : « Mon esprit est un séraphin [2]. »

Il y avait environ un mois qu'elle avait ainsi perdu la parole, lorsqu'un matin elle se trouva si mal qu'on la crut à l'agonie. Comme on lui donnait en hâte les dernières onctions en présence du convent rassemblé, le Seigneur Jésus apparut à plusieurs personnes, revêtu de la beauté que décrit saint Bernard, étendant les bras comme pour l'y recevoir, la regardant avec tendresse, et se plaçant toujours en face de la malade, de quelque côté qu'elle se tournât, comme s'il eût attendu l'heure de sa délivrance avec de véhéments désirs.

1. V. *le Héraut*, liv. V. ch. I.

2. C'est à dire mon esprit, mon âme est toute brûlante de l'amour de Dieu comme un séraphin.

CHAPITRE V.

SUITE

Le jour approchait, salué d'avance par tant de joyeux désirs, préparé par tant de dévotes prières, jour où elle entra vraiment en agonie. Le Seigneur parut venir en hâte à sa rencontre, ayant à côté de lui la bienheureuse Vierge Marie à droite, son bien-aimé disciple saint Jean l'Evangéliste à gauche. Les habitants de la cour céleste arrivaient en foule à leur suite et spécialement l'armée des vierges ; elle parut ce jour-là remplir la maison et se mêler au convent qui demeura toute la journée au lieu même où trépassait sa Mère. Les soupirs et les sanglots trahissaient la douleur des filles ; mais elles donnaient aussi à leur Mère de dévotes oraisons. Cependant le Seigneur Jésus semblait par ses gestes témoigner tant d'affection à la malade que l'amertume de la mort dut lui être bien adoucie. Quand on en fut dans la Passion à ces mots : *puis inclinant la tête, il rendit l'esprit* (Joan. XIX, 30), le Seigneur, comme s'il ne pouvait contenir davantage l'ardeur de son amour, s'inclina vers la mourante et, de ses deux mains, ouvrit au-dessus d'elle son propre Cœur.

CHAPITRE VI.

DU MOMENT MÊME DE SON HEUREUX TRÉPAS.

L'HEURE était près de sonner où l'Epoux céleste, royal Fils du Père tout-puissant, allait recevoir sa bien-aimée, délivrée de la prison terrestre de son corps après de longs soupirs. Elle allait reposer avec lui dans le lit nuptial de l'amour. Cette âme heureuse, cent fois heureuse, prit son essor avec un bonheur inestimable vers ce sanctuaire surexcellent, c'est-à-dire vers le Cœur très doux de Jésus-Christ, qui lui avait été ouvert avec tant de joie et de fidélité. Ce qu'elle entendit, ce qu'elle ressentit là, la part de béatitude que la surabondance de la miséricorde fit pénétrer en elle, après lui avoir donné le privilège spécial d'être transportée par un tel moyen, qui, parmi les mortels, pourra jamais l'imaginer? Avec quelles délices l'Epoux toujours brillant de jeunesse l'introduisit dans sa douce intimité, avec quels transports d'allégresse lui firent cortège ceux qui apportaient les couronnes de joie, quelles furent les louanges qui accompagnèrent cette glorification bienheureuse, la faiblesse humaine ne peut même tenter de le balbutier. Il ne reste donc qu'à chanter à Dieu, auteur de toutes choses, le cantique de jubilation et celui de l'action de grâces, en union avec les citoyens du ciel.

Lors donc que ce soleil éclatant qui avait rayonné au loin sur notre terre eut disparu, lorsqu'au regard

de la divinité, cette petite goutte d'eau fut rentrée dans l'abîme d'où elle était sortie, ses filles, restées dans la région des ténèbres, élevèrent les yeux de leur foi par le chemin de l'espérance, vers la béatitude de leur Mère. Leurs larmes sincères coulèrent abondantes ; mais elles prirent en même temps part aux joies célestes de leur Abbesse. Au milieu des tristesses de leur propre désolation, elles adressèrent à haute voix leurs louanges au ciel, et représentèrent leur abandon à leur tendre Mère en lui chantant le répons : *Surge virgo* [1]. Mais à ces paroles : « *Quæ pausas sub umbra Dilecti :* Toi qui reposes à l'ombre de ton Bien-Aimé, » on entendit la Dame abbesse répondre : « Il ne me suffirait pas de reposer à son ombre ; c'est dans le Cœur du Bien-Aimé que je repose avec douceur, sécurité et quiétude. »

Dans la suite la vierge du Christ étant un jour en prières, vit l'âme de sa sœur rayonnante de gloire. Saint Benoît le Père de l'Ordre, la précédait tenant la crosse d'une main, et entourant de son autre bras, avec amour et vénération, son heureuse fille, c'est-à-dire, l'âme de notre Abbesse. Il la conduisit ainsi jusque devant le trône de l'adorable Trinité où il chanta d'une voix sonore, sur une délicieuse mélo-

1. Répons de l'office de sainte Catherine : *Vierge, lève-toi et présente nos prières à ton Epoux, toi qui reposes à l'ombre de ton Bien-Aimé. * Du désert brûlant du monde, transporte-nous dans les jardins délicieux du paradis. ℣. Illustre fille de Sion, pour ton vêtement mortel, tu as été couverte de la toison de l'Agneau et ornée de la couronne de gloire.* Il est à propos de comparer ce passage et plusieurs de ceux qui précèdent avec la narration des mêmes faits dans le livre de sainte Gertrude, pour voir comment on évite ici à dessein tout ce qui se rapporte personnellement à cette sainte. (V. *Héraut*, liv. V, ch. I.)

die, le Répons : *Quæ est ista quæ processit sicut sol* [1], à la louange et à l'honneur de cette âme. Puis le Seigneur s'inclinant vers elle avec amour, lui dit : « Sois la bienvenue, ma fille très belle. » Mais elle toujours fidèle pria le Seigneur pour la communauté qui lui avait été confiée. Celle qui voyait ces choses lui dit ensuite : « Sœur bien-aimée, que voulez-vous mander à vos filles ? » Elle répondit : « Dites-leur d'aimer toujours de toutes leurs entrailles le Bien-Aimé de mon cœur et de mon âme, et de *ne préférer rien à son amour* [2] : bien plus, de ne rien préférer à son souvenir ». Celle-ci reprit alors : « Recommandez-nous toutes à Dieu, puisque votre sort est si heureux ! » Elle répondit : « Moi, je recommande mes filles pour leur obtenir le repos plein de douceur où je vis avec tant de sécurité, c'est-à-dire le très doux Cœur de Jésus-Christ. »

CHAPITRE VII.

COMMENT FUT SALUÉE CETTE AME BIENHEUREUSE.

Il sembla aussi à la servante du Christ qu'elle saluait en songe l'âme de sa sœur défunte par ces paroles : « Je te salue, épouse du Christ, dans l'amour

1. Répons de l'Assomption : « *Quelle est celle-ci qui s'avance comme le soleil et belle comme Jérusalem ? * Les filles de Sion l'ont vue et l'ont dite bienheureuse, et les reines l'ont louée. ℣. Et les fleurs des rosiers et les lis des vallées l'entouraient comme un jour de printemps.* »
2. Règle de saint Benoît, ch. IV, n° 21.

dont tu as brûlé lorsque tu as vu pour la première fois la face et la beauté de Dieu ton Créateur, dans la révélation de sa gloire. Je te salue, vierge du Christ, dans les délices que tu as goûtées lorsque tu as connu par une expérience complète l'amour inestimable dont Dieu t'a aimée de toute éternité. Je te salue dans l'éclatante beauté qui a brillé en toi lorsque tu as reçu de la main du Seigneur, ton Ami et ton Epoux, la parfaite récompense de toutes tes œuvres. » Quand elle eut achevé, elle se demanda comment elle avait osé saluer ainsi l'âme d'une personne non canonisée perplexe, elle interrogea le Seigneur, qui daigna lui répondre : « C'était convenable, tu as bien agi ; car elle est l'honneur de ma toute-puissance, l'éclat de ma sagesse et le charme de ma divine bonté. »

Une autre fois, elle vit cette âme faisant partie d'un chœur de danse, qui exécutait ses mouvements dans une gloire merveilleuse. Une parure de cheveux magnifiques relevait sa jeunesse et sa beauté. Le Seigneur Jésus, son noble et brillant Epoux, la tenait par la main et disait : « Ses cheveux sont dépassés en nombre par ses vertus ! »

Elle la vit encore un autre jour dans la gloire et lui demanda quelle récompense elle avait obtenue pour sa dévote coutume de réciter si souvent le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, surtout en la fête de la Résurrection. Pour réponse, elle montra à sa sœur les splendides vêtements verts dont elle était parée. D'innombrables étoiles d'or parsemaient ces vêtements, dont les coutures étaient garnies de perles blanches alternant avec de petites pierres de rubis. Alors celle-ci lui dit : « Puisque vous êtes dans l'abondance de tous les biens, dites-moi ce que vous voulez mainte-

nant donner à la sœur qui vous a servie avec tant de fidélité durant votre maladie. « Mettant aussitôt la main sur un de ces rubis, elle répondit : « Portez-lui cela de ma part. » Mais celle-ci répliqua : « Vous savez bien que je ne vois ici qu'en esprit ; je ne puis donc lui offrir cette pierre en réalité ». Elle répondit : « La couleur blanche qui apparaît sur la couture de mon vêtement signifie l'Humanité de Jésus-Christ qui était d'une suprême douceur et mansuétude ; la couleur rouge des rubis désigne la Passion de l'Agneau immaculé. Dis-lui donc de se confier en la miséricorde de Dieu, parce que je veux obtenir du Seigneur qu'il lui donne la mansuétude et la patience de souffrir pour lui toutes les contrariétés. »

CHAPITRE VIII.

COMMENT ELLE APPARUT LE TRENTIÈME JOUR APRÈS SON DÉCÈS.

Le trentième jour après sa mort, son âme apparut à la même dans une gloire nouvelle et suréminente. Les princes célestes l'entouraient de leurs bataillons comme d'un rempart ; ils avaient tous en main des cymbales dont la très suave harmonie accompagnait ce verset : *Louez Dieu sur les cymbales retentissantes* (Ps. CL, 5). Au milieu de ce concert, cette âme bienheureuse fut conduite devant le trône du Roi de gloire, où Jésus, son très doux amant, lui adressa ainsi la parole : « Sois la bienvenue, ma très chère. » A l'instant même, la divinité la pénétra

d'un sentiment très doux, c'est-à-dire qu'elle prit l'expérience de la manière dont la Toute-Puissance infiniment simple regarde et aime chaque créature, comme si elle l aimait à l'exclusion de toute autre. La plénitude de ses surabondantes délices la fit éclater en louanges à l'honneur de son Epoux, et elle chanta : « *Anima mea liquefacta est* : Mon âme s'est liquéfiée » (Cant. v, 6). Alors le chantre par excellence voulut rendre la pareille à sa bien-aimée en célébrant aussi ses louanges et il fit résonner du fond de lui-même, abîme de toute béatitude, commencement et fin de toute perfection, cette intonation qu'il donna sur un mode très mélodieux : « *O Gertrudis! ô pia!* » Toute la cour céleste continua l'antienne : « *Quam pium est gaudere de te, ô Gertrudis, prophetis compar!* O Gertrude, ô miséricordieuse, qu'il est pieux de se réjouir à ton sujet, ô Gertrude, émule des prophètes ! » Ces paroles la louaient spécialement d'avoir eu tant de foi sur la terre, et d'avoir tant joui des dons divins. Le texte suivant l'exaltait à cause de la doctrine spirituelle qu'elle avait distribuée à son monastère : « *Apostolis conserta*, etc. : Admise parmi les apôtres, perle des prélats, distinguée par ta foi et tes mérites, par la piété, la miséricorde et une charité ineffable, triomphe à jamais ici et devant Dieu[1] ! »

Alors sa sœur, celle qui voyait ces choses, lui dit : « Apprenez-moi donc, ô sœur très chère, ce qu'est la liquéfaction dont vous chantez : « *Mon âme s'est fondue.* » Elle répondit : « Lorsque l'amour de la divinité s'élance impétueux dans l'âme pour la pénétrer, il le fait avec une douceur si puissante qu'il

1. Paroles prises d'une Antienne de saint Martin.

devient impossible à la créature de le contenir. Son être alors se dissout et se liquéfie pour ainsi dire, afin de refluer ensuite vers la source d'où lui est venue cette grande béatitude. » Sa sœur reprit : « Priez pour vos filles qui vous entouraient d'un amour si fidèle sur la terre. — Je l'ai déjà fait et je le ferai sans cesse. — Que leur mandez-vous ? — Que la suavité de l'amour qui existe dans mon cœur remplisse aussi leurs cœurs et leurs sens ! » Celle-ci dit encore : « Qu'avez-vous reçu en arrivant au ciel ? » Elle répondit : « Le Seigneur Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur et mon amant, m'a prise en lui-même, et m'a remplie d'une ineffable joie. Il m'a revêtue de lui, il m'a nourrie de lui, il s'est donné à moi comme Epoux, et m'a honorée d'une gloire inénarrable. »

CHAPITRE IX.

DE L'ANNIVERSAIRE DE LA MÊME DAME ABBESSE.

En l'anniversaire de cette même Dame abbesse, de douce mémoire, pendant qu'on chantait aux Vigiles le Répons *Redemptor meus vivit*, sa sœur vit son âme qui, avec d'ineffables délices, tenait embrassé le Seigneur Jésus en personne, à qui elle chantait doucement ces mêmes paroles. Puis, l'inspiration divine apprit à celle-ci comment les âmes tressaillent dans les cieux d'une joie qui émane pour elles de l'Humanité de Jésus Christ ; comment aussi, lorsqu'on chante avec attention ces paroles ou d'autres ayant trait à la future résurrection des hommes,

ces âmes glorifiées en retirent un indicible bonheur parce qu'elles constatent leur véracité en les voyant accomplies pour l'Humanité de Jésus-Christ. Les élus, qui sont certains de leur propre résurrection, prient pour ceux qui psalmodient sur la terre afin qu'ils obtiennent d'avoir part à la même félicité. Elle apprit aussi que ces paroles dévotement chantées ont, par la foi, une vertu qui sanctifie même les corps afin de les préparer, eux aussi, à jouir plus dignement de la gloire [1].

Ensuite il lui sembla apercevoir Dieu le Père assis avec cette âme à une table royale, lui adressant les paroles les plus aimables et la comblant des plus flatteuses prévenances, comme si sa seule joie et ses uniques délices eussent été de faire festin avec elle. Le Seigneur Jésus ceint du baudrier, comme le jeune fils d'un empereur, servait à cette table divers mets assaisonnés de la douceur du Saint-Esprit. Toutes les personnes de la Congrégation venaient ensuite comme en procession et fléchissaient le genou avec grande révérence, pour offrir des coffrets d'ivoire, d'argent ou d'or, remplis de parfums merveilleux. Celles qui brillaient par la pureté du cœur apportaient les coffrets d'ivoire ; les plus ardentes à se dépenser pour le service de Dieu offraient ceux d'argent ; les coffrets d'or étaient aux mains des plus ferventes dans l'amour. Une multitude d'âmes vinrent aussi en grande joie rendre grâces pour leur délivrance à Dieu et à l'âme de celle à qui Dieu les avait données pour rehausser la gloire de sa fête. Ensuite toutes les

1. C'est cette première partie du chapitre qui, dans les éditions abrégées, forme le ch. XXXII, liv. V.

âmes de sa Congrégation, tant des Frères que des Sœurs, se rangèrent en cercle autour d'elle comme des chœurs de danse. Parmi ces âmes était celle d'un Frère, mort dans l'année ; celle-ci le vit revêtu d'une robe blanche ornée de dessins variés, ce qui désignait sa bienveillance, du moins elle le comprit ainsi, car ce Frère avait toujours eu le cœur très bon et une volonté disposée à tout [1]. Ces âmes chantaient joyeusement tout en menant leurs chœurs : « *O Mater nostra*, etc. : O notre Mère, » etc..., mais leurs voix pénétraient dans une longue trompette placée dans le Cœur du Seigneur Jésus pour ne produire toutes ensemble qu'une suave mélodie.

Le lendemain, pendant une messe célébrée encore pour l'âme de la même personne, ce désir vint tout à coup à l'esprit de celle-ci : Si j'étais une puissante reine, j'offrirais à Dieu sur l'autel. pour l'âme de ma sœur chérie, une image d'or richement ornée. A cette pensée, le Seigneur répondit : « Et que dirais-tu si j'accomplissais ton désir par moi-même dès maintenant sur-le-champ ? » Et le Seigneur apparut devant elle sous la forme d'un jeune homme resplendissant d'un éclat royal, ou plutôt divin, et il lui dit : « Me voici, prends-moi et va m'offrir selon ton désir. » Mais elle, le saisissant alors dans un transport ineffable de joie et de gratitude, le conduisit à l'autel. Le Seigneur Jésus s'offrit donc à son Père avec toutes ses vertus, pour accroître encore la beauté de cette âme ; il s'offrit avec la joie, la douceur et l'amour de son Cœur, pour augmenter sa joie et sa béatitude éternelles.

Ensuite cette âme bienheureuse, telle qu'une reine

1. Voir *le Héraut*, liv. V. ch. XI.

qui a puissance sur son époux, se précipita avec amour dans les embrassements de Dieu, puis le conduisit par le chœur à toutes les Sœurs disant à chacune : « Recevez le Seigneur des vertus et demandez-lui les vertus. » Alors celle qui voyait ces choses dit : « Ma sœur chérie, que désirez-vous le plus nous voir observer ? » Elle répondit : « Une humble soumission, une aimable charité mutuelle, une fidèle attention à Dieu en toutes choses. » Puis elle ajouta : « Oui, donne à l'amour ton cœur tout entier et aime tout le monde ; alors l'amour de Dieu et de tous ceux qui ont jamais aimé Dieu sera tout à toi. De même, si tu es humble, l'humilité du Christ et de tous ceux qui se sont humiliés pour son nom t'appartiendra réellement Et si tu fais miséricorde à ton prochain, la miséricorde de Dieu et de ses saints sera également en ta possession, et sache qu'il en est ainsi de toutes les autres vertus. »

De quoi Dieu soit béni en ses dons et en toutes ses œuvres.

SEPTIEME PARTIE.

CHAPITRE I.

DES DERNIERS MOMENTS DE SŒUR MECHTILDE, VIERGE, MONIALE DE HELFTA.

Cette humble et dévote servante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cette tendre mère et douce consolatrice de nous tous, sur qui nous avons écrit ce petit livre, après avoir passé jusqu'à la cinquante-septième année [1] de sa vie dans la Religion qu'elle avait embrassée, y pratiquant toutes les vertus à leur plus haut degré, fut saisie, trois années durant, de douleurs continuelles qui l'acheminèrent vers sa fin.

En effet, l'avant-dernier dimanche (après la Pentecôte) *Si iniquitates* [2], comme l'élue de Dieu venait de recevoir pour la dernière fois avant sa mort le vivifiant sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, une personne appliquée à Dieu en grande dévotion vit Notre-Seigneur Jésus-Christ debout devant la

1. Les trois dernières années doivent être comptées dans le nombre total de cinquante-sept Sainte Mechtilde mourut en 1298.

2. Premier mot de l'Introït de ce dimanche alors avant-dernier, de notre temps xxiie dimanche.

13***

malade et lui disant avec beaucoup de tendresse : « Honneur et joie de ma divinité, couronne et récompense de mon humanité, délices et repos de mon esprit, veux-tu venir maintenant et ne plus demeurer qu'avec moi ? Ne serait-ce pas satisfaire ton désir et le mien ? » A quoi elle répondit : « Mon Seigneur Dieu, plus que mon salut, je désire votre gloire. C'est pourquoi, je vous en conjure, permettez que j'acquitte encore dans les souffrances tout ce que moi, faible créature, j'ai négligé pour votre louange » Le Seigneur accepta favorablement cette réponse et dit : « Parce que tu as fait ce choix, tu auras encore ce trait de ressemblance avec moi : j'ai accepté et subi volontairement les souffrances de la croix et la mort pour la gloire de Dieu le Père et pour le salut du monde. De même que toute ma souffrance a traversé le divin cœur de mon Père, ainsi tes souffrances et ta mort pénétreront au plus profond de mon cœur et contribueront au salut du monde entier. »

CHAPITRE II.

COMMENT ELLE FUT APPELÉE PAR LE SEIGNEUR JÉSUS.

Une autre personne entendit aussi que le Seigneur l'appelait en ces termes : « Viens, mon élue, ma colombe, mon champ fleuri, où je trouve tout ce que je désire, mon beau jardin, où mon Cœur goûte toutes ses délices, où fleurissent les vertus, où s'élèvent les arbres des bonnes œuvres et coulent les eaux des dévotes et ferventes larmes, jardin qui fut toujours

ouvert à toutes mes volontés. C'est en toi que je me retire quand les pécheurs irritent ma colère ; c'est de ton eau que je m'enivre pour oublier les injures qui me sont faites.

CHAPITRE III.

COMMENT ELLE EST DIVINEMENT AVERTIE DE RECEVOIR L'ONCTION.

Le Seigneur s'adressa à l'esprit d'une personne qui était en prière, et lui donna la charge d'avertir celle-ci de se préparer à recevoir le sacrement de la très sainte Onction. Cette personne devait lui assurer, toujours de la part de Dieu, qu'après la réception de ce sacrement salutaire, celui qui est le plus vigilant des amis la placerait dans son sein afin de la mettre à l'abri de toute faute. Ainsi le peintre veille avec soin sur le tableau qu'il vient d'achever pour le préserver de toute poussière.

[Il fut également révélé à une autre personne [1] que le Seigneur voulait qu'on lui donnât l'Extrême-Onction ce jour-là même. La malade connut par cette personne la volonté de Dieu ; et comme elle avait toujours été humblement soumise en tout à ses supérieurs, elle laissa cette affaire à leur bon plaisir, sans essayer de leur donner la moindre impulsion ; elle s'en remit à la divine Providence qui n'abandonne jamais ceux qui

1. Cette personne est sainte Gertrude d'après le *Héraut*, l. V, ch. IV.

espèrent en elle. Les supérieurs, qui la tenaient en grande vénération, ne doutaient pas qu'elle ne sût parfaitement à l'avance le moment où il plairait au Seigneur qu'elle reçût ce sacrement : aussi, voyant qu'elle n'insistait pas et qu'il n'y avait aucune urgence, ils différèrent pour ce jour-là l'administration du sacrement. Toutefois le Seigneur vérifia encore ce mot de l'Evangile : *Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront pas* (Matth., xxiv, 35) ; et il confirma en cette manière la parole des deux témoins dignes de foi. La seconde férie, avant les Matines, M** d'heureuse mémoire, fut saisie tout à coup de telles douleurs qu'on la crut à ses derniers moments. On appela alors les prêtres en hâte, et ils lui donnèrent l'Extrême-Onction. Si donc elle ne fut pas administrée le jour même, selon la volonté manifestée par Dieu, elle le fut du moins avant le lever du jour suivant [1].]

CHAPITRE IV.

QUE LES SAINTS LUI DONNÈRENT LE FRUIT DE LEURS MÉRITES AU MOMENT DE L'ONCTION.

Il fut révélé à trois personnes que le Seigneur lui-même était là, sous la forme d'un noble fiancé, pour administrer à son élue ce sacrement de

1 Ce qui est entre les crochets [ ] est tiré de la vieille édition allemande de 1505 et conforme du reste à ce qui se lit dans le *Héraut*, liv. V, ch. iv.

vie. L'une d'elles [1] vit au moment où le prêtre faisait l'onction sur les yeux de la malade, que le Seigneur dirigeait vers elle un regard qui résumait toute la tendresse dont son Cœur divin avait jamais été ému pour elle. Puis, dans un rayon de lumière divine, il se tourna vers elle pour lui communiquer toute la splendeur de ses yeux très saints, avec toutes leurs opérations. Il semblait alors découler des yeux de la malade une huile embaumée produite par la surabondante miséricorde de Dieu. Ceci donna à entendre que le Seigneur accorderait largement le secours de sa consolation par les mérites de celle-ci, à tous ceux qui l'invoqueraient avec confiance. Ce don, elle l'avait mérité par sa bienveillance et ses sentiments de charité envers tous.

Lorsqu'on lui fit les autres onctions, le Seigneur lui communiqua pareillement les actions qu'il avait accomplies par chacun de ses membres. Mais, à l'onction des lèvres, cet amant jaloux donna à son épouse un baiser de sa bouche plus doux que le miel ; il lui communiqua en même temps tout le fruit, c'est-à-dire tous les mérites de sa bouche sacrée.

Aux Litanies, comme on récitait cette invocation : « Vous tous, saints chérubins et séraphins, priez pour elle, » elle vit les séraphins et les chérubins s'écarter, pour ainsi dire, avec grande révérence et allégresse afin d'offrir parmi eux la place qui convenait à cette élue de Dieu. Ils estimaient sans doute qu'elle avait mené sur la terre, dans la pratique de la sainte virginité, une vie non seulement angélique,

1. Cette personne est sainte Gertrude d'après le *Héraut*, liv. V, ch IV

mais plus élevée encore, car elle avait puisé avec les chérubins à la source même de toute sagesse les eaux de l'intelligence spirituelle, et avait embrassé des étreintes de son amour, comme les ardents séraphins, celui qui est *un feu consumant* (Deut., IV, 24). Aussi ces esprits, plus proches que toutes les créatures de la divine Majesté, lui donnaient place au milieu d'eux.

A mesure que chaque saint était nommé à son tour dans les Litanies, il se levait joyeux avec un profond respect et fléchissait les genoux en déposant ses mérites dans le sein de Dieu, comme un riche présent dont le Seigneur faisait cadeau à sa bien-aimée pour accroître sa gloire et son bonheur.

Quand l'onction fut terminée, le Seigneur prit la malade avec tendresse entre ses bras et l'y soutint pendant deux jours, de telle sorte que la plaie de son très doux Cœur était appliquée contre la bouche de la malade, qui semblait tirer de là sa respiration et renvoyer aussi son souffle dans le Cœur divin.

CHAPITRE V.

DE LA GRANDEUR ET DE LA FERVEUR DE SON ZÈLE POUR TOUS LES HOMMES.

Elle allait donc sonner l'heure joyeuse de son bienheureux trépas où, après les fatigues de tant de maladies, le Seigneur avait décrété de donner à son élue le tranquille sommeil de l'éternel repos. En

la troisième férie [1], veille de sainte Elisabeth, avant None, il devint évident qu'elle entrait en agonie. Le convent s'assembla avec dévotion ; il attendait tristement le départ de cette sœur bien-aimée, et il lui donnait le secours des prières d'usage L'une des sœurs, ravie dans un ardent transport de dévotion, vit son âme sous la forme d'une élégante jeune fille qui se tenait devant le Seigneur et lançait le souffle de sa respiration par l'ouverture de la plaie sacrée jusque dans son Cœur très doux. Le Cœur divin, sous l'impulsion de sa bonté et de sa tendresse sans bornes à chaque respiration qu il recevait ainsi, répandait les flots de grâce dont il débordait sur toute l'Église et spécialement sur les personnes présentes. Celle qui voyait ces choses comprit qu'il en était ainsi parce que la bienheureuse malade, par un don de Dieu, entretenait une dévote intention et un zèle fervent pour tous, vivants et morts. Le Seigneur, en vue de ses mérites, fit alors une large distribution des dons de sa grâce.

1. D'après l'édition de Lansperg des *Révélations de sainte Gertrude*. liv. V, ch. IV. il faudrait lire la férie quatrième, c'est-à-dire mercredi, veille de sainte Elisabeth . mais les autres éditions donnent la férie troisième, c'est-à-dire mardi, ce qui concorde mieux avec les autres indications et donne l année 1298 pour celle de la mort de sainte Mechtilde.

CHAPITRE VI.

COMMENT LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE PRIT SOIN DE LA CONGRÉGATION QU'ELLE LUI RECOMMANDA.

Pendant qu'on chantait l'antienne *Salve Regina*, aux paroles : *Notre avocate*, l'élue de Dieu, s'adressant à la Vierge Mère, lui recommanda tendrement ses sœurs qu'elle allait quitter, la priant de vouloir bien, à cause d'elle, les prendre en plus grande affection.

Comme elle s'était montrée, pendant sa vie, avocate bienveillante et toujours disposée à soutenir la cause de ses sœurs, elle demandait qu'après sa mort, la Mère de miséricorde daignât se montrer perpétuelle médiatrice et avocate de la Congrégation. La Vierge très pure fit aussitôt droit à cette demande, avec une merveilleuse tendresse, et, pour en donner la preuve, elle étendit ses nobles mains sur celles de la malade, comme pour recevoir de ses mains mêmes la Congrégation dont elle venait de lui confier le soin.

CHAPITRE VII.

D'UNE VAPEUR QUI PARAISSAIT SORTIR DES MEMBRES DE LA MALADE, ET DE DIVERSES PRIÈRES RÉCITÉES AUPRÈS D'ELLE [1].

On récita ensuite l'oraison ; *Ave Jesu Christe*. A ces mots : « *Via dulcis* : Douce voie », le Seigneur Jésus, époux des âmes aimantes, parut répandre les richesses de sa divinité sur le chemin qu'allait parcourir son épouse, afin de l'attirer plus doucement à lui. Comme le convent avait répété les prières auprès de la malade jusqu après l'heure de None et qu'elle semblait reprendre un peu de vie, on lui demanda si les sœurs pouvaient aller prendre leur repos. La malade répondit : « Elles peuvent y aller. »

Elle passa donc toute cette journée en agonie, ne disant que ces mots : « O bon Jésus ! O bon Jésus ! » manifestant ainsi qu'elle avait au plus profond de son cœur celui dont le nom revenait sans cesse sur ses lèvres, au milieu des cruelles douleurs dont ses gestes attestaient la violence.

Cependant les sœurs lui faisaient chacune leurs recommandations, lui confiant leurs besoins et ceux de leurs amis. Elle ne pouvait déjà plus parler et disait seulement à voix basse : « Volontiers », ou bien :

1. Ce chapitre VII ne se trouve pas dans les manuscrits latins, mais seulement dans l'édition allemande de Leipzig, 1505, d'où nous l'avons pris. Il se trouve presque mot à mot dans le *Héraut*, liv. V, ch IV.

« Oui ». Elle montrait ainsi dans quel sentiment elle présentait toutes leurs requêtes à Dieu son Bien-Aimé. Au dernier moment, ne pouvant plus parler du tout, elle continua toutefois d'exprimer la tendresse dont elle était animée envers ses sœurs et ses amis spirituels, en levant amoureusement ses yeux ou ses mains vers le ciel.

La même personne qu'on a déjà indiquée [1] vit s'élever des membres les plus souffrants de cette bienheureuse malade une sorte de vapeur légère qui pénétrait son âme, la purifiait, la sanctifiait et la préparait à la béatitude éternelle. Mais la susdite personne se proposa de tenir sa vision secrète pour ne pas se faire remarquer. On verra, par ce qui va suivre, combien cette réserve était contraire à la volonté de Dieu, dont *c'est la gloire de révéler les discours* (Tob., xii, 7), et qui a dit dans son Evangile : « *Ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits* » (Matth., x, 27).

En effet, pendant les Vêpres, cette élue de Dieu, dame Mechtilde, d'heureuse mémoire, sembla de nouveau si près d'expirer que le convent, subitement rappelé du chœur, omit les suffrages pour réciter auprès de la malade les prières d'usage. Mais pendant ce temps la personne susdite, malgré l'application de ses sens intérieurs, ne put rien apercevoir des gestes de Dieu à l'égard de son élue. Il lui fallut d'abord rentrer en elle-même, reconnaître sa faute, et l'effacer par la douleur et le repentir ; puis elle promit à Dieu de révéler, pour sa gloire et pour la

1. Sainte Gertrude, comme le rapporte le *Héraut*, liv. V, ch. iv.

consolation du prochain, tout ce qu'il consentirait encore à lui manifester.

Après Complies, on crut la mort imminente pour la troisième fois. Alors la même personne, ravie en esprit, aperçut encore l'âme de la malade sous la forme d'une gracieuse et aimable jeune fille, ornée de nouvelles parures par les souffrances qu elle avait endurées ce jour-là. Dans un rapide élan, elle se jetait au cou du Seigneur Jésus, son Epoux, elle le serrait dans une amoureuse étreinte, et, comme une abeille qui butine de fleur en fleur, elle recueillait une volupté spéciale dans chacune des plaies du Seigneur.

Pendant la récitation du répons : *Ave sponsa*, etc., la Reine des vierges, la rose sans épines, Marie, Mère de Dieu, s'avança pour préparer de plus en plus l âme de la malade à jouir des délices de la divinité. Alors le Seigneur Jésus s'empara, pour ainsi dire, des mérites de sa Mère immaculée et de la dignité qu'elle seule possède d'être Mère et Vierge tout ensemble, il en forma une sorte de joyau enrichi de pierres brillantes, qu il suspendit au cou de la malade, en lui donnant comme à sa Mère virginale le privilège spécial d'être nommée vierge et aussi mère parce que, dans un chaste amour, elle avait enfanté la constante mémoire du Seigneur dans le cœur de plusieurs.

CHAPITRE VIII.

LE CHRIST SALUE CETTE AME BIENHEUREUSE D'UNE MANIÈRE ADMIRABLE.

Les Matines étaient déjà commencées dans la nuit de sainte Elisabeth, lorsque les traits de l'élue s'altérèrent complètement. On n'attendit plus que son dernier soupir. Les Matines furent interrompues et le convent se réunit en hâte autour d'elle selon la coutume. Alors brillant de l'éclat de sa vertu divine, le Seigneur apparut sous la forme d'un fiancé, couronné de gloire et d'honneur, orné de l'éblouissant éclat de sa divinité. Avec une exquise tendresse, il adressa ainsi la parole à la malade : « Maintenant, ô ma bien-aimée, je vais t'exalter devant tes proches, c'est-à-dire en présence de la Congrégation qui m'est chère. » Ensuite il salua cette âme bienheureuse en vérité, d'une manière mystérieuse et admirable supérieure à l'intelligence humaine, inouïe depuis le commencement des siècles ; il la salua par toutes les plaies de son corps sacré dont on dit que le nombre s'élève à cinq mille quatre cent quatre-vingt-dix [1]. De chacune de ces plaies émanaient simultanément une douce harmonie, une vapeur bienfaisante, une abondante rosée et une agréable lumière. Le Seigneur qui se dérobait pour ainsi dire sous ces formes diverses, appelait l'âme et la saluait comme en passant.

1. V. Ire partie, ch. XVIII, 29, et le *Héraut*, l. IV, ch. XXXV.

Or, cette douce harmonie qui surpassait celle des orgues les plus parfaites rappelait toutes et chacune des paroles que l'élue de Dieu avait, durant sa vie, adressées à Dieu pour sa propre consolation ou en vue de Dieu à son prochain, pour lui être utile. Ces paroles qui avaient fructifié au centuple dans le Cœur divin, revenaient à l'élue comme une récompense, par chacune des plaies de Jésus-Christ.

La merveilleuse vapeur signifiait ses désirs de la gloire de Dieu et du salut de l'univers, en vue de Dieu et suivant les propres désirs de Dieu : ces désirs avec leur multiple effet étaient aussi donnés en récompense à l'élue par les plaies du Seigneur.

La rosée abondante exprimait son amour pour Dieu et pour la créature, à cause de Dieu. Par les plaies du Seigneur, cet amour revenait fortifier son âme et lui procurer d'ineffables délices.

Enfin la lumière resplendissante signifiait les souffrances du corps et de l'âme qu'elle avait supportées depuis son enfance jusqu'à ce jour. Ces souffrances dépassaient la capacité naturelle de la créature ; ennoblies par leur union à la Passion de Jésus-Christ, elles conféraient la sainteté à l'âme élue, et l'adaptaient à la clarté divine.

Toutefois l'élue, ayant goûté un certain repos dans la jouissance de ces délices célestes, ne mourut point encore cette fois, mais aspira de nouveau aux biens supérieurs que lui préparait son divin Amant. Cependant le Seigneur répandit avec largesse la rosée de sa divine bénédiction sur toutes les personnes présentes en disant : « Mû par ma propre bénignité, j'ai ressenti en moi-même une grande joie dans mon amour, en voyant tous les membres d'une communauté

qui m'est si chère assister à l'admirable transfiguration que j'ai subie tout à l'heure. Elles en recevront autant d'honneur dans les cieux, devant tous mes saints, qu'en ont eu mes trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, choisis de préférence aux autres apôtres pour témoins de ma transfiguration sur la montagne. »

La personne qui avait cette vision dit alors : « Seigneur, de quoi peut servir cette douce bénédiction et cette abondante effusion de grâces aux personnes qui ne les goûtent pas intérieurement ? » Il répondit : « Lorsqu'un homme reçoit de son maître la concession d'un verger abondant en fruits, il ne peut connaître le goût de tous ces fruits avant le temps de leur maturité. Ainsi lorsque je répands sur quelqu'un les dons de ma grâce, cette personne n'en perçoit aucune délectation intérieure avant d'avoir brisé, par la pratique des vertus extérieures, la dure écorce de la délectation terrestre, sous laquelle elle mérite enfin de trouver et de goûter l'amande de la suavité intérieure. » Cependant, après avoir reçu cette salutaire bénédiction du Seigneur, le convent retourna au chœur pour achever les Matines.

CHAPTIRE IX.

LA SAINTE TRINITÉ ET LES SAINTS SALUENT L'AME.

Pendant le chant du douzième répons *O lampas*, l'âme de la malade apparut intercédant avec ferveur pour l Eglise, en présence de la très sainte Trinité. Dieu le Père la salua en chantant avec douceur ces

paroles : « *Ave, electa mea !* Salut, ô mon élue, que les exemples de ta sainte vie font nommer lampe de l'Eglise, car tu répands des torrents d'huile, c'est-à-dire des flots de prières, sur toute la surface du monde. »

Le Fils de Dieu entonna doucement à son tour : « *Gaude, sponsa mea* : Réjouis-toi, ô mon épouse, qui es nommée en vérité remède de la grâce, *medicina gratiæ*, car tes saintes prières mériteront une grâce abondante à ceux qui l'avaient perdue. »

Ensuite l'Esprit-Saint chanta : « *Ave, immaculata mea* Salut, immaculée ; tu seras appelée aliment de la foi, *nutrimentum fidei*, car la foi sera augmentée et entretenue en tous ceux qui croiront pieusement aux œuvres spirituelles et cachées que j'ai opérées en ton âme. »

La toute-puissance du Père lui communiqua ensuite le pouvoir de garder en sécurité ceux qui, effrayés encore par l'humaine fragilité, n'osent pas se confier pleinement à la bonté divine. L'Esprit Paraclet, qui est appelé *feu consumant*, lui communiqua le pouvoir de puiser dans la charité divine les ardeurs nécessaires aux tièdes. Enfin le Fils de Dieu lui concéda, en union de sa très sainte Passion et mort, de guérir ceux qui languissent dans le péché.

Alors la multitude des saints anges l'éleva avec honneur devant Dieu et chanta à haute voix : « *Tu Dei saturitas*, etc. : Tu es le rassasiement de Dieu, olivier chargé de fruits, dont brille la pureté et resplendissent les œuvres. » Par les mots : *dont brille la pureté*, les anges louaient spécialement ce repos tranquille que le Seigneur avait daigné prendre en son âme. Les mots suivants : *dont les œuvres resplendissent*, célé-

braient spécialement l'intention très pure et digne de louange qui dirigeait toutes ses actions. Enfin tous les saints se mirent à chanter : « *Deus palam omnibus revelavit justitiam*, etc. : Dieu a manifesté devant tous sa justice, » etc.

CHAPITRE X.

LE SEIGNEUR PRÉPARE MERVEILLEUSEMENT CETTE AME A LA GLOIRE FUTURE.

PENDANT la Préface de la grand'messe, Jésus, comme un époux brillant de jeunesse, revêtu de la splendeur d'une gloire nouvelle, prit avec une infinie tendresse entre ses mains si délicates le menton de son épouse, dont il tourna le visage contre sa face divine, de telle sorte qu'il semblait aspirer directement le souffle de la malade dans sa divinité. Il plaça aussi ses yeux divins en face des yeux de la malade, et les illumina du merveilleux rayon de sa divinité. Il béatifia donc, pour ainsi dire, cette âme en l'illuminant et la sanctifiant dans la foi ; il la préparait ainsi à la béatitude de la gloire future.

Cependant la personne[1] qui voyait en esprit toutes ces choses, comprit que celle-ci ne serait pas enlevée avant que la vertu divine eût consumé et anéanti complètement toutes ses forces : semblable à une goutte d'eau mêlée à un vin généreux, elle devait

1. Sainte Gertrude, qui eut les autres visions de cette dernière partie sur sainte Mechtilde.

prendre cette saveur qui fait défaut à toute nature humaine, et se plonger dans l'abîme de la béatitude, afin de devenir un seul esprit avec Dieu. Le convent récita donc auprès d'elle pour la cinquième fois les prières accoutumées, et elle ne s'envola point.

Après Tierce, la malade étendit les jambes et plaça ses pieds comme ceux du Seigneur crucifié le pied droit croisé sur le gauche. Une des personnes qui l'assistaient replaça ce pied à côté de l'autre; mais elle le retira avec vigueur et le croisa de nouveau sur le pied gauche. Elle manifestait ainsi qu'elle n'agissait pas au hasard, mais par un sentiment de dévotion, afin que, portant jusque dans l'attitude de son corps la ressemblance de son unique Bien-Aimé, elle méritât de lui devenir semblable dans la gloire. En reconnaissance du crucifiement que le Seigneur avait subi pour son amour à la sixième heure, quand il fut attaché par les pieds et les mains, au milieu de cette sixième heure, elle étendit volontairement ses pieds, et offrit ainsi un sacrifice de louange. Alors le Seigneur, comme un ami plein de tendresse, parut ranimer par ses caresses les membres à demi morts de la malade.

CHAPITRE XI.

COMMENT ELLE S'ENVOLA ET FUT REÇUE DANS LE CŒUR DIVIN.

L'HEURE si désirée était enfin arrivée : déjà dépouillée, pour ainsi dire, de tout ce qui est de

l'homme, parfaitement disposée au gré de son Bien-Aimé, cette tendre épouse allait quitter la prison de la chair pour entrer dans la chambre nuptiale de son royal Epoux. On venait de se lever de table. La Mère du monastère était arrivée la première, suivie de quelques sœurs, lorsque le visage de la malade prit tout à coup une expression d'ineffable tendresse signe certain d'une consolation intérieure. Ses très aimées sœurs, en Jésus-Christ arrivant, elle semblait vouloir les inviter, par l'expression et l'amabilité de son visage (puisqu'elle ne pouvait plus le faire par ses paroles), à la féliciter des inexprimables bienfaits que lui avait octroyés son Seigneur. Alors le Dieu de majesté, source de délices, seul rassasiement de l'âme qui l'aime, fit briller autour de son épouse et pénétrer en elle la lumière de la Divinité. Puis ce chantre des chantres, de sa voix dont les accents surpassent toute harmonie terrestre, voulut charmer la philomèle qui avait tant de fois attiré son Cœur divin plus encore par une tendre dévotion que par le charme de sa voix. Il lui chanta : « *Venite vos, benedicti Patris mei*, etc. : Venez, ô vous les bénis de mon Père, recevez le royaume, » puis il lui rappela la faveur insigne qu'il lui avait faite huit ans auparavant lorsqu'en disant ces mêmes paroles, il lui avait donné son Cœur divin, comme gage d'amour et de sécurité. Le Seigneur lui dit en la saluant avec tendresse : « Et mon gage, où est-il [1] ? » A ces mots, elle ouvre de ses deux mains son cœur, placé en face du Cœur ouvert de son Bien-Aimé. Alors le Seigneur applique son Cœur

1. Voir 1re partie, c. XX ; 2e p., ch. XIX ; 3e p., ch. XXXVII, et le *Héraut*, liv. V, ch. IV.

sacré sur celui de son épouse, et, l'absorbant tout entière par la vertu de sa divinité, il l'associe à sa gloire.

Qu'elle se souvienne maintenant de ceux qui gardent sa mémoire ! Qu'elle nous obtienne par ses saintes prières quelques gouttes des surabondantes délices qu'elle savoure auprès de Celui avec qui, devenue un seul esprit, elle se réjouira éternellement ! Amen.

CHAPITRE XII.

DE LA JOIE ET DE L'ACCROISSEMENT DU MÉRITE DES SAINTS.

Comme on faisait ensuite la commémoration ordinaire pour la défunte, le Seigneur parut assis dans la majesté de sa gloire, comblant de douces caresses l'âme de la défunte, qui reposait en son sein. Pendant qu'on récitait le *Subvenite, Sancti Dei*, etc., les anges se levaient en grande révérence. Ils n'avaient plus maintenant à accueillir son âme déjà reçue par Dieu lui-même avec tant d'honneur et de magnificence ; mais ils fléchirent le genou devant le Seigneur comme font les princes devant l'empereur qui les investit de leur fief. Puis ils reçurent leurs mérites offerts la veille [1] pour accroître ceux de la bien-aimée du Christ ; mais ces mérites leur étaient rendus doublés pour ainsi dire et merveilleusement rehaussés par l'usage que

1. Voir ch. IV plus haut.

celle-ci en avait fait. Les saints en avaient agi de même quand ils avaient été nommés à leur tour dans les litanies.

Alors celle qui voyait ces choses [1] demanda à l'âme d'obtenir ce qui manquait à chacun de ses amis particuliers, par le même sentiment d'affection qu'elle avait pour eux en ce monde. Elle répondit : « Voici que je reconnais déjà clairement dans la lumière de la vérité que ma tendresse pour ceux que j'aimais sur la terre est à peine comme une goutte d'eau au regard de l'océan, en comparaison des sentiments dont est animé envers eux le Cœur divin. Je vois aussi l'incompréhensible mais très avantageuse raison pour laquelle Dieu permet que l'homme garde certains défauts qui l'humilient et l'exercent, mais le font avancer chaque jour dans la voie du salut. Je ne voudrais donc pas avoir la moindre pensée volontaire de changer un iota à ce que la sagesse toute-puissante et la très sage bienveillance de mon doux et bien-aimé Seigneur a décrété pour chacun, selon son bon plaisir. Aussi, en face d'une disposition si bien ordonnée par la divine miséricorde, je ne puis que me répandre en louanges et en actions de grâces. »

CHAPITRE XIII.

MANIÈRE DE PRIER DIEU PAR LES MÉRITES DE CETTE VIERGE.

Le lendemain, pendant la messe *Requiem æternam*, l'âme de la défunte apparut. Elle semblait placer

1. C'est-à-dire sainte Gertrude.

un tuyau d'or entre le Cœur divin et chacun de ceux qui l'avaient entourée de dévouement ou d'affection, afin qu'ils puissent attirer par là de ce Cœur sacré en eux-mêmes tout ce qu'ils désireraient. Or, l'embouchure de ces tuyaux était aussi en or afin de laisser passer les paroles qui vont suivre et d'attirer par ce moyen la bienveillance divine.

Dévote prière à réciter souvent pour remercier Dieu des faveurs accordées à cette vierge.

« PAR l'amour qui vous a fait combler de tant de bienfaits Mechtilde votre bien-aimée (ou même qui que ce soit de vos élus, ou dont vous auriez comblé tout homme capable de les recevoir), par toutes les faveurs que vous accorderez encore sur la terre ou dans les cieux, exaucez-moi, ô très bénin Seigneur Jésus-Christ, par ses mérites et par ceux de tous vos élus. »

A l'élévation de l'hostie, il sembla que cette âme bienheureuse désirait être offerte en même temps à Dieu le Père, en louange éternelle, pour le salut du monde. C'est pourquoi le Fils unique de Dieu, qui ne repousse jamais les désirs de ceux qui l'aiment, l'attira toute à lui et la présenta avec lui à Dieu le Père ; puis il accorda l'effet salutaire de ce sacrifice, doublé par cette union, à tout le ciel, à la terre et au purgatoire.

CHAPITRE XIV.

QU'IL EST UTILE DE PRÉSENTER LES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST ET DES SAINTS COMME OFFRANDE A LA MESSE, POUR LES AMES.

Pendant la messe suivante, elle apparut logée dans le Cœur divin, se servant de ce Cœur comme d'une lyre, dont elle touchait quatre cordes, qui produisaient une délicieuse mélodie à plusieurs parties : chant de louange, d'actions de grâces, de tendre plainte et de prière. Elle suppléait ainsi aux négligences de ceux qui, en ce moment, chantaient ses obsèques et même des personnes qui, sur la terre, auraient aimé à les célébrer, si elles avaient eu connaissance des dons gratuits déposés par Dieu dans son âme. A l'Offertoire on lui demanda ce que lui avait obtenu l'offrande des mérites de Jésus-Christ et des saints, qu'elle faisait toujours à ce moment pour les âmes. Pour réponse, elle s'inclina et parut faire descendre des corbeilles remplies de boîtes, qu'elle présentait aux âmes retenues en divers lieux de souffrances. Chaque âme prenait la boîte avec grande joie, et à peine l'avait-elle ouverte que, délivrée de toute souffrance, elle était envoyée dans un lieu d'agréable repos.

Les corbeilles descendues près des âmes signifiaient les vertus de celle-ci ; les boîtes désignaient ces mêmes vertus mises en exercice ; par exemple : l'humilité effective, la bénignité, la compassion et

autres semblables. Comme elle descendait chaque corbeille dans un lieu distinct du purgatoire, les âmes qui s'y trouvaient détenues et avaient pratiqué sur la terre quelque chose de cette vertu spéciale participaient à ses mérites et passaient aussitôt des souffrances au bonheur. C'est ainsi que pour mettre le comble à la joie et à la gloire de sa bien-aimée, le Seigneur transporta une multitude innombrable d'âmes aux portiques du paradis. Quant à celles que la justice ne permettait pas d'associer encore aux habitants des cieux, il daigna les admettre dans les agréables régions d'un bienheureux repos.

CHAPITRE XV.

AU JOUR DE SON TRÉPAS, AUCUNE AME DE CHRÉTIEN NE DESCENDIT DANS L'ENFER.

Ce que nous venons de dire sur la délivrance des âmes du purgatoire fut aussi révélé à deux autres personnes. Mais une troisième reçut devant Dieu la certitude qu'au jour de ce bienheureux trépas, par la surabondante bonté du Cœur de Jésus-Christ, pas une seule âme de chrétien n'était descendue dans les enfers C'est-à-dire que les pécheurs décédés ce jour-là obtinrent le repentir, par les mérites de cette âme bienheureuse si chère à Dieu, et ceux d entre eux qui étaient trop pervers et endurcis pour suivre le mouvement de la grâce ne moururent pas ce jour-là par une volonté du Seigneur. Il s'abstint de prononcer un seul arrêt terrible au jour d'une telle solennité et d'une si grande joie pour son Cœur.

CHAPITRE XVI.

QUE LA LOUANGE DIVINE DOIT ÊTRE RECHERCHÉE AVANT TOUTES CHOSES ET CÉLÉBRÉE AVEC UNE INTENTION PURE.

PENDANT une messe, elle apparut prenant un doux repos dans les embrassements du Seigneur ; mais comme la personne [1] qui la voyait désirait lui adresser la parole, le Seigneur ouvrit ses bras pour lui donner un peu de liberté. Alors la personne vit cette âme entourée d'une gloire ineffable, ornée d'un vêtement fait de cristal taillé qui étincelait comme les étoiles, ou brillait comme des miroirs. Un cercle d'or enchâssait ces cristaux merveilleux, à travers lesquels on apercevait des pierres précieuses, rubis, émeraudes et autres de couleurs et de formes diverses. Ce vêtement était doublé d'une soie tissée des vertus et des bonnes œuvres de cette âme bienheureuse. Le cristal désignait aussi ses œuvres, et l'or dont il était serti, la charité qui les avait accompagnées. Les pierres précieuses signifiaient les vertus de Jésus-Christ auxquelles elle avait uni les siennes, puisqu elle ne faisait aucune action sans se conformer aux intentions de Jésus Christ. La bienheureuse s'étant levée, son vêtement se déploya dans toute son

1. La même sans doute qui eut les visions montrées à une seule personne, racontées avant le ch. xv. où deux personnes viennent ajouter comme un incident au récit général. Cette personne est sainte Gertrude.

ampleur et elle s'y mira pour ainsi dire ; tandis que la splendeur de cette robe suffisait à éclairer le paradis d'une lumière nouvelle, et que la suave harmonie de ses vêtements cristallins résonnait à travers le ciel et tout ce qu'il contient.

Alors celle qui voyait ces choses lui demanda quel était son principal désir au sujet de sa Congrégation. Elle répondit : « Je désire par-dessus tout la louange de mon Seigneur, qui m'a tellement glorifiée et exaltée au-dessus de mon mérite que tout ce qu'il m'a conféré paraît être l'effet de sa gratuite bonté. Aussi m'est-il très agréable que vous lui offriez sans cesse vos louanges pour moi. Il m'a transportée parmi les saints en qui il prend le plus de complaisance, goûte le plus de délices et reçoit plus de louanges. La personne reprit : « Et comment pouvons-nous louer Dieu en vous ? » Elle répondit : « Tout ce que vous faites, je le faisais aussi sur la terre. Donc, pour tout dire en un mot, faites vos actions en union de cette intention pure et de ce parfait amour avec lesquels je faisais tout pour la gloire de Dieu et pour le salut du monde. Par exemple, lorsque vous entrez au chœur pour adorer ou pour chanter, pensez avec quelle pureté et quelle ferveur j'étais à Dieu, et efforcez-vous de m'imiter autant que vous le pouvez. De même si vous allez prendre votre sommeil ou votre repas, pensez à l'intention pure et au brûlant amour avec lesquels j'acceptais les soulagements utiles à mon corps et j'usais des créatures. Et de même pour tout le reste. Faites donc toutes vos actions à la louange de mon Bien-Aimé, et vous y trouverez votre salut. » Mais elle demanda encore : « Que vous revient-il de la louange que nous adressons à Dieu pour vous ? » Elle

répondit : « Un embrassement et un baiser qui renouvellent toute ma joie. »

La même personne vit alors trois rayons qui partaient du Cœur divin, et passaient par cette âme béatifiée pour se diriger sur tous les saints. Illuminés et réjouis, ceux-ci commencèrent à louer pour elle le Seigneur en disant : « Nous vous louons pour la ravissante beauté de votre épouse, pour l'aimable complaisance que vous prenez en elle et pour la parfaite union qui l'a faite une avec vous. » Et comme la personne voyait encore quelles délices ces louanges procuraient au Seigneur, elle lui dit : « Pourquoi, mon Seigneur, prenez-vous un si grand plaisir à être loué en cette âme ? » Il répondit : « Parce que, pendant sa vie, elle désirait mon honneur par-dessus tout ; comme elle a conservé ce désir, je la rassasierai de mon incessante louange [1]. »

CHAPITRE XVII.

DU NOM ET DE L'UTILITÉ DE CE LIVRE DE LA « GRACE SPÉCIALE ».

Cette même personne interrogea encore l'âme afin de savoir quelle gloire était la sienne pour son don de grâce spéciale. Elle répondit : « Cette gloire dépasse toutes les autres : l'amour sans bornes qui a porté Dieu à se faire homme m'a confié gratuitement ce don

1. Ainsi jusqu'à la fin la *Louange divine* est la caractéristique de sainte Mechtilde.

par sa puissante sagesse, sa divine douceur et sa très libérale bienveillance. »

A une autre question posée pour savoir si elle était satisfaite ou mécontente que ce livre fût écrit, l'âme fit cette réponse : « C'est ma plus grande joie, car il procurera la louange et l'accomplissement de la volonté de mon Dieu et aussi l'avantage du prochain. Ce livre sera appelé : « Lumière de l'Eglise », parce que ceux qui le liront seront illuminés par la lumière de la connaissance ; ils y reconnaîtront de quel esprit ils sont animés, et les affligés y trouveront consolation. » En effet, quiconque aime ce don en reçoit sa part aussi réellement que l'âme à qui Dieu l'a donné. Si quelqu'un recevait un cadeau du roi par un intermédiaire, ce cadeau lui appartiendrait en propre, et il en retirerait les mêmes avantages que s'il le tenait de la main même du roi. En de tels dons, Dieu réclame pour lui seul la louange, la gloire et la reconnaissance.

CHAPITRE XVIII.

DE LA SÉCURITÉ ACCORDÉE AUX PERSONNES QUI CÉLÉBRAIENT SES FUNÉRAILLES.

Au jour de la sépulture, pendant le chant du Répons *Libera me Domine,* elle apparut demandant au Seigneur par d'ardentes supplications pour toutes les personnes présentes à ses obsèques, qu'aucune d'elles n'encourût la mort éternelle Elle obtint de la largesse divine la promesse de cette complète sécurité. Pendant

le répons *Regnum mundi*, à ce mot : « *quem vidi*, que j'ai vu », elle se mit à chanter elle-même, disant : « Oui, je l'ai vu dans la divinité, celui que j'ai considéré tant de fois sur la terre des yeux de l'intelligence : « *quem amavi*, que j'ai aimé de toutes mes forces » : « *in quem credidi*, en qui j'ai cru de tout mon cœur » : « *quem dilexi*, que j'ai chéri de toute mon affection ». Puis, se tournant vers le convent, elle dit : « Je vous prie toutes et vous requiers de chanter et de réciter toujours volontiers ce répons, parce que Dieu le Père s'en réjouit, Dieu le Fils y est salué, et Dieu le Saint-Esprit y trouve ses délices. Pour quelle raison le Seigneur vous transmit-il par sœur Mechtilde l'ordre de le chanter ainsi, sinon parce qu'il éprouve une ineffable joie à vous entendre ? »

Comme on chantait ensuite le répons *Surge virgo* [1], elle apparut debout en présence du Seigneur, parée comme une reine, puis elle se précipita dans les bras du Seigneur, et appuya la tête sur son Cœur sacré. Le Seigneur lui dit alors : « Joie et délices de mon Cœur, tous mes biens sont à toi. Selon ton désir, j'exaucerai toutes les personnes qui sont présentes à tes funérailles, et les assisterai dans leurs nécessités. »

CHAPITRE XIX.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AIME ET CHATIE LES SIENS.

PLUS tard, en la fête de sainte Catherine, elle parut traverser le chœur en compagnie du Seigneur et

1. V. 6e partie, ch. VI.

diriger le chant selon sa coutume. Celle qui voyait ces choses en fut étonnée, mais l'âme lui dit : « Lorsque je chantais en chœur des groupes de notes ascendantes, mes désirs s'efforçaient toujours d'entraîner les vôtres vers Dieu, dans les hauteurs ; aux notes descendantes, je voulais au contraire faire tomber la grâce sur vous ; et c'est ce que je désire encore sans cesse. »

Alors celle-ci l'interrogea : « Avez-vous quelque chose à mander aux sœurs ? » Elle répondit : « Réjouissez-vous cordialement en votre Bien-Aimé ! Son amour à votre égard est aussi tendre et attentif que celui d'une mère pour l'enfant unique qu'elle tient toujours sur son sein, afin d'écarter de lui tout danger. Ainsi Dieu votre amant désire que vous lui soyez toujours attachées, sans vous éloigner jamais. Si vous vous écartiez, il vous enverrait une peine afin de vous ramener à lui. Une mère châtie son fils avec la verge s'il court loin d'elle et tombe : elle lui apprend ainsi à ne point la quitter. Une mère trouve du charme aux paroles aimables et tendres de son enfant; mais votre Epoux désire bien davantage entendre sortir de vos lèvres des paroles qui pénètrent jusqu'au fond de son Cœur. Courage, donnez-lui donc votre cœur tout entier, car il est pour vous Père, Seigneur, Epoux, Ami, et il vous sera tout en toutes choses. »

Cette personne donna le sens suivant à ces paroles : puisqu'il est Père, nous devons lui confier tout notre bien ; puisqu'il est Seigneur, il faut mettre en lui notre espérance ; puisqu'il est Epoux il faut l'aimer de tout notre cœur et de toute notre âme ; puisqu'il est Ami, nous pouvons lui exposer avec confiance nos peines et nos besoins, et n'attendre que de lui la consolation.

CHAPITRE XX.

DE L'AME DU COMTE B., FONDATEUR DU MONASTÈRE[1].

Dans l'intervalle du trentenaire de celle-ci, en l'anniversaire du Comte B., fondateur du monastère, elle vit l'âme du Comte dans une splendeur merveilleuse, revêtue d'une tunique de pourpre, ornée de toutes les vertus et portant un manteau de couleur rouge et verte. La partie rouge était brochée de cercles d'or entourant des lions dont le cœur portait une rose magnifique ; sur la partie verte étaient brodées en relief toutes ses vertus. Le Comte portait sur la poitrine un joyau brillant comme une étoile ; enfin il avait encore un manteau d'or pur et brillant, doublé d'argent, et sur la tête une couronne magnifique. La personne qui avait cette vision lui dit : « Où donc avez-vous acquis une telle variété de vertus ? » L'âme répondit : « Ce n'est pas de mes œuvres que je tiens une telle grâce, mais de la bonté de mon Dieu et des mérites de la Congrégation que j'ai tant aimée. Cette tunique composée de toutes les vertus m'a été donnée à l'avènement de la reine magnifique, la Dame abbesse Gertrude. Comme une reine puissante et riche, elle est entrée dans le palais du ciel en grande gloire, de sorte qu'on peut lui appliquer la parole du livre des Rois : « *Et la reine entra en Jérusalem,* etc. » (III Reg. x, 2.) De longtemps, en effet,

1. Burchard de Mansfeld. V. 5e partie, ch. X. Il mourut le 13 décembre 1229, d'après la notice de l'abbesse Sophie de Stolberg.

on n'avait vu pénétrer dans les célestes parvis une âme ainsi parée de vertus. Je dois encore ce vêtement rouge et vert aux mérites de cette grande abbesse ; mais il est tissé par la sainte vie des personnes qui lui étaient soumises. Sa couleur rouge désigne la gloire du martyre que les religieux obtiennent par une obéissance sincère, car celui qui présente spontanément à Dieu sa volonté propre immole une hostie plus digne et plus agréable que s'il offrait sa propre tête. Les lions désignent les fortes œuvres de l'obéissance ; les cercles d'or les liens de l'obéissance ; et les roses, la patience que les religieux doivent conserver au milieu de toutes leurs œuvres. La couleur verte exprime la vigueur des vertus, et l'ornement en relief représente le cachet propre à chacune. Je dois donc mon splendide vêtement aux mérites acquis par chaque membre du monastère dont je suis fondateur.

Le joyau étincelant signifie le désir de la vénérable abbesse. Semblable à l'étoile toujours scintillante, ce désir n'a subi aucune interruption ; et son intention n'a pas été moins pure que l'étoile, car elle a voulu toujours et par-dessus toutes choses la gloire de Dieu et le salut de son prochain. L'or et les perles fines qui ornent ce joyau signifient l'intention et les œuvres de son cœur dirigé par ses désirs. Enfin ce manteau d'or, figure de l'amour et de la connaissance, ainsi que cette couronne de charité m'ont été donnés récemment par le Seigneur à cause des mérites de cet aigle admirable qui a pénétré dans les inaccessibles profondeurs des cieux. » Cette personne dit au Comte : « Apprenez-nous quelle fut alors la joie des saints ? » Cette âme répondit : « Lorsqu'elle communia pour la dernière fois, elle parut tellement unie à Dieu que nous la

voyions déjà dans le ciel en Dieu, et il sortit de la Divinité un rayon nouveau pour illuminer tous les saints ; dans ce rayon il nous était donné d'apercevoir la récompense et la dignité qui allaient être le partage de cette âme très heureuse, et dès lors nous nous préparâmes en grande allégresse. Au moment de son passage, le Seigneur l'attira au dedans de lui-même par son souffle divin avec une inexprimable tendresse. Tous les saints, du premier au dernier, étaient présents à ce trépas ; et lorsque le Seigneur la prit avec lui, ils chantèrent en chœur : « *Prudens et vigilans Virgo. qualis es cum sponso illo* : Vierge prudente et vigilante, comment êtes-vous avec cet Epoux qui vous a élue ? » A ces paroles : « *Quam pulchra es ! quam mirabilis ! quanta luce spectabilis !* Que vous êtes belle ! que vous êtes admirable ! quelle lumière brille en vous ! » cette âme, débordante de délices, s'élança du Cœur divin comme l'épouse sort de la chambre nuptiale, et se tint devant le trône, sous le manteau même de la divinité qui la remplissait. Lorsque les saints chantèrent ensuite : « *Thalamo gaudes regio, conjuncta Dei Filio* : Vous êtes reçue en épouse royale, unie que vous êtes au Fils de Dieu », le Seigneur la prit de nouveau entre ses bras et chanta mélodieusement à sa louange : « *Ista est speciosa*, etc. : Voici celle qui est belle entre les filles de Jérusalem ; vous l'avez vue pleine de charité et d'amour » pour Dieu et pour le prochain : « *in cubilibus* : dans les retraites cachées », c'est-à-dire dans la contemplation : « *et in hortis aromatum* : et dans les jardins embaumés », c'est-à-dire dans cet enseignement fructueux qu'elle élaborait pour son prochain. Tous les saints cependant offraient à Dieu leurs mérites en l'honneur de son épouse, et comme je m'approchais

avec eux, le Seigneur m'embrassa avec effusion et me donna ce manteau d'or, symbole d'amour et de connaissance, à cause des mérites de sa bien-aimée, et il posa sur ma tête la couronne de la charité. Dès lors mon amour et ma connaissance de l'adorable Trinité ont reçu un accroissement qui durera toujours. » Celle-ci dit encore : « Que désigne cette splendeur dont vous êtes entouré ? » L'âme répondit : « Dans cette lumière, j'aperçois la bienveillance et la miséricorde de Dieu à mon égard, et je savoure l'ineffable douceur de son amour éternel envers moi. » Celle-ci lui demanda encore quel profit il retirait des anniversaires que la Congrégation célébrait pour lui sur la terre avec des chants solennels. Il répondit : « Mon Maître envoie aux âmes du purgatoire tout ce qui se fait pour moi, et plusieurs obtiennent ainsi leur délivrance. Il me donne ces âmes, comme un empereur confie des troupes aux princes qui commandent ses armées. Ce sera pour moi un éternel honneur dans les cieux. »

CHAPITRE XXI.

DU MERVEILLEUX AMOUR DE DIEU ENVERS L'AME DE LA BIENHEUREUSE SŒUR MECHTILDE.

Au trentième jour, comme cette personne voyait encore l'âme de M*** de bienheureuse mémoire, et l'interrogeait sur sa gloire, elle répondit : « Mon mérite, ma gloire, l'œil ne l'a pas vu, l'oreille ne l'a pas entendu, le cœur de l'homme ne l'a pas compris. » A ces mots, cette personne fut attristée ; mais l'âme

lui dit pour la consoler : « Sœur très chérie, ne t'afflige pas. Quand un enfant veut embrasser son père et qu'il en est empêché par sa petite taille, le père tendre et compatissant s'incline assez bas pour que l'enfant puisse l'enlacer de ses bras et le baiser [1]. Ainsi le doux Seigneur daigne s'incliner vers l'âme aimante et lui montrer par des comparaisons les invisibles et ineffables secrets des cieux. J'ai donc été transportée dans la divinité, unie à la divinité, de telle sorte que je suis, pour ainsi dire, puissante de sa puissance, sage de sa sagesse, bonne de sa bonté, enrichie, en un mot, de tous les biens qui sont en Dieu. C'est pourquoi tout ce que vous avez fait pour moi dans ces trente jours, prières, actions de grâces et autres bonnes œuvres, a été accepté par le Seigneur absolument comme si vous l'aviez fait pour lui-même, et il a exaucé vos prières selon le bon plaisir de sa volonté. Sachez aussi que toutes les prières que vous ferez avec dévotion et confiance au tombeau de ma sœur bien-aimée seront exaucées ; et si l'objet de votre demande ne vous était pas avantageux, la clémente bonté de Dieu le changerait en un autre qui vous serait meilleur et plus utile. » Alors cette personne lui dit : « Toutes les âmes des élus ont-elles avec Dieu cette bienheureuse union dont vous parlez ? » L'âme répondit : « Oui ; mais il y a une différence basée sur le degré de leurs mérites : les unes l'emportent par la libéralité, les autres par la connaissance, et ainsi du reste. »

1. Ceci rappelle l'exemple du père et de l'enfant familier à sainte Gertrude dans ses révélations. V. le *Héraut*, liv. II, c. XVIII. (*Note de l'édition latine.*)

CHAPITRE XXII.

QUE CETTE AME RESSEMBLE EN QUELQUE MANIÈRE PAR SES VERTUS A LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Pendant la messe, la glorieuse Vierge Marie apparut à la même personne, qui osa lui demander si cette âme bienheureuse avait avec elle quelque trait de ressemblance. A quoi la bénigne Vierge répondit : « Oui, elle me ressemble et surtout par les sept vertus suivantes.

D'abord elle s'est distinguée par l'humilité, ne s'estimant rien et ne se préférant à personne, c'est pourquoi Dieu l'a élevée au rang des plus grands saints. Secondement, par la pureté de son cœur et l'innocence de sa vie, ce qui l'a associée aux saints les plus rapprochés de Dieu, à ceux dont l'œil est doué d'une plus claire connaissance. Troisièmement, par son amour fidèle, ce qui lui vaut la surabondance du meilleur bien qu'une âme puisse posséder, c'est-à-dire joie, allégresse, honneur et béatitude.

Elle me ressemble, quatrièmement, par le désir qu'elle eut de la gloire de Dieu en cherchant de toutes ses forces à promouvoir la louange divine : aussi est-elle placée parmi ceux qui célèbrent avec le plus de délices les louanges de Dieu, et le Seigneur accepte comme offert à lui-même tout hommage et toute action de grâces qu'on rend sur la terre à sa bien-aimée ; de plus, il veut accomplir tous les désirs qu'elle n'a pu elle-même réaliser. Cinquièmement, par la miséricorde

et la compassion qui lui ont valu l'honneur d'être assez puissante pour aider tous ses humbles clients. Sixièmement, par sa bénignité et sa reconnaissance : aussi le Seigneur a-t-il établi en elle une sorte de fontaine, dont les eaux débordantes procurent aux saints une allégresse particulière dont ils bénissent le Seigneur. Enfin elle me ressemble par l'union intime qui lui a valu d'être associée à Dieu dans une familiarité spéciale. Elle jouit encore de la prérogative d'exaucer tous ceux qui invoqueront Dieu au nom de ce mutuel amour dont Dieu l'a chérie et dont elle a aimé son Seigneur. »

La glorieuse Vierge ajouta encore : « Depuis le jour où Dieu vous a enlevé votre Mère [1], que vous aimiez autant que votre âme, il vous a recommandées à moi dans la foi et l'amour qui l'ont porté à me choisir pour Mère ; aussi tout mon zèle s'emploie à vous orner comme il convient à des épouses de mon Fils. Et maintenant qu'il vous a enlevé votre consolatrice, il s'est donné lui-même de nouveau, avec tout ce qu'il est, pour être votre consolateur. »

Qu'il soit béni pendant les siècles des siècles. Amen.

1. L'abbesse Gertrude de Hackeborn.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

Préface. I

Prologue 1

PREMIÈRE PARTIE.

Préambule historique. Naissance de sainte Mechtilde ; son entrée au monastère et ses dons admirables. 4

Chapitre I. De l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie ; du Cœur de Notre Seigneur et de sa louange. 6

De l'Evangile *Missus est* et de la bienheureuse Vierge 9

II. Comment saluer la bienheureuse Vierge Marie. 11

III De la parole du Seigneur et de ses divers sens. 12

IV. Pourquoi la face du Seigneur est comparée au soleil. 13

V. Le Chapitre en la Vigile de Noël 15

De la douce Nativité de Jésus Christ . . . 16

De la Nativité et de l'amour divin. 18

Quatre pulsations du Cœur de Jésus-Christ. . 20

Sur la Nativité de Jésus-Christ. 22

VI. De saint Jean, apôtre et évangéliste . . . 24

Douze privilèges de saint Jean l'Evangéliste. . 26

VII. Ses prières pour la Communauté. Circoncision spirituelle. 28

14***

Pages.
VIII. Les cinq portes de la sainte Humanité de Jésus-Christ, et le baptême du Seigneur. 30
IX. Comment le Christ supplée aux impuissances spirituelles. 33
Comment le Christ apaise la colère de son Père. 33
X. De la vénération de l'image du Christ et de son banquet. 35
De quatre rayons sortis de la Face du Seigneur. 38
XI. De sainte Agnès et de ce que tous les saints peuvent donner tous leurs biens à leurs dévots clients. 39
XII. De la Purification de la bienheureuse Vierge Marie, de sainte Anne, etc 43
XIII. De la montagne aux sept étages et aux sept fontaines ; du trône de Dieu et de celui de la bienheureuse Vierge. 47
De la montagne des vertus et des saints qu'on y voit. 52
XIV. Comment cette sainte âme servit le Seigneur. . 54
XV. De cinq manières de louer Dieu. 55
XVI. Du nom de Jésus et de ses plaies sacrées. . . 57
D'un désir de l'âme. 58
XVII. De l'arbre de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 59
XVIII. De la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 61
Sur la Passion du Seigneur 64
Comment on peut honorer la Passion du Christ chaque vendredi de l'année. 70
Quel est le sentiment qui plaît davantage à Dieu. 71
XIX. De la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa glorification 71
De l'onction spirituelle. 72
Le Cœur de Jésus-Christ, demeure des âmes . 73
Festin servi par le Seigneur 76
Louange et prière sur les cinq joies de Notre-Seigneur en sa résurrection. 78
De l'Humanité du Christ glorifié en sa résurrection 80
Comment Dieu demeure avec l'âme ; du banquet du Seigneur 81
De l'Octave de Pâques. 83
XX. Comment Dieu le Père reçut son Fils. . . . 84
Comment on peut rappeler à Dieu la rédemption de l'homme. 89

Pages.
XXI. Des larmes d'amour du Seigneur. 91
XXII. D'une triple opération du Saint-Esprit dans les apôtres et dans toute âme de désir . . . 92
De la vigne du Seigneur qui est l'âme du juste. 94
De cinq baisers. 95
XXIII. De l'amour ; comment l'homme doit offrir son cœur à Dieu. 97
XXIV. La Trinité se répand sur l'âme comme une source d'eau vive. 100
XXV. Des blessures de sainte Marie-Madeleine. . . 103
Que sainte Marie-Madeleine peut obtenir la pénitence à ceux qui l'invoquent. 104
XXVI. De la glorieuse Assomption de la bienheureuse Vierge Marie. 106
Comment la bienheureuse Vierge fut enlevée au ciel. 107
De cinq pensées propres à celui qui doit communier 112
XXVII. D'une messe et d'une procession célébrées par le Seigneur. 113
XXVIII. De saint Bernard abbé. 116
XXIX De la Nativité de la glorieuse Vierge Marie. . 118
XXX. Des anges ; comment les hommes peuvent leur être associés. 122
Comment chaque ange s'occupe de l'âme qui lui est confiée 124
XXXI De la fête de tous les saints et comment le Christ supplée aux défauts de l'âme. . . . 125
XXXII. De sainte Catherine et de sa gloire. 132
XXXIII. Du dernier des saints et de la bonté de Dieu. . 134
XXXIV. De saint Barthélemy. 135
Comment louer Dieu dans ses saints. . . . 136
Des saints 136
XXXV. Fête de la Dédicace de l'église. 138

PETIT TRAITÉ

SUR LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

XXXVI. De la bienheureuse Vierge Marie et de ses sept suivantes. 142
XXXVII. Comment on peut obtenir une vraie sainteté . 144
XXXVIII. Des couronnes de la bienheureuse Vierge Marie. 146

Pages.
XXXIX. Des rayons sortis du Cœur de la bienheureuse Vierge Marie. 147
XL. Les anges conduisent l'âme vers la bienheureuse Marie 149
XLI. Des joies de la bienheureuse Vierge Marie. . 150
XLII. Qu'on ne peut mieux saluer la bienheureuse Vierge Marie que par l'*Ave Maria* 151
XLIII De cinq *Ave Maria* à réciter avant la communion 152
XLIV. Fidélité de la glorieuse Vierge Marie. . . . 154
XLV. Comment saluer la bienheureuse Vierge en union avec toute créature. 154
XLVI. Sur une autre manière de saluer la bienheureuse Vierge Marie. 157
XLVII. Trois *Ave Maria* à réciter pour obtenir la présence de la glorieuse Vierge Marie à la fin de la vie. 159

DEUXIÈME PARTIE.

I. De quelle manière Dieu invite l'âme. . . . 161
II. De la vigne du Seigneur qui est l'Église et d'une quadruple prière. 163
III. Comment Dieu vient vers l'âme. 166
Comment elle fut embrasée de l'amour de Dieu. 167
IV. Des embrassements du Seigneur. 167
V. Le Seigneur l'aide à lire. 168
VI. Un matin le Seigneur l'éveille doucement. . . 168
VII. Des courses et des travaux du Seigneur. . . 169
VIII. Du baiser du Seigneur. 169
IX Comment le Seigneur lui apparut. 170
X. Comment elle vit le Seigneur sous la forme d'un diacre. 171
XI. Le fléau du Seigneur. 172
XII. Comment elle fut consolée dans la tentation . 172
XIII. Comment Dieu soutient l'âme affligée. . . . 173
XIV. D'un désir de la confession qui lui advint. . . 174
XV. Que l'amour supplée à toutes les négligences. . . 176
XVI. Comment le Seigneur lui donna l'amour pour mère 177
XVII Comment elle ne fit plus qu'un avec son Bien-Aimé. 178

Pages.

XVIII. Dieu donne ses vertus pour parure à l'âme. . 180
XIX. Le Seigneur l'ensevelit en lui-même 184
Comment le Seigneur lui donne son Cœur en gage de vie éternelle. 184
XX. Comment le Christ acquitte pour elle les louanges dues à Dieu le Père 185
XXI. Que le Cœur du Seigneur lui apparut sous la forme d'une lampe. 187
XXII. Un buisson ; la verge de justice ; les neuf chœurs des anges. 191
XXIII. La cuisine du Seigneur. 195
XXIV. L'âme fait son nid dans le Cœur du Seigneur. 197
XXV. D'une croix et d'un vêtement de soie du Seigneur. 198
XXVI. De ses nombreuses et diverses souffrances. 199
XXVII. Le Seigneur promet de la revêtir de lui-même. 203
XXVIII. Comment elle fit boire tous les saints à la source de miséricorde 205
XXIX. Encore la fontaine de miséricorde. 206
XXX. Comment le Seigneur la guérit 207
XXXI. Puissance de l'amour. 208
XXXII. De l'embrassement et du Cœur du Seigneur. . 210
XXXIII. Comment on peut préparer son cœur pour que Dieu y habite. 210
XXXIV. Comment l'âme peut se servir des sens du Seigneur. 211
Comment l'homme est élevé à la hauteur inaccessible de la Divinité. 212
XXXV. Comment Dieu s'empara de cette âme tout entière ; de l'amour et du psaltérion à dix cordes 212
XXXVI. Comment on doit confier ses peines à Dieu. Tout bien découle de la bonté du Cœur divin. Honneurs particuliers rendus aux vierges dans le ciel. 216
XXXVII. Quelles sont les vierges vraiment pures. . . 219
XXXVIII. Des arrhes ou fiançailles de la virginité. . . 220
XXXIX. Comment le Christ se revêt des souffrances qu'on endure et les offre à son Père unies à sa Passion. 221
XL. Comment la Trinité opère dans l'âme . . . 222
XLI. Le Christ considère comme rendus à lui-même les services qu'on rend à sa servante. . . . 223
XLII. Du trône de Dieu et des neuf chœurs des anges. 224
XLIII. Du nom et de l'utilité de ce livre 227

TROISIÈME PARTIE.

Pages.
I. D'un anneau décoré de sept pierres précieuses. 231
II. D'une rose épanouie sur le Cœur du Seigneur, symbole de la louange divine. 234
III. Cinq paroles de divine louange. 236
IV. Le Seigneur doit être loué en trois manières. . 236
V. De trois choses auxquelles l'homme doit penser souvent. 239
VI. Comment il faut louer chaque membre du Christ. 241
Confession des péchés qu'il faut faire à Dieu seul après la confession faite au prêtre. . . 242
VII. Comment l'homme peut inviter toutes les créatures à louer Dieu 244
VIII Comment l'homme doit saluer le Cœur divin. 245
IX. Salutation et consolation du Seigneur. . . . 247
X. Comment l'homme doit élever son cœur vers Dieu. 248
XI. Jouir de la grâce est ce qu'il y a de plus parfait. 250
XII. De trois dispositions du cœur humain. . . . 250
XIII. Trois instructions bonnes et utiles 251
XIV. Comment l'homme peut s'attribuer toute la vie de Jésus-Christ. 252
XV. Les membres du Christ sont pour nous comme de brillants miroirs. 254
XVI. Comment l'homme vit selon le bon plaisir de Dieu. 256
XVII. Comment on doit saluer le Cœur divin et offrir son cœur à Dieu en lui demandant de garder nos sens. 258
XVIII. Satisfaction de l'homme pour ses négligences . 261
XIX. Qu'il est bon d'assister à la messe. 263
XX. Comment on doit chasser la torpeur et le sommeil 264
XXI. Comment on doit contempler son âme, spécialement avant de communier 266
XXII. Comment on doit se préparer à la sainte communion. 267
XXIII. Avec quel désir on doit s'approcher de la sainte communion 268
De sept pierres précieuses.
XXIV. Comment on doit s'approcher de la communion. 270
XXV. De la triple onction de l'âme. 271

Pages.

XXVI. Combien il est bon pour l'homme de communier fréquemment 273
XXVII. Comment le cœur de l'homme s'unit au cœur de Dieu. 273
XXVIII. D'une armoire à trois compartiments, symbole du cœur humain. 275
XXIX. Des sept Heures canoniales. 277
XXX. De trois points à considérer pendant les Heures. 279
XXXI. Comment on doit entonner les Heures. . . . 280
XXXII. Comment on peut réparer ses négligences. . . 282
XXXIII. Comment l'homme doit demander à Dieu de lui garder la foi. 282
XXXIV Comment il faut s'endormir 283
XXXV. Comment le Christ accourt au gémissement du pauvre 285
XXXVI. Comment le Christ rafraîchit dans l'âme les ardeurs de son Cœur divin. 286
XXXVII. Les hommes sont comme un gage aux mains de Dieu. 287
XXXVIII. De la robe nuptiale 288
XXXIX. Comment l'âme peut prendre la ressemblance du Seigneur. 289
XL. Que Dieu désire notre cœur. 290
XLI Comment on doit exercer sa mémoire . . . 291
XLII. Comment elle consultait Dieu dans toutes ses actions 292
XLIII. Comment il faut vaincre ses répugnances par la grâce de Dieu. 293
XLIV. Comment il faut chercher Dieu par les cinq sens. 294
XLV. De l'obéissance et de la crainte ; comment on doit accepter les bons services d'autrui. . . 295
XLVI. D'un désir de Jésus-Christ. 296
XLVII. De quatre sortes de prières. 297
XLVIII. Quel est le meilleur usage qu'on puisse faire de son corps 298
XLIX. De la noblesse et de la valeur de l'âme ; définition du corps humain. 298
L. Du jardin et des arbres des vertus. 300
LI. Comment on doit s'examiner avant la confession 301
LII. De la chasteté de la glorieuse Vierge Marie, et comment il faut garder la robe de l'innocence. 302

QUATRIÈME PARTIE.

Pages.
I. Collation du Seigneur ; trois dispositions de son Cœur. 305
II. La rose blanche et la couronne du royaume. . 307
III. Comment brillent les vertus sur la couronne du Seigneur. 308
IV. Comment la communauté s'approcha de la communion. 310
V. Quel est le meilleur moyen d'avancer dans la perfection 310
VI. De ce qui peut maintenir les religieux sans défaillance. 312
VII. De trois choses très agréables à Dieu . . . 313
VIII. Comment elle vit les saints prier pour la congrégation 314
IX Combien sont heureux ceux qui ne vivent que pour servir le Seigneur. 316
X. Dieu accorde la pluie à ses prières. 317
XI. Dieu protège le monastère à cause de ses mérites. 318
XII. Le Seigneur rétablit la paix à cause d'elle. . 319
XIII. Comment Dieu l'appela. 319
XIV. Comment on doit élire une abbesse. 321
XV. Comment on peut renouveler ses engagements. 322
XVI. Comment les jeunes filles encore novices doivent se comporter. 324
XVII. Comment le Christ les accueille quand elles ont profession. 325
XVIII. Comment le Seigneur serre entre ses bras ceux qui vouent l'obéissance. 326
XIX. Combien il est utile de briser sa volonté propre. 327
XX. Du libre arbitre de l'homme. 329
XXI Combien il est utile de dominer ses sens. . 330
XXII. Efficacité de la prière faite en commun. . . . 331
XXIII. Comment Jésus-Christ supplée à ce qui nous manque. 332
XXIV. Ce qu'on doit faire dans la tristesse. 333
XXV. Comment on doit confier toutes ses peines à Dieu. 334
XXVI. Comment on doit offrir son cœur à Dieu dans la tribulation. 336
XXVII. Comment on peut jouer aux dés avec le Christ. 337

Pages.
XXVIII. L'âme doit chercher tout ce qu'elle désire dans le cœur de Dieu. 339
XXIX. Comment on peut réparer ses négligences par la louange. 340
XXX. Comment Dieu se revêt de l'âme. 341
XXXI. Comment on doit vivre selon le bon plaisir de Dieu. 343
XXXII. Comment on doit se comporter avec Dieu. . . 345
De trois autres manières d'être devant Dieu. . 346
XXXIII. Comment l'âme doit s'associer à Jésus-Christ. 347
XXXIV. Comment Dieu communique ses œuvres à l'homme. 348
XXXV. De la douce consolation que donne le Seigneur. 349
XXXVI. De trois voies suivies par le Seigneur . . . 350
XXXVII. Comment l'âme peut se réfugier en Dieu. . . 350
XXXVIII. Comment Dieu peut changer des larmes répandues inutilement. 352
XXXIX. D'une personne tentée et délivrée 354
XL. D'un Frère de l'Ordre des Prêcheurs. 354
XLI. D'un autre Frère Prêcheur. 355
XLII Comment elle pria pour un autre 356
XLIII. Le Seigneur se compare à l'abeille 356
XLIV. Comment le Seigneur Jésus se fait le serviteur de ceux qui le servent. 359
XLV. Joies du Seigneur à la conversion d'un pécheur. 357
XLVI. Comment le Seigneur Jésus se donne tout entier à l'âme fidèle. 358
XLVII. D'une personne qui craignait de communier souvent. 358
XLVIII. D'une autre personne qui avait la même crainte. 359
XLIX. C'est pour Dieu qu'est accomplie toute action entreprise pour le prochain, en vue de Dieu. 360
L. Autre fait remarquable. 361
LI. Qu'on doit abandonner ses ennuis à Dieu. . . 361
LII. Comment Dieu accepte la volonté pour le fait. 362
LIII. Que Dieu désire la conversion des pécheurs. . 362
LIV. Que Dieu prend ses plus grandes délices dans le cœur de l'homme. 363
LV. Le Seigneur Jésus-Christ intercède auprès du Père pour les pécheurs. 363
LVI. De la récitation de cinq mille quatre cent soixante *Pater*. 364
LVII. Comment le Seigneur lui accorda cent pécheurs. 365
LVIII. Combien Dieu est disposé à accueillir les pécheurs 366

Pages.

LIX. Ce qu'elle écrivit à une dame séculière, son amie. 367
Excellentes consolations à la même. 369
Excellente instruction adressée à la même . . 371
Avis utile à la même. 372
LX. Triple interrogation du Seigneur 373

CINQUIÈME PARTIE.

I. De l'âme de sa sœur défunte, l'Abbesse Gertrude 375
II. De l'âme de sa sœur et comment les âmes bienheureuses offrent à Dieu les prières récitées à leur intention 377
III. De l'âme de la sœur Mechtilde 379
IV. De l'âme de la pieuse recluse Ysentrude. . . 380
V. De l'âme de la moniale B. de Bar. 381
VI. D'une âme qui s'envola dans les bras de la bienheureuse Vierge Marie en sortant de son corps 384
VII De l'âme du Frère N*** de l'Ordre des Prêcheurs 388
VIII. De l'âme du Frère H. de Plauen 391
IX. Des âmes des Frères Albert et Thomas, de l'Ordre des Prêcheurs. 393
X. De l'âme du seigneur B., fondateur du monastère 394
XI. De l'âme du comte B., mort à l'âge de dix-neuf ans 397
XII. De l'âme d'une petite fille appelée E. d'Orlamunde 400
XIII. D'une autre âme 402
XIV. De la résurrection future 402
XV. De l'âme du comte B. 403
XVI. Des âmes de Salomon, de Samson, d'Origène et de Trajan 405
XVII. Des âmes qui ont été délivrées par ses prières. 406
XVIII. De la prière appelée : « *Fons vivus*, source vive » 409
XIX. De cinq *Pater* à réciter aussitôt qu'une personne vient d'expirer 413
XX. De l'enfer et du purgatoire. 413
XXI. Comment l'homme juste quitte son corps . . 414

Pages.
XXII. De la véracité de ce livre : « De la grâce spéciale. ». 416
XXIII. Ceux qui aiment le don de Dieu dans les autres partageront leurs mérites 419
XXIV. Comment ce livre fut composé 419
XXV. Que les œuvres de charité purifient de tout péché véniel 421
XXVI. Comment on peut rendre pour elle des actions de grâces à Dieu 423
XXVII. De la résurrection future 425
XXVIII De la rédemption des captifs 425
XXIX. Comment le Seigneur Jésus la recommanda à sa mère. 426
XXX. De l'admirable vie de cette vierge. 427
XXXI. Actions de grâces pour l'achèvement de ce livre. 435
XXXII. De trois battements du Cœur divin lorsque le Seigneur expira. 437

SIXIÈME PARTIE.

I. De la vie et de la mort de la vénérable Abbesse Gertrude 439
II. Douze anges assistent la malade. 444
III. Que le Christ Jésus se reçoit en elle-même . . 446
IV. De son heureux trépas 448
V. Suite 450
VI. Du moment même de son heureux trépas . . 451
VII. Comment fut saluée cette âme bienheureuse . 453
VIII. Comment elle apparut le trentième jour après son décès 455
IX. De l'anniversaire de la même Dame Abbesse 457

SEPTIÈME PARTIE.

I. Des derniers moments de sœur Mechtilde, vierge, moniale de Helfta 461
II. Comment elle fut appelée par le Seigneur Jésus. 462
III. Comment elle fut divinement avertie de recevoir l'onction 463
IV. Que les saints lui donnèrent le fruit de leur mérite au moment de l'onction 464

Pages.
V. De la grandeur et de la ferveur de son zèle pour tous les hommes. 466
VI. Comment la bienheureuse Vierge Marie prit soin de la congrégation qu'elle lui recommanda 468
VII D'une vapeur qui paraissait sortir des membres de la malade, et de diverses prières récitées auprès d'elle 469
VIII. Le Christ salue cette âme bienheureuse d'une manière admirable. 472
IX. La sainte Trinité et les anges saluent l'âme . 474
X. Le Seigneur prépare merveilleusement cette âme à la gloire future. 476
XI. Comment elle s'envola, et fut reçue dans le Cœur divin 477
XII. De la joie et de l'accroissement du mérite des saints 479
XIII. Manière de prier Dieu par les mérites de cette vierge 480
Dévote prière à réciter souvent pour remercier Dieu des faveurs accordées à cette vierge . 481
IV. Qu'il est utile de présenter les mérites de Jésus-Christ et des saints comme offrande à la messe. pour les âmes. 482
XV. Au jour de son trépas, aucune âme de chrétien ne descendit dans l'enfer 483
XVI. Que la louange divine doit être recherchée avant toutes choses et célébrée avec une intention pure 484
XVII. Du nom et de l'utilité de ce livre de la « Grâce spéciale » 486
XVIII. De la sécurité accordée aux personnes qui célébraient ses funérailles 487
XIX. Notre-Seigneur Jésus-Christ aime et châtie les siens 488
XX. De l'âme du comte B., fondateur du monastère. 490
XXI. Du merveilleux amour de Dieu envers l'âme de la bienheureuse sœur Mechtilde 493
XXII. Que cette âme ressemble en quelque manière par ses vertus à la bienheureuse Vierge Marie 495

Impr. Mame, Tours. — 38860.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

